

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ  
A MONSIEUR.

*Par M. BACHER, médecin de la  
Faculté de Paris.*

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicium confirmat.  
Cic. De Nat. Deor.

JANVIER 1791.

TOME LXXXVI

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR,

Se trouve  
Chez CROVILLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, N°. 32.

1791.



---

## A V I S.

*MM. les Correspondans sont priés d'écrire leurs Mémoires et Observations à mi-marge. Ils adresseront leurs manuscrits à M. DE LA MILLIERE, intendant des finances, en son hôtel à Paris ; et sur l'enveloppe intérieure, ils écriront ces mots : Pour le JOURNAL DE MÉDECINE.*

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DANS un temps où des circonstances inévitables ont amené des événemens, dont la seule crainte, dont le pressentiment même exciteroient des sensations douloureuses, n'est-il pas sage de se représenter tout ce que le passé a produit de déraisonnable? N'est-il pas consolant et doux de se représenter en même temps tout ce qu'un avenir certain offre de bonheur réel, et de vraie gloire à la France et à LOUIS XVI?

C'étoit à une Nation distinguée par sa générosité, par sa valeur, par son esprit; c'étoit à un Monarque qui n'a cessé de manifester le desir de procurer à son royaume toute la prospérité, à laquelle son étendue, sa position, son sol, ses productions sembloient l'élever, qu'il appartenoit d'accueillir l'idée d'un gouvernement, qui, une fois établi, ne pourra plus agir que d'après des principes d'humanité et de justice; c'étoit à la France et à LOUIS XVI, qu'il étoit réservé de donner aux Nations et aux Souverains, le premier exemple d'une constitution qui assure

#### IV DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

le bonheur universel des générations à venir, et, dès-à-présent, celui de plus de vingt millions de François.

La science de gouverner les hommes n'a été jusqu'à nos jours qu'un système directement opposé à leur essence, à leurs vœux, et aux jouissances qui leur étoient destinées, qu'un système d'abrutissement, d'abjection et d'oppression. Ce système n'avoit d'autre base que la *couardise*, l'ignorance et l'hypocrisie. Barbare et misérable sous tous ses rapports, ayant besoin de puissances intermédiaires, contrariantes et humiliantes pour le Monarque, ruineuses et vexatoires pour la Nation, il perpétuoit réciproquement les perplexités, les affronts, les fautes et les malheurs. Quelque grossier, quelque absurde que fût un tel système politique, il eût pourtant de siècle en siècle régi l'univers, s'il n'eût été inventé cet art, qui fait germer dans des millions de têtes la pensée d'un homme de bien; mais la divine influence de cet art paisible et modeste, devoit préparer, assurer à l'humanité le sort qui convient à sa dignité. L'imprimerie vengera la nature entière de ses tyrans; elle fera triompher la raison, et des illusions enfan-



tées par la crainte, et de tous les attentats que l'ambition et le fanatisme méditent encore; enfin, bientôt elle effacera jusqu'aux traces de ce signe de la bête, dont l'impiété et la superstition ont de tous temps marqué, et les peuples et les potentats.

Il n'y a plus de forces sur la surface de la terre, ni dans l'abyme des enfers, qui puissent empêcher l'imprimerie d'universaliser l'empire du bon sens, de le rendre absolu et indestructible. Déjà dans une contrée très-étendue, la morale n'est plus offusquée, ni abâtardie par des fables et des usages futiles et scandaleux, ni la première lueur des facultés intellectuelles, obscurcie par des contre-sens, dont l'atteinte dégrade le présent le plus précieux de la divinité, la raison, cet attribut que l'homme doit être le plus jaloux de conserver et de perfectionner.

*Pen, Franklin, Wasinghton et La Fayette*, ont, dans l'Amérique septentrionale, anéanti ces errements, avec lesquels les Sociétés et les Gouvernemens ne pouvoient que se souiller de désordres et de dépravations, avec lesquels chaque Nation ne pouvoit que se classer, selon la fameuse division

#### IV DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

de nos ci-devant politiques, *en sots et en frippons* : aussi n'y avoit-il pas à s'étonner du raffinement des rubriques de la chicane, tandis que les lois sont restées incohérentes, contradictoires, sauvages, ni de la perfection à laquelle l'orgueil ou la prudence ont engagé les despotes à porter l'art militaire, l'art de détruire beaucoup d'hommes en peu de temps ; tandis qu'ils n'ont presque rien su faire pour les ménager, les soulager et les conserver.

S'il falloit encore, à la fin de cette année 1790, exciter l'horreur sur tout ce que le renversement des idées morales, l'abstraction, l'oubli de la religion naturelle entraîne de fatal, d'odieux et d'humiliant, ne suffiroit-il pas d'esquisser avec des traits fermes le portrait de LOUIS XIV, de ce roi dont le surnom n'a été gravé sur l'airain, que pour, qu'en dépit des ses conquêtes, et de son goût pour les arts et les belles-lettres, le temps seul changeât de lui-même l'adulation en ironie ?

Quel siècle extravagant et fasciné que celui qui appelloit Grand, un homme qui ne pouvoit être que très-petit, en quelques circonstances que le hasard l'eût placé !

Ce LOUIS XIV, qui provoquoit ses courtisans à l'idolâtrie, étoit subjugué par ses confesseurs et par une dévote, haï de l'Europe, détesté de ses sujets, abandonné de sa famille; il n'a vécu que pour écraser son royaume de ses bâtimens, de ses guerres, de son fanatisme, de ses bâtards et d'impôts, et laisser après lui des monumens de l'orgueil de son cœur, et de la pusillanimité de son esprit.

Quel portrait ! Et si LOUIS XVI lisoit ce que j'écris ; je connois sa piété filiale. Pourquoi retracer les fautes de ses aïeux, quand LOUIS XVI, lui seul a eu à les expier toutes ! Que la vérité ne sorte plus ni de nos lèvres, ni d'aucune plume, que pour exprimer des sentimens de reconnoissance et de vénération à notre Roi. En se manifestant avec tous les caractères de l'évidence, la vérité n'a-t-elle point en LOUIS XVI montré à tous les François un digne successeur de leur HENRI IV ? Par son sublime amour pour eux, il a pour toujours écarté des malheurs qui eussent été aussi atroces et aussi funestes que ceux qui menacèrent nos ancêtres, lorsqu'ils méconnurent les droits et les vertus de HENRI IV. Plus heureux

vii] DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

que lui, Ô LOUIS XVI, tu auras bientôt à jouir de la destinée de la France, de sa splendeur et de sa félicité ! Tu obtiendras de ton vivant ses hommages sincères, sa bénédiction, et celle de toutes les Nations civilisées.

Les lois que LOUIS XVI n'a sanctionnées que pour nous, tous les peuples et tous les potentats les demanderont pour eux-mêmes, dès que chez eux les facultés intellectuelles seront assez développées pour que, libres de préjugés, ils puissent apprécier et les motifs qui ont dicté nos lois, et les devoirs qu'elles nous imposent, et les avantages qu'elles nous assurent.

Notre Roi aujourd'hui est pour toujours indépendant d'une politique perverse, et de toute influence de l'intérêt subalterne ; moteur nécessaire et absolu de tout le bien qui se fera en France et par la France, il tient de la Constitution qu'il a sanctionnée, le pouvoir le plus beau, le plus majestueux, et le seul même qui soit digne d'un mortel que sa naissance a destiné à faire respecter sur la terre la puissance et la volonté de Dieu ; pouvoir qui ne peut rencontrer de limites que

là où se trouveroit l'inquiétude de se voir entraîné dans quelque erreur, par des passions ennemies du bien public.

Oui, chaque jour renouvellera à LOUIS XVI la reconnoissance et la vénération des François, et cette gloire vraiment royale, ne sera point inséparable des délices peu connues des Rois; des délices que lui feront goûter et la reconnoissance particulière des individus, et l'occasion non interrompue de dispenser de nouveaux bienfaits. Les rois en France, en disposant du trésor national, avoient sans doute une extrême facilité de faire des ingrats: aussi, par cela même qu'ils ordonnoient du trésor public, étoient-ils privés du droit de prétendre à la reconnoissance personnelle; mais LOUIS XVI jouira de cette céleste prérogative, que donnent les richesses à celui qui sait en faire un bon usage.

Que de sources pures et intarissables de plaisirs dignes d'un Monarque; dériveront encore de la protection que LOUIS XVI accordera aux arts et aux sciences, et à différens établissemens, selon leur degré d'utilité! La réforme même des abus, si l'on ne peut l'opérer sans éprouver un sentiment pénible,

## X DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ne procure-t-elle point en revanche un très-grand contentement à un esprit juste , qui vient d'obéir à sa conscience en l'adoptant ! Et s'il reste bien d'autres réformes à faire , les circonstances les plus favorables pour les obtenir ne semblent-elles pas aussi se réunir toutes ? Un Roi que la pureté de ses mœurs , et l'excellence de son caractère , portent à l'économie et à la bienfaisance ; l'esprit national dirigé vers les objets qui méritent son attention , la capitale de l'Empire donnant l'exemple du patriotisme , et ayant eu à se féliciter d'avoir , malgré la rapide et extrême singularité des événemens , fait choix d'un Maire qui , de nouveau , a obtenu les suffrages de ses concitoyens. Et en effet , en quelles mains l'autorité auroit-elle pu être déposée avec plus de confiance ? La gloire devoit d'elle-même suivre des talens supérieurs , consacrés aux sciences avec tant de succès. Nous nous souvenons sur-tout que la religion et l'humanité se sont servi de l'organe de *M. Bailly* , pour faire cesser un usage qui les outrageoit.

Tout ce qui tend directement à améliorer le sort des indigens malades , est de soi-même si saint et si attachant ,

que la mémoire des personnes dont les pensées se sont dirigées vers les hôpitaux, avec un succès dû à leurs lumières et à leur persévérance, sera, chez une nation éclairée et sensible, à jamais inséparable des sentimens que commande la vraie piété, la piété charitable; et c'est à notre Journal, plus qu'à aucun autre, à recueillir tout ce qui doit exciter les administrations encore défectueuses de la plupart des hôpitaux, à détruire leurs abus. Il n'est point d'exemple à citer qui puisse mieux faire sentir la nécessité de ce genre de réforme, que celui qu'a donné madame *Necker*, en établissant, et en administrant l'hospice de Vaugirard. En y apportant des soins assidus, et par là même, en s'instruisant sur les moyens de procurer sous tous les rapports possibles, et avec la plus grande économie, les meilleurs secours aux malades dans les hôpitaux, elle a entièrement rempli son intention. Les mêmes vues, sa passion de servir l'humanité souffrante, devoient aussi attirer sa sollicitude sur une institution qui auroit existé plutôt, s'il n'eût fallu attendre que la philosophie eût assez éclairé la piété, pour l'attacher à son véritable objet; et la

## XIJ DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

retraite de madame *Necker* eût donné des alarmes à la société de la maternité, si cet établissement, qui inspire des sentimens à la fois si tendres et si respectables, n'eût offert une heureuse distraction, un charme aux chagrins de la Reine, qui lui a assuré des secours auxquels sa bienfaisance ne permet pas de mettre de bornes pour l'avenir.

Quelque attrayante que soit la perspective de l'état futur de la France, nous ne pouvons de sang-froid supporter l'idée des afflictions et des souffrances que doivent occasioner des réformes inattendues, et que cependant il faut approuver, puisque le salut de l'état les a commandées.

Loin de nous, la foiblesse qui nous feroit taire nos pensées quand la patrie nous ordonne de les exprimer ! Avouons hautement qu'il falloit abattre l'orgueil et les prétentions parlementaires ; qu'il falloit paralyser l'ambition des ministres, et défendre la subsistance du peuple de la voracité des courtisans ; qu'il falloit ramener le clergé à sa simplicité évangélique ; qu'il falloit et réduire le nombre des financiers, et mettre un terme à leurs spéculations ; enfin, qu'il falloit supprimer des milliers d'offices,



de charges, d'emplois onéreux et inutiles. Mais si, en réunissant la force à la raison, la philosophie a dû tarir la source des malheurs publics, elle nous sollicite, elle nous commande de diminuer les peines de ceux que notre révolution accable, de les consoler, de les soulager avec cette délicatesse de sentiment, et de procédés qui tempère; ce qu'auroit de chagrinant et de poignant, la situation de deux cent mille citoyens, contrariés dans leurs principes, déconcertés dans leurs projets, dérangés dans leurs habitudes, gênés dans leur fortune, ou même réduits à ne plus posséder le nécessaire.

Faisons plus, n'oublions point qu'il est des malheurs qui n'ont qu'une cause imaginaire, et qui n'en sont que plus cruels. S'il est un moyen de calmer des affections désordonnées, il ne peut certainement être employé que d'après cet aperçu fin de l'à-propos et des convenances, qui caractérise les François, et qui seul leur a servi à attaquer les préjugés avec succès, et par lequel seul ils parviendront à les dissiper.

Que tous ceux qui, dans les immenses travaux de nos Législateurs,

#### XIV DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

trouvent tout à blâmer, satisfassent à leur aise leur dépit; qu'ils s'abandonnent, en vertu de notre liberté commune, à toutes les animadversions; qu'ils fassent autant qu'il leur plaira de mauvais, et, s'ils le peuvent, de bons raisonnemens; mais qu'ils obéissent à la loi, à la volonté de la Nation. Et nous qui lui obéissons par amour pour la patrie, nous nous contenterons de répondre que notre constitution permet, qu'elle favorise, que même elle provoque par l'esprit qu'il l'a créée, toute amélioration, tout changement, tout perfectionnement que les circonstances et les connoissances ultérieures indiqueront, et qu'une disposition encore plus heureuse, la disposition uniforme des esprits autorisera d'entreprendre. Dans les cas où la perspicacité et la prudence de l'esprit humain n'ont pas suffi à faire trouver, ou à faire admettre également, dans toutes les branches du gouvernement d'un grand état, le meilleur mode d'administration, il faut l'attendre du temps; lui-même nécessairement il parviendra à tout rectifier chez une Nation, qui veut mériter de conserver sa liberté.

Si en 1754, année où le premier

cahier du Journal de médecine parut, il n'étoit pas à prévoir qu'on dût y traiter de la constitution d'un empire, c'est que le mot PATRIE n'excitoit point, alors, ce sentiment irrésistible, que la réalité seule peut inspirer. Maintenant que nous connoissons nos devoirs et nos droits, maintenant que nous avons une patrie, quelle classe de citoyens plus que celle des médecins, peut trouver des charmes à lui payer son tribut ?

Le spectacle que leur offroit un luxe mal avisé, et les angoisses de l'indigence ; celui des riches se tuant par de folles passions, malheureux par l'excès des plaisirs, par la mollesse et l'engourdissement qui le suivent ; celui des pauvres, pouvant à peine subvenir aux premiers besoins de la vie, par le travail le plus assidu, et qui malades, restoient dépourvus de secours propres à les soulager et à les rendre à la santé ; la vue d'objets si disparates, mais présentant tous l'image du sort infortuné, auquel le mauvais exemple et la perversion de l'instinct entraînent, ne permettoit pas à des esprits exercés à observer la matière animée, à étudier ses lois, à méditer sur sa fragilité et sur son énergie, sur l'emploi de ses

xvj DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

facultés mécaniques, sensibles et intellectuelles, et à apprécier ce qu'elle comporte de misère et d'excellence, de se méprendre sur les effets, sur les causes des vices du Gouvernement, sur ce qu'un état civilisé doit aux individus, sur ce que les individus doivent à l'Etat. C'étoit donc par les médecins, par ses confidens les plus intimes, que la nature humaine devoit revendiquer ses droits.

Un motif particulier, mais toujours conforme à leur profession, portoit encore les médecins à faire des vœux pour le renversement de l'ancien système d'administration. Sous un Gouvernement molesté par des tracasseries parlementaires, ecclésiastiques, financières, politiques, et en même temps familiarisé avec des expédiens à la fois ruineux et immoraux, et toujours pressé par le besoin du moment, la médecine n'eut pu acquérir la perfection à laquelle elle aspire. Ce n'est que sous les auspices d'un Gouvernement sage, que les sciences les plus difficiles et les plus nécessaires pourront se perfectionner; et que la médecine nous apprendra à donner tous les secours que promettent les progrès qui lui restent à faire. Quand

il s'agit de la vie ou de la mort, qu'alors on désireroit que la médecine eût moins d'incertitude, et plus de ressources!

Des accidens inévitables et sans nombre, leur organisation même, imposent à tous les hommes la nécessité de beaucoup exiger des médecins. La tendresse, l'amitié, l'humanité invoquent la médecine en tout lieu et à tout instant; et puisque la perfection de l'art de consoler, de soulager et de guérir, intéresse également toutes les Nations, c'est certainement à la France à s'attribuer un si beau genre de gloire.

Mais, quoique la médecine ait elle-même à se perfectionner encore, c'est sur-tout, et d'abord, du perfectionnement des médecins, que la France doit s'occuper. Si notre art, tel qu'*Hippocrate* l'a enseigné, n'a pas plus souvent ajouté à la longévité, diminué la douleur, et multiplié les jouissances; s'il n'a pas apporté plus de bonheur au genre humain, en favorisant le développement et la durée de ses facultés mécaniques, sensibles et intellectuelles, c'est que, jusqu'à présent, les Nations et ceux qui les gouvernoient, sembloient indignes de tels bienfaits.

xviii DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Pour être exacts, pour ne nous servir que d'expressions justifiées par la raison la plus sévère ; disons que, faute de l'invention de l'imprimerie, tous les écarts de l'esprit humain se reproduisant peu de temps après qu'ils avoient été mis en oubli ; que presque tous ayant pu reparoître même de nos jours, l'utilité de la médecine, ne pouvoit qu'être problématique pour ceux qui, sans remonter aux causes, ne balançoient que les résultats. Et tant que l'ignorance des hommes, tant que la crédulité et la méchanceté, qui en étoient la suite, ont subsisté, l'impéritie et les charlatans devoient avoir des succès, et la médecine et les médecins devoient être contrariés ; mais c'est dans un Mémoire qui a trop d'étendue pour trouver ici sa place, que nous donnerons une idée de tous les avantages que la médecine peut procurer. Dans ce moment, nous ne nous occuperons que de notre Journal, considéré comme moyen de contribuer au perfectionnement de l'art et des artistes.

Le Journal de médecine devoit avoir tout le complément possible, tant par les observations-pratiques, que par la notice des livres nouveaux, et ce-

pendant il faut que l'abonnement, soit toujours proportionné au peu de fortune des médecins et des chirurgiens de province, et qu'il n'excède pas le prix d'un autre livre de médecine. Mais si, pour remplir toutes ces conditions, le Journal de médecine a besoin de secours; par la raison que le produit des abonnemens suffiroit à la majeure partie des dépenses qu'il nécessitera, il offre aussi le moyen le plus économique dont le Gouvernement puisse disposer, pour assurer la communication et les progrès des connoissances en médecine et en chirurgie. Pour tout dire en peu de mots, ce n'est que par l'entière exécution du plan que j'ai proposé (a), qu'une *Encyclopédie médicale* depuis si long-temps désirée, pourra enfin vraiment exister et satisfaire à l'objet de sa destination, en ce qu'à raison de la modicité de l'abonnement, tous les médecins et chirurgiens régnicoles pourront se la procurer.

Ce n'est en effet que par un ouvrage périodique qui a déjà recueilli la presque totalité des connoissances acquises, qui achevera de les recueillir toutes,

---

(a) Cahier de janvier 1790, pag. 3 et suiv.

## XX DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

qui consignera les découvertes à mesure qu'elles se feront , et dans lequel , à l'aide de Tables alphabétiques et méthodiques , on trouvera chaque article , et tout ce qui y a rapport , au moment du besoin (a) ; que l'idée attachée au mot *Encyclopédie* pourra se réaliser.

En décidant l'accomplissement d'une promesse ministérielle faite il y avoit cinq ans (b) , M. *Necker* a conservé au Journal de médecine le degré d'utilité que je m'étois efforcé de lui donner ; son intention étoit aussi de proposer d'ajouter à cette première faveur un autre secours assez étendu pour qu'il servît à donner au Journal de médecine le complément et la perfection dont il est susceptible , et que l'importance de son objet exige.

Une telle intention étant , à tous égards , conforme aux principes de l'ASSEMBLÉE NATIONALE , aux principes , qui n'admettent des dépenses , qu'autant qu'il est démontré qu'elles ont un bien national pour objet , qu'elles coopèrent au bonheur de tous les citoyens ; je ne suis point dans l'illusion , en me

---

(a) Voy. cahier de décembre 1790, p. 383 et suiv.

(b) Le port franc des cahiers.



persuadant que l'ASSEMBLÉE NATIONALE accordera au Journal de médecine toute protection.

Quand l'ordre de ses travaux permettra à l'ASSEMBLÉE NATIONALE de porter ses vues sur les arts et les sciences, la médecine obtiendra certainement toute son attention, et elle comptera parmi les moyens qui doivent perfectionner l'art de guérir, un journal dont la réputation s'est augmentée avec les connoissances et les talens des médecins et des chirurgiens François, et dont chaque cahier, par les soins et le désintéressement de l'Éditeur, paroît depuis six ans avec des additions qui ont doublé le volume des cahiers précédens.

Ce sera encore bien mériter de l'humanité, que de soutenir les médecins et les chirurgiens régnicoles dans leurs travaux, par des témoignages d'une reconnaissance bien honorable, en ce qu'elle seroit revêtue d'une publicité qui en rehausseroit le prix. C'est à ces récompenses, modiques en elles-mêmes, mais que l'estime des concitoyens rend infiniment flatteuses, que la Société de médecine doit le zèle de ses correspondans. Le Journal de médecine re-

clame la même faveur pour les siens. Son objet est le même; et de plus, nous devons dire que le Journal de médecine se trouvant entre les mains d'un plus grand nombre de praticiens, que ne le sont les Mémoires de la Société de médecine, il est, sans contredit, de l'intérêt public d'accorder des prix aux correspondans du Journal de médecine.

Nous invitons les jeunes praticiens à lire les meilleurs articles à consulter sur l'art d'observer; ces articles sont insérés dans les vol. IV et LVII; ils trouveront encore quelques remarques sur ce sujet, dans les *Notes historiques sur le Journal de médec.* jointes à la Table générale, et dans les cahiers de janvier 1789 et 1790. Tous ces articles suffiront aux jeunes praticiens pour apprendre à observer et à exposer ce qu'ils auront su observer. Mais, quoiqu'un fait n'en soit pas moins intéressant en lui-même, parce qu'ils est présenté par un jeune observateur; cependant, c'est des médecins et des chirurgiens les plus expérimentés que nous devons recevoir les articles qui manquent à notre collection.

La Table générale, en attendant la seconde édition, peut, telle qu'elle est,

servir à indiquer les lacunes de ce recueil, et c'est aux gens de l'art les plus distingués à les remplir, soit par des faits qui n'y auroient pas encore été consignés, soit par des remarques sur ce qui demande à être examiné de nouveau, soit par la critique de quelques articles qui en sont susceptibles, soit enfin par des supplémens à ce qui a besoin d'éclaircissemens ultérieurs.

Les maladies dont le diagnostic est incertain, ou dont la terminaison est souvent funeste, méritent particulièrement l'attention des praticiens instruits. S'ils n'eussent pas souvent laissé échapper l'occasion de se rendre à eux-mêmes et au public médecin, compte des faits qu'ils ont eu à observer, plusieurs maladies seroient actuellement mieux connues et moins difficiles à traiter, sur-tout si, en publiant leurs observations, ils y eussent joint un précis historique de ce que les auteurs anciens et modernes leur présentoient de plus remarquable, même en conjectures hardies.

Nos Souscripteurs ont vu avec plaisir des traductions d'articles, dont les sujets étoient neufs et des plus intéressans. Nous continuerons à leur commu-

#### XXIV DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

niquer tout ce que les étrangers publieront d'instructif. Mais nous sommes un peu en retard, relativement à un assez bon nombre d'ouvrages qui ont été publiés en France ; c'est en ne négligeant rien pour les faire connoître incessamment, que nous répondrons au reproche qui nous en a été fait.

Nous dirons enfin que, si la pluralité des journaux de médecine a quelques inconvéniens (a), nos Souscripteurs ne s'en apercevront point. La liberté de la presse qui a déjà fait paroître et disparaître quelques feuilles périodiques, relatives à l'objet de l'ancien Journal de médecine, n'influera en rien sur lui. Si dans les nouvelles feuilles il se trouve des articles qui méritent d'être connus de nos lecteurs, nous ne manquerons pas de les consigner dans notre Journal, en citant toutes fois les ouvrages périodiques dont ils seront extraits.

---

(a) Voy. pag. 100.

---

---

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JANVIER 1791.

---

DEUX ESPÈCES D'ISCHURIE (a);

*Par M. BALME, docteur en médecine, correspondant de la Société royale de médecine, médecin au Puy, département de haute Loire.*

In medicinâ majorem vim habet experientia  
quàm ratio : ratio contra majorem quàm au-  
toritas idque præter morem rerum legalium.

BAGLIVI, *Prax. lib. ij, cap. 4.*

PREMIÈRE OBSERVATION.

DOM J. B.\*\*\*, coadjuteur de la  
Chartreuse du Puy, âgé de 63 ans,

---

(a) Ces observations font suite à celles  
du même auteur, insérées dans le Journal  
de médecine, tom. xli, lxvj, lxxj, lxxxiv.

Tome LXXXVI.

A

d'un tempérament robuste, plutôt sanguin que bilieux, avoit éprouvé quelques maladies du genre aigu, mais qui n'avoient jamais annoncé aucune surabondance habituelle d'humeurs; ses mœurs étoient douces comme son caractère, et les passions n'avoient eu aucun empire sur son ame, moulée, pour ainsi dire, à la règle qu'il suivoit depuis quarante ans.

Accoutumé à uriner pendant la nuit, il éprouva à deux ou trois reprises, dans l'hiver de 1786 à 1787, de la difficulté à satisfaire à ce besoin; mais ce fut seulement d'une manière passagère, et sans aucun accident.

Le 6 février 1787, après un voyage à la ville, fait sans aucune fatigue, il se manifesta de fréquentes envies d'uriner; bientôt elles furent suivies de la difficulté, qui continua toute la nuit, avec augmentation des douleurs qui l'accompagnoient.

Le jour suivant on appelle le médecin de la maison; il ordonne la saignée, les lavemens émolliens, les bains, la diette, et une tisane adoucissante et diurétique. Ces remèdes ne produisirent aucun bien. Le malade souffrit beaucoup toute la journée, et la nuit

fut encore plus cruelle ; les envies de vomir parurent , et augmentèrent ; les inquiétudes et les souffrances devinrent extrêmes , et on proposa la sonde. Un chirurgien , peu exercé , tenta inutilement cette opération ; il occasionna les douleurs les plus aiguës , et ne fit sortir qu'un gobelet de sang très-vermeil.

La confiance du malade , inspirée par l'amitié qui nous lioit depuis long-tems , le détermina à me faire appeler ; je le trouvai dans le plus triste état ; le poulx petit , déjà mauvais ; la figure retirée et épuisée par la douleur ; il avoit vomi des matières bilieuses , et les envies de vomir augmentoient ; il ne pouvoit rester dans aucune situation ; il étoit accroupi et couché sur le côté , lorsque je le vis. Ce fut avec la plus grande peine que je parvins à le faire mettre sur le dos ; je reconnus la plénitude extraordinaire de la vessie , et augurai que , par mal-adresse , le chirurgien avoit ouvert une fausse route. Je réclamai les secours d'une main habile et exercée. M. *Roux* fut appelé pour cette seconde opération ; il reconnut la fausse route à un pouce et demi ou environ du sphincter de la vessie , dans

laquelle il parvint à introduire la sonde avec un tel succès, que sur-le-champ on s'aperçut d'une diminution considérable des symptômes ; le pouls se releva , même de façon à exiger de suite une seconde saignée.

Les accidens s'étant renouvelés dans la nuit, il fallut encore recourir à la sonde dans la matinée et le soir ; chaque fois le malade rendit un peu de sang et beaucoup d'urine. La saignée fut répétée , et pour prévenir l'inconvénient de l'absence du chirurgien , on lui apprit à se servir d'une sonde de gomme élastique ; il obvia par ce moyen , au défaut de l'évacuation naturelle , et des soins qui souvent se faisoient attendre trop long-temps.

Le 9°. jour le malade, qui avoit été obligé de recourir à la sonde , s'aperçut de quelqu'obstacle à l'écoulement des urines ; et l'instant d'après , il vit tomber dans son vase un corps long et de couleur rouge , qui s'agitoit vivement , sur-tout par son extrémité la plus mince. Pendant ces mouvemens vermiculaires , il sortoit de l'extrémité la plus grosse de ce corps , un filet de sang qui rougissoit l'urine dans laquelle il nageoit. Le malade ne douta point



que ce ne fût un ver ; il le fit mettre dans un autre vase , et le montra encore vivant à D. Prieur et D. Procureur. Il passa le reste de la journée comme à l'ordinaire ; les urines coulèrent , au moyen de la sonde , mais toujours avec un peu de sang.

On me présenta le lendemain ce ver , que je reconnus pour tel , ou au moins pour en avoir toutes les apparences. On me dit qu'il avoit encore donné dans la matinée des signes de vie. Je l'observai avec ma loupe , et je ne pus découvrir , dans toute sa longueur , aucune espèce d'anneau. L'extrémité la plus grosse étoit plate et un peu arrondie , mais plus épaisse que le reste du corps , dont la forme étoit cylindrique. Sa contexture me parut membraneuse. Sa longueur étoit de cinq pouces et demi , ou environ. On négligea , malgré ma recommandation , de le conserver dans l'esprit de vin.

La sortie de ce ver ne produisit aucun changement avantageux chez le malade ; il fut toujours obligé de recourir à la sonde , et s'aperçut , de temps à autre , d'une sorte d'obstacle à un pouce de distance de la vessie. Il suivit un régime exact , et faisoit usage

d'une tisane rafraîchissante, et légèrement apéritive.

Dans la nuit du 24 au 25, les envies fréquentes d'uriner reparurent accompagnées de douleurs plus aiguës que jamais, et il fallut avoir recours à la sonde d'argent. Le malade sentant que, malgré ce secours, les urines ne couloient pas librement, regarde dans son vase pour reconnoître la quantité qu'il en avoit rendue; il y découvre un ver semblable au premier, et dans un état de vie bien marqué. Son domestique étonné, lui en fait l'observation; et il lui répond : *non mon ami, ce n'est point un ver, on ne le veut pas.* Le même accident se répéta dans la matinée à deux ou trois reprises; le malade crut qu'il pouvoit s'être engagé dans la sonde quelque grumeau de sang qui en bouchoit l'ouverture, il la retira pour la nettoyer, et y trouva un ver qu'il avoit rompu; il en jeta le fragment dans son vase de nuit.

On fut fort surpris, au retour du jour, de trouver dans ses urines, avec la portion de ver dont nous parlons ici, deux autres vers, dont l'un étoit long de cinq pouces, et l'autre de deux

seulement. L'urine ne parut ensanguantée, que par le dégorgement des vers. Je vis le malade ce même jour, son état n'étoit point changé.

M. *Debry*, médecin de la maison, MM. *Roux* père et fils, et moi, observâmes attentivement ces vers. Ces MM. avoient d'abord annoncé quelque prévention contre leur existence; mais lorsqu'ils les eurent vus, quoique ne donnant plus déjà aucun signe de vie, il ne leur resta plus de doute. Le plus long de ces vers ressembloit assez au premier dont nous avons parlé; il contenoit encore un peu de sang. On remarquoit sur son dos une sinuosité légèrement proéminente, et il pouvoit avoir environ deux lignes de circonférence, à l'extrémité, qui étoit encore un peu gorgée de sang. Quant à celui de deux pouces de longueur, et à la portion de l'autre qui se trouva rompu dans la sonde, ils ne différoient en rien des premiers, que par leurs dimensions: du reste ces trois vers, vus au microscope, ne présentèrent aucune organisation particulière, aucune espèce d'anneau; on ne voyoit qu'une extrémité large, et l'autre grêle et pointue. L'eau-de-vie,

où ils avoient séjourné , étoit bourbeuse , et un peu rougeâtre ; leur volume n'avoit point diminué.

La nuit du 27 , le malade éprouva de rechef , et à divers intervalles , les douleurs de l'ischurie. Il sortit par la sonde , et à flocons , une matière épaisse assez claire , et tenace comme de la glue : elle se précipitoit au fond du vase , et paroissoit insoluble dans l'urine. On estima à trois onces la quantité qu'en rendit cette nuit le malade : il avoit ressenti , à sa sortie , comme un effort violent et expulsif de la vessie.

Je vis le malade dans la soirée ; les douleurs qu'il ressentoit étoient assez vives , et l'usage qu'il avoit fait de la sonde d'argent , n'avoit produit que la sortie de l'urine , mais plus forte en couleur que de coutume. On fit une consultation , dont le résultat fut qu'à raison de l'irritation considérable de la vessie , il étoit important d'employer les injections les plus émollientes pour calmer. Le malade fut mis en outre à une diète plus austère , et il fut décidé qu'il prendroit la coralline de Corse et les pillules de *Bcloste* , à des doses et des distances convenables. La nuit

suivante fut pénible, cependant la sonde fut employée avec succès, et les injections procurèrent la sortie de ces humeurs glaireuses, mais les forces du malade diminueoient toujours.

Le premier mars, les douleurs se renouvelèrent ; le malade se sondoit avec peine ; il voulut forcer un peu, il se blessa, et de là s'ensuivit une hémorrhagie. Les douleurs s'accrurent, et la fièvre devint forte. Le 2, on le saigna le matin et le soir. On introduisit ensuite la sonde sans difficulté. On renouvela les injections. La nuit se passa dans les souffrances. Les parties de la génération étoient fort irritées ; le scrotum s'enflamma, surtout à sa partie inférieure, il semble que les testicules participèrent aussi à cette inflammation. On employa à diverses reprises des fomentations et des cataplasmes, et bientôt après, on vit s'écouler par le canal de l'urètre, et sans le secours de la sonde, un peu de cette humeur glutineuse avec de l'urine.

Le lendemain, les urines sortirent naturellement avec la matière de l'injection. Le malade paroissoit soulagé, mais il avoit toujours une forte fièvre. On le saigna dans la soirée, et on con-

tinua l'application des mêmes remèdes. Une selle qu'il avoit rendue la veille, annonçoit un échauffement considérable des entrailles. On abandonna le projet de traitement indiqué dans la consultation dont nous avons parlé ; on s'en tint à faire observer la diète la plus sévère, et à prescrire tout ce qui pouvoit calmer, adoucir ou rafraîchir. Les lavemens qu'on avoit donnés ayant procuré quelques selles de bonne qualité, l'inflammation du scrotum étant dissipée, et les urines coulant avec assez de facilité, on se livra à quelque espérance, quoique cependant les urines fussent rouges, troubles, et parussent être le résultat de l'expression de la vessie.

Le 6, le malade me parut inquiet sur sa situation ; la nature sembloit méditer quelque changement fâcheux, et tout annonçoit un état de gêne et de souffrances. Les forces étoient abattues ; il survenoit quelques frissons à des intervalles éloignés ; cependant la fièvre étoit modérée, la langue peu sale, mais blafarde ; le scrotum rouge et désenflé, et les testicules toujours durs et volumineux, le gauche particulièrement. Le cours des urines étoit

assez libre, mais elles déposaient promptement, et en grande quantité, une matière purulente bien liée : leur couleur étoit orangée.

Le malade, qui avoit renoncé à l'application des topiques que je lui fis reprendre, se plaignoit encore d'une douleur aiguë qui se portoit d'une aine à l'autre, ainsi que d'un serrement vif dans le bas-ventre. Ce serrement se communiquoit rapidement à l'hypochondre gauche, et paroissoit se terminer au cœur; ensorte que le malade se croyoit près de tomber en syncope, ou d'être suffoqué toutes les fois qu'il éprouvoit ce sentiment pénible. Il ne produisit cependant jamais d'autre accident qu'un cri de douleur.

Je trouvai le ventre volumineux et boursoufflé; je ne découvris dans les aines aucune dureté, aucune tumeur; et le malade ne ressentoit aucune douleur, lorsqu'on lui touchoit le bas-ventre. J'insistai sur le besoin d'un laxatif qu'il avoit refusé; il se décida à le prendre, et l'effet qu'il opéra fut suivi de la diminution sensible des douleurs convulsives.

Le laxatif qu'on renouvela le 8, ne produisit pas des effets aussi avan-

geux. Cependant les urines, quoique toujours purulentes, couloient librement, et sans irritation de la vessie. Le ventre augmenta de volume, sans devenir douloureux. La fièvre étoit peu de chose, le pouls fort, et la langue sale et jaune. On convint de permettre au malade un peu de bouillon nourrissant et un peu aromatisé, à raison de l'état de foiblesse où il se trouvoit.

Le 9, le laxatif fut répété; on y joignit, pour aider son action, un grain ou deux de tartre stibié; les selles furent abondantes et bilieuses: le ventre diminua de volume; les irritations des aînes étoient moins fréquentes, et les urines toujours faciles offroient moins de dépôt.

Le 11, on donna un purgatif ordinaire; il opéra d'aussi bons effets que le précédent, et les urines cessèrent de déposer. Je vis le malade ce même jour, les forces musculaires étoient bien abattues, mais le pouls étoit meilleur, plus grand et plus souple; le visage étoit bon et naturel; l'irritation du scrotum, ainsi que l'engorgement des testicules étoient sensiblement diminués. Les mêmes remèdes furent continués.



Le 13, le purgatif fut réitéré avec le même succès; mais le 11, il étoit survenu à l'intérieur des cuisses et au périnée une éruption assez considérable de boutons, ressemblans à des grains de petite vérole en suppuration. On en découvroit quelques-uns sur l'habitude du corps, et particulièrement aux mains. Ils étoient peu douloureux. Il s'étoit de plus manifesté une douleur vive et gravative à la partie externe et supérieure de la cuisse gauche, qui répondoit au grand trochanter, de sorte que le malade ne pouvoit se poser sur cette cuisse.

Le 14, je trouvai le poulx assez fiévreux: la langue sale et jaune sur les côtés, rouge et sèche dans le milieu; la partie de la cuisse affectée étoit oedémateuse, et le malade souffroit avec peine qu'on y portât la main. Cet oedème s'étendoit depuis la crête de l'os des îles jusqu'à près du genou. On me prévint cependant qu'il étoit notablement diminué depuis deux jours. Cette circonstance me fit différer l'application d'un vésicatoire que j'avois projeté de placer pour prévenir une métastase funeste. Le malade étoit foible, mais il trouvoit bon tout ce qui

lui étoit offert. Il demanda à être restauré : on eut égard à sa demande.

Le 19, la fièvre étoit diminuée ; la langue étoit jaune et un peu sèche ; la douleur de la cuisse étoit moindre, mais il s'étoit manifesté une enflure pâteuse des mains, des cuisses et des jambes. Cependant les urines couloient avec abondance et facilité, et sans sédiment. Il y avoit encore, sur la poitrine et sur le ventre, quelques-uns de ces boutons suppurans un peu animés. Le malade avoit bon appétit, du goût pour tout, et demandoit de la nourriture pour se fortifier.

Cet état me fit écarter toute idée de dépôt à la cuisse, et tout soupçon de métastase. L'enflure ne me parut plus qu'une suite nécessaire de l'épuisement que produisent les longues maladies et les grandes douleurs ; et je prescrivis un régime restaurant, le vin de quinquina et des lavemens de deux jours l'un.

Le 23, les urines couloient avec abondance. Elles étoient d'une bonne couleur, et ne dépoisoient aucun sédiment ; l'œdème des mains et des cuisses, la gauche exceptée, avoit presque disparu : d'ailleurs le pouls étoit

fort, les forces un peu revenues, et le malade voyoit arriver avec plaisir l'heure des repas. Le soir, la fièvre devint forte, et il y eut quelques absences. La nuit se passa dans les inquiétudes et les agitations; la bouche étoit extrêmement sèche, et le malade but beaucoup de tisane: il urina moins, et ses forces étoient encore diminuées.

Le 24 au matin, je trouvai le malade sans connoissance, balbutiant, extrêmement oppressé, et près d'avoir le râle. Son visage étoit pâle, et ses yeux éteints; il avoit la langue sèche et noire, le pouls misérable, le ventre élevé, toujours les jambes enflées, et les boutons suppurais, ainsi que la veille. Il étoit absolument sans ressource; et il mourut vers les trois heures après midi.

Dans le moment du plus grand danger de la maladie, j'avois demandé, au cas de mort, qu'on permit l'ouverture du cadavre; on y avoit consenti en faveur de l'utilité publique; mais lorsqu'il fut question de réaliser cette promesse, on me dit que la règle de la maison s'y opposoit.

## R É F L E X I O N S.

Cette maladie a présenté dans son cours une succession si nombreuse de phénomènes ; une si grande variété d'accidens et tant de complication, qu'il auroit été difficile d'en assigner la vraie cause, et d'en prédire l'issue. Les symptômes, qui en formoient le caractère distinct, annonçoient bien, il est vrai, qu'elle étoit du genre des ischuries ; mais parmi les nombreuses espèces de ce genre, quelle est celle à laquelle il auroit fallu la rapporter ? Ici se présentent une foule de questions que nous n'entreprendrons pas de résoudre ; mais que nous nous contenterons d'indiquer.

1°. La seule inflammation peut-elle produire tous les accidens observés dans cette maladie ? Et si réellement il y a eu une inflammation, pour-quoi lorsqu'on touchoit le malade sur la région du pubis, ne ressentoit-il aucune douleur ?

2°. L'inflammation se terminant par la suppuration, la maladie devoit-elle présenter les signes de tant d'espèces différentes d'ischuries ?

3°. L'inflammation du scrotum et des testicules, n'est-elle due qu'aux efforts qu'employa le malade en se sondant lui-même ? et pourquoi n'est-elle pas arrivée après les essais violens, et répétés de la main inexpérimentée, qui, la première, tenta cette opération ?

4°. Enfin, comment après les grandes souffrances, les urines n'ont-elles repris leur cours que lors de la sortie de la matière glutineuse dont nous avons parlé ? A quoi d'ailleurs attribuer l'éruption des boutons qui est survenue vers la fin de la maladie ? Etoit-ce une métastase ? Pourquoi alors le pouls n'a-t-il pas changé de caractère ? Et pourquoi s'est-il au contraire soutenu fort et vigoureux ? Enfin, si l'on veut croire que l'existence des vers dans la vessie a seule causé tous ces accidens, comment après leur sortie, au lieu de se dissiper, ces mêmes accidens se sont-ils aggravés et multipliés ? D'où peut d'ailleurs provenir l'humeur glutineuse dont la sortie détermina le cours naturel des urines ? Est-ce un effet de l'inflammation de la vessie ? ou bien faut-il considérer ce gluten comme la matrice des vers, semblable à celle qu'on observe quelquefois lorsque les enfans

rendent des lombricaux?... Mais avant tout, l'objet principal de ces réflexions, devoit être d'établir avec certitude s'il y avoit ou non des vers dans la vessie; et c'est sans doute ici la question la plus importante.

Pour moi, qui les ai observés, je ne puis m'empêcher d'y croire; et j'ajouterai, pour ceux qui peuvent avoir quelque doute, que quatre personnes les ont vus encore vivans; et que trois autres, prévenues contre leur existence, sont revenues de leur prévention après les avoir examinés de près. Quant aux incrédules, je me contenterai de leur répondre par le passage suivant de BAGLIVI : *Plura quæ captum nostrum superant, contemnenda non sunt. Sed sapientiæ pars erit, dum variam illarum naturam per ratiocinia attingere non possumus, effectus saltem exterius apparentes diligenter notare, et exinde præcepta ad praxim determinare...* (Prax. med. lib. 1, cap. 2.).

Le célèbre MORGAGNI (*de sed. et caus. morbor. lib. 3, epistol. 42, art. 5, 6, 7,*) est, je crois, un des premiers qui ait élevé des doutes contre

des observations semblables. Rien assurément n'est plus respectable que son autorité, mais elle ne peut détruire des preuves avérées. J'avouerai cependant avec franchise que, si tous ceux qui ont publié des observations de ce genre avoient apporté en les faisant le même amour pour la vérité, la même sévérité et le même discernement que le rigide *Valisnieri*, il y auroit peut-être beaucoup moins de ces observations, dont le merveilleux fait tout le mérite. Cependant, il en est auxquelles on ne sauroit refuser une juste croyance, sans une ridicule opiniâtreté ; et si on veut bien réfléchir sur celle que je présente ici, on verra qu'elle n'a aucun des caractères qui puissent la faire suspecter.

Je trouve dans le recueil de *Schenkiius*, (*observ. med. lib. 3.*) une observation d'*Aloysius Mundella*, qui vit une femme sujette à rendre de pareils vers-avec les urines. On en trouve une autre de *Jean Viceri*, qui fut témoin qu'un magistrat de Rotembourg dans le cours d'un pissement de sang, et à la suite de douleurs violentes à l'hypocondre gauche, rendit aussi un ver sanguin de la longueur du petit

doigt , et de la grosseur d'une plume à écrire. Il observe au surplus que la maladie se termina par une hydropisie qui fut mortelle.

Le savant *Sauvages* , dans sa Nosologie , paroît avoir une prédilection pour l'observation d'*Albrecht*, il la rapporte en entier; elle est à-peu-près la même que celle de *Jean Viceri* , ( *class. 10 , gen. 19 , sp. 37.* )

M. *Panzani* a publié en 1787 , une dissertation sur une maladie vermineuse de la vessie; le malade rendit deux vers semblables à ceux qui se forment dans les intestins des enfans , et il les conserve avec soin : ( *Journ. de méd. mars , 1789* ).

Au surplus , je finirai par dire qu'on ne peut guère élever de doutes contre des observations faites par des auteurs aussi renommés que ceux que je viens de citer , et combien n'y en a-t-il pas d'autres également essentielles , et aussi bien constatées. dont je n'ai pas connoissance. Au reste , si l'on ne pouvoit compter sur les observations d'autrui , et s'il ne falloit s'en rapporter qu'à ce qu'on a vu et vérifié , que deviendrait l'étude de la médecine ?



II<sup>e</sup>. O B S E R V A T I O N.

M. N.\*\*\*, âgé de soixante-dix-huit ans, d'un bon tempérament, et d'une stature avantageuse, se trouve forcé pendant une nuit à uriner à plusieurs reprises, et fort abondamment. Le jour suivant, sa santé ne paroît point en être altérée; mais à dater de cet instant, les urines se suppriment en totalité. Étonné de cette suppression subite après une évacuation aussi répétée, il demande quelques conseils. On lui prescrit l'eau de poulet et les bains; il fait usage pendant deux ou trois jours de l'un et de l'autre de ces moyens; et cependant, quoique ses forces, son appétit, son sommeil et ses autres fonctions se soutiennent dans leur état de régularité ordinaire, n'urinant plus, et n'en ressentant pas même le besoin, il s'inquiète sur sa situation, et me fait appeler le quatrième jour de la maladie.

Je l'interroge, il ne se plaint d'aucune douleur, ni d'aucune pesanteur, soit dans le bas ventre, soit dans les lombes. Point de fièvre, point de sueurs, point de soif, les nuits sont calmes, enfin aucune autre fonction n'est alté-

rée. Surpris de ce que je voyois , je le fus davantage encore , lorsque portant la main sur la région de la vessie, je la trouvai pleine, distendue , et faisant saillie sur le pubis. Je la comprimai , sans que pour cela le malade y ressentît la moindre douleur, ou fût sollicité par le besoin d'uriner. Il n'y avoit aucune irritation à la verge. Au reste , le malade me déclara qu'il n'avoit jamais eu de maladies qui eussent affecté les voies urinaires ; et qu'il avoit toujours joui d'une santé constante et vigoureuse.

Une suppression aussi extraordinaire, et qui n'est accompagnée d'aucun accident, m'inquiète et me jette dans l'incertitude sur le parti que je dois prendre. On m'apprend que le malade mange beaucoup , et qu'il désire les alimens fort épicés , ou de haut goût. Il avoit le pouls accéléré, et même vif. Je suis tenté de le faire saigner , mais son âge me fait changer d'avis , et je demande qu'il soit sondé sur le champ. Un chirurgien exercé, tente cette opération , mais inutilement. On veut la répéter devant moi , et l'on ne réussit pas mieux. Quoiqu'à chacune de ces tentatives l'on n'eût employé

aucune violence ; il sortit cependant une petite quantité d'un sang très-vermeil , mais sans douleur , sans même que le malade s'en aperçût. Le soir il prit un peu de riz , et but à sa soif , qui ne fut jamais bien décidée.

Un second chirurgien est appelé ; il n'a pas plus de succès que le premier ; cependant la suppression continue , et toujours sans douleur. On introduit le doigt dans l'an us , et l'on croit découvrir que la vessie fait une saillie considérable sur le rectum ; cette conjecture est fortifiée par l'impossibilité d'introduire les lavemens.

Après une nouvelle tentative de la sonde , tout aussi inutile que les premières , on se détermine à l'opération. On donna la préférence à la ponction par le rectum , d'autant que la vessie se présentant directement , promettoit plus de facilité , et sembloit assurer plus d'avantages par rapport aux suites.

Pour aider encore au succès de l'opération , on imagina un trois-quart courbe , qu'on pourroit conduire sur l'*index* , et dont on dirigeroit la pointe précisément vers le milieu de la vessie. Les deux chirurgiens firent l'un et l'autre la ponction , suivant cette méthode ,

mais sans succès; il sortit seulement quelques gouttes de sang après chaque opération. Le malade ne souffrit que pendant le temps des manœuvres; il ne se plaignit après que d'un peu de chaleur dans le rectum, mais point de douleur particulière à la vessie, et point d'envie d'uriner.

L'inutilité de ces tentatives donna matière à de nouvelles réflexions; la glande prostate un peu suspectée, ne parut point en avoir imposé, puisqu'on n'avoit pas lieu de soupçonner un gonflement, tel que celui qu'auroit pu occasionner un état inflammatoire, qui n'avoit jamais existé: on ne crut pas non plus à l'engorgement, ni aux squirres des glandes, puisque le malade avoit assuré n'avoir jamais éprouvé aucun embarras dans les voies urinaires. Enfin, l'on ne pouvoit accuser les chirurgiens d'impéritie. A quoi donc attribuer le mauvais succès des deux opérations? Quelle route avoit prise l'instrument? Quels étoient le caractère et les causes de cette singulière maladie? Et quelle pouvoit en être l'issue? c'est sur quoi nous ne pouvions prononcer; cependant l'état du malade ne me paroissoit point empirer; nulle douleur,

douleur, nulle envie d'uriner. Le poulx étoit un peu vif, mais sans fièvre. Nulle évacuation n'avoit augmenté, pour suppléer à celle qui étoit supprimée; l'apparition d'une petite diarrhée, dont la quantité, comme la qualité, n'avoient rien de remarquable, indiquoit seulement une irritation dans le rectum. Sa fréquence ne fatiguoit point le malade, et des injections adoucissantes diminuèrent ses effets.

On en étoit au neuvième jour de la maladie, et la suppression se soutenoit toujours. L'appétit avoit cependant disparu, mais non le goût; la bouche étoit sèche, et le milieu de la langue aride, sans que pour cela le malade éprouvât aucune soif. Il étoit à la diète, et ses forces diminuoient insensiblement. Je touche la région de la vessie, j'y trouve une dureté considérable; et reconnois que la saillie que j'avois observée au pubis n'a point augmenté depuis quatre jours. L'état critique où se trouve le malade me fait concevoir des craintes, et je demande un conseil de médecins et de chirurgiens.

J'observe entre autres choses, qu'on n'a point procédé à une nouvelle ponc-

tion, parce que les premières n'ayant fait que fatiguer le malade, il étoit à craindre que celle qu'on auroit pu tenter n'eût donné naissance à des symptômes violens, tandis qu'il n'y en avoit aucun : d'ailleurs, l'incertitude où l'on étoit sur l'état de la vessie établissoit un doute bien fondé sur le succès de l'opération. J'ajoutai enfin que je croyois essentiel, avant de rien entreprendre, de déterminer, si pour procéder à cette nouvelle opération, il falloit attendre qu'il se manifestât des symptômes dolorifiques ; si on devoit espérer de les prévenir par ce moyen, et sur-tout si leur développement ne seroit point une annonce de la perte absolue du malade.

Tandis que nous nous livrions à cette discussion, la fièvre survint tout-à-coup au malade, qui s'étoit assoupi ; elle se manifesta par un frisson assez fort, qui dura près de trois quarts d'heure, et fut suivi de chaleur et d'une soif très-vive. Le pouls étoit fort et fréquent ; la bouche et la langue d'une aridité extrême ; les hypocondres, auparavant souples, s'élevèrent et se tendirent ; le malade étoit dans les angoisses, mais ne se plaignoit d'aucune

douleur particulière. Il voulut aller au bassin, et ce fut inutilement.

L'âge du malade et les circonstances de sa maladie parurent à plusieurs un motif suffisant pour n'administrer aucun remède; ils ne voyoient dans cette fièvre qu'un effort salutaire de la nature, qui devoit amener un nouvel ordre de choses, rétablir le cours des urines, et faire connoître les indications à remplir. Aucun ne voulut la considérer comme le prélude d'une mort prochaine.

Le malade passa la nuit et le jour suivant dans les angoisses; il n'éprouvoit aucune soif, quoiqu'il eut la bouche d'une aridité extrême. Il avoit le ventre boursoufflé, les hypocondres élevés, et se plaignoit d'un sentiment de chaleur incommode dans les entrailles. Il tomba dans l'assoupissement, et ne desiroit rien; cependant il conservoit toujours le goût, et la fièvre se soutenoit, mais sans frissons.

L'arrivée d'un étranger qui avoit la réputation de manier la sonde très-adroitement déterminâ à en tenter de nouveau l'opération; elle ne réussit pas mieux que les précédentes. Je portai moi-même les doigts sur la

sonde, et il me parut qu'un corps dur et lisse opposoit à son passage un obstacle invincible. Cet étranger essaya aussi d'introduire une bougie, et ce fut aussi infructueusement.

La nuit et le jour suivant, l'assouplissement devint plus considérable; la force du pouls diminua; la peau se couvrit d'une sueur froide, et les angoisses furent plus fréquentes et plus graves: cependant le malade eut encore la force de se présenter au bassin; mais il ne rendit rien. Dans la matinée, le pouls n'étoit presque plus sensible; la figure devint cadavéreuse; les extrémités se refroidirent; et l'instant d'après ma visite, il mourut; c'étoit le onzième jour de la maladie.

#### OUVERTURE DU CADAVRE.

L'on essaya après la mort du malade l'opération de la sonde, et jamais il ne fut possible de l'introduire dans la vessie. On fit aussi la ponction au périnée, et ensuite au-dessus du pubis, et il sortit une grande quantité d'urine, au grand étonnement de quelques-uns des consultants, qui avoient mis en doute la plénitude de la vessie.



On avoit découvert , lors de l'opération par le rectum , que la marge de l'anus étoit garnie de deux tubercules hémorroïdaires. Le rectum ouvert dans toute sa longueur , en montra bien d'autres , et de différentes grosseurs. Il ne fut plus dès-lors permis de douter que le mort n'eût été sujet depuis long - temps aux hémorroïdes , quoiqu'il m'eut assuré le contraire ; l'intestin ne présenta d'ailleurs nul vestige d'inflammation.

L'urètre ouvert dans toute sa longueur , ne laissa apercevoir aucune trace de maladie ; mais on le trouva serré et comme étranglé dans la longueur d'environ trois pouces vers le col de la vessie , où se trouve la glande prostate.

Cette glande avoit acquis un volume très-considérable, puisque la partie, qui embrasse l'urètre , avoit environ trois pouces de longueur. La grosseur étoit à-peu-près d'un pouce et demi de diamètre, et sa base, je veux dire, son extrémité du côté de la vessie , étoit encore plus volumineuse. Elle avoit au moins deux pouces d'épaisseur , et se portoit principalement vers la partie antérieure, de manière à donner une

inflexion à l'urètre et au col de la vessie ; telle qu'il étoit d'une impossibilité absolue de faire pénétrer une sonde dans la vessie.

Le corps de cette glande étoit ferme, solide , presque cartilagineux , et se rapprochoit assez , quant à la consistance de celle qu'auroit acquise par une forte coction une glande mammaire : sa couleur étoit blanchâtre , et on découvroit dans son corps les deux coups de trois-quarts, qui paroisoient n'y avoir produit aucune altération.

La vessie étoit remplie, et distendue par une grande quantité d'urine ; son tissu étoit fort épais, et son fond recouvert d'une grande quantité de tissu cellulaire et de graisse ; ce qui en avoit imposé sur la solidité apparente qu'elle présentoit sur le pubis. La membrane veloutée paroissoit fondue dans l'urine, qui ressembloit à une eau bourbeuse fort altérée , et qui étoit d'une puanteur insupportable. La membrane nerveuse étoit dans un état de phlogose , qui ne pénétoit pas dans le corps de la vessie. On n'y découvrit aucune tache gangréneuse.

Les uretères furent trouvés dans l'état le plus sain, sans aucun engorge-

ment , ni infiltration , ainsi que les reins , qui étoient d'un volume considérable.

Les autres viscères , contenus dans le bas-ventre , n'offrirent aucune particularité remarquable ; ils étoient dans l'état le plus sain. On ne chercha , dans aucune autre cavité , la cause de la maladie et de la mort.

## E P I D É M I E

*Qui régna à Londres parmi les femmes en couche , en 1787 et 1788 , observée par M. JEAN CLARKE ; trad. de l'anglois : avec quelques remarques par M. MARTIN , membre du collège de médecine de Nanci , et médecin des hôpitaux militaires.*

Vers la fin de l'année 1787 , et au commencement de 1788 , il y eut à Londres , parmi les femmes en couche , une épidémie qui en enleva un très-grand nombre. On la distinguoit des maladies qui leur sont ordinaires par

une multitude de symptômes, et surtout par la marche particulière qu'elle affectoit. Quoique, sous certains rapports, elle présentât une sorte d'analogie avec la fièvre puerpérale, elle en différoit si essentiellement dans son invasion, son cours et sa terminaison, que je crois très-important de ne les pas confondre l'une avec l'autre.

Je ne chercherai cependant point à rapporter cette affection particulière à une classe déterminée des nosologistes, je me bornerai seulement à exposer mes propres observations, et à les comparer avec celles qu'ont bien voulu me communiquer les médecins qui ont suivi la même maladie; je ne veux pas occuper non plus les lecteurs de raisonnemens aussi vagues, qu'inutiles sur cet objet. Je connois trop bien tous les avantages qu'a, pour les progrès de l'art de guérir, l'exposition exacte des faits, sur les théories même les plus vraisemblables.

Lorsqu'on fait la description d'une épidémie, on commence ordinairement par traiter de l'état et de la température de l'atmosphère; cependant il est bien rare qu'en aucun temps, les considérations de ce genre, aient réa-

pandu quelque lumière sur les causes et les constitutions des épidémies. On ne peut douter toutefois que le climat et l'intempérie des saisons, n'influent sur le corps humain, et n'y opèrent des changemens : aussi les alternatives de chaud et de froid, de sécheresse et d'humidité, sont-elles des variations de l'atmosphère dont il est facile de voir journellement les effets ; mais les qualités constitutives de l'air qui ont la faculté d'engendrer les maladies, et qui, selon toute apparence, les engendrent réellement, n'en demeurent pas moins pour cela hors de notre portée, et ce ne sera, à coup sûr, ni par la chaleur, ni par la pesanteur de l'air, que nous parviendrons jamais à expliquer les causes des maladies.

Cependant, sans m'attacher à donner un tableau détaillé de l'état de l'atmosphère, je crois à propos de remarquer que, malgré les journées très-froides que l'on éprouva pendant les hivers de 1787 et 1788, le froid ne fut jamais de longue durée ; et qu'en général ces hivers furent tempérés et pluvieux ; les étés précédens n'avoient pas été très-chauds ; mais, eu égard à la saison et à notre climat, il étoit tombé une quan-

tité de pluie considérable ; et peut-être faut-il attribuer à cette circonstance peu commune, le caractère des maladies qui régnèrent ensuite (a).

On en vit très-peu d'inflammatoires ;

(a) Quoique la plupart des médecins regardent l'été comme la saison où les maladies putrides règnent le plus fréquemment, il n'est pas rare néanmoins de les voir sévir pendant l'hiver, sur-tout lorsque la température de cette saison est pluvieuse et peu froide ; aussi la constitution de l'hiver de 1787 et 1788, a-t-elle produit un grand nombre de maladies épidémiques très-graves, et du genre des fièvres occasionnées par l'embarras glutineux des premières voies, et par l'atonie des viscères du bas-ventre. Quoique M. *Clarke* s'attache particulièrement à décrire les symptômes qu'éprouvèrent les femmes en couche ; il paroît que l'affection à laquelle elles furent exposées, n'avoit rien de commun avec les circonstances qui accompagnent, précèdent, ou suivent l'enfantement ; et peut-être toute l'influence de ces circonstances se réduit-elle à avoir accéléré l'instant de l'invasion. Je suis d'autant plus porté à adopter cette opinion, que ce même hiver je soignai à l'hôpital militaire de Thionville une fièvre mésentérique, dont les soldats du régiment de Salm-Salm furent attaqués ; elle avoit la plus grande ressemblance avec celle décrite par M. *Clarke*. *Note du Traducteur.*

presque toutes eurent un caractère érysipélateux. Nombre de personnes furent attaquées de maladies éruptives de l'espèce de celles qui sont accompagnées d'un affoiblissement considérable. Les esquinancies avec dépôt à la gorge, et éruptions miliaires à la peau, furent très-communes à Londres, et aux environs.

Presque toutes les fièvres eurent le caractère de malignité propre aux fièvres lentes nerveuses, et ressembloient beaucoup à celles que communément on appelle *putrides*. Elles attaquèrent quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe, sur-tout les enfans et les gens d'une complexion délicate. On m'a assuré que ceux auxquels on avoit inoculé la petite vérole, avoient eu, dans quelques villages, des convalescences très-laborieuses. Ils furent sujets à des abcès sous les aisselles, et à d'autres dépôts de la nature des furoncles. Le nombre de ceux qui moururent des suites de l'inoculation, fut beaucoup plus considérable qu'il n'a coutume de l'être.

Après ces observations préliminaires, je passe à l'examen des maladies qui font l'objet de ce Mémoire; mais,

pour ne pas fatiguer le lecteur, je ne m'arrêterai point à la description de chaque cas particulier, je me bornerai seulement à exposer avec la plus scrupuleuse exactitude les symptômes caractéristiques de l'épidémie ; sans négliger néanmoins de faire mention des circonstances plus rares qui s'y sont jointes quelquefois.

Ce fut au mois de juillet 1787, que je vis la première maladie de ce genre. La rapidité des progrès qu'elle fit ; ne me surprit pas moins, que la manière étrange dont elle enleva la malade. Le nombre de cas semblables que j'ai eu occasion d'observer depuis, m'a mis à même d'en mieux juger les symptômes.

Dans le principe, je n'eus pas le temps de reconnoître suffisamment la nature de la maladie ; mais dans la suite, et à l'aide de l'observation attentive des accidens qui survinrent aux malades, et de l'ouverture des cadavres, je parvins à acquérir sur son caractère des notions assez complètes, pour qu'il me soit permis de me flatter, que le tableau que je vais en tracer, servira dèsormais à la faire plus aisément distinguer, et pourra être de quelque utilité aux médecins praticiens.



Le moment de l'invasion de cette maladie, étoit communément le second, ou le troisième jour après l'accouchement : quelquefois cependant, elle attaquoit des femmes à peine remises du travail de l'enfantement ; d'autres fois, mais moins ordinairement, elle ne commençoit qu'après huit jours de couchés. Il étoit rare qu'elle débutât par un frisson ; et si les malades ressentoient quelque froid, il étoit si léger, qu'elles n'y faisoient aucune attention, non plus que leurs gardes. Il y avoit, au reste, pendant tout le cours de cette maladie, un tel affaîssement des facultés sensibles et irritables, que lors même qu'il se seroit fait sentir un léger frisson, il ne faut point être étonné si les malades ne s'en sont point aperçues, ou n'en ont gardé aucun souvenir.

Une particularité remarquable, chez la plupart des malades, fut leur répugnance à allaiter leurs enfans. Je ne pensai pas d'abord que cette répugnance pût être considérée comme l'un des symptômes de la maladie, mais elle s'est manifestée si constamment, que j'ai cru depuis ne devoir pas manquer d'en faire mention.

Quoique, suivant le vœu de la nature, toutes les mères semblent destinées à nourrir leurs enfans; il est cependant telle circonstance où il leur est difficile, et même impossible de remplir ce devoir. Si ce dégoût pour l'allaitement ne s'étoit montré que chez les nourrices mercenaires, il auroit été moins surprenant; mais il fut si général, qu'on ne peut s'empêcher de le mettre au nombre des symptômes de la maladie, quoiqu'il soit extrêmement difficile d'en assigner la cause. Le lait étoit-il altéré au point de ne plus convenir à la nutrition de l'enfant? ou bien cette répugnance des mères provenoit-elle d'un léger délire qui existoit dès le commencement de la maladie?

Je dirai, relativement à la première de ces conjectures, qu'à la diminution près de la quantité du lait, je n'ai jamais observé aucune altération sensible dans ses qualités. Cette diminution s'est, à la vérité, manifestée dans presque tous les cas, et quelquefois même, la sécrétion qui se faisoit dans les seins étoit très-peu de chose, ou absolument nulle. Cela est particulièrement arrivé lorsque l'invasion de la maladie a suivi de très-près les couches; mais

les femmes chez lesquelles, elle ne s'est déclarée qu'après le transport du lait dans les seins, l'ont perdu très-promptement, et leur gorge s'est flétrie.

Le desir qu'annoncent pour la nutrition la plupart des nouvelles accouchées, n'est probablement qu'un effet sympathique opéré par la sécrétion du lait; et d'après les lois de cette sympathie, il y a tout lieu de croire que la présence de ce fluide est la cause qui produit chez les mères, l'attrait qu'elles ressentent pour l'allaitement, de même que l'abondance de la liqueur séminale est celle qui invite si puissamment à se livrer aux plaisirs de l'amour. On peut dire aussi réciproquement que le défaut de ces liqueurs dans les organes qui leur sont propres, inspire une sorte de répugnance pour l'exercice des fonctions auxquelles ils sont destinés.

Dès le début de la maladie, la physionomie s'altère singulièrement, et long-temps avant que l'on s'aperçoive de l'épuisement total des forces, les traits changent, le visage devient pâle, et d'un mauvais aspect; tous ses muscles semblent engourdis et privés de

leur énergie , les lèvres et les angles des yeux sont pâles , le coloris prend une teinte cadavereuse , et il se répand sur tout le visage une altération pareille à celle que l'on observe chez les personnes épuisées par de longues maladies. On aperçoit encore sur la face , une sorte de moiteur visqueuse qui ne va pas jusqu'à la sueur ; les pupilles des yeux sont la plupart du temps fort dilatées , et ne se contractent qu'à l'impression d'une vive lumière. Les yeux ne tardent pas à devenir ternes , ils sont égarés , se fixent peu , et errent continuellement d'un objet à l'autre.

L'état de la langue change , selon la diversité des cas , et les différens temps de la maladie. Au commencement , elle est presque toujours blanche sans être sèche ; et souvent elle reste ainsi pendant tout le cours de la maladie. Cependant elle se dessèche assez ordinairement , et devient quelquefois très-rude. Lorsque la maladie annonce plus de malignité , et qu'elle a duré quelque temps , il n'est pas rare de voir la langue devenir noire , et les dents s'enduire d'une pellicule brune.

La peau du corps n'a de même que

celle du visage, ni dureté, ni tension; elle paroît au contraire, au tact, beaucoup plus relâchée que dans l'état naturel; et est aussi enduite d'une humidité visqueuse. Il étoit rare que les malades s'aperçussent de l'augmentation de la chaleur au point de s'en plaindre, lors même que les assistans croyoient remarquer qu'elle s'étoit accrue sensiblement.

Quant aux fonctions du cœur et du système vasculaire, le premier symptôme apparent étoit presque toujours l'accélération du pouls. Chez quelques malades d'un tempérament sanguin et robuste, on le trouvoit plus fort que dans l'état ordinaire; mais il s'affoiblissoit bientôt. Dans la plupart des cas que j'ai vus, les mouvemens du cœur et du système artériel étoient si prompts, que dès le commencement de la maladie, le pouls donnoit de 110 à 130 pulsations par minute. Cette seule circonstance m'a quelquefois fait prédire la maladie, tandis que les femmes qui en étoient atteintes, loin de la soupçonner, se plaignoient à peine, ou même point du tout. A mesure que le mal faisoit des progrès, le pouls devenoit plus irrégulier; mais le plus souvent

il étoit aux approches de la mort, tel que je viens de le décrire.

Le bas-ventre participoit de l'affection générale, et l'altération qu'elle y occasionnoit, se manifestoit quelquefois dès les premiers momens de la maladie. D'autrefois aussi, elle ne se faisoit remarquer que dans un période plus avancé; alors le bas-ventre devenoit sensible, et, au moindre mouvement, les malades y ressentoient de la douleur; laquelle, à la plus légère compression sur les muscles distendus de l'abdomen, se communiquoit aux viscères renfermés dans cette capacité. Peu de temps après que cette sensibilité s'étoit manifestée, le bas-ventre se tuméfoit considérablement. J'ai vu des cas où le météorisme étoit énorme, et la douleur presque imperceptible, ce que j'attribue à la diminution de la sensibilité, qui a toujours été le symptôme dominant et essentiel de la maladie. Ce défaut de sensibilité s'observoit principalement chez les malades dont la pupille étoit le plus dilatée, et la force musculaire le plus affoiblie. J'ai vu aussi quelques cas où ni la douleur, ni le météorisme n'étoient considérables.

Quand le gonflement de l'abdomen étoit parvenu à un très-haut degré, la respiration devenoit extrêmement courte et pénible, à raison du refoulement du diaphragme vers la poitrine ; et quelquefois aussi, comme on le verra ci-après, à cause du vice organique de la poitrine elle-même.

Quoique dans tous les cas de cette épidémie il n'y ait pas toujours eu lésion des fonctions naturelles, il est bien rare cependant que dans le cours de la maladie ces fonctions n'aient éprouvé aucun trouble. Au commencement, elles s'exécutoient assez régulièrement ; mais il survenoit bientôt une forte diarrhée, pendant laquelle les malades rendoient des selles fréquentes, sans s'en apercevoir. Le plus souvent ces évacuations paroissent dans le troisième ou le quatrième jour, rarement plutôt, mais quelquefois plus tard.

Je ne puis rien dire de positif sur l'état des urines, elles étoient presque toujours mêlées avec quelque chose des vidanges, ou des humeurs qui s'écouloient de la matrice.

Dans certains cas, les accouchées éprouvoient des vomissemens, et chez

quelques-unes, ils étoient si considérables, qu'elles ne pouvoient supporter alors aucune sorte de nourriture ni de médicamens.

Cette maladie, qui affectoit le cerveau et le système nerveux, en affoiblissoit notablement l'énergie; et c'est la raison pour laquelle la force musculaire diminueoit si excessivement dès les premiers jours, et pendant toute la durée de la maladie. La sensibilité et l'irritabilité n'opposoit plus une réaction proportionnée aux stimulans morbifiques, et c'est à cette cause que nous croyons devoir rapporter l'apathie dans laquelle tomboient les malades. Un médecin peu expérimenté auroit pu s'étonner de les voir périr avant même qu'elles eussent songé à se plaindre de leur état.

Quand on les interrogeoit sur ce qu'elles éprouvoient, leur réponse ordinaire étoit qu'elles se trouvoient fort bien; et si par hasard elles se plaignoient, ce n'étoit que de leur foiblesse. Cette plainte étoit presque la seule qu'elles proférassent, pendant tout le cours de leur maladie.

J'ai vu une de ces malades qui, à trois heures après midi, demandoit



qu'on lui permit d'être assise sur son lit ; elle disoit se trouver fort bien , et mourut le lendemain à trois heures du soir.

Il étoit rare qu'il s'établît un délire violent ; ordinairement les malades tomboient dans un état de foiblesse et d'assoupissement dont elles n'aïmoient pas à être tirées ; cependant quand on les éveilloit , elles répondoient assez juste aux questions qu'on leur faisoit (a).

---

(a) Dans l'épidémie qui régna à Thionville, parmi les soldats du régiment de Salm-Salm, la plupart des malades éprouvoient, plusieurs jours avant d'entrer à l'hôpital, des indispositions légères ; telles que des lassitudes, une sorte de découragement et des maux de tête, accompagnés souvent de nausées et de vomissemens. Chez plusieurs, les seules facultés intellectuelles sembloient engourdies ; mais la force musculaire, le pouls, l'appetit même, étoient, à peu de chose près, comme dans l'état de santé. A leur entrée à l'hôpital, presque tous les malades avoient la physionomie altérée, les yeux abattus, le coloris effacé, et la langue sèche et couverte d'une sorte de pellicule blanche : quelquefois le pouls étoit un peu irrité, mais le plus souvent il approchoit beaucoup de son rythme naturel. La peau étoit âpre et sèche, quel-

Quelquefois l'écoulement des vidanges étoit supprimé, d'autres fois, il étoit seulement diminué ; mais dans tous les cas, il exhaloit une odeur fétide.

Peut-être desireroit-on que je développasse ici quelques-unes des causes

quelquefois elle étoit froide ; mais plus souvent elle imprimoit au toucher le sentiment d'une chaleur âcre, et plus forte qu'elle ne l'est dans l'état naturel. Le bas-ventre étoit indolent ; et quoiqu'il ne tardât pas à se météoriser, les malades ne se plaignoient ni de coliques, ni d'aucune douleur d'entrailles. Les selles étoient sereuses et peu fréquentes pendant la première semaine ; parce qu'alors, la matière morbifique faisoit effort vers le haut ; ce qu'indiquoient les nausées, les vomissemens, et le peu d'effet des laxatifs.

Plusieurs malades eurent des saignemens de nez abondans, qui même se répétèrent trois à quatre jours de suite. Ces hémorrhagies avoient quelque chose de critique ; et j'ai vu s'établir à leur suite, une salivation qui duroit aussi long-temps que le reste de la maladie. Quant à l'état du cerveau et des fonctions intellectuelles, il étoit semblable à celui que décrit M. *Clarke* ; il en étoit de même de la respiration, et des fonctions du système vasculaire. Les urines étoient tantôt limpides, tantôt safranées ; quelquefois elle formoient un dépôt muqueux, souvent elles étoient troublées ; mais en général, on n'en pouvoit tirer un pronostic. *Note du Traducteur.*

prédisposantes et occasionnelles de cette maladie. Je voudrois être à même de le faire; car si ce tableau ne présentoit pas les moyens de guérison, il indiqueroit au moins, les précautions à prendre pour prévenir les attaques.

Je n'ai pas recueilli un nombre suffisant d'observations pour pouvoir déterminer avec certitude qu'elles étoient les causes prédisposantes de cette épidémie. Il m'a paru qu'elle attaquoit indistinctement les personnes de différentes constitutions; foibles ou fortes, apathiques ou irritables, toutes y étoient également exposées; et les femmes mariées n'y étoient pas moins sujettes que les infortunées qui ne l'étoient pas. Je crois cependant que ces dernières étoient plus fréquemment victimes de sa fureur, et qu'elle a exercé plus cruellement ses ravages dans les hôpitaux et sur la classe indigente du peuple, que parmi les femmes qui jouissoient d'une certaine aisance. Cependant on l'a vu sévir dans tous les rangs, et dans tous les états.

Le chagrin étoit vraisemblablement une des causes prédisposantes de la maladie, et celle sur-tout qui contribuoit le plus à la rendre fréquente dans les

hôpitaux. Est-il en effet une situation plus fâcheuse que celle de ces créatures infortunées que la nécessité réduit à ne pouvoir se procurer d'autres secours que ceux qu'offrent ces tristes asiles de la bienfaisance? Mariées, elles ont perdu leurs époux, ou en sont délaissées; filles, ce sont les victimes de la séduction, de ceux même qui auroient dû leur servir d'appui. Souvent occupées de ces affligeantes pensées, leur imagination s'y attache plus fortement encore dans les derniers temps de leur grossesse; ainsi s'opère l'épuisement du système nerveux et l'affoiblissement de la frêle machine humaine qui devient dès-lors susceptible de recevoir toutes les impressions morbifiques, parce qu'elle n'a plus la force nécessaire pour leur opposer une réaction efficace.

On a remarqué aussi que l'épidémie étoit bien moins fréquente et moins vive chez les femmes même pauvres, lorsqu'elles accouchoient dans leur domicile, et étoient soignées par leurs parens. Leur sort, il faut l'avouer, n'étoit pas aussi déplorable que celui des infortunées qui étoient obligées d'entrer dans les hôpitaux. Ces dernières, privées  
d'amis

d'amis et de soutien, avoient souvent manqué long-tems du nécessaire, avant de pouvoir être admises dans ces hospices; et lorsqu'elles en sortoient, dénuées de toute espèce de secours, pour elles et pour leurs enfans, elles ne pouvoient apercevoir dans l'avenir que misère et opprobre. Cette perspective affreuse a dû nécessairement faire chez elle, au physique comme au moral, une impression assez forte pour les disposer à contracter dans les hôpitaux, une maladie à laquelle échappoient plus aisément les femmes qui accouchoient dans leur domicile.

Le cas suivant, que j'ai observé dans ma pratique privée, confirmera, ce me semble, ce principe théorique. Une femme, dont l'imagination s'étoit fortement frappée du souvenir d'avoir perdu sa mère lorsqu'elle en reçut le jour, eut immédiatement, après le travail de l'enfantement, le pouls tellement accéléré, qu'il donnoit jusqu'à cent vingt pulsations par minute. N'ayant pu découvrir aucune cause physique de ce phénomène, je l'attribuai aux tristes idées auxquelles elles s'étoit livrée pendant sa grossesse et le travail de l'enfantement.

On doit encore considérer comme une autre cause prédisposante de cette maladie, les mauvais alimens dont ces femmes se nourrissent, et le régime irrégulier qu'elles suivent pendant les derniers mois de leur grossesse : il est assurément très-essentiel, à cette époque, de ne pas négliger les exercices modérés du corps ; mais autant ils sont avantageux, autant aussi les mouvemens violens, les fatigues, le tumulte, les veilles, et les agitations d'une vie passée, même dans les plaisirs, sont contraires au travail prochain de l'enfantement, en montant les organes à un point excessif d'irritabilité. J'ai ouï plusieurs fois un médecin des femmes du bon ton, se plaindre d'accidens fâcheux survenus à cette occasion. Or, puisque ces causes ont un effet si puissant, on sent combien il est essentiel de faire adopter aux femmes, dans les derniers temps de leur grossesse, un genre de vie régulier, afin d'éviter des maladies sérieuses, précisément à l'époque de leurs couches (a).

---

(a) M. Unzer pense que pour déterminer l'invasion formelle d'une maladie, dont

Je fus appelé chez une femme après le second jour de ses couches ; elle étoit malade depuis ce moment. Je lui trouvai le pouls très-prompt ; elle éprouvoit d'ailleurs tous les autres symptômes dont j'ai déjà fait l'énumération. Deux jours avant l'accouchement, elle s'étoit donné des mouvemens assez considérables pour se fatiguer ; et ce fut au milieu de cette lassitude qu'elle fut saisie des

---

les causes prédisposantes croissent obscurément dans l'économie animale, il faut une secousse capable d'ébranler tout le système, et de produire une commotion générale. Cette commotion est presque toujours fébrile, et résulte ou de l'action des matières morbifiques elles-mêmes, ou de l'effet fortuit des causes extérieures et étrangères aux miasmes de la maladie. C'est ainsi que le virus variolique fermente pendant environ six à sept jours dans le corps d'un inoculé, avant de parvenir à l'énergie qu'il doit avoir pour exciter la fièvre d'éruption. C'est encore de la même manière que le venin hydrophobique reste long-temps inerte, avant qu'une commotion, qui le plus souvent est accidentelle, donne l'impulsion à son activité morbifique contagieuse.

*Voyez l'introduction à la pathologie générale des maladies contagieuses, du doct. Unzer. Note du Traducteur.*

douleurs de l'enfantement. Il en résulta qu'elle fut attaquée de la maladie régnante dont l'issue fut inévitablement mortelle.

A ces causes prédisposantes, il faut joindre la disposition particulière et contagieuse de l'air ; elle seule auroit pu, et sans le concours des causes occasionelles, donner lieu au développement de la maladie dont il s'agit ; mais heureusement cela n'est pas toujours arrivé.

Cependant comme dans les deux hivers dont je parle, la contagion de l'atmosphère occasiona les maladies dépendantes de l'affoiblissement, il est très-vraisemblable que l'état des femmes en couche qui furent malades, put, par cette raison, prendre le caractère de la maladie décrite jusqu'ici.

La cause occasionelle la plus commune paroît avoir été le travail de l'enfantement.

Quoiqu'il paroisse également contraire au vœu de la nature et aux lois de l'économie animale qu'une fonction aussi essentielle à la conservation de l'espèce, produise des maladies, et qu'il semble par conséquent que les couches ne devroient jamais être ac-



compagnées de fièvre, il n'en est pas moins vrai que toute accouchée en éprouve une passagère, il ne l'est pas moins non plus, que rien, dans ces circonstances, ne garantit les femmes de l'influence des causes générales, et que, si alors elles tombent malades, leur état participera, selon toute apparence, du caractère de l'épidémie régnante.

Dans les cas où la maladie dont je parle ne suivoit pas immédiatement l'accouchement, elle se déclaroit ordinairement vers le troisième ou le quatrième jour. Si à cette époque, les seins étoient fortement gonflés, ou si le transport du lait aux mamelles n'avoit causé aucun désordre remarquable, je regardois le travail de cette sécrétion comme une cause occasionnelle. Cependant, comme nous l'avons déjà remarqué, dans le cas dont il s'agit, il ne se séparoit que peu ou point de lait (a).

---

(a) J'ai déjà remarqué que cette maladie ne devoit pas être considérée comme particulière aux femmes en couche; l'auteur observe lui-même que, vers le même temps, les maladies putrides régnèrent presque universellement; et il est très-possible

Comme depuis quelques années on a pris l'habitude de procurer une ou deux selles aux nouvelles accouchées, par le moyen d'un doux laxatif qu'on leur fait prendre deux ou trois jours après leurs couches, j'avois pensé que cette coutume pouvoit contribuer à *exciter* la maladie; mais je ne fus pas plus heureux en me bornant à administrer des lavemens. Deux fois j'eus des raisons de croire que l'invasion avoit été déterminée par le vin ou l'eau-de-vie que les malades avoient bue en quantité. J'ai vu néanmoins nombre de cas dans lesquels il m'a été impossible d'assigner aucune cause déterminante, autre que le travail même de l'enfantement; et cette supposition même a sa difficulté, lorsque la maladie survient long-temps après l'accouchement, tandis que l'on auroit dû s'attendre à la voir paroître beaucoup plutôt, si l'accouchement en avoit

---

que la fièvre de lait en ait déterminé l'invasion, chez des femmes où le travail de l'enfantement ne l'avoit pas fait. Au reste, elle paroît être de la classe des typhus de *Sauvages*, ou des fièvres d'hôpitaux de *Pringle*.  
*Note du Traducteur.*

été la cause occasionnelle. On a voulu me persuader que quelquefois la maladie avoit commencé avant l'enfantement, mais c'est un point sur lequel mon expérience ne m'a rien appris.

---

*MÉNORRHAGIE LOCHIALE,*  
*observée par J. P. HARMAND*  
*DE MONTGARNY, doct. en médecine*  
*en l'université de Montpellier,*  
*médecin des hôpitaux civils de*  
*la ville et du district de Verdun,*  
*(département de Meuse,) médecin*  
*du conseil gratuit de santé, et*  
*stipendié de la même ville, cor-*  
*respondant de la Société royale de*  
*médecine, et de plusieurs autres*  
*académies.*

Quoique l'observation, qui fait le sujet de ce Mémoire, n'offre rien de fort extraordinaire, elle renferme cependant quelques phénomènes particuliers, qui, je crois, peuvent mériter l'attention des gens de l'art, et particulièrement de ceux qui pratiquent les

accouchemens. Je n'ai donc point ici la prétention de publier un cas nouveau; le but que je me propose, est de tâcher de prémunir les esprits contre la confiance qu'on accorde quelquefois trop aisément à des notions vagues et incertaines.

Madame *Le B.* \*\*\*, âgée d'environ 30 ans, d'une constitution très-foible, et fort maigre, sujette d'ailleurs, depuis quelques années, à des crises nerveuses cloniques, accoucha au mois d'août dernier (pour la quatrième fois) après un travail assez court, d'un enfant bien portant. Les suites immédiates de cette couche furent aussi heureuses qu'on pouvoit le désirer. Les quatre premiers jours se passèrent très-bien, et les lochies, sans être ni trop, ni trop peu abondantes, coulèrent comme il convient, et présentèrent successivement les qualités qu'elles doivent avoir. La révolution du lait fut à peine sensible, et déjà la nouvelle accouchée, qui avoit projeté de nourrir, se félicitoit d'un prompt rétablissement, lorsque tout-à-coup, et sans aucuns symptômes avant-coureurs, les lochies changèrent, et ne fournirent plus qu'un sang pur, mêlé de quelques caillots.

Mad. B. \*\*\*, demeura deux jours dans cet état. On y fit d'autant moins d'attention, qu'elle n'en souffroit pas, et n'en étoit presque point fatiguée, quoiqu'elle perdit beaucoup plus que précédemment. Le troisième jour de la ménorrhagie, la fièvre survint; elle s'annonça par un léger frisson, et fut accompagnée de coliques et de douleurs légères dans la région de la matrice. Le soir, il y eut un vomissement spontané de matières saburrales et bilieuses. Il continua toute la nuit, pendant laquelle la malade eut plusieurs faiblesses qui alternèrent avec l'affection nerveuse spasmodique. Ces derniers symptômes se dissipèrent le lendemain dans le cours de la journée, mais la matrice rejetta plusieurs gros caillots noirs, glaireux et sans odeur, mêlés avec beaucoup de sang fluide.

Appelée auprès de mad. B. \*\*\* pour lui donner mes soins, j'estimai que sa fièvre étoit accidentelle et indépendante de la perte qu'elle éprouvoit; je jugeai qu'elle étoit de l'espèce des intermittentes qui régnoient alors dans la ville, et qui toutes s'étoient annoncées par le frisson, le vomissement, &c. Aussi, sans m'occuper particulière-

ment de cette fièvre , m'appliquai-je à rechercher les causes qui avoient pu donner lieu à la ménorrhagie , toujours fâcheuse chez une nouvelle accouchée, sur-tout quand elle est douée d'un tempérament tel que celui auquel j'avois à faire.

La première pensée qui s'offrit à mon esprit, fut que la malade avoit été mal délivrée, et qu'il étoit resté dans la matrice quelques portions de l'arrière-faix. Pour m'en assurer, je demandai à voir le déliyre. On ne l'avoit point conservé. J'interrogeai la sage-femme, elle m'affirma, sans avoir pu me donner le moindre éclaircissement, que Mad. B. \*\*\* avoit été parfaitement délivrée. Je la lui fis néanmoins toucher à plusieurs reprises; et le résultat fut qu'elle n'avoit rien trouvé qui indiquât qu'il fut resté aucun corps étranger dans la matrice, dont l'orifice étoit alors presque entièrement fermé.

Je fis ensuite plusieurs questions à la malade : ses réponses ne furent guère plus favorables à mes présomptions ; cependant elle me dit qu'aussi-tôt après avoir été délivrée, elle avoit senti vers l'aîne gauche une grosseur, qui, peu de temps après, s'étoit dissipée, mais que

depuis elle avoit reparu plusieurs fois ; et comme, dans le moment même, elle s'aperçut qu'elle revenoit, elle me la fit toucher.

Je trouvai cette grosseur placée un peu au dessus du pubis, et dirigée vers l'aîne gauche. Oblongue dans sa forme, elle étoit mobile, indolente, et compressible comme un boyau soufflé : elle étoit en outre plus rénitente, et un peu douloureuse vers sa base, qui se trouvoit placée sous la ligne blanche.

Je crus, au premier moment, avoir trouvé dans cette tumeur de quoi asseoir mon jugement, et pouvoir établir mon diagnostic sur l'existence d'un corps étranger dans la matrice, que je supposois être une portion de l'arrière-faix. Je ne me dissimulai pas cependant que cette grosseur, qui disparoissoit à chaque instant ; pouvoit également être considérée ou comme suite de quelque spasme local, ou comme indice de quelque corps étranger renfermé dans l'*uterus*. N'y avoit-il pas en effet lieu de soupçonner que l'affection clonique jouoit ici quelque rôle, puisqu'elle se réveillait chez la malade au moindre événement qui excitoit sa sensibilité physique ou morale ?

A ces considérations qui balançoient ma première opinion, et qui jetoient de l'incertitude sur mon diagnostic, et sur les indications que j'avois à remplir, il s'en joignit une autre qui pouvoit être d'un grand poids; c'est que jusqu'alors la perte n'avoit entraîné aucunes matières fétides, comme cela arrive lorsque quelque portion du délivre est restée dans la matrice.

Il étoit urgent de donner du secours à l'accouchée, qui attendoit elle-même avec la plus vive impatience que j'eusse prononcé sur le choix des moyens que j'avois à proposer. Je m'en tins à mon premier sentiment, et je prescrivis l'usage fréquent des boissons émulsives et emphractiques, telles que la décoction de riz, de racine de grande consoude; des bouillons de viande, rendus gélatineux avec la rapure de corne de cerf; la succion et la mastication répétées de l'écorce et de la pulpe de citrons, saupoudrée de sucre, et quelques cuillerées de bon vin vieux, données de temps en temps. Les farineux, cuits au bouillon ou à l'eau, aromatisés avec l'écorce ou l'essence de citrons, formèrent la nourriture ordinaire. On administra en même temps, plu-



sieurs fois le jour, des injections dans la matrice; on les varioit, soit avec l'eau chaude, soit avec quelque décoction émolliente: on appliqua en outre, sur le bas-ventre, les topiques, toniques et astringens, les plus propres à déterminer et à soutenir les contractions de la matrice et des parties adjacentes.

Tel fut le traitement que je fis suivre pendant douze jours, sans en obtenir le moindre succès. La continuité de la fièvre, l'irrégularité de ses paroxysmes, toujours simultanée avec le retour ou l'accroissement de la ménorrhagie, loin d'avoir éprouvé quelques changemens avantageux dans leurs symptômes respectifs, avoient pris au contraire un caractère plus grave. La malade avoit rendu par trois fois une si prodigieuse quantité de sang, qu'elle se trouva réduite à cet état extrême, qui s'annonce par l'altération radicale du principe vital, après les plus grandes hémorrhagies; et ses forces l'avoient tellement abandonnée, qu'elle pouvoit à peine exercer le moindre mouvement, et donner quelque signe de vie.

Pour arriver à ce degré d'épuisement, la fièvre avoit suivi le type irrégulier

des fièvres quotidiennes, ou double-tiercé, et quelquefois celui d'une hémitritée erratique. Chaque accès s'étoit annoncé assez ordinairement par une sensation générale de froid, souvent même par un vrai frisson. L'invasion de l'accès avoit été marqué plusieurs fois par une douleur aiguë et piquante, qui circonscrivoit les lombes et l'hypogastre en forme de ceinture, et qui duroit près d'une heure. L'invasion de cette douleur avoit augmenté presque toujours la ménorrhagie, à la suite de laquelle il sortoit une grande quantité de caillots noirs, enveloppés d'une matière glaireuse, que l'on remarqua avoir contracté un peu de fétidité depuis le dixième jour, qui étoit le dix-septième depuis les couches.

Une singularité qui m'a toujours frappé dans ce dernier cas, c'est que l'expulsion de ces caillots, dont quelques-uns approchoient du volume d'un œuf, s'étoit faite habituellement, sans occasioner aucunes douleurs à l'orifice de la matrice, malgré la grande dilatation qu'il éprouvoit nécessairement pour leur livrer passage. Un tel phénomène étoit bien propre à augmenter mes inquiétudes sur le sort de la malade,

et à répandre sur mon pronostic le jour le plus désavantageux. Pouvois-je en effet me rendre raison de cette grande dilatation , autrement que par le relâchement et l'atonie des organes utérins ; symptômes les plus fâcheux dans les hémorrhagies, lorsqu'elles arrivent à la suite d'un accouchement.

Mes craintes à cet égard étoient d'autant mieux fondées, que dans la meilleure santé, la constitution idiopathique de Mad. B. \* \* \*, n'offroit que de foibles ressources, et que dans cette occurrence, elles étoient devenues presque nulles.

L'état déplorable auquel ma malade se trouvoit réduite après avoir suivi douze jours consécutifs, et avec la plus scrupuleuse exactitude le traitement que je lui avois prescrit, me prouvoit d'une manière trop claire son insuffisance, pour que je ne prisse pas le parti de l'abandonner entièrement. J'avoue cependant que si je n'avois toujours espéré de voir entraîner hors de la matrice, par la ménorrhagie, la portion de l'arrière-faix, que je supposois y être restée, j'aurois renoncé bien plutôt à ce traitement ; mais en embrassant le système opposé, et en interceptant le cours

du sang, sur-tout l'éjection des caillots, je craignois de contrarier les directions de la nature, que je devois favoriser pour opérer sa délivrance, et plus encore de concentrer dans la matrice des matières propres à y établir un foyer colliquatif et putride, dont les effets sur l'économie animale n'étoient pas moins à redouter, que ceux qu'éprouvoit déjà ma malade.

Plus je réfléchissois sur son état, plus aussi j'étois incertain sur le choix de la méthode curative la plus convenable. Et comment faire ce choix sans avoir reconnu d'autres indications, et sans préjuger une autre cause? Un nouveau diagnostic me paroissoit illusoire, ou uniquement fondé sur des conjectures très-incertaines. Je m'y arrêtai cependant; car il falloit se décider promptement, puisqu'il s'agissoit de faire les dernières tentatives pour enlever à une mort, presque assurée, une mère de famille, aussi intéressante par ses qualités morales, que par sa position fâcheuse.

Dé simples aperçus sur ce qui s'étoit passé pendant l'accouchement, amenèrent un autre ordre de probabilité; d'après lesquelles je traçai le nouveau

plan que j'adoptai dans la suite du traitement. La manœuvre de l'accouchement, me dit-on, avoit été laborieuse, et l'extraction de l'arrière-faix trop précipitée. On concluoit de-là que la matrice avoit souffert quelque lésion considérable dans ses parois, et que de-là procédoit l'hémorrhagie. Ce raisonnement portoit avec lui le caractère de quelque vraisemblance, sur-tout après avoir remarqué que la malade avoit rendu des glaires purulentes, et mêlées avec des caillots noirs et fétides. Il étoit cependant difficile d'adapter cette observation aux circonstances qui avoient suivi immédiatement la couche. Les lochies avoient coulé comme il convenoit pendant quatre jours consécutifs; ce qui assurément ne seroit pas arrivé, s'il y avoit eu quelque lésion considérable dans les parois de la matrice et les vaisseaux utérins. Dans ce cas, l'hémorrhagie n'auroit-elle pas suivi la délivrance, et n'auroit-elle pas continué les jours suivans. On répondoit à cela que l'hémorrhagie avoit été suspendue par quelques congestions sanguines, retenues et appliquées contre l'ouverture des vaisseaux lacérés, et on

s'appuyoit sur ce que la ménorrhagie avoit entraîné d'abord beaucoup de petits caillots noirs et compactes.

Malgré ma répugnance à condamner l'opération de l'enfantement, j'en tirai cependant de nouvelles inductions, et je les fis servir à l'explication des causes et des symptômes que j'avois combattus si désavantageusement jusqu'alors. La ménorrhagie, dis-je, est une suite naturelle et inévitable de la laceration des vaisseaux de la matrice; et l'excrétion du pus, une preuve irréfutable que ceux-ci sont en suppuration. D'un autre côté, la grande effusion de sang a nécessairement donné lieu au relâchement et à l'atonie de l'*uterus*. La fièvre, ajoutai-je, est contingente, parce qu'elle est entretenue par des émanations irritantes et septiques, qui se dégagent et qui s'exhalent continuellement des matières purulentes et fétides, dont le foyer est retenu dans l'intérieur de la matrice. Ses accès sont erratiques, et simulent, ou la fièvre double-tierce, ou la quotidienne, ou l'hémittitée, parce qu'ils sont produits par une vraie fièvre intermittente, compliquée avec une fièvre suppurative et ner-

veuse. Cette fièvre mixte ne pourroit-elle pas être nommée *hemitritæa-amphimerina* ; ou bien , *amphimerina-uterina-purulenta*.

C'est sur cette nouvelle aitiologie que j'établis une thérapie tout-à-fait opposée à la première. J'ordonnai à Mad. B. \*\*\* , le régime le plus sévère , et le repos le plus parfait dans son lit. On retrancha toute espèce de nourriture solide. La décoction blanche du *codex*, l'eau de poulet ou de veau , aiguisée avec le sel de mars de rivière , et le jus de citron , formèrent les boissons qu'on lui donna alternativement de quart-d'heure en quart-d'heure. Je prescrivis le bol composé de la formule suivante , qu'on lui fit prendre de trois heures en trois heures.

℥ *Quinquina en poudre*, un demi-scrupule.

*Sel de mars de rivière*, six grains.

*Alun teint*, . . . quatre grains.

*Sirop de grande consoude* ,  
quantité suffisante.

Aux injections émollientes , je fis substituer celles des liqueurs toniques astringentes et styptiques ; telles que le

vinaigre mêlé avec le jus de citrons, et ensuite la décoction suivante :

*℥ Décoction forte de quinquina et de rose rouge, une livre.*

*Eau de Rabel, . . . . un gros.*

Toutes ces injections s'employoient froides ; et on les réitéroit trois ou quatre fois par jour. On introduisoit ensuite, pendant l'intervalle des injections, une éponge imprégnée des mêmes liqueurs ; on la fixoit sur l'orifice de la matrice , et on continua l'usage des topiques sur le bas-ventre.

Ce traitement produisit les plus heureux effets ; il arrêta la ménorrhagie, diminua bientôt la fièvre et les autres symptômes qui l'accompagnoient. La suppuration de la matrice devint plus évidente et plus abondante ; chaque fois qu'on retiroit les éponges , elles étoient couvertes et baignées de matières très-fétides , et d'un pus très-épais.

Il y avoit environ sept jours que l'on usoit de ces nouveaux moyens, lorsque je m'aperçus que la peau de la malade étoit fort sèche, que sa langue étoit aride, sa salive extrêmement visqueuse ; qu'elle éprouvoit une grande



altération ; que le ventre étoit resserré, malgré les lavemens, et que les urines étoient fort rares et un peu ardentes. J'interdis alors les boissons et les remèdes internes ci-dessus, et j'ordonnai une abondante quantité de limonade cuite, avec un verre d'eau de casse minéralisée, à prendre de deux heures en deux heures.

Dès le soir même, les urines se rétablirent ; le ventre devint libre, et tous les autres épiphénomènes furent presque entièrement dissipés dans la nuit. L'eau de casse produisit plus de douze selles copieuses de matières aussi noires que de l'encre ; ce que j'attribuai au sel de mars, dont j'avois fait prendre une très-grande quantité.

Le lendemain, il y eut chez la malade un relâchement général, il donna lieu à un léger écoulement de sang, et il sortit par la matrice plusieurs caillots très-denses, et quelques portions membraneuses fétides, et rongées par la suppuration. On craignit le retour de la ménorrhagie.

Le chirurgien (a) qui suivoit la ma-

---

(a) M. l'Épine, dont les talens sont avantageusement connus en cette ville.

lade avec moi, et qui lui administrait les injections, porta son doigt vers l'orifice de la matrice; il le trouva plus dilaté qu'il ne l'étoit les jours précédens, et sentit de plus un corps assez mou, qui étoit engagé dans le col de ce viscère. Cette découverte, comme on le pense bien, nous ramena à ma première opinion sur la cause de la ménorrhagie. On pratiqua deux injections à l'ordinaire, on ne remplaça plus l'éponge, et on abandonna à la nature le soin de se débarrasser elle-même du corps étranger. Notre attente ne fut pas longue; et dès le lendemain matin, il sortit de la matrice presque sans douleurs, et sans effusion de sang, une masse de forme cylindrique, ayant à peu près trois pouces de longueur, sur un pouce de diamètre.

L'un des bouts de ce cylindre étoit obtus, arrondi, et recouvert comme toute la masse d'un tissu cellulaire serré et grisâtre, qui représentoit une espèce de pellicule membraneuse, mince, et sillonnée longitudinalement; l'autre extrémité étoit rougeâtre, baignée d'un peu de sang, et terminée par un pédicule évasé comme la base d'un petit cône, dont la largeur répon-

doit au diamètre d'un écu de six livres. Cette base étoit en outre lacérée et morcelée dans sa circonférence, ainsi que dans sa surface plane comme la face interne, ou la base d'un arrière-faix récemment détaché.

On voyoit à l'un des côtés du cylindre, une dépression peu considérable, et un peu rougeâtre, qui sembloit indiquer qu'il avoit été adhérent par cet endroit, soit à l'arrière-faix, soit à la matrice, soit à tout autre corps charnu. On fit l'ouverture de cette masse, pour en examiner l'organisation intérieure; nous la trouvâmes toute spongieuse, et remplie d'un sang aussi rouge et aussi fluide qu'il peut l'être en sortant de quelques veines. Il n'avoit aucune odeur, et toute la texture du cylindre étoit aussi saine que celle d'un placenta qui vient d'être extrait de la matrice, après un accouchement ordinaire.

L'expulsion de ce corps étranger produisit chez la malade une heureuse révolution. La fièvre cessa au bout de quelques jours, et la malade ne ressentit plus aucunes douleurs, ni coliques. L'écoulement purulent se ralentit et se convertit en un flux séreux et lymphatique, qui cessa ensuite de lui-même.

Au bout de quelques jours, il survint une bouffissure générale; mais elle se dissipa insensiblement, à mesure que la convalescente reprit des forces, à l'aide d'une nourriture succulente, et de vins toniques, les mieux choisis qu'on lui donna graduellement après sa délivrance.

Mais quelle étoit la nature de cette masse cylindrique, dont Mad. B.\*\*\* avoit été délivrée, vingt-sept jours après son accouchement; nous l'avons soumise à l'examen de quelques personnes de l'art, et leurs sentimens ont été très-partagés.

Les uns l'ont regardée comme une portion *intégrante*, ou comme un *appendice* du premier délivre, et ont prononcé que la séparation s'étoit faite, du corps de celui-ci, par une traction forcée en opérant la délivrance. Cet avis quadroit parfaitement avec tous les accidens qui avoient suivi la couche depuis le quatrième jour; et avec les rapports qui avoient été faits contre la manœuvre de l'accoucheuse. Il venoit aussi à l'appui de ma première opinion, et justifioit mon premier traitement; cette opinion ne fut cependant pas celle que j'adoptai en dernier lieu.

J'ai

J'ai regardé, au contraire, cette masse cylindrique, comme un placenta roulé par les contractions répétées de la matrice, et comme absolument indépendante du premier délivre : j'ai pensé qu'elle ne pouvoit être que le placenta d'une grossesse double, interceptée et détruite pendant les premiers mois ; c'est-à-dire, celui d'un fœtus avorté pendant le développement de l'enfant venu à terme, et dont madame B.\*\*\* accoucha un mois avant cette seconde délivrance.

J'appuyai mon raisonnement, moins sur l'autopsie anatomique, et sur la vitalité conservée dans cette masse l'espace de vingt-sept jours, (quoiqu'elle eût été en contact avec les matières fétides et purulentes,) que sur deux faits arrivés pendant la grossesse de madame B.\*\*\*.

Le premier, est une perte assez considérable qui eut lieu vers le troisième mois de la grossesse, et qui peut être regardée comme l'époque de l'avortement du second enfant, dont le seul placenta resta dans la matrice après la couche.

Le second, est l'expulsion spontanée, hors de la matrice, d'une masse

très-informe, dure, et plus grosse qu'une noix, arrivée pendant le dernier mois de la grossesse. Cette première masse n'ayant été soumise à l'examen d'aucune personne de l'art, on ignore ce qu'elle contenoit; mais il est vraisemblable que c'étoit un fœtus, ou quelques parties d'un fœtus desséchées, et roulées sur elles-mêmes: telles sont les raisons qui m'ont déterminé à croire que la masse cylindrique étoit le placenta d'un fœtus abortif, auquel on doit attribuer cette suite d'accidens que j'ai eu à combattre, et qui ont failli causer la mort de Mad. B. \*\*\*. Mais étoit-il possible de prévoir et de prévenir tous ces accidens, lorsqu'on a pratiqué l'accouchement? Peut-être auroit-on pu s'assurer de l'existence du corps étranger, en faisant des recherches immédiatement après la première délivrance; mais encore auroit-il fallu quelques indices qu'il n'étoit pas facile de saisir.

Admettons cependant la connoissance parfaite de ce second placenta. Eut-il été dans cette hypothèse plus facile d'en faire l'extraction après celle du premier délivré? Ne se seroit-on pas exposé à causer une hémorrhagie, qui pouvoit devenir mortelle, sur-tout

si l'on considère l'extrême délicatesse du sujet, et combien peu il offroit de ressources? Auroit-on pu espérer que les vaisseaux ouverts, et les parois de l'utérus fatiguées et déchirées par une seconde traction, nécessairement plus laborieuse et plus difficile que la première, se seroient contractés et resserrés assez à temps, pour empêcher ou arrêter l'hémorrhagie, avant que la malade eut succombé. La gravité et l'accroissement rapide de tous les symptômes, qui avoient accompagné la ménorrhagie dans le temps que la nature essayoit cette délivrance par une suppuration lente de ce placenta, et enfin dans le temps que je faisois administrer les moyens les plus propres à la secourir, ne sont pas favorables, sans doute, à cette opinion.

Dans une complexion telle que celle de Mad. B. \* \* \*, le décollement de cet arrière-faix secondaire, ne pouvoit se faire heureusement que par l'érosion insensible et lente du pédicule, et des parties membraneuses qui l'attachoient à la matrice. Il falloit ranimer, exciter et soutenir l'action contractile des organes utérins, et s'opposer en même temps à l'éruption de ces flots de sang,

qui jaillissoient des vaisseaux ouverts par le décollement. Toutes ces indications ont été parfaitement remplies par l'usage des derniers moyens que j'avois indiqués, sans me douter alors de la cause physique, qui entretenoit les symptômes fâcheux que je voulois combattre.

Avant de terminer, je me fais un devoir d'adresser ici l'hommage public de ma reconnoissance, à un célèbre accoucheur de la capitale, (M. *Baudeloque*) auquel j'avois écrit, pour lui communiquer mes conjectures, et lui demander son avis sur le corps étranger rendu par Mad. B.\*\*\*. Il a bien voulu déférer à ma prière; et comme ses réflexions sont entièrement d'accord avec les miennes, et que d'ailleurs elles forment en faveur de mon opinion une autorité d'expérience positive, très-propre à l'étayer, je vais en donner ici la transcription littérale, extraite de sa réponse, en date du 14 octobre de la présente année 1790.

« En examinant (dit M. *Baudeloque*) le fait que contient votre lettre, et en rapprochant toutes les circonstances qui se sont succédées depuis le troisième mois de la grossesse, jusqu'au



vingt-septième jour de la couche, époque de la sortie d'une masse semblable, à quelques égards, à une portion de placenta, on est porté à croire que la femme qui fait le sujet de votre observation, étoit grosse primitivement de deux enfans, et que la masse dont il s'agit, n'étoit que l'arrière-faix de celui qui sera avorté au temps de la perte qui a eu lieu vers le troisième mois. C'est l'opinion qui se prête le mieux à la solution de toutes les questions que vous vous êtes faites à l'inspection de ce corps étranger. C'est l'opinion que vous semblez avoir adoptée; c'est celle qui paroît la mieux fondée ».

« J'ai vu souvent de ces grossesses doubles, dans lesquelles un seul enfant se développoit jusqu'au terme de sa parfaite maturité, tandis que l'autre disparoissoit, se putréfioit, ou se desséchoit après sa mort, plus ou moins prématurée. Le délivre de ce dernier, fort au-dessous de la masse de l'arrière-faix du premier, peut rester plusieurs jours dans la matrice après l'accouchement, et sortir aussi frais, aussi sain, que s'il n'eut été séparé de ce viscère et de l'enfant, que dans un seul même instant.

Si la massé qui n'a été expulsée que le vingt-septième jour des couches, chez la femme qui fait le sujet de votre observation, n'étoit point l'arrière-faix d'un fœtus avorté dès les premiers temps de la grossesse, au moins la chose paroît être très-vraisemblable ; *et c'est l'opinion que j'en conserve*».

---

*VOMISSEMENT VERMINEUX ;  
observation par M. LE TUAL  
DUMANOIR, docteur en médecine,  
à Bayeux.*

Au mois de juillet 1789, la demoiselle *Le François*, âgée de 17 ans, ayant les pâles-couleurs, et traînant une vie languissante depuis deux ans et demi à peu près, éprouva, le 15 au soir, un violent mal de tête ; il avoit été précédé de maux d'estomac, de vomissemens glaireux, et de picotement dans l'œsophage, et il fut suivi de convulsions. La malade portoit toujours ses mains vers sa gorge, et paroissoit près de suffoquer.

Ses parens ne sachant que faire, l'engagèrent à prendre un peu d'eau su-

crée tiède ; aussi-tôt les convulsions devinrent effrayantes ; et au moment où on s'y attendoit le moins, elle vomit une gorgée ou deux de matière glaireuse et écumeuse. Les convulsions cessèrent ; cependant la mère ayant jeté les yeux sur ce que sa fille venoit de vomir, elle fut fort surprise d'y apercevoir cinq petits vers bien vivans , et qui s'agitoient avec précipitation. Elle s'afflige ; et tremblante pour les jours de sa fille , elle rassemble avec soins ces vers , les enveloppe dans du papier , me les envoie par son mari , et me fait prier de venir promptement chez elle. J'examine ces insectes ; mais ne pouvant en reconnoître l'espèce , je les enferme dans une boîte de cristal fermant à vis , et je me transporte chez la malade.

Je la trouvai pâle , défigurée , et la frayeur peinte sur le visage. Il n'y avoit plus de convulsions ; le pouls étoit concentré , et la langue blanche et glaireuse. La malade ressentoit encore beaucoup de mal à la tête ; mais les accidens étoient calmés. Je lui prescrivis une potion anthelminthique avec la coraline de Corse et les calmans. Le lendemain , je lui fis prendre de la poudre

de cévadille, combinée avec l'*aquila alba* et le sucre ; je la purgeai au bout de quelques jours, et depuis, sa santé s'est rétablie à vue-d'œil. Les règles ont paru, et l'on ne s'est plus aperçu d'aucune déjection vermineuse.

De retour chez moi, j'examinai les cinq vers ; ils avoient à peu près huit lignes de long. En les touchant, soit avec le doigt, soit avec un stylet, ils sautoient comme des puces ; ils marchaient même continuellement sans qu'on y touchât. Voulant les conserver vivans, je ne fis aucun essai pour découvrir quel pourroit être l'agent de leur destruction à l'extérieur, bien persuadé que le résultat de ces sortes d'expériences n'est presque jamais conforme à ce qui se passe à l'intérieur. Je me contentai donc de leur offrir différentes substances végétales pour les nourrir, et observer ce qu'ils deviendroient.

Je fis part de ce fait et de mes intentions à M. *Vernet*, docteur en médecine, et chirurgien-major du régiment de Lorraine, et à plusieurs de mes confrères. M. *Toussaint*, qui, joint au caractère d'un observateur éclairé, des talens particuliers pour la peinture, se

chargea de dessiner ces vers, et tous de concert, nous les avons observés depuis plus d'un an.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que ces animaux ne faisoient aucun usage des substances végétales que je leur avois présentées; mais, au bout de trois à quatre jours, je vis que l'un d'eux étant mort, les autres le mangeoient peu à peu, de manière qu'en quatre jours, ils le dévorèrent en totalité.

Un second me parut malade peu de temps après, et éprouva le sort du premier; enfin le troisième et le quatrième devinrent la proie du cinquième, qui grossissoit singulièrement.

Convaincu que cet animal étoit carnivore, je lui retirai toutes les substances végétales que je lui avois présentées, et auxquelles il n'avoit pas touché. J'y substituai le soir une mouche, et le lendemain matin, je trouvai qu'il en avoit mangé la tête. Cette découverte me fut d'un bon augure pour l'éducation de mon pensionnaire; et depuis cet instant, je l'ai toujours nourri avec des mouches. Pour qu'il ne souffrit point du froid, j'eus soin d'exposer la petite boîte de cristal auprès du poêle de mon cabinet, à une

chaleur modérée. De temps en temps, c'est-à-dire tous les mois, il se dépouilloit de sa sur-peau, qui s'ouvroit par sa partie supérieure, et dans toute sa longueur. Avant cette espèce de mue, il ne mangeoit presque point, et étoit languissant; mais après le dépouillement, il reprenoit sa vigueur ordinaire, et mangeoit beaucoup. Comme je ne pris point la précaution de lui enlever cette dépouille, je m'aperçus bientôt qu'il la préféroit aux mouches dont je le nourrissois, et auxquelles il ne revenoit que lorsqu'il l'avoit entièrement dévorée.

Le cinq juin, mon ver étoit languissant, et ne prenoit aucune nourriture. Je pressois M. *Toustain* de le dessiner promptement, et avec la plus scrupuleuse exactitude, parce que je craignois qu'il ne mourût; ou ne fût très-près de subir sa métamorphose ordinaire. Nous le trouvâmes en effet le lendemain dans un état parfait d'engourdissement; ses pieds étoient disparus, et il étoit enveloppé dans un espèce d'étui, d'où il ne sortit qu'au bout de quinze jours, sous la forme d'un scarabé, que M. *Toustain* a également dessiné.

J'ai présenté à ce nouvel insecte, tous les végétaux imaginables ; il n'a touché à aucun. Je lui ai donné ensuite des mouches, et il s'en est nourri avec tant de succès, qu'il jouit aujourd'hui de la meilleure santé.

J'observerai qu'ayant déposé cet animal, comme je l'ai dit, dans une boîte de verre fermant à vis, dans laquelle conséquemment les corps étrangers ne pouvoient pénétrer, je fus étonné plusieurs fois, en l'examinant à la loupe, de voir dans cette boîte des milliers de petits insectes, ou pucerons ; quelquefois je ne pouvois en apercevoir aucun.

Je joins ici les dessins de cet animal, vu sous deux formes ; ils sont de la plus grande exactitude ; je ne me permettrai, au reste, aucune réflexion systématique sur son origine, ou sur sa formation, et je laisserai aux naturalistes à déterminer quelle est la classe d'insectes dans laquelle il doit être rangé.

---

---

*MATIÈRE DÉLITESCENTE, appelée à l'extérieur, et amenée à suppuration ; observation par M. LACAZE, premier chirurgien de M. d'ARTOIS.*

M.\*\*\*, d'une constitution bilieuse et pituiteuse, d'un caractère pusillanime, âgé de cinquante-neuf ans, éprouve depuis long-temps des spasmes à l'estomac; et, quoiqu'il fasse des repas légers, il est fort affaîssé les après-dînés; les forces lui manquent, et les mouvemens des muscles sont difficiles, quelquefois involontaires. Le soir, il survient de l'agitation, et l'insomnie ne cède ordinairement qu'à trois heures du matin. Des crampes, qui parcourent successivement tout le corps; empêchent aussi le malade de coucher dans un lit; il ne peut non plus rester dans une position horisontale.

Depuis plusieurs années, la prononciation manifeste l'embarras des muscles qui concourent à la former; les vertèbres cervicales laissent pencher la tête en devant; le côté droit de tout le corps est courbé; les mouvemens des



articulations du même côté, sont aussi plus gênées que de l'autre; enfin, le malade a tous les membres dans un état de foiblesse, tel que, depuis plusieurs années, il se fait soutenir pour marcher.

Tel étoit son état le 4 septembre dernier, nonobstant tous les moyens qui avoient été employés. Ce jour-là, il lui survint une douleur au pli de la cuisse gauche, à sa partie supérieure et interne. La place qu'occupoit la douleur parut bien enflammée, mais il n'y eut point d'élancements : elle fut baignée avec une décoction émolliente, et couverte d'un cataplasme de même nature, qu'on eut soin de renouveler de quatre heures en quatre heures. Le lendemain, l'inflammation avoit fait beaucoup de progrès, le gonflement et la tension étoient considérables, la tumeur s'étendit à l'anüs et au scrotum. Bien que les résolutifs et les maturatifs eussent été ajoutés aux fomentations et aux cataplasmes, néanmoins le malade tomba dans un assoupissement profond, qui dura dix-sept heures. Cet état, celui du pouls qui étoit petit, concentré, le visage pâle, décomposé, et le refroidissement du corps, annoncèrent la métastase. En

effet, à la levée de l'appareil, je vis que la tumeur s'étoit entièrement affaissée; la place étoit livide et tachetée, de manière à annoncer la gangrène.

Des symptômes aussi alarmans me décidèrent à appliquer à l'instant, sur le lieu où avoit été la tumeur, un caustique à forte dose, mêlé avec l'onguent de styrax et la thériaque; à faire prendre à l'intérieur et en abondance, une décoction de quinquina très-chargée, et des pilules de camphre.

Après six heures de l'usage de ces moyens, le pouls se releva, la chaleur se rétablit par tout le corps, le visage se ranima; en un mot la vie reparut.

Huit heures après l'application du caustique, je levai l'appareil, je trouvai l'inflammation vive, la tumeur saillante, et l'escare considérable. Après l'avoir bassinée avec une décoction de quinquina, animée d'eau-de-vie camphrée, je la couvris d'un plumageau, chargé d'un digestif animé. Le même pansement fut continué le lendemain. Le sur-lendemain, j'incisai les escars dans le centre. Le cinquième jour, les escars ayant formé un pont, je l'emportai avec l'instrument tranchant. La suppuration étoit abondante,

sanguinolente, fétide, et de mauvaise qualité. Je continuai les mêmes pansemens matin et soir, et je portai dans le foyer des bourdonnets chargés d'un digestif animé : je couvris le tout avec une toile, enduite de parties égales, d'onguent de styrax, et d'onguent de la mère, camphré. Le bandage fut fait de manière que la suppuration put s'écouler librement.

Le douzième jour de la chute de l'escare, la suppuration offrit un bon caractère, et la plaie un aspect favorable. La tumeur, qui s'étendoit à l'anus et au scrotum, se dégorgea et disparut entièrement le vingt-quatrième jour.

La suppuration diminuoit peu à peu, et les bords de l'ulcère se rapprochoient, de sorte que la cicatrice fut achevée le 24 octobre ; mais il s'étoit fait une traînée du caustique vers la partie moyenne et interne de la cuisse, jusqu'à quatre pouces au-dessous de la tumeur ; il s'ensuivit une escare, puis une espèce de cautère qui a abondamment suppuré jusqu'au 10 novembre ; il s'est encore fait sur le trajet d'un des cordons spermatiques, un engorgement qui s'est enflammé, et qui a abcédé le cinquième jour. La suppuration a été

bonne ; elle a duré huit jours, et la cicatrice s'est faite facilement.

Pendant que la suppuration a été le plus abondante , la difficulté des mouvemens a diminué ; le corps s'est fortifié et redressé. Actuellement le malade peut se coucher dans son lit ; il dort, et se trouve mieux qu'avant le dépôt à la cuisse.

Les premiers jours après la délitescence, le quinquina, ainsi que je l'ai dit, a été donné à l'intérieur à forte dose, et continué pendant trois semaines, de même que le camphre. On a ensuite substitué au quinquina le suc des plantes anti-scorbutiques, puis l'usage des bouillons altérans, pour passer aux purgatifs.

G R E N O U I L L E T T E ;  
*observation par JEAN-PIERRE*  
*TERRAS, chirurgien à Genève.*

Je fus appelé au mois de décembre 1789, auprès d'une jeune fille, repasseuse. Ce qu'on m'avoit dit de son état, m'avoit fait croire qu'elle étoit atteinte d'un violent mal de gorge.

Mon premier soin fut d'examiner attentivement l'intérieur de sa bouche. Je trouvai le palais et le pharynx parfaitement libres, mais je découvris sous la langue une tumeur considérable qui occupoit toute la cavité circulaire de la mâchoire inférieure. Il y avoit aussi sous le menton un gonflement avec tension, qui se propageoit jusque vers l'une et l'autre corne de l'os hyoïde; et c'étoit, pour la malade, un si grand travail que de mouvoir la langue, ou de prendre quelque aliment, qu'il seroit difficile d'imaginer un état plus pénible que celui auquel elle se trouvoit réduite.

La situation de la tumeur, sa forme, et la fluctuation que j'y reconnus, me firent juger qu'elle étoit de nature salivaire, et de l'espèce désignée sous le nom de *ranule*, ou *grenouillette*; maladie très-connue, mais que je n'avois point encore eu occasion d'observer dans ma pratique.

Lorsque j'arrivai auprès de la malade, un jeune chirurgien venoit de la saigner, et il ne lui avoit laissé aucun traitement à suivre. Je me contentai à cette première visite, de lui faire appliquer sur les parties engorgées, un cata-

plasma émollient, de lui conseiller de tenir fréquemment dans sa bouche une infusion tiède de fleurs de mauve et de sureau, coupée avec un peu de lait, et de lui prescrire pour boisson une tisane d'*althea* et de *réglisse*; et pour toute nourriture, les crèmes de ris, de gruau, et autres.

Je trouvai le lendemain la malade dans une situation plus supportable; la tension qu'elle avoit à la gorge et sous le menton, étoit moindre; et quoique la tumeur offrit toujours le même volume, sa partie la plus éminente étant amincie et comme transparente, et la fluctuation beaucoup plus sensible, je me décidai sur le champ à en faire l'ouverture. A peine eus-je plongé ma lancette dans le foyer, qu'il en sortit trois ou quatre cuillerées d'une humeur gluante et visqueuse, d'un blanc perlé et sans mélange d'aucune matière purulente; ce qui me confirma que la tumeur étoit vraiment salivaire. L'opération faite, je visite la bouche, la tumeur avoit disparu, et les parois de la plaie étoient complètement affaissées. J'ordonnai de continuer les mêmes remèdes. A ma troisième visite, j'eus la satisfaction de voir que la malade pou-

voit parler et avaler assez facilement; cependant il restoit encore un peu d'engorgement dans l'intérieur de la bouche et sous le menton, mais il fut entièrement dissipé le cinquième jour. Je ne prescrivis plus dès-lors à la malade, que de se gargariser avec du vin chaud miélé. Je ne la revis que quatre à cinq jours après; elle étoit parfaitement guérie. Il y a lieu de présumer que cette cure se soutiendra, puisqu'elle est opérée depuis près d'un an.

D'après cette observation, je suis porté à croire, que, lorsque la grenouillette n'est compliquée ni d'abcès, ni d'excroissances, il est très-possible de la guérir radicalement par la méthode simple que j'ai suivie, et que, par conséquent, il n'est pas toujours nécessaire, ainsi que le prétendent la plupart des praticiens, et particulièrement M. Petit (*Mémoire de l'Académie de chirurgie de Paris*, t. ii, p. 463,) d'ouvrir la tumeur dans toute son étendue, et d'en emporter le kyste. Cette opération ne laisse pas d'ailleurs d'être douloureuse, et assez délicate; et comme en la pratiquant, il est très-possible d'ouvrir l'artère ranule ou sublinguale, et elle peut être suivie d'une

hémorrhagie , si non dangereuse , au moins très-difficile à arrêter (a). Je dois dire cependant que je m'étois proposé , si la guérison ne se fût pas soutenue , d'en venir à l'opération conseillée par les praticiens, et M. *Petit* ; mais comme on est toujours à temps d'y recourir , j'ai cru mieux faire d'adopter une méthode plus douce.

---

(a) Un homme pris de vin ayant fait une chute , se blessa profondément la langue avec les dents. Il survint une hémorrhagie très-considérable , pour laquelle on demanda mon secours. J'employai sans succès l'eau et le vinaigre , l'alun et l'eau de Rabel : le sang couloit en si grande abondance , qu'inquiet sur l'issue de cette hémorrhagie , je me décidai à l'application du feu. Je fis rougir à cet effet un cautère approprié ; et après avoir assujéti la langue , en la tenant par le travers avec des pinces plates à polype , que j'avois garnies de linge , je portai facilement et surement le cautère sur le point d'où venoit le sang. J'y fis une profonde brûlure ; et cependant quelques heures après , l'hémorrhagie reparut plus vive qu'auparavant : ensorte que pour l'arrêter , je fus obligé de répéter trois fois cette opération en huit ou dix heures. A la fin , l'escarre résista à l'impulsion du sang , et l'hémorrhagie ne reparut plus. Les gargarismes détensifs et vulnéraires que je conseillai , opérèrent peu à peu la guérison de la plaie.



Qu'il me soit permis d'ajouter ici, pour l'instruction des jeunes praticiens, ce que j'ai eu souvent occasion d'observer dans le cours de ma pratique, relativement aux ulcères qui surviennent à la langue. J'ai été consulté plusieurs fois pour certains de ces ulcères très-rébelles, la plupart existoient depuis long-temps; et sur l'avis des gens de l'art, les malades avoient infructueusement usé de toute espèce de gargarisme. Cette circonstance m'a fait examiner de plus près ces ulcères, et j'ai découvert qu'étant presque toujours placés sur les bords, et sur les parties latérales de la langue, et correspondant à quelques dents cassées, ou racine de dents cariées, qui offroient plus ou moins d'aspérités; il n'en avoit pas fallu davantage pour produire et entretenir ces sortes d'ulcères : aussi me suis-je borné dans ces cas à conseiller de détruire les aspérités avec la lime, ou à faire extraire la dent ou la racine, surtout si elles étoient gâtées. Le succès a constamment répondu à mon attente, j'en citerai pour exemple l'observation suivante.

Une dame d'un certain âge, fort inquiète d'une petite tumeur, ou excrois-

sance qui lui étoit survenue à la pointe de la langue, parce qu'on lui avoit fait craindre que ce ne fût un carcinôme, me fit appeler en consultation. Le chirurgien, qui lui donnoit ses soins, avoit fait la ligature de cette tumeur, que j'approuvai, quoique persuadé qu'il eût mieux valu l'enlever d'un seul coup de ciseaux ; cependant la ligature étant placée, je me contentai de la serrer graduellement ; et vers le quatrième ou cinquième jour, la tumeur tomba. Comme elle parut, peu de jours après, vouloir s'élever, j'eus recours à la pierre infernale, dont je réitérai l'application deux ou trois fois ; cependant m'étant aperçu que les deux dents incisives de la mâchoire inférieure correspondantes à l'extrémité de la langue avoient des aspérités, j'en proposai l'extraction.

Cette dame, craignant le retour de la maladie, en fit le sacrifice, et elle a été parfaitement guérie. Quoique ce point de pratique soit assez connu, je pense qu'il est bon de le rappeler aux jeunes praticiens, par l'utilité dont il peut être.

---

## MALADIES RÉGNANTES

## A V I S.

Si l'on n'a point placé dans ce journal le tableau des *maladies régnantes*, d'après le plan indiqué par la nature même, c'est qu'il s'introduit presque toujours quelque chose de mécanique, non-seulement dans nos habitudes, mais encore dans ce que nous faisons pour la première fois; c'est sans doute par une telle cause, qu'au lieu de suivre la méthode d'*Hippocrate*, en donnant l'histoire des maladies régnantes, on en a fait douze articles, pour en insérer un dans chaque cahier. Cet ordre défectueux sera rectifié; par la suite, l'histoire des maladies régnantes sera divisée seulement en quatre parties, selon les quatre saisons de l'année. D'après ce plan, en tenant même moins de place dans notre journal, elle fera mieux apprécier et les causes des maladies, et le succès ou l'insuffisance de l'art.

Dans le cahier de mars, nos lecteurs trouveront la constitution de l'hiver; dans celui de juin, la constitution du printemps; dans celui de Septembre, celle de l'été; et dans celui de décembre, la constitution de l'automne.

(Nota. Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de zéro).

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

NOVEMBRE 1790.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pouc. lig.	pouc. lig.	pouc. lig.
1	1,0	6,9	5,6	28 1,2	28 0,7	27 10,0
2	5,3	11,1	6,3	27 8,1	27 9,4	27 11,1
3	5,5	8,9	10,2	28 0,2	28 0,3	28 0,2
4	7,7	10,4	7,2	27 11,6	28 0,3	27 11,5
5	5,4	10,5	7,4	28 0,5	28 1,1	28 1,0
6	5,4	10,9	5,7	28 0,0	28 0,0	27 10,5
7	3,3	7,5	6,0	27 9,7	27 9,2	27 9,3
8	2,2	5,6	3,7	27 9,7	27 10,1	27 11,2
9	1,9	3,3	5,5	28 0,5	28 0,7	28 1,8
10	3,0	9,1	6,8	28 1,1	28 0,1	28 0,2
11	9,4	12,2	9,2	27 11,8	28 0,6	28 1,0
12	6,8	12,0	7,7	28 1,4	28 1,6	28 1,9
13	3,9	5,5	5,3	28 1,5	28 1,5	28 2,0
14	1,8	6,0	0,0	28 1,5	28 1,8	28 2,0
15	0,0	4,5	1,2	28 1,8	28 1,9	28 1,7
16	0,5	3,5	0,8	28 1,4	28 1,2	28 0,5
17	1,7	3,1	0,2	27 11,9	27 11,4	27 10,5
18	0,3	2,1	2,9	27 10,1	28 9,4	27 9,0
19	5,1	7,2	5,3	27 6,1	28 5,1	27 5,1
20	4,4	8,2	5,5	27 5,5	28 6,3	27 6,8
21	8,2	9,2	6,6	27 4,2	28 5,5	27 6,7
22	4,2	7,6	5,3	27 7,0	27 7,5	27 8,0
23	4,0	5,9	5,8	27 8,5	27 8,6	27 9,6
24	5,5	6,9	4,0	27 10,7	28 0,0	28 0,8
25	3,8	7,5	6,2	28 0,8	27 11,5	27 9,5
26	7,9	10,1	6,7	27 8,6	27 10,0	28 0,3
27	1,8	5,9	2,9	28 2,8	28 3,9	28 4,7
28	3,4	4,2	0,3	28 4,6	28 4,6	28 3,5
29	-0,5	0,4	0,0	28 1,8	28 0,6	27 11,3
30	-0,8	1,1	-1,1	27 8,7	27 7,6	27 8,2

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents dominans dans la journée.</i>
1	Allez beau ciel.	Ciel couv.	<i>De même.</i>	S. fort.
2	Beauco. de nuages.	Pluvieux.	<i>De même.</i>	O-S-O.
3	Ciel ass. b.	Ciel couv. aversé.	<i>De même.</i>	S-O.
4	Ciel couv.	Pl. par intervalle.	Ciel couvert.	S-S-O. fo.
5	Ciel co. en partie.	Pluie à 4 he. & de.	Ciel couvert.	Variable.
6	Beau ciel.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-E. fort.
7	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-E.
8	Ciel ass. b.	Couvert.	Beau temps.	E.
9	Ciel s'éclair.	Beautems.	Ciel couvert.	N-E.
10	Soleil foib.	<i>De même.</i>	Petite pluie.	N-N-E.
11	Ciel co. en gran. part.	Pluie vers 3 heur.	Ciel couvert.	E.
12	Brouil. ép.	Se dissipe.	Beau temps.	Calme.
13	Brouil. ép.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N-E.
14	Beau temp.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N. fort.
15	Ciel pur.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N-E. for.
16	Ciel pur.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N-E.
17	Beau tems.	Ciel alt. co. & clair.	<i>De même.</i>	N-E. foible.
18	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O.
19	Pluie.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S. fort.
20	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S. fort.
21	Plu. par interval.	Ciel alter. co. & cl.	<i>De même.</i>	S. fort.
22	Ciel couv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S.
23	Brouillard. très épais.	Plu. abondante.	<i>De même.</i>	S.
24	Pluie.	Ciel cou.	S'éclaircit.	Calme.
25	Brou. épais.	<i>De même.</i>	Pluie.	S. fort.
26	Ciel couv.	<i>De même.</i>	Pluie.	S-S-O.
27	Ciel pur.	Co. nuag.	Ciel couvert.	N-O.
28	Ciel pur.	<i>De même.</i>	Ciel couvert.	N N-E.
29	Ciel couv.	Neig. vers 4 heur.	Ciel couvert.	N-E.
30	Ciel couv.	<i>De même.</i>	Ciel pur.	N-E.

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 12, 2, le 11  
 Moindre degré . . 1 au-dessous de zéro le 30

---

*pouc. lign.*

Plus gr. élév. de Mercure.... 28, 4, 7, le 27  
 Moindre élév. de Mercure.... 27, 4, 1, le 21

---

Nombre de jours de Beau... . 8  
                   de Couvert... 15  
                   de Nuageux... 3  
                   de Brouillard. . 4  
                   de Pluie..... 9  
                   de Neige... 1

Le vent a soufflé du N..... 1 fois.

N-E..... 7

N-N-E.. 2

N-O.... 1

E..... 2

S..... 7

S-E.... 2

S-O.... 2

S-S-O... 2

O-S-O... 1

Variable.. 1

Calme... 2

Quantité de pluie, 1 pouce 5 lignes  $\frac{6}{10}$ .

TEMPÉRATURE du mois, modérée et  
 humide.

*OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES  
faites à Lille, au mois de novembre 1790; par M. BOUCHER,  
médecin.*

Les vents d'est ont amené de la gelée dans les premiers jours du mois; elle a été interrompue vers le 20, par un vent de sud, qui nous a procuré quelques pluies. La gelée a repris les deux derniers jours du mois. Le 30, la liqueur du thermomètre a été observée à deux degrés au-dessous du terme de la congélation.

Le temps a presque été tout le mois couvert, chargé de nuages et de brouillards.

Le mercure dans le baromètre a varié du terme de 27 pouc. 3 lig.  $\frac{1}{2}$ , à celui 28 pouc. 3 lignes; il s'étoit élevé à ce dernier terme, le 28 du mois. C'est le 21 qu'il est descendu à celui de 27 pouces. 3 lignes  $\frac{1}{2}$ .

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

100 MALADIES RÉGN. A LILLE.

le baromètre, a été de 28 pouc. 3 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes  $\frac{1}{2}$ . La différence entre ces deux termes est de 11 lignes  $\frac{1}{2}$ .

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

14 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'Ouest.

6 fois de l'Ouest.

2 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couv. ou nuag.

9 jours de pluie.

13 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille dans  
le mois de novembre 1790.*

La maladie dominante étoit toujours la fièvre maligne, qui faisoit du ravage, surtout dans le petit peuple, et à l'abri de laquelle n'ont pas été nos bonnes maisons bourgeoises. Les autres maladies aiguës, qui ont régné dans ce mois, étoient la péripneumonie et les rhumatismes inflammatoires, qui participoient plus ou moins de la ma-



ladie dominante, et qui, par cette raison, exigeoient un traitement mixte. Au reste, ces maladies n'étoient parfaitement jugées que par des selles bilieuses, que l'on favorisoit par le moyen des lavemens et des laxatifs antiphlogistiques. Après avoir pourvu aux symptômes inflammatoires, la convalescence, en général, étoit longue, et la récidivé aisée, lorsque les sujets n'étoient pas assujettis à un régime de vivre sévère.

Les vents d'est, joints aux brouillards, ont causé des apoplexies, auxquelles plusieurs ont succombé. Des rhumes violens et opiniâtres, et des maux de gorge, ont été le produit de la même cause. Le peu d'attentions des gens du peuple à ces rhumes, les ont fait dégénérer en pulmonie, ou en fièvre hectique.

La petite vérole s'est développée dans quelques maisons de la ville, dès le commencement d'octobre; elle ne s'est cependant pas étendue depuis, et elle étoit de l'espèce bénigne.

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Nouveau plan de constitution pour la médecine en France ; par la Société royale de médecine , in-4°. de 201 pag. A Paris , chez Théophile Barrois , libraire , quai des Augustins.*

I. IL FAUT ENFIN ÊTRE CLAIR, PRÉCIS, RAPIDE, & TOUJOURS VRAI, nous disent MM. les auteurs , pag. 21, de leur nouveau plan. Plut à Dieu qu'ils eussent eu la bonté de joindre l'exemple au précepte ! Ils n'eussent pas condamné au supplice de trois heures entières d'ennui , un malheureux journaliste, obligé de lire tout ce qu'ils impriment.

On diroit que c'est un fait exprès ; car , il y a telle affaire, qui , par sa nature même, embarrasse ceux qui ont à en parler ; et l'on voudroit que je fisse l'analyse du produit de la longue , pénible et immense digestion de toute une Société. Laissons toute chose en sa place ; il suffit d'y mettre une étiquette pour informer un chacun de ce que c'est.

*Au peu d'esprit que le bon-homme avoit,  
Celui d'autrui de supplément servoit  
Dix mois entiers ; ensemble nous pensâmes,  
Âmes beaucoup , & rien n'imaginâmes.*

*Du service des hôpitaux militaires, rappelé aux vrais principes ; par M. COSTE, premier médecin des camps et armées du Roi.*

Videre verum, atque uti res est, dicere.

TER. and. 3. 1. 7.

*A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR. Prix 3 liv. broché ; chez Cròullebois, libraire, rue des Mathurins-Sorbonne, n<sup>o</sup>. 32, 1790 ; in-8<sup>o</sup>. de 338 pag.*

2. En offrant au Roi l'hommage de son travail, M. Coste expose avec la franchise qui caractérise l'homme de bien, son opinion sur les derniers changemens faits dans les hôpitaux militaires. « Dans le plan surpris aux lumières du conseil de guerre, non-seulement la véritable économie, qui consiste à conserver les hommes, a été méconnue, mais les principes de la raison même ; les droits de l'humanité et de la justice n'y ont pas été respectés : aussi l'improbation générale dont ce plan fut frappé à sa naissance, se trouve t-elle justifiée aujourd'hui par l'expérience la moins équivoque. Des grâces et des traitemens scandaleux sont devenus presque immédiatement la récompense des agens et des promoteurs de la destruction, tandis que d'an-

ciens et fidèles serviteurs venoient d'être évincés sans égards et sans ménagemens; tandis qu'on n'avoit pas craint d'arracher à des octogénaires le pain que la justice de VOTRE MAJESTÉ leur avoit départi; tandis que des familles nombreuses, dont les pères avoient bien mérité de l'État, étoient sacrifiées par l'intrigue et le délire du jour, sans remords peut-être; mais certainement sans l'apparence de la pitié, SIRE, le sort de ces anciens officiers de santé est digne de toute votre sensibilité; mais, quelque attention qu'ils méritent, la position du soldat malade révendique un tout autre degré d'intérêt, c'est la cause de celui que ma conscience m'ordonne de porter au tribunal de VOTRE MAJESTÉ, dans l'espoir que l'examen le plus sévère précédera la détermination du gouvernement, sur un objet aussi essentiel; objet; je ne crains pas de l'assurer à VOTRE MAJESTÉ, sur lequel on a statué en 1788, avec une légèreté et une inconséquence vraiment inexcusables.

Dans le premier article du livre que nous avons à faire connoître, M. Coste s'explique sur les motifs qui l'ont déterminé à faire les différens Mémoires qui y sont consignés; il ne laisse pas ignorer non plus les causes qui ont retardé leur publication, ni les contrariétés que le ministère, et plus encore le conseil de la guerre, lui ont fait éprouver.

L'article suivant a pour titre : *Considérations sur les hôpitaux militaires, &c.* M. Coste y traite des bâtimens, des lits et fournitures, des ustensiles, chauffage et lumiè-

res, des alimens et des boissons, des médicamens, de la garde des hôpitaux, des infirmiers et servans, des contrôleurs et commis aux salles, des directeurs, des aumôniers, des aides-chirurgiens, des chirurgiens-majors, des médecins, des inspecteurs, et de l'administration en régie ou en entreprise; et enfin des essais à tenter.

M. *Coste* insiste, et à justes titres, comme on l'a déjà vu, sur les services des médecins des hôpitaux militaires, sur leur dévouement, leurs talens, et sur leurs droits à des récompenses, et fait en même temps observer que la conservation du soldat, ainsi que les progrès de l'art de guérir, exigent également que le service médical des hôpitaux soit dirigé dans toutes ses parties par un médecin inspecteur; il donne aussi une instruction pour les cours des amphithéâtres (a), avec un Mémoire sur les fonctions d'un directeur de la partie médicale de tous les hôpitaux militaires. Suivent des notes historiques et critiques sur les projets et ordonnances, et sur les changemens que le mode d'administration a éprouvés à chaque changement de ministère. Ce tableau

---

(a) M. *Richard* a proposé l'institution de ces amphithéâtres, dans un temps où il étoit impossible de faire de meilleurs établissemens pour l'instruction des élèves en médecine et en chirurgie, qui se destinoient au service des hôpitaux militaires et des armées. Son zèle, pour tout ce qui concerne la médecine et la chirurgie, la sagesse de ses vues, lui auroient fait proposer une autre plan, s'il n'eut pas eu à se conformer aux principes d'alors.

n'est pas beau, l'ignorance, l'arbitraire et l'injustice s'y montrent à nu. Vient une lettre adressée au ministre, en date du 12 décembre 1788, contenant les raisons principales, qui devoient faire réjeter le plan des hôpitaux régimentaires.

L'examen de l'administration de 1781 et de celle de 1788, présente à M. Coste un résultat différent de celui qui a été annoncé par les partisans des hôpitaux régimentaires. L'économie de 630,150 l. est non-seulement illusoire, mais le nouveau régime occasionne une dépense excédente de 422,724 livres, c'est-à-dire, que l'addition des deux erreurs fait un total de 1,052,874 liv. En se rappelant ici que l'administration de 1781 étoit elle-même vicieuse, tout honnête homme ne peut se soustraire à des réflexions, qui donnent un redoublement d'aversion pour l'ancien gouvernement.

Qu'on veuille bien, en dépit d'une expérience de plusieurs siècles, supposer que, sous un tel gouvernement, il puisse se trouver des ministres qui aient tous de l'esprit, du génie, qu'ils soient imbus de bons principes, qu'ils aiment le travail, et que par un miracle incroyable, ils aient sur l'ensemble des objets sur lesquels ils ont à donner des décisions, des connoissances assez exactes pour ne pas se laisser induire en erreur, et conséquemment ne pas donner lieu à méprise et injustice aucune; qu'arriveroit-il ? ce qui est arrivé. Dès la première année de son règne, LOUIS XVI a appelé près de lui M. Turgot et M. Malesherbes. Tous les deux, malgré le Roi, malgré la Reine, fu-

rent forcés de quitter le ministère, et malgré que tous les événemens, qui, depuis cette époque se sont succédés, nous soient à tous bien présens, pas moins des espèces de gens osent encore aujourd'hui nous dire que la volonté du Roi, que la volonté de LOUIS XVI, étoit alors toute puissante. Ces gens sont stupides, à moins qu'ils ne soient assez pervers pour pouvoir mentir à leur conscience. Si la volonté de LOUIS XVI eut été toute puissante, la France de son règne n'eut jamais senti le malheur. *L'amour du peuple*, la première vertu des Rois, est dans le cœur de LOUIS XVI; mais son pouvoir s'est borné à chercher la probité, et les lumières qui doivent la diriger; le pouvoir exécutif, le pouvoir absolu résidoit ailleurs; mais, revenons aux hôpitaux, LOUIS XVI n'a certainement pas eu la volonté que les hôpitaux militaires, déjà trop à charge au trésor royal, lui devinssent encore plus onéreux. Qui donc l'a voulu? Ce sont ceux qui ont fait rapporteur de leur conseil un homme auquel l'opinion publique refusoit les qualités qui accréditent et rendent heureuse l'influence dans l'administration: aussi s'en est-il suivi que la dépense a été augmentée, que les malades ont été moins bien soignés, qu'en même temps des officiers de santé ont eu à souffrir des outrages et des injustices.

En montrant que l'admission du régime, établi par le conseil de la guerre, devoit non-seulement entraîner à une augmentation de dépense, et à des embarras de toute espèce; mais qu'il exposoit aussi à

des dangers inévitables, M. *Coste* fait connoître tous les détails du service; il fait voir aussi quelle avoit été la supériorité de nos hôpitaux militaires sur les établissemens du même genre chez les autres nations; enfin, après avoir mis leurs avantages en opposition avec les désavantages des hôpitaux réglementaires, il forme des vœux pour l'établissement des hôpitaux militaires; mais il n'oublie point d'en faire également pour obtenir la réforme des abus qui y existoient; il fait mieux, il indique les moyens qu'il estime les plus propres à porter les hôpitaux militaires à la perfection dont ils sont susceptibles.

En cherchant à donner un aperçu du nombre des employés, et de la dépense que le service occasionneroit dans tous ses rapports, la plus grande difficulté, qui se présentât dans le temps où M. *Coste* étoit occupé de son travail, consistoit de trouver le mode d'administration, et le plus avantageux aux malades, et en même temps le moins onéreux pour le trésor public. Cette difficulté n'existe plus, et M. *Coste* propose des entreprises locales sous l'inspection des Municipalités, comme devant être le moyen le plus convenable pour s'assurer de la fidélité dans l'entreprise; pour déjouer l'intrigue qui obsède les ministres, et pour conformer, à tous égards, le service des hôpitaux militaires au plan général de notre constitution.

Quoique dans l'ouvrage de M. *Coste*, il se trouve des remarques devenues inutiles; quoique certains objets qu'il examine n'aient



pas été saisi sous le point de vue d'après lequel il eût pu en faire une application encore plus conforme à l'intérêt de tous les citoyens, cela n'empêche pas que cet ouvrage ne soit d'une grande importance, et ne mérite l'attention des médecins et des administrateurs.

L'article suivant trouve sa place après cette notice.

---

*SUITE aux Notices historiques du  
Journal de médecine (a).*

Ces notes serviront aussi à l'histoire du conseil de la guerre, et c'est ce qui me détermine à les consigner ici. Il ne s'agit cependant que d'un des plus petits désagréments auxquels l'ancien régime pouvoit vous exposer, quand vous aviez la mal adresse de vouloir qu'une dépense faite au compte du Roi, fût faite selon l'intention du Roi, fût faite de manière à occasionner le moins de charge au trésor, et le plus d'avantages au public.

Il y avoit une telle rencontre de principes, de circonstances et d'agens, qu'il étoit rare de pouvoir se flatter avec quelque vraisemblance, que ce qui auroit été le mieux, pût se pratiquer, c'étoit même une chance fort heureuse que d'avoir réussi à faire du pire une chose moins absurde : aussi ce que j'ai à dire prouvera-t-il, qu'en ne proposant même qu'une telle opération, c'étoit encore trop

---

(a) Elles sont consignées dans le volume de la Table générale.

présumer des lumières ou des intentions du conseil de guerre.

En octobre 1788, je lui remis un Mémoire sur un moyen de faire gratuitement parvenir le *Journal de médecine militaire* à tous les médecins et chirurgiens du royaume, et cela sans augmenter la dépense que ce Journal occasionnoit, et sans nuire à aucun intérêt individuel.

Ce Mémoire étoit conçu en ces termes :

« Avant que de faire ma proposition, je dois faire remarquer que son admission ne peut que consolider la possession et le traitement du sieur *De Horne*, puisqu'elle rendra le *Journal de médecine militaire* d'une utilité plus générale. Si d'ailleurs je réclame contre la demande du sieur *De Horne*, c'est que cette demande, bien qu'elle paroisse appuyée sur des vues d'économie, n'en contrarie pas moins essentiellement les progrès de l'art, les intérêts de tous les médecins et chirurgiens régnicoles, et conséquemment les vues politiques et bienfaisantes de l'administration.

Le sieur *De Horne* demande à faire imprimer à ses frais le *Journal de médecine militaire*, à le donner gratuitement aux médecins et chirurgiens militaires, et à le fournir aux autres médecins et chirurgiens régnicoles, moyennant un abonnement (a).

---

(a) C'est à-dire que M. *De Horne* demandoit à continuer à jouir d'un traitement de 6000 liv: pour la peine qu'il auroit de vendre un Journal à son profit; tandis que pour parfaitement bien-ré-

Mais si la pluralité des journaux sur un même sujet a généralement plus d'avantages, qu'elle n'offre d'inconvéniens, des motifs, d'utilité publique, doivent en faire excepter le *Journal de médecine* : la pratique de la médecine et de la chirurgie ne présente qu'un certain nombre de cas, dont l'observation puisse ajouter à la somme de nos connoissances ; ainsi, en supposant qu'il paroisse plusieurs journaux de médecine, il faut supposer aussi, ou qu'ils rapportent les mêmes faits, ou que chacun de ces recueils devient moins utile. Il importe donc au progrès de l'art de réunir toutes les bonnes observations dans un seul ouvrage périodique, et aux intérêts des médecins et chirurgiens, de ne les point exposer à s'abonner à plusieurs journaux de médecine. Disons plus, puisque la modicité de la fortune d'un grand nombre de médecins et de chirurgiens ne leur permet qu'à peine de souscrire à un journal, comment s'en procureroient-ils plusieurs.

Un Journal de médecine offre le moyen le plus assuré et le plus écononmique de multiplier et d'étendre les connoissances parmi les médecins et chirurgiens ; mais ce n'est,

---

diger les observations faites par les officiers de santé du département de la guerre, pour les faire imprimer, et les faire parvenir gratuitement, non-seulement aux officiers de santé du département de la guerre, mais aussi à tous les autres médecins et chirurgiens régnicoles, une somme de 4000 liv. eut été plus que suffisante ; mais M. De Hofne vouloit qu'on satisfît ses vues aux dépens des médecins & chirurgiens régnicoles.

comme on l'a déjà fait remarquer, qu'autant que l'Editeur peut tenir l'abonnement à un prix modique, et donner aussi à ce journal le complément et le degré de perfection que son objet exige. Comment un tel ouvrage pourroit-il exister, s'il n'étoit sans concurrence ? C'est d'après ces réflexions, que M. de la Millière, auquel on avoit présenté l'idée d'un Journal de médecine des *hôpitaux civils*, n'a pas admis ce projet ; qu'au contraire il a été décidé que les observations des officiers de santé des hôpitaux civils, seroient insérées dans l'ancien Journal de médecine. M. de la Millière a tenu pour évident, que deux journaux de médecine ne pourroient subsister sans être incomplets l'un et l'autre, qu'un seul Journal de ce genre suffisoit dans un même royaume ; qu'il falloit favoriser assez ce journal, pour qu'il pût obtenir le plus grand degré d'utilité ; que par ce moyen, conservant une valeur réelle, ainsi que tous les autres bons ouvrages de médecine, auxquels le temps ne fait rien perdre de leur prix, il acquerreroit un grand nombre de souscripteurs, et conséquemment multiplieroit l'instruction parmi les médecins et chirurgiens régimentaires.

Faut-il de plus faire remarquer que les connoissances médicales répugnent, par leur nature et leur objet, à toute espèce de séparation ; les unes seroient-elles utiles à ceux qui ont besoin des autres ? L'expérience des médecins militaires n'est-elle pas nécessaire aux médecins civils, ainsi que l'est celle des médecins civils aux médecins militaires ?

Toutes les branches de l'art de guérir sont tellement liées entre elles, qu'un médecin, en acquérant de nouvelles connoissances sur quelques maladies particulières, devient nécessairement meilleur observateur, et par là même, plus habile à traiter toutes les maladies; disons donc que tout isolement entre les objets de médecine, est absurde.

En admettant ma proposition, non-seulement les officiers de santé du département de la guerre recevraient gratuitement, comme ci-devant, le recueil de leurs observations, mais il parviendrait également à tous les souscripteurs de l'*ancien Journal de médecine*; et cela sans aucune nouvelle charge pour le département de la guerre, ni pour les souscripteurs, puisque ce recueil d'observations, rédigées par le sieur *De Horne*, et dont je propose de faire une addition à l'*ancien Journal de médecine*, n'en augmentera point le prix de l'abonnement.

A cet avantage, se joint une autre considération décisive par son importance; c'est que l'addition de la correspondance médicale militaire à l'*ancien Journal de médecine*, déterminera le succès d'un plan qui offre à l'administration le moyen le plus économique d'assurer la communication des connoissances en médecine et en chirurgie. Je joins ici un Mémoire (a), dans lequel ce plan est développé. Le sieur *Bacher* est donc persuadé, qu'à tous égards, il fait au

---

(a) *Moyen de perfectionner l'art de guérir. Voyez cahier de janvier 1790, pag. 3.*

conseil de la guerre une proposition conforme à ses vues, les principes d'une bonne administration étant d'augmenter l'utilité des établissemens, sans augmenter la dépense qu'ils occasionnent au trésor royal. »

Le conseil de la guerre rejeta ma proposition, moi, la croyant toujours très-orthodoxe, conforme en tout aux principes d'une bonne administration, je la présentai réitérativement au conseil de la guerre; et bien que chaque fois ce fut respectueusement, M. le comte d'*Esterhazy*, (l'un des deux officiers généraux chargés de l'administration concernant la médecine), me taxa d'obstination, de témérité, voir même d'immoralité; et après m'avoir fait une leçon sur le respect dû aux propriétés, il conclut à ce que ma proposition ne seroit admise, que dans le cas où je pourrois apporter au conseil de la guerre le consentement de M. *De Horne*.

Je répondis à M. le comte d'*Esterhazy*, que mon respect pour les propriétés étoit inviolé, qu'il seroit toujours inviolable, et que ce respect ayant le bon sens pour base, je devois en cette occasion faire observer que le Roi, payant ceux qui faisoient les observations, et ceux qui en étoient les sujets, que le Roi payant l'impression de ces mêmes observations, c'étoit certainement au Roi, et au Roi seul, que ces observations appartenoient, que conséquemment le Roi, unique propriétaire de la chose qu'il faisoit faire, et qu'il payoit, avoit le droit d'en disposer selon sa seule volonté, que conséquemment aussi l'agrément de M. *De*

*Horne* n'étoit nullement nécessaire pour, selon l'intention du Roi, disposer du *Journal de médecine militaire*. J'ajoutai qu'au surplus lui, M. d'*Esterhazy*, n'ignoroit pas que, loin de contrarier les intérêts légitimes de M. De *Horne*, sa possession, sa qualité de rédacteur des observations faites par les officiers de santé du département de la guerre, ne pouvoit qu'être consolidée par l'admission de ma proposition, puisque cette proposition tendoit à donner à son travail un objet d'utilité beaucoup plus étendue; que moi, n'ayant remis mon Mémoire au conseil de la guerre, que d'après les inquiétudes qu'avoit eues M. De *Horne* sur la suppression, ou au moins sur la diminution du traitement qu'il avoit, soit pour faire la *topographie de la ville de Paris*, soit pour rédiger le *Journal de médecine militaire*, que lui, M. d'*Esterhazy*, m'ayant dit dans le même temps que les appointemens de M. De *Horne* étoient trop forts, et que d'ailleurs le *Journal de médecine militaire* étoit négligemment rédigé, que les commentaires n'en étoient point estimés, il me falloit bien, en me représentant toutes ces données, m'imaginer que depuis mon entrevue avec M. d'*Esterhazy*, et depuis celle avec M. De *Horne*, il s'étoit fait quelque arrangement à part, que j'étois même autorisé à soupçonner quelque connivence, parce qu'il étoit certain que M. De *Horne* avoit cherché à se donner un successeur à sa qualité de rédacteur du *Journal de médecine militaire*: qu'enfin, puisqu'il y avoit des administrateurs plus habiles

à saisir l'occasion de faire donner l'argent du Roi à un protégé, qu'à l'employer à un bon usage, je suppliois M. le comte d'Es-  
terhazy de ne point désapprouver, que quant à moi, je conclusse, que le conseil de la guerre n'exigeoit le consentement de M. De Horne, que parce que, d'après des conventions faites, M. De Horne devoit me refuser ce consentement, et que ma proposition n'auroit souffert aucune difficulté, s'il ne se fut agi de favoriser un tiers; j'ajoutai encore que, comme ma proposition ne pouvoit contrarier, ni M. De Horne, ni ce tiers, qu'en tant qu'ils auroient l'intention de vendre le *Journal de médecine militaire*, en même temps qu'ils comptoient se faire conserver le traitement attaché à sa rédaction, il falloit nécessairement encore présumer que tel étoit leur dessein, quelque irrégulier qu'il fût; mais qu'à tout cela j'avois à opposer deux mots: savoir, qu'en réduisant tout au plus à 4000 liv. toute dépense concernant la rédaction et l'impression des observations faites par les officiers de santé du département de la guerre, on pouvoit en obtenir tous les avantages possibles, tant pour les médecins et chirurgiens militaires, que pour les autres médecins et chirurgiens régnicoles; que conséquemment sans occasionner au trésor royal une nouvelle charge, le conseil de la guerre pourroit donner des gratifications à ses officiers de santé, en destinant à un usage si utile et si honorable la somme de 6000 liv. qu'il auroit économisé sur la dépense que le *Journal de médecine militaire* occasionnoit très-mal-à-propos.



J'ai parlé de cet entretien à nombre de personnes. Un ami de M. *Anisson* me dit que je n'avois nul besoin du conseil de la guerre, qu'il ne doutoit pas que M. *Anisson* ne se fît un plaisir d'user des privilèges de l'imprimerie royale, pour assurer le succès d'un projet dont l'exécution ne pouvoit que satisfaire au desir de tous les médecins et chirurgiens du royaume. En effet, peu de jours après, M. *Anisson* fit à mon compte, et à mes frais, (ainsi que je l'avois proposé au conseil de la guerre) tirer le trimestre de janvier du *Journal de médecine militaire*, en nombre égal à celui auquel se tiroit l'ancien *Journal de médecine* (a).

Le conseil de la guerre, considérant que, puisqu'il avoit commencé, il devoit aussi continuer à s'opposer à un projet à l'exécution duquel le public ne pouvoit que gagner; considérant que des administrateurs ne devoient laisser subsister un objet de dépense, qu'en raison de ce qu'il n'en résulteroit qu'un avantage très-mince; considérant qu'il falloit le supprimer dès que la dépense pourroit être justifiée par un motif plausible; considérant que M. *Anisson*, en vertu des privilèges de l'imprimerie royale,

---

(a) L'avantage qui eut résulté pour moi du désintéressement par lequel M. *Anisson* favorisoit mon projet, eut été de n'avoir point à payer la composition d'imprimerie, mais seulement le papier et le tirage, et d'avoir en perspective que le *Journal de médecine militaire* seroit mieux rédigé, et qu'alors par son addition à l'ancien *Journal de médecine militaire*, il augmenteroit le nombre de mes souscripteurs.

alloit rendre un certain service à tous les médecins et chirurgiens du royaume; considérant qu'il ne pouvoit supprimer les privilèges de l'imprimerie royale; considérant qu'il pouvoit supprimer le *Journal de médecine militaire*, il a statué que le *Journal de médecine militaire* seroit supprimé, que pas moins le sieur *De Horne* conserveroit son traitement; et à telle fin, il a été décidé en outre, qu'à l'avenir les observations des médecins et chirurgiens militaires, au lieu d'être publiées par trimestre, le seroient par chaque année, ou par chaque six mois.

J'ai rapporté littéralement les motifs de cette décision dans le *Journal de médecine*, pag. 4, cahier de janvier 1789. Ici je me permettrai de les apprécier.

Et d'abord, relativement à tout ce qui concerne le *Journal de médecine militaire*, les vues du gouvernement n'ont été ni sages, ni bienfaisantes; car *M. Charins*, qui alors étoit le gouvernement, en cette affaire, a chargé le trésor royal d'une dépense annuelle de 10000 liv. pour faire faire très-médiocrement une besogne qui auroit pu être faite supérieurement bien, pour 4000 liv. au plus. Quant aux limites du *Journal de médecine militaire*, on ne voit pas en quoi elles pouvoient gêner *M. De Horne*, ce Journal étant fait par ordre et au frais du Roi, il n'y avoit de raison, pour donner à chaque trimestre plus ou moins d'étendue, que l'abondance ou la disette de bonnes observations; mais il falloit au conseil de la guerre quelque prétexte pour supprimer le *Journal de médecine militaire*, et pour,

comme je l'ai déjà dit, se réserver la disposition du traitement annexé à sa rédaction. On a donc hasardé d'avancer que le rédacteur étoit gêné par les limites de son Journal, tandis qu'on l'a vu en peine pour parvenir à donner à chaque trimestre une certaine épaisseur, et c'est pour cela que tous les cahiers sont du plus au moins garnis de commentaires inutiles.

Revenons un instant au texte de la décision du conseil de la guerre : « *Quoique ce Journal (de médecine militaire) ait répondu jusqu'à présent aux vues sages et bienfaisantes du gouvernement, le conseil de la guerre a jugé qu'il seroit préférable de substituer à ce Journal un travail sous la forme de Mémoires, qui, traitant des mêmes objets, mais d'une manière plus étendue, plus approfondie et plus comparative, pût concourir à former un corps de doctrine plus complet, et donner des notions plus exactes sur la médecine et la chirurgie militaire. En conséquence, par sa décision du 24 de ce mois, (janv. 1789) il a été arrêté qu'on inséreroit dans ces Mémoires, 1°. les différens sujets traités dans les séances du conseil de santé; 2°. les observations adressées au ministre; sur les maladies qui règnent dans les hôpitaux; 3°. les topographies médicales; 4°. un extrait du nombre des malades, et de la mortalité dans les troupes.* »

Assurément, quand le conseil de la guerre a fait imprimer cette décision, il ne savoit pas l'heure qu'il étoit. Ledit conseil se persuadoit que la charlatanerie et le despotisme ministériel auroient encore long-temps à

nous maintenir, les uns dans l'illusion, les autres dans le silence.

Actuellement, résumons notre exposé : 1°. Pour faire à M. *De Horne* un traitement, qui, successivement a été porté à 6000 liv., M. *Charins* a occasionné au trésor royal une charge de 10000 liv. 2°. Les avantages, que les observations faites par les officiers de santé du département de la guerre devoient procurer, ont été circonscrits, de manière à faire penser que, selon les principes de M. *Charins*, il y avoit deux rois en France, dont l'un étoit roi des citoyens, et l'autre roi des soldats. 3°. Ce Journal n'a pas été supprimé, parce que la dépense à laquelle il servoit de prétexte étoit excessive, et parce que ce Journal étoit mal fait; il n'a été supprimé que parce que moi, qui proposois un moyen de rendre la dépense qu'il occasionnoit plus tolérable, lui donnant un objet d'utilité plus étendu, j'avois traversé la combinaison d'intérêt de M. *De Horne*, et du tiers, que M. *d'Estterhazy* vouloit favoriser. 4°. Que la métamorphose de *Journal* en *Mémoires*, si subtilement inventée, n'avoit d'autre objet que de m'empêcher de faire participer tous les médecins et chirurgiens régnicoles, aux avantages que devoient naturellement leur procurer une dépense faite par le Roi, pour multiplier les connoissances en médecine et en chirurgie. 5°. Enfin, pour donner à cette petite affaire, dont je viens de rapporter tous les détails, le complément dont alors elle paroissoit susceptible, il n'y manquoit qu'un brevet de retenue, et c'en devoit

devoit être le cachet. *Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes.*

Que ceux de mes lecteurs qui ne connoissent pas M. le comte d'Esterhazy, n'aillent pas s'imaginer qu'il soit un être immoral; loin de là, sa réputation à la cour, à la ville et à l'armée, est intacte : d'ailleurs, donner une preuve de son affection à son médecin, n'est-ce pas chose licite, et même de bon exemple ? En cela donc, M. d'Esterhazy ne peut point être blâmé. Le mode de donner des témoignages de sensibilité, que M. d'Esterhazy a préféré, n'étant pas des plus délicats, il ne faut en inculper que l'ancien mode d'administration qui, pour ainsi dire, malgré qu'on en eut, vous invitoit et vous habitoit à quelques inconséquences.

---

Si en temps et lieu, il faut se permettre de communiquer des anecdotes dont le récit fait éprouver quelque chose de pénible et de répugnant, il faut aussi savoir se dédommager, et en publier une, qui nous procurera, à moi et à mes lecteurs, l'occasion de renouveler un hommage à la vertu.

On ne se rappellera jamais sans attendrissement et sans le sentiment de la vénération, ce que manifesta de généreux et de sublime, cette lettre que M. de Miroménil, lors de sa démission, a écrite au Roi. Ce que je vais dire est très-peu de chose, cependant, cela fera connoître qu'un homme, quand il a l'esprit droit, et le cœur excellent, bien qu'il occupe la première place

de l'*Etat*, ne dédaigne pas toujours de faire lui-même ce qu'un subalterne auroit dû avoir fait : aussi dans une occasion où il s'agissoit des intérêts du Roi, où il s'agissoit d'empêcher qu'on ne mît le trésor royal à contribution, et qu'on n'empoisonnât des soldats, M. le *Garde des Sceaux* n'a-t-il pas refusé de lire et d'approuver un article du *Journal de médecine*, que le censeur avoit rayé et biffé.

Un comte de *Milly* ayant, ainsi que *Préval*, un secret pour guérir et préserver des maladies véneriennes, avoit obtenu du ministre de la guerre, un ordre pour faire à l'hôpital militaire de Lille des expériences, à l'effet de constater l'efficacité de son secret ; et en vertu d'un autre ordre du même ministre, il avoit fait imprimer à l'imprimerie royale, l'*analyse des procès-verbaux de ces expériences*.

Je savois qu'il s'agissoit d'introduire l'usage exclusif de l'*eau de salubrité* du comte de *Milly*, dans les hôpitaux militaires et dans les régimens ; je savois que cette *eau de salubrité* n'étoit autre chose qu'une dissolution de mercure sublimé corrosif, que pourtant le comte de *Milly*, et son *eau*, étoient fort protégés, et qu'une Compagnie devoit la faire valoir, ainsi qu'une Compagnie avoit fait valoir les dragées de *Kayser*. En conséquence, il sortit de l'imprimerie royale une brochure sous ce titre : *Analyse des procès-verbaux des expériences faites à l'hôpital militaire de Lille ; par ordre du Roi, pour constater les effets de l'eau de salubrité*. Le dessein de MM. les entrepreneurs étoit si

nettement et si grotesquement prononcé dans cette brochure, que rien n'étoit plus facile que de jeter sur ladite brochure, un vernis de ridicule, qui fit ressortir tout l'odieux de la manœuvre, et des projets des ayans cause: aussi la Compagnie s'est-elle dissoute, et a-t-il fallu que M. le comte *de Milly* se confondit avec le commun des charlatans, qu'il se contentât d'afficher *son eau de salubrité* au coin des rues de Paris, et de la vendre de la main à la main. Il faut pour être exact, faire remarquer que le comte *de Milly* ne s'étoit déterminé à donner à son *analyse des procès-verbaux* un ton si pompeux, si transcendant, que parce qu'il croyoit ses précautions assez immanquables, pour contraindre au silence ceux des journalistes dont il se méfioit: aussi M. le comte *de Milly* avoit-il engagé le ministre de la guerre à écrire au ministre du département de Paris, pour le prier de donner des ordres, qui empêchassent qu'il ne fût imprimé rien de critique contre l'*analyse des procès-verbaux*. Ainsi, le ministre du département de la guerre ayant recommandé l'*analyse des procès-verbaux* au ministre du département de Paris; celui-ci au lieutenant de police; celui-ci au censeur du *Journal de médecine*, s'est-il fait que le censeur a rayé dans le *Journal de médecine* l'article qui concernoit l'*analyse des procès-verbaux*.

J'eus à ce sujet une entrevue avec le censeur. Ce digne homme me dit qu'il ne falloit jamais se faire de mauvaises affaires; qu'il convenoit que M. *de Milly*, et son *eau de salubrité*, tueroient beaucoup de soldats;

mais que ce M. *de Milly* avoit des protecteurs zélés et puissans, et que personne n'étant obligé à consentir à déplaire à un ministre, il m'invitoit à garder le silence en cette occasion; et à l'appui de son conseil, il me cita une autorité, qui sera toujours, selon mon entendement, du plus grand poids; celle de notre confrère *Rabelais*: Sans doute rien de si plaisant, rien de si judicieux et de si aimable, répondis-je, que *sinere ire mundum quomodo vult; facere suum officium taliter qualiter, semper dicere bene de domino priori*. Il seroit fou de vouloir empêcher le monde d'aller comme il veut; et il est bon de dire du bien de ses supérieurs: quant à *suum officium*, ne vous y trompez pas, cela veut dire *l'office des cochons*; car c'est un moine que *Rabelais* fait parler: mais *son devoir*, il faut toujours le faire bien, et quelquefois du mieux possible. Ici, Monsieur, votre devoir est de concourir avec moi à empêcher une malversation; et je vous avertis, que si votre intention est toujours de me refuser votre approbation, je saurois m'en passer, et faire sans vous ce que la probité exige.

Mon illustre censeur ayant persévéré dans son refus je m'adressai directement à M. *le Garde des Sceaux*; il eut la bonté de m'entendre, de me lire, de m'approuver; et de m'ordonner, en pareille occasion, de toujours recourir à lui.

A peine le Journal de médecine (a) avoit-il paru, que M. le comte *de Milly* le dé-

---

(a) Volume xlviii, pag. 289.



nonça au ministre de la guerre, qui aussitôt écrivit à celui du département de Paris, et celui-ci au lieutenant de police, lequel écrivit au magistrat qui avoit la librairie dans son département. M. de Neville me manda en conséquence, que j'eusse à me justifier de l'inculpation d'avoir fait paroître le dernier cahier du *Journal de médecine*; nonobstant le refus du censeur. M. de Neville fit passer ma réponse au lieutenant de police; lequel la fit passer au ministre du département de Paris; lequel la fit passer au ministre du département de la guerre, qui la remit à M. le comte de Milly.

---

An inquiry into the small pox : *Recherches médicales et pratiques sur la petite vérole; par R. WALLER, docteur en médecine; in-8°.*  
*A Londres, chez Murray, 1790.*

3. L'objet de l'auteur est de rendre la variole, celle même de la plus mauvaise espèce moins fâcheuse; mais avant de s'engager dans l'exécution de cette entreprise si salutaire; il porte ses regards sur l'origine, le pays natal, les causes éloignées, et la contagion de cette maladie. Il suppose que le levain variolique est d'une nature septico-inflammatoire; il prouve la septicité de ces miasmes, par l'odeur qu'exhalent les malades, les effets que le virus produit sur le sang, et par un fait dont il a été témoin : plusieurs

jeunes étudiants, ayant assisté à la dissection d'une femme morte d'une petite vérole coufluyente, ont été attaqués d'une fièvre maligne.

M. *Walker* entre ensuite dans une très-longue discussion, pour déterminer la valeur du terme *ferment*, par lequel il désigne le levain variolique; il dit à cette occasion, que le nombre des personnes non-susceptibles de contracter la variole en s'exposant à la contagion, est à celui qui la contracte dans ce cas, comme un à quinze ou à vingt; que les premières peuvent devenir susceptibles de contracter l'infection, et que peut-être une partie d'entre elles n'en est à l'abri, que parce qu'elles ont déjà eu la variole, bien qu'elles n'en aient point connoissance; enfin, qu'à peine on trouve un individu sur un million, qui meurent sans avoir essuyé l'activité du virus variolique.

En traitant de l'action de ce levain, M. *Walker* rapporte le passage suivant, que nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici, peut-être par la raison même qu'il n'entre pas dans leur plan de se procurer l'ouvrage. « Il est à remarquer que ces animaux, dont les parties musculaires conservent le plus long-temps leur irritabilité après la mort, ou après être retranchées du corps, tels que les vipères, les grenouilles, &c. paroissent avoir des nerfs plus gros à proportion du volume du cerveau, que l'homme. Je pourrois citer l'*alligator* pour exemple de cette structure particulière, et pour venir à l'appui des différentes expériences qui ont été faites sur d'autres animaux; mais j'observerai seu-

lement que dans un jeune *alligator* long de dix pieds, que je disséquai à la Jamaïque, la boîte osseuse du crâne étoit singulièrement petite, en raison du volume et de la force de l'animal, et extrêmement disproportionnée au volume des nerfs qui étoient destinés aux parties musculaires. Ce mécanisme particulier indique le peu de probabilité qu'il y a que ces nerfs, ainsi que leur énergie, tirent exclusivement leur origine d'une source si peu considérable, qu'est le cerveau de ces animaux. Et en effet, en examinant quelques-uns des nerfs un peu volumineux, on voit qu'ils sont une continuation des mêmes substances médullaires ou cendrées, qui composent la masse du cerveau, et qu'ils possèdent, pour un temps limité, le même pouvoir énergétique, même après qu'ils sont séparés de leur origine».

M. *Walker* pense qu'il se forme des quantités différentes d'ichor varioleux, dans les différentes espèces de petite vérole, et que toute la quantité de cet ichor n'est pas portée sur la peau. Ces *positions* occupent d'autant plus sérieusement notre auteur, qu'un des points principaux de son système, est que la peau sert de principal émonctoire à la nature, pour débarrasser les humeurs de cet ichor, et que cet organe suffit tout seul pour cela, tant que ses pores sont perméables. Lorsque les liquides sont poussés trop tumultueusement, ensorte qu'ils s'arrêtent sur l'épiderme, les artères exhalantes de la peau cessent de suffire à cette évacuation, et elles y suffisent d'autant moins que les pustules varioliques sont plus nombreu-

ses, et mêmes confluentes. Dans ces cas, il faut que quelqu'autre organe excrétoire vienne au secours de la peau.

L'opinion qu'il ne se fait d'éruption de boutons varioliques que sur les parties externes accessibles à l'air, et jamais dans les parties internes, est adoptée par notre auteur; cependant il convient que cette loi n'a point de force pour les volatils, et il rapporte à cette occasion le passage suivant, d'un ouvrage de *M. Holwell*.

« Dans une saison épidémique d'une variole confluyente, nombre de dindons de *Chittigon-Fowls*, de chapons de Madrass, et autres volailles, mouroient de cette maladie. On remarqua chez eux les symptômes qui accompagnent régulièrement chaque période de la petite vérole. J'avois un perroquet favori, qui mourut en 1774. Il me présenta une occasion très-décisive, d'observer en lui les progrès réguliers de la maladie : il étoit indisposé; il eut une fièvre ardente deux jours entiers avant l'éruption, et mourut le septième après l'éruption faite. En l'ouvrant, nous trouvâmes sa gorge et son estomac, ainsi que le canal intestinal, aussi chargés de pustules que la surface de son corps, où elles étoient au moins contigues, sinon confluentes ».

*M. Walker* ajoute qu'il n'est pas étonnant que cet oiseau soit mort dans cet état des choses, qu'il n'y a point d'homme qui auroit résisté, et que nous aurions assez de quoi nous féliciter si, en effet, l'éruption des pustules, sur les parties intérieures, n'étoit réservées qu'aux oiseaux.

Sans suivre plus loin l'auteur dans ses discussions théoriques, nous allons exposer ce qui peut tendre au progrès de l'art, dans cette production. Le point essentiel du traitement de la variole est, suivant M. *Walker*, de modérer l'abord des liquides vers la peau, dans la vue d'entretenir la perméabilité de ses pores : par conséquent, si la fièvre est trop violente, il faut saigner le malade ; mais le principal moyen que l'auteur propose, est d'établir une douce diarrhée, et sa confiance dans cette évacuation est telle, qu'il la regarde même comme propre et avantageuse pour remplacer la salivation.

Après avoir exposé sa méthode générale, M. *Walker* entre dans le détail du traitement des différentes espèces, et des divers symptômes, qui, dans chaque période, méritent une attention particulière ; il donne entre autres des préceptes-pratiques très-judicieux, pour traiter la variole putride, la variole cristalline, l'enflure de la face, les douleurs inséparables de cette maladie, la fièvre secondaire qu'il attribue à l'excès d'assimilation ; enfin, les marques que laissent les pustules.

On lit dans l'appendice, le tableau de l'état actuel de la variole, avec des remarques sur sa fréquence et sur sa mortalité ; enfin, sur les moyens qu'on a imaginés pour les modérer. L'auteur s'y répand en déclamations vagues, sur l'inexactitude des listes mortuaires, et prétend que si elles étoient tenues avec plus d'exactitude, on n'y trouveroit pas un si grand nombre de personnes censées mortes de la petite vé-

role. Nous observerons à notre tour, que telles que sont les listes mortuaires à Londres, on y trouve une grande augmentation de morts de cette maladie, depuis que l'inoculation est absolument établie dans cette capitale; et comme rien n'engage à croire que dans le période antérieur à l'introduction de l'inoculation, ni depuis on ait porté plus ou moins d'attention à la tenue de ces registres, les adversaires de l'inoculation ont attribué cette plus grande mortalité à la multiplication des miasmes, et au défaut de précaution pour s'en garantir. Mais avant de hasarder cette décision; ils auroient dû considérer que la variabilité de la population, et l'apparition incertaine des épidémies violentes, s'opposent à une comparaison décisive: d'ailleurs, pour mettre en parallèle les résultats de l'inoculation, il faut faire entrer en ligne de compte, à son avantage, le nombre des individus auxquels elle conserve l'intégrité et leur existence utile, en compensation du nombre de ceux que la variole naturelle auroit estropiés, ou rendus à charge à eux-mêmes, et à la société; enfin, la tranquillité et la sécurité qu'elle inspire, et qui forment un contraste si frappant avec les angoisses, et la terreur qui empoisonnent les jours de ceux qui n'ont pas encore essuyé cette maladie, et qui la craignent.

---

TRAMPELS Beobachtungen und erfahrungen medicinischen und chirurgischen inhalts, &c. *Observations et expériences de médecine et de chirurgie, par le docteur J. E. TRAMPEL*, Volume I, *sur l'arthritidis et sur quelques remèdes convenables à cette maladie, avec une planche gravée; in-8°. de neuf feuilles.* Volume II, *Continuation sur l'arthritidis, et quelques autres cas; avec quatre planches en taille-douce; in-8°. de quatre feuilles.* A Lemgo, chez Meyer, 1789.

4. Dans le premier volume, l'auteur s'occupe particulièrement des différens moyens curatifs les plus en usage contre l'arthritidis. Il met à la tête de ses secours les eaux minérales martiales; elles ne conviennent que lorsqu'il n'y a plus de danger de réveiller la fièvre arthritique; que si on les administre prématurément, elles fixent la matière morbifique et la rendent incapable d'être évacuée. Le quinquina agit d'une manière analogue; cependant il dessèche moins que les chaux martiales: il nuit évidemment lorsqu'il est donné pendant la coction, ou au moment que la crise se fait; mais après ce temps, cette écorce est d'un usage indis-

pensable. M. *Trampel* observe qu'il n'est pas toujours nécessaire de suspendre l'emploi du quinquina, jusqu'à ce que l'urine cesse d'être chargée, et que les sueurs férides aient disparu; car ces apparences, loin de mériter toujours la dénomination de critiques, dépendent souvent de la foiblesse qui reste après la fièvre arthritique; foiblesse qui abandonnée aux seules ressources de la nature, dégénère souvent en phthisie.

L'auteur déclare ensuite qu'il est expédient d'opposer aux symptômes essentiels des différentes maladies qui peuvent se présenter dans un sujet arthritique, les remèdes convenables à ces maladies, sans faire aucune attention à la présence supposée d'un levain arthritique. Il cite pour exemple les coliques spasmodiques, que quelques-uns regardent comme les avant-coureurs de l'arthritisme, et observe que l'opium si indispensable dans ces affections, calme non-seulement les spasmes qui s'opposent à la préparation de la matière arthritique, mais seconde encore les efforts de la nature occupée à la déposer sur les articles. Il se présente ici une observation essentielle à faire; car quelque avantageux que soit l'usage de l'opium lorsqu'il sert à apaiser une irritation qui contrarie les efforts de la nature, autant il est nuisible lorsqu'on l'administre à contre-temps. On tombe dans cet écart, quand on en continue l'usage dans la seule vue de calmer les douleurs au moment où la nature travaille à déposer la matière sur les articles, attendu qu'il n'est pas permis alors de la troubler d'aucune manière.



M. *Trampel* expose, d'une façon très-satisfaisante, les signes qui annoncent ce mouvement critique.

Arrêtons-nous un moment sur les détails où l'auteur entre, relativement aux différens moyens curatifs qu'on a proposés contre l'arthritisme; si on diffère d'administrer un vomitif qui étoit indiqué, jusqu'à ce que l'attaque arthritique s'annonce, on expose le malade à un grand danger, et il convient mieux alors de recourir aux laxatifs salins. M. *Trampel* a connu un juif attaqué d'une fièvre arthritique, qui, ayant pris un vomitif prescrit parce qu'il avoit la langue chargée, est mort à la suite d'une *hypérémésis*, causée par ce remède, placé inconsidérément. L'auteur remarque à cette occasion, que dans toutes les fièvres arthritiques, la langue est couverte d'un limon plus ou moins épais: cette crasse provient du sang arthritique, n'a point de goût, et se dépose par-tout; elle n'indique point la nécessité d'émétiser, et ne disparoitroit pas même après l'usage des vomitifs: elle contracte, avec le temps, de l'âcreté, et facilite les selles critiques, au moyen desquelles la langue se décharge, et l'appétit se rétablit.

Le remède le plus approprié à la matière arthritique, et le plus adopté aux vues de la nature, sont les sels, tels que le sel de Glauber, soit seul, soit combiné avec la magnésie, pourvu toutefois que le malade suive en même temps un régime convenable; mais si les sels neutres sont convenables, il n'en est pas de même des sels mercuriels. Il y a plus, sous quelque forme

qu'on administre le mercure dans ces maladies, il nuit; le sublimé corrosif, surtout, y fait de cruels ravages; ensorte que dans les complications de virus vénérien et de levain arthritique, il faut bien se garder d'avoir recours aux mercuriaux, avant qu'on ait corrigé et expulsé ce dernier, ou remédié à ses effets.

Nous ne suivrons pas M. *Trampel* dans ce qu'il dit concernant les difformités, les ankyloses, &c. sur les articulations, principalement du genou, et sur la guérison. L'auteur a inventé, et fait représenter sur une planche, les instrumens propres à rendre le mouvement aux membres immobiles.

Il remarque que les membres affoiblis par quelque affection antérieure, conservent une très-grande disposition à recevoir la matière arthritique. Les personnes, dit-il, qui dans leur jeunesse ont éprouvé quelque dérangement dans les testicules, ou dans les voies urinaires, sont exposées à avoir dans la vieillesse, des testicules extrêmement gros et douloureux, par l'effet de l'humeur arthritique qui s'y dépose.

A l'égard des vésicatoires, M. *Trampel* estime que leur plus grande efficacité se manifeste dans les tumeurs des ligamens articulaires qui sont inégales, et tendent à s'endurcir.

Il donne un tableau effrayant des effets fâcheux de la saignée faite sans une nécessité urgente, et dans la seule vue d'apaiser la douleur, de dissiper les tumeurs inflammatoires des articulations. Il ne faut ouvrir la veine, selon lui, que quand les

accidens qui accompagnent l'arthritisme, et qui demandent la saignée, sont plus dangereux que l'arthritisme même. Un pouls plein, dans les fièvres arthritiques, ne suffit pas pour faire saigner le malade; cette plénitude est plutôt, d'après M. *Trampel*, une suite de la foiblesse et de la souplesse des membranes des vaisseaux, qu'un effet de la vague ou onde du sang, poussée trop impétueusement. Les ventouses scarifiées et appliquées sur l'endroit de la douleur, calment les souffrances, et ne nuisent jamais.

La coction et l'évacuation de l'humeur arthritique n'ayant plus lieu, soit qu'elles soient troublées par un traitement mal conçu, soit que la nature se trouve languissante, il en résulte souvent un état de cachexie, dont la méthode curative est exposée avec beaucoup de soin dans cet ouvrage. Les eaux minérales chargées de substances salines, ou bien le quinquina combiné avec des sels neutres, tiennent le premier rang parmi les remèdes indiqués dans ces cas. Si les malades se plaignent d'oppression, qu'ils soient tourmentés par une toux sèche, on leur prescrira un mélange, à parties égales, de gomme ammoniac et de jus de réglisse, dont ils prendront la valeur de deux drachmes par jour; mais si à la suite d'une fièvre arthritique *étranglée*, l'humeur s'étoit placée sur l'estomac et le canal intestinal, il faudroit substituer la gomme gaïac à la gomme ammoniac. Si les malades ont le teint jaune ou noir, on aura recours au quinquina combiné avec des sels; c'est-là l'affection la plus opiniâtre et la plus rebutante. Quel-

quelquefois rien n'est capable de remédier aux suites d'un traitement brusque; la nature refuse de commencer un nouveau combat, et il ne reste de ressource que le séton, au moyen duquel on ouvre un égoût par où s'évacue l'humeur ébranlée, et mise en mouvement par les remèdes employés en même temps.

M. *Trampel* observe que les sudorifiques augmentent trop, et dénature même la fièvre arthritique; ensorte que la coction est poussée trop loin, et que la crise reste imparfaite. Ces idées sont bonnes, mais elles demandent à être développées.

Passons au deuxième volume : on y trouve d'abord une continuation des considérations de l'auteur sur l'arthritisme; il y fait l'éloge de la solution du phosphore dans l'éther vitriolique, comme d'un excellent remède dans les cas où l'effet des autres est trop lent. Pour se procurer cette solution, il ajoute vingt-cinq grains de phosphore à deux onces d'éther vitriolique, renfermé dans une phiole, au goulot de laquelle on en a lutté une autre d'une capacité suffisante. Il place la phiole inférieure dans l'eau, qu'il chauffe peu à peu; le phosphore s'y dissout, en élançant une grande quantité de bulles d'air. M. *Trampel* a observé que quand le tout est refroidi, deux onces d'éther vitriolique ne tiennent plus en solution que quinze grains de phosphore; et si la chaleur en a fait dissoudre davantage, il s'en précipite en se refroidissant. La dose de ce remède est de dix gouttes, et au-delà, dans de l'eau, trois fois par jour. Il ne

manque jamais de ranimer le mouvement fébrile, et de seconder le travail critique; il augmente la sécrétion de l'urine, et dégage les articulations entreprises.

C'est dans ce volume que M. *Trampel* expose sa théorie de l'arthritisme. Les causes qui précèdent l'arthritisme chronique ou froid, dit-il, sont toutes affoiblissantes; cependant elles n'engendreroient pas précisément cette maladie, s'il n'existoit pas dans le corps une certaine disposition congéniale ou acquise. Dès que la faiblesse d'un corps arthritique est parvenue à certain degré, les sécrétions des matières excrémentielles se font mal, et l'urine n'est plus cette lessive du sang, qui, en santé, entraîne les parties nuisibles; elle cesse d'être imprégnée d'acide au même point que d'ordinaire, aussitôt que l'arthritisme se manifeste, et le sang s'en charge de nouveau en plus grande abondance, à mesure que la maladie fait des progrès. Cet acide, retenu dans les humeurs, communique à la partie gélatineuse du sérum, une ténacité particulière, dissout la terre calcaire animale, et forme avec l'alcali minéral, nageant dans le sérum, un sel neutre, qui n'est qu'un *magma* gommeux et gluant. Ce *magma*, en se déposant sur les ligamens articulaires, leur ôte la souplesse, et forme la matière des *nodus*. On voit par là pourquoi tous les acides quelconques sont nuisibles à ces malades, au lieu que les amers leur conviennent. L'auteur est tenté de croire que l'on peut accuser l'acide phosphorique d'une partie de ces désordres. Il n'est pas le seul

qui ait cette opinion. Un anonyme a publié, en 1786, un ouvrage (a) qui a eu en peu de temps deux éditions, et a été traduit l'année dernière en allemand (b): on y trouve une théorie qui a beaucoup de conformité avec celle de M. *Trampel*:

Ce traité sur l'arthritisme est terminé par six observations-pratiques: elles sont suivies de différens morceaux, dont voici les sommaires.

Sur la guérison de la morsure du chien enragé, par le moyen du turbith minéral.

Sur l'utilité de l'alkali volatil caustique dans les ulcères couenneux.

Sur une léthargie particulière, à la suite des spasmes.

Plan d'une méthode pour rétablir l'usage des jambes à ceux qui l'ont perdu par la violence des spasmes.

Avis contre l'usage de la *poudre cosmique*, dans les ulcères des jambes.

Exemple d'une guérison des urines glai-reuses, par un ulcère au périnée.

(a) Cet ouvrage est intitulé, *A treatise upon gout, &c.* Traité sur la goutte, dans lequel on indique clairement la cause primitive de cette maladie, ainsi que de la gravelle, et dans lequel on propose une méthode aisée de prévenir ou de guérir certainement l'une et l'autre; *petit in-8°*. A Londres, chez *Cadell*. *Voy.* Journal de médecine, tom. lxxj, pag. 498.

(b) *Abhandlung über den stein und die gicht, &c.* A Zittau et Leipsick, chez *Jean-David Schoeps*, 1789; *in-8°*. de 15 pages.

Sur l'utilité de l'Élixir de propriété sans acide, contre la jaunisse.

Observations sur les dartres.

Quelques considérations sur la paralysie des extrémités inférieures.

Sur l'usage du sel de nitre, réuni à la magnésie dans la toux, causée par le refroidissement, les ophthalmies purulentes, et les gonorrhées opiniâtres.

Sur les eaux minérales.

*Traité du charbon ou anthrax, dans les animaux ; par M. CHABERT, directeur et inspecteur général des écoles royales vétérinaires de France, associé des Sociétés royales d'agriculture de Paris, des arts et des sciences du Cap-François, correspondant de celle de médecine, &c. septième édition. A Paris, chez la veuve Vallat-la-Chapelle, libraire, grand'salle du Palais, 1790; in-8°. de 150 pag. Prix 1 liv. 10 sous.*

5. Nous ne nous arrêterons pas ici à faire sentir l'importance et l'utilité de cet ouvrage : sept éditions françaises, en onze ans, attestent d'une manière bien plus sure tous

les services qu'il a rendus. Nous nous contenterons de donner une notice de ces éditions.

1°. *La description et le traitement du charbon dans les animaux*, fut imprimé, pour la première fois, dans le *Journal d'agriculture*, volume de juin et juillet 1789; il occupe 50 pages de format in-12, et il est divisé en 37 articles.

2°. *Paris, Imprimerie royale*, 1780, in-4°. de 28 pages, divisé en 36 articles, non compris les formules médicinales qui, dans la première édition, forment le 37<sup>e</sup>.

3°. Il fut réimprimé sans aucun changement dans l'*almanach vétérinaire* qui parut au commencement de l'année 1782, petit in-12, dans lequel il occupe 27 pages. On a supprimé seulement les chiffres indicateurs des articles.

4°. *Paris, Imprimerie royale*, 1782, in-8°. de 109 pages, d'un caractère assez fin. Cette édition, considérablement augmentée, est divisée en 47 articles, non compris les formules médicinales; elle est enrichie d'un grand nombre d'observations fournies par les élèves des écoles vétérinaires, répandus dans le royaume.

5°. *Idem*, 1783, in-8°. de 140 pages. Cette édition, à quelques légères additions près, est semblable à la précédente; la plus grande différence du nombre des pages, consiste principalement dans la grosseur plus considérable du caractère de celle-ci.



6°. *Idem*, 1786, in-8°. aussi de 140 pag.; elle est absolument semblable à la cinquième.

Le *Journal d'agriculture* étoit très-répandu lors de l'impression de ce traité; l'*almanach vétérinaire* a été tiré à 1000 exemplaires; l'édition in-4°. à 1200; et les autres éditions de l'Imprimerie royale, à 500; ainsi plus de 4000 exemplaires de cet ouvrage ont été distribués en France, sans compter tous les extraits qui ont été imprimés dans plusieurs provinces, et néanmoins on le demande journellement, ce qui prouve également son utilité, et le besoin qu'on en a.

Il auroit été possible de grossir considérablement cette édition, en y ajoutant une foule d'observations; mais celles qui y sont, suffisent pour l'application des préceptes, et ceux-ci ne sont point susceptibles de variations. On s'apercevra néanmoins à la lecture, de quelques additions qui ont paru nécessaires.

On nous a assuré qu'il avoit été traduit en allemand. Nous ne connoissons pas encore cette traduction.

M. *Rodriguez*; élève de l'école vétérinaire de Paris, maréchal-major de la cavalerie espagnole, et maréchal en chef des écuries de Sa Majesté catholique, à Madrid, l'a traduit en espagnol dès 1784; mais nous ignorons si cette traduction a été imprimée.

Il a aussi été traduit en italien, et imprimé dans le tome ix de l'*Antologia romana*, ainsi que dans le *memoria sulle ma-*

*lattie de' bestiami di Pietro Orlandi romano in Roma, 1786, in-8°.*

MM. Roussel et Huzard ont successivement fait connoître les différentes éditions de cet ouvrage dans le *Journal de médecine*, tome lxj, page 548; tome lxij 325; et tome lxx, page 158.

---

*Phytozoologie philosophique, dans laquelle on démontre comment le nombre des genres et des espèces, concernant les animaux et les végétaux, a été limité et fixé par la nature : avec les moyens de donner l'histoire la plus complète, et la plus parfaite de ces corps organisés différens, selon la découverte du système naturel ; par NOEL-JOSEPH NECKER, botaniste de S. A. S. E. Bavaro-palatine, historiographe du Palatinat du Rhin, et des duchés de Berg et Juliers, membre de l'Académie des sciences de Manheim, et associé de diverses Académies des sciences de l'Europe. A Neuwied, sur le Rhin, chez la Société typog-*

HISTOIRE NATURELLE. 143  
*graphique ; et se trouve à Strasbourg, dans la librairie d'Amand Kœnig ; 1790, in-8°. de 78 pag.*

6. Si la botanique et l'histoire naturelle des animaux sont encore si peu avancées, dit M. *Necker*, c'est que l'on n'a pas suffisamment cherché le système naturel qu'il vient de découvrir, sur-tout relativement aux plantes, et parce que l'on n'a pas étudié la véritable étymologie des termes. Il faut lire, dans l'ouvrage même, les diverses explications qu'en donne l'auteur. Voici une partie de ce qu'il dit concernant les races.

La race humaine forme la première espèce naturelle entre les animaux. Cette espèce est composée ; la race, par exemple, qui habite l'Europe, est prodigieusement multipliée par ses individus, qui sont partagés en un nombre très-considérable de familles particulières. Ces individus ont aussi leurs variétés ; car il y a des hommes avec la peau blanche et les cheveux blonds ; d'autres ont les cheveux et la peau plombée. On en voit qui sont comme mulâtres, avec les cheveux noirs, lisses ou crépus ; d'autres ont la peau marquée de taches roussâtres, avec les cheveux d'un roux plus ou moins foncé. L'on ne compte pas encore les couleurs variées, des yeux gris ou bleus ; dans les uns noirs, verdâtres dans les autres, ni les traits ou linéamens de chaque physionomie, qui sont encore autant de variétés différentes dans l'espèce humaine.

Il existe d'autres races que celles qu'on

voit en Europe ; ces races sont différentes par leurs caractères propres et particuliers. Les hommes de la terre de Labrador, dont le visage et le corps sont couverts de poils comme les ours, furent pris par plusieurs naturalistes, pour une race particulière, mais ces poils ne sont qu'une variété de ces hommes, relativement à la race des Lapons, auxquels ils ressemblent, par les mêmes caractères physiques. Les Lapons ont un caractère particulier ; leur corps dur et nerveux n'excède pas quatre pieds et demi de hauteur ; leur visage large et plat porte un nez camus et écrasé, leurs joues sont petites, la bouche est fort grande ; avec des lèvres grosses, leur menton est très-étroit, leurs yeux sont petits, leurs oreilles grandes, leurs jambes grêles et courtes.

Dans la partie des Indes orientales, il existe une immense peuplade qui habite un terrain vingt fois plus spacieux que celui de la France et de l'Espagne ; les marques caractéristiques de ces hommes, consistent en une grandeur médiocre, ayant le visage large et ridé vers le haut de la tête ; les yeux petits et enfoncés, avec les cuisses grosses, et les jambes courtes. Dans l'île de Mindanao, une des plus méridionales des Philippines, on trouve des habitans dont la tête est très-ménue, le front plat, le nez court, avec les yeux peu fendus. Sur la côte de la nouvelle Hollande, les hommes sont grands et menus, ayant les membres longs et déliés, la tête grosse, les paupières à demi fermées, le nez gros, avec le visage long, et la peau comme celle des nègres de Guinée.

Le

Le Ceylan produit des hommes dont les jambes sont aussi grosses que le corps des Européens, avec la peau dure et rude comme une verrue. Plusieurs relations font mention d'hommes portant naturellement une queue comme les quadrupèdes. La Chine possède une race d'hommes particulière et distincte, qui est propre à ce vaste empire d'Asie. Son caractère extérieur consiste dans la petitesse et la rondeur des yeux, dans les paupières très-plates, dans des épis de barbe aux deux lèvres, et à la base du menton.

Les races diverses dont, on vient de faire mention, ont aussi leurs variétés, aussi-bien que la race européenne. Il en est de même pour les végétaux.

La renoncule et la tulipe des fleuristes nous offrent par leurs fleurs les couleurs les plus belles et les plus diversifiées; ces couleurs sont les vrais variétés de deux races particulières, dont l'une appartient à l'espèce naturelle de la renoncule, et l'autre à l'espèce naturelle de la tulipe. L'oreille d'ours donne des hampes avec des fleurs rouges, pourprés et violacées; toutes ces fleurs diversement colorées, montrent les variétés d'une seule race, subordonnée à l'espèce naturelle de la charmante primevère. L'agremoine et le réséda offrent des variétés d'odeur.

Les caractères des genres et des espèces naturelles, dit encore *M. Necker*, sont pris des parties extérieures générales et particulières des plantes, en considérant essentiellement la convenance et la disconvenance

avec les races et les espèces composées, dont les plus voisines sont comparables avec celles qui sont les plus éloignées : de-là, l'universalité des genres, la stabilité et la certitude des espèces nouvelles, des races, des individus neutres et des variétés dans le végétal, comme dans l'animal en général. Les caractères généraux des genres des plantes, les caractères particuliers des espèces naturelles, tant simples que composées, sont pris non-seulement de toutes les parties de la fructification, mais de quelques autres attributs aussi nécessaires que celles-là, pour la distinction de chaque genre et de chaque espèce naturelle.

En lisant cet ouvrage avec une certaine attention, on sentira la nécessité d'étudier et d'apprendre la botanique, ainsi que la zoologie, selon le système naturel qui est approfondi, et entièrement développé dans cette phytozoologie. M. Necker est consommé dans l'étude de la nature, il en est un des scrutateurs les plus-éclairés de ce siècle ; nous recommandons la lecture de ses écrits aux naturalistes et aux commençans.

Les personnes qui feront l'acquisition des *éléments de botanique* auront cet écrit, et le *corollaire à la philosophie botanique* le tout pour la somme de 27 livres,

---

PETRI ARTEDI Philosophia ichthyologica in qua quicquid fundamenta artis absolvit, characterum scilicet genericorum, differentiarum specificarum, varietatum et nominum theoria rationibus demonstratur et exemplis corroboratur : ichthologiae, pars II, emendata et aucta à JOHANNÉ-JULIO WALBAUM, M. D. &c.; cum tabula ænea. *A Gripswald, chez Antoine-Ferdin. Roesé; et se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, libraire, 1789; petit in-4°. de 196 pages, avec fig. Prix 3 liv.*

7. Les poissons sont disposés par *Artédi*, selon une méthode entièrement neuve. Il donne, dans cette philosophie ichthyologique, des preuves d'un génie, d'un zèle, et d'une application rares. Il a porté l'histoire naturelle des poissons, à un degré de perfection peu commun. Ces descriptions des poissons indigènes de la Suède, sont faites d'une manière si savante, qu'on n'avoit encore rien vu de pareil en ce genre, et l'on ne peut se refuser d'admirer les peines qu'il a prises, pour débrouiller les synonymes de chaque auteur sur ce sujet.

*Artédi* commence par expliquer l'organi-

# 148 PROGRAMME DE LA SOC. ROY.

sation des poissons, donne leur anatomie, leur physiologie, &c. Sur chaque article, M. *Walbaum* fait des observations analogues à l'objet traité, lesquelles servent de commentaires, et étendent le texte de l'ichthyologiste suédois. Il termine cette seconde partie par un appendice, concernant les systèmes ichthyologiques de *Rai*, de *Dale*, d'*Artédi*, de *Klein*, de *Schæffer*, de *Linné*, de *Gronovius*, de *Brinnich*, de *Scopoli* et de *Gouan*; l'anatomie du poisson à épée, (*xiphias*) les observations sur la structure du cœur des poissons, par *Duverney*, et les recherches sur la circulation du sang des mêmes animaux; par *Alexandre Monro*, en anglois.

---

*PROGRAMME des travaux que la Société royale des sciences et des arts du Cap-François se proposoit de présenter dans la Séance publique, qui devoit avoir lieu le 17 août 1790.*

La Société voyant avec regret que les circonstances n'étoient pas favorables pour qu'elle présentât au public la suite de ses travaux, dans la Séance d'anniversaire qu'elle auroit dû tenir le 17 août dernier, a arrêté, dans sa séance du 30, que M. son Secrétaire publierait le *Prospectus* des ouvrages qui devoient être lus dans la Séance publique, pour faire connoître que si le malheur



des temps dérange l'ordre de ses travaux et affoiblit l'intérêt que l'on pourroit y prendre dans des momens plus paisibles, elle les suit toujours avec zèle et avec le même esprit de patriotisme qui l'a portée à les entreprendre.

M. *Vergnies*, de la Société royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, médecin de l'hôpital de la Charité de la basse-Terre Guadeloupe, associé national de la Société, a envoyé une notice sur M. *de Foulquier*, intendant de la Martinique, associé honoraire de la Société, mort à la Martinique le 13 février 1789.

La Société avoit proposé depuis 1785, pour sujet d'un prix d'une médaille d'or, les éloges de MM. *Castelvayre*, et *Douliol*, fondateurs des deux maisons de providence au Cap; elle n'a reçu pour le concours qu'un seul ouvrage, auquel étoit attaché un billet cacheté, sur lequel étoit inscrit : *La bienfaisance est un don céleste*, devise qui servoit d'épigraphe à l'ouvrage.

La Société ayant entendu le rapport qui a été fait de cet ouvrage, l'a jugé digne d'être couronné; et ayant ouvert le billet et trouvé le nom de M. *Moreau de Saint-Méry*, son associé, elle a arrêté que M. le Secrétaire feroit passer à M. *Moreau de Saint-Méry*, à Paris, où il est député à l'Assemblée Nationale, la médaille d'or qui lui a été adjugée, avec un extrait de la délibération et de l'arrêté pris à ce sujet (a).

---

(a) Cet ouvrage est imprimé, et nous le ferons connoître.

La Société avoit proposé depuis 1785, pour sujet d'un prix d'une médaille d'or, l'éloge de *Christophe Colomb*.

La Société n'a reçu qu'un ouvrage pour concourir à ce prix. L'auteur y a joint un billet cacheté, sur lequel est répété l'épigramme de l'ouvrage : *Il ne dûit qu'à lui seul toute sa renommée*. La Société ayant entendu le rapport de ses Commissaires, a jugé que l'auteur seroit invité à retoucher son ouvrage, pour en corriger le style, supprimer un néologisme choquant, quelques inductions forcées ; par exemple, de l'influence de la découverte de l'Amérique, sur la révolution qui se passe en France ; présenter avec plus d'exactitude encore, la conduite de *Colomb* lors de sa découverte, celle qu'il a tenue envers les Indiens, recueillir tous les faits qui peuvent le louer réellement. Il a été arrêté que le billet annexé à l'ouvrage ne seroit pas ouvert, pour laisser à l'auteur plus de liberté de représenter au concours un ouvrage estimable, et dont il fera aisément disparaître les défauts.

M. *Barré de Saint-Venant*, associé, a envoyé à la Société le projet d'un pont de fer, qui a mérité l'approbation de l'Académie des sciences, et qu'il avoit proposé à MM. les administrateurs de la colonie, pour être exécuté sur les rivières de la colonie.

M. le secrétaire devoit lire un extrait des registres de la Société royale d'Agriculture ; du 22 avril 1790, contenant le rapport qui a été fait à la Société, d'un Mémoire sur l'origine des insectes qui dévorent les farines dans les pays chauds, et sur les moyens d'en garantir ce comestible.

Il devoit lire le résultat des expériences qu'il a faites d'après l'invitation de MM. les administrateurs, sur les moyens de conserver les farines dans la colonie.

M. *de Larche*, associé colonial, a envoyé à la Société une description du quartier des Gonaïves.

M. *Bessaïnet*, habitant, a envoyé une description du quartier du Petit-Goavé.

M. *Levavas seur*, associé, a continué ses essais de teinture avec les bois et les plantes du pays, et il a fait un tableau qui contient 175 échantillons.

M. le secrétaire devoit lire une dissertation sur les *phallus* des naturels du pays; figures emblématiques du principe de la vie, et objets d'un culte semblable, sans doute, à celui que les Egyptiens, les Grecs et les Indiens ont rendu à la même partie.

M. *Demorancy*, associé, devoit présenter un morceau de bois de pin, qui est agathisé, et qui a conservé sa forme et sa couleur. Il devoit lire des observations sur la lettre de M. l'abbé *Spallanzani* à M. *Charles Bonnet*, sur diverses productions marines (a).

M. le secrétaire devoit présenter une notice des ouvrages envoyés à la Société pendant le cours de l'année. La Société doit des éloges à M. *Dutrone de la Couture*, docteur en médecine, associé, pour l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de Précis sur la canne, et sur les moyens d'en extraire le

---

(a) Voy. Journal de physique, mars. 1786.

sel essentiel ; elle en doit aussi à M. *Baumes*, docteur en médecine , son associé à Nîmes , à M. *Huzard* , vétérinaire , son associé à Paris , à *Dom Gourdin* , son associé à Rouen , pour les ouvrages qu'ils ont publiés ; et dont ils lui ont fait part.

Le nom seul de *Franklin* est un éloge ; il est de niveau avec ceux des *Lycurgue*, des *Solon*, des *Numa* et des *Locke*. Le docteur *Franklin*, président de la convention de Pensylvanie , instituteur et président de la Société philosophique de Philadelphie , &c. a été honoré comme législateur et comme physicien célèbre. Sa mort devoit attrister tous les sçavans et tous les peuples libres. La France a connu ce qu'elle devoit à celui qui avoit contribué à rompre le sceptre de la tyrannie , à assurer la liberté de sa patrie , et à donner aux François un exemple dont ils ont profité avec autant d'énergie que de sagesse. La France s'est honorée en rendant hommage à *Franklin* , et le deuil dont elle s'est couverte en apprenant sa mort , est une preuve de son amour pour la vertu , et du respect qu'elle veut avoir désormais pour les hommes recommandables par leur mérite , et illustrés par leur génie.

La Société royale du Cap a eu le bonheur de compter au nombre de ses associés honoraires le doct. *Franklin* : en faisant connoître la vénération qu'elle avoit pour lui , elle donne une idée des regrets qui la pénètrent , mais elle ne louera pas *Franklin* , parce qu'il faut au moins les talens de *Condorcet* ou de *Vicq-d'Azyr* , pour publier sur

un ton convenable, tout ce qui doit fixer le jugement de la postérité sur un aussi grand homme.

D'après l'invitation de M. *Charles Bonnet*, communiquée par M. *Trembley*, associé à l'Artibonite, la Société désireroit avoir des observations sur les pucerons.

M. *Charles Bonnet* ayant reconnu par une suite d'observations faites avec toute la sagacité, l'attention et l'exactitude imaginables, que diverses espèces de pucerons se multiplient par elles-mêmes sans accouplement, ce dont il s'est assuré, en les mettant dans une parfaite solitude, jusqu'à la neuvième génération, a vu des pucerons qui avoient les deux sexes et s'accouplaient, se multiplioient aussi sans accouplemens. Voilà donc deux moyens que la nature emploie pour la multiplication de ces petits animaux : il a conjecturé que l'accouplement sert peut-être à vivifier les œufs que les pucerons pondent avant l'hiver, et que la liqueur séminale qui, suivant ses principes, sert autant à la nutrition, qu'au premier développement du germe, donne aux embryons, renfermés dans les œufs qui n'ont pas éclos dans le ventre de leur mère, une nourriture propre à entretenir leur vie pendant l'hiver, et jusqu'à ce qu'ils viennent à éclore au printemps. Il observe aussi que les petits qui, à leur naissance en été, trouvent sur les plantes la nourriture qui leur est nécessaire, ne la trouveroient pas s'ils naissoient vivans à la chute des feuilles. Il convenoit donc qu'à l'approche de l'hiver, ils n'eussent plus à naître que renfermés dans un œuf,

où ils resteroient emprisonnés jusqu'au printemps; mais cette conservation de l'espèce dans des œufs peut n'être pas aussi nécessaire dans des climats où les petits pucerons qui naîtroient vivans, trouveroient en tout temps leur nourriture sur les plantes. C'est pourquoi la Société désire avoir des observations sur la vie et la multiplication de ces insectes dans la colonie.

L'Académie de Bordeaux a vu dans le compte rendu de la séance de la Société royale des sciences et des arts du Cap-François, qu'il y a été question des observations faites sur la gelée observée en 1789, sur quelques montagnes de la colonie.

L'Académie désireroit savoir à quelle époque précise la gelée a eu lieu ?

Quel étoit le degré du thermomètre, s'il a été observé à cette époque dans les montagnes ?

Quel étoit dans le même temps le degré du thermomètre dans la plaine, et quels vents régnoient alors ?

Quelle est la hauteur des montagnes, au-dessus du niveau de la mer, dans l'endroit où la gelée a été observée ?

M. l'abbé *Tessier*, de l'Académie des sciences, nous demande aussi des recherches sur la hauteur des mornes où il a gelé, pour en faire mention dans les Mémoires de l'Académie.

---

## A V I S.

A Godsberg, à une lieue de Bonn, sur le Rhin, dans l'électorat de Cologne, on vient de faire la découverte d'une source minérale, qui vaut, dit-on, celle de Spa. Une société de négocians de Cologne, a pris à ferme la distribution de cette eau pour vingt-six ans, au prix de 2000 livres; et c'est l'Electeur qui a fait cette concession. Cette Compagnie jouit de la permission de tenir des jeux de hasard et banque, comme à Spa; elle commence à faire construire des bâtimens pour redoutes, vauxhall, concerts, bals, &c. Une voiture publique à huit places, y va trois fois la semaine.

Cet Avis rappelle ce qu'a dit et imprimé *Bordeu*, que les eaux minérales ont été substituées aux pèlerinages.

N<sup>os</sup>. 3, 4, M. GRUNWALD.

5, M. HUZARD.

6, 7, M. WILLEMET.

*Fautes à corriger dans le cahier de septembre 1790.*

Page 358, ligne antépénult., au lieu de suis, lisez fus.

Page 374, ligne 26, de sarconé, lisez sarcone.

Page 385, ligne 2, dé, lisez de.

Page 403, ligne 25, dégorgeames, lisez dégageames.

Page 452, ligne 15, Zich, lisez Zig.

Page 453, ligne 11, Glaubert, lisez Glauber.

Page 464, ligne 4, nothwendinkeit, lisez Nothwendigkeit.

Idem. ligne 5, jedem, lisez, jeden.

Page 467, ligne pénult., ajoutez *il* avant le *ne*.

Page 469, ligne 9, Schurter, lisez Schurer.

Page 471, ligne 5, 1789, de la cour, lisez de la cour, 1789.

Page 485, ligne 33, données, lisez connées.

## T A B L E.

<i>DISCOURS PRÉLIMINAIRE,</i>	page iij
<i>Deux espèces d'ischurie.</i> Par M. Balme,	page 1
<i>Epidémie qui régna à Londres parmi les femmes en couche en 1787 &amp; 1788.</i> Par M. Jean Clarke,	31
<i>Ménorrhagie lochiale,</i> Par M. Jean P. Harmand de Mongarny,	55
<i>Vomissement vermineux.</i> Par M. Le Tual Dumanoir,	78
<i>Matière délitescente, rappelée à l'extérieur.</i> Par M. Laeaze,	84
<i>Grenouillette.</i> Par J. Pierre Terras,	88
<i>Avis sur les maladies régnantes.</i>	95
<i>Observations météorologiques faites à Paris,</i>	96
<i>Observations météorologiq. faites à Lille,</i>	99
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	100

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Médecine, administration, et histoire littéraire,</i>	102
<i>Vétérinaire,</i>	132
<i>Histoire naturelle,</i>	142
<i>Programme de la Société roy. du Cap-François,</i>	148
<i>Avis,</i>	155



---

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

FÉVRIER 1791.

---

*SQUIRRES A L'ESTOMAC,  
au mésentère et au foie ; obser-  
vation par M. JÉMOIS, méde-  
cin à Moulins, commis pour les  
épidémies.*

M. Dury, avocat, âgé de 39 ans, d'un tempérament sec et phlegmatique, et naturellement enclin aux affections tristes de l'âme, éprouva, vers la fin de l'année 1789, une espèce de fièvre rémittente, dont les accès duroient près de vingt-quatre heures.

Les maladies régnantes étoient alors à la ville et à la campagne, les fièvres intermittentes et rémittentes ; elles

Tome LXXXVI. H

avoient un caractère bilieux ; leur marche étoit orageuse ; et, en général, elles offrirent une longue résistance aux diverses méthodes de traitement.

Dans la classe indigente, elles dégénérèrent promptement, et même pendant la violence des premiers accès, en hydropisies, dont la plupart furent mortelles. Les défaillances fréquentes furent le symptôme qui fit le plus craindre pour les jours de *M. Dury*.

Après six semaines de danger, les accidens graves semblèrent cependant vouloir se dissiper ; mais les forces restant toujours languissantes, et l'appétit ne revenant point, le malade ne tarda guère à se plaindre d'un mal-aise général, et particulièrement d'une sensation douloureuse, qu'il rapportoit à la région épigastrique. Il dépérissoit sensiblement, et bientôt l'on vit la tristesse et la pâleur se répandre sur son visage. Néanmoins il vaquoit toujours à ses occupations ordinaires. Il y avoit huit mois qu'il étoit réduit à ce fâcheux état, lorsqu'il me fit appeler. Instruit de tout ce qui avoit précédé, je l'examinai avec attention, et trouvai au foie, vers l'estomac, et à la région ombilicale, des duretés très-sensibles au

toucher. J'attribuai des obstructions aussi nombreuses et aussi considérables à un métastase, suite de la fièvre grave qu'il avoit eue, et qui s'étoit dissipée sans la moindre apparence de crise.

Cette lésion extrême des viscères du bas-ventre fut bientôt suivie des plus grands désordres. Tout-à-coup le malade éprouva des rapports fréquens, des nausées, des vomissemens, et fut pris en même temps de coliques vives, accompagnées d'une constipation opiniâtre, et d'insomnies fatigantes. Le dégoût étoit absolu, et l'estomac ne pouvoit supporter aucun aliment solide. Quelques cuillerées de gelée de viande acidulée, ou de crème de ris très-légère, un peu de vin d'Alicante ou de Malaga, étoient les seules choses dont le malade put s'accomoder, et ce fut encore pour bien peu de temps; car les vomissemens devinrent si fréquens, qu'à la fin l'estomac ne retenoit plus que quelques doses d'extrait de genièvre. Pendant mon absence, on administra le remède d'un sieur *Gachet*, pour relâcher le ventre, et détruire la constipation opiniâtre dont nous venons de parler. Ce remède produisit effectivement des éva-

cuations assez abondantes de matières bilieuses, et des sueurs considérables. On appliqua dans le même temps deux vésicatoires aux parties supérieures des cuisses; ils fournirent une grande quantité de sérosité; mais l'un et l'autre de ces moyens, loin d'opérer quelque changement avantageux, ne firent qu'accroître l'état de foiblesse et de souffrance du malade. Dès lors, les accidens devinrent plus effrayans, la fièvre hectique redoubla, les douleurs de l'abdomen, qui avoient leur siège principal vers le pylore, étoient atroces, et rien ne pouvoit les calmer que le sirop de *meconium*. Le sommeil n'étoit qu'un assoupissement laborieux, pendant lequel l'imagination étoit assiégée de rêves pénibles et bizarres. Tout annonçoit l'approche du terme fatal. Huit ou dix jours avant la mort, il survint, par haut et par bas, une évacuation de matières noirâtres, semblables à de la suie détrempée. A ces évacuations se joignirent bientôt le hoquet, les défaillances fréquentes, une sueur froide et gluante sur le front, et autour de la poitrine, le refroidissement des extrémités, et l'absence totale du pouls. Le malade réduit à cette extrémité, et

ayant déjà la face hippocratique , conservoit cependant encore toute sa présence d'esprit , et même l'espérance de se rétablir , lorsqu'une syncope vint trancher le fil de ses jours.

M. *Prieur*, chirurgien, et bon anatomiste, voulut bien s'unir à moi , pour procéder à l'ouverture du cadavre.

Les viscères renfermés dans la capacité de la poitrine n'offrirent rien de remarquable. Le cœur étoit sain , peu volumineux , et contenoit dans ses ventricules de petits caillots de sang noirâtre. Il y avoit dans le péricarde une petite quantité d'une sérosité rembrunie. Les poumons nous parurent un peu flétris ; et ne présentèrent d'ailleurs aucune autre altération. Le sang , qui s'épancha des gros vaisseaux , étoit noirâtre , et dans un état de parfaite dissolution.

Le bas-ventre ouvert, nous trouvâmes l'estomac et les intestins gonflés d'air, et l'épiploon dans un tel état de fonte, qu'il ressembloit à une toile d'araignée. Nous fîmes l'incision du ventricule, l'air qui y étoit renfermé s'en échappa avec bruit; il en sortit aussi environ un plein verre de l'humeur noirâtre qui avoit été évacuée pendant les

162 SQUIRRHES A L'ESTOMAC ,  
derniers jours de la maladie. La membrane interne de ce viscère étoit rougeâtre , et ses rides entièrement effacées. Une masse squirrheuse couverte d'hydatides , rampoit sur toute la surface inférieure de la grande et de la petite courbure ; cette masse environnoit le pylore ; cependant il en laissoit l'ouverture assez libre pour livrer passage aux liquides.

Toutes les glandes qui se trouvent dans la partie supérieure du mésentère , étoient aussi squirrheuses : quelques-unes avoient contracté de l'adhérence au tour de l'aorte descendante , sans cependant en avoir oblitéré le canal. La tumeur , qu'elles formoient , étoit d'une figure irrégulière , et d'un volume très-considérable. Elle avoit au moins dix-huit pouces de circonférence , et trois ou quatre d'épaisseur. Vers sa partie postérieure , l'estomac étoit adhérent avec le péritoine.

Le foie avoit conservé sa couleur naturelle ; mais nous y trouvâmes un nombre prodigieux de squirrhes isolés , dont deux étoient très-volumineux ; ils avoient leur siège aux extrémités du grand et du moyen lobe ; et celui du moyen reposoit sur le grand cul-de-sac du ventricule.

La vessicule du fiel contenoit une bile noire et plus liquide qu'elle ne doit l'être.

La rate étoit dans son état naturel.

Les reins avoient contracté de l'adhérence avec le péritoine ; le droit particulièrement.

La vessie étoit attachée à l'arcade du pubis. Les intestins gonflés d'air, comme nous l'avons dit, contenoient, en assez grande quantité, une humeur noire, semblable à celle qui s'étoit trouvée dans l'estomac.

L'arc du colon étoit dans la région hypogastrique. Ce déplacement arrive cependant quelquefois ; *Morgagni* en cite un exemple dans son excellent ouvrage, *de sedib. et causis morb.* (a). Il rapporte aussi (*epist. lxx, art. 2.*) qu'on a observé plusieurs fois les

---

(a) *Fæminæ annorum ad quadraginta, ... à plurimis jam annis obnoxia erat ventriculi doloribus, quos dejectus ciborum appetitus et nausea ; mox etiam iteratæ sanguinis vomitiones cum febre continuâ, vigiliis, siti sequebantur. Et quàmvis contrectatus venter nihil unquam duri observandum præberet, ab regione tamen ventriculi etiam tum cum gravior aberat dolor, vel nulla pressione adhibitâ, molestus aliquis subinde sensus non*

164 SQUIRRHES A L'ESTOMAC ,  
 tuniques de l'estomac devenues squir-  
 rheuses. *Bonnet*, (*obs.* 17, 18, 19,  
 20). *Sanvage*, (classe ix, ord. ii,  
 n°. 13). *Razoux*, (*Journal de mé-  
 decine de décembre 1756, et novem-  
 bre 1759*). *Guillaume Loftie*, chi-  
 rurgien à Canterbury. (*Ibid.* juillet  
 1790). *Carrere*, (*Mémoires de la So-  
 ciété de médecine*, premier volume),  
 et plusieurs autres ont fait aussi de  
 semblables observations : j'en citerai  
 deux, qui se trouvent dans le traité des  
 maladies des nerfs de *Robert With*,  
 parce qu'elles sont extrêmement ana-  
 logues à celle que je rapporte ici.

« Un homme sexagénaire, dit-il,  
 sujet à éprouver des spasmes et des  
 douleurs dans l'estomac, du dégoût,  
 des rots ou rapports, du déränge-  
 ment dans les fonctions des organes de  
 la digestion, et des vomissemens, com-  
 mença au printemps de 1748, à vomir  
 une liqueur noirâtre, qui approchoit de  
 la couleur d'une décoction de café à

---

*aperat, &c. . . . .Ventre aperto omentum vidi  
 cursum revolutum et extensum, ut statim in  
 oculos incurreret transversus coli intestini  
 tractus, qui infra ventericulum esse solet, hic  
 autem erat infra umbilicum. Epist. xxix,  
 art. 12.*



l'eau ; il rendoit aussi par les selles une matière semblable. Ces évacuations ayant mis fort bas ce malade, il mourut. L'ouverture du corps laissa voir les membranes de l'estomac épaisses et squirrheuses en plusieurs endroits, spécialement vers l'orifice gauche de ce viscère ».

« Une fille âgée d'environ trente ans, avoit commencé au mois de septembre 1755, à se plaindre d'un manque d'appetit, et de vents dans l'estomac : elle perdit bientôt son embonpoint et ses forces. Au mois de mars, elle rejeta tout ce qu'elle avaloit, ne le gardant pas plus de deux ou trois heures. Rarement pouvoit-elle aller à la selle sans avoir pris des lavemens : quand il n'y avoit plus d'alimens dans son estomac, elle rendoit des glaires ou un phlegme épais, qui, peu de jours avant sa mort, étoit mêlé d'un peu de matière noirâtre ».

La cause principale des maux qu'avoit soufferts cette malade, a paru à *With* provenir d'une tumeur squirrheuse, qui s'étendoit sur tout le pyllore, et sur une petite partie de l'estomac attenant cet orifice.

J'ajouterai au surplus, qu'outré la

personne qui fait le sujet de cette observation , j'en ai vu trois autres périr par la même cause , après avoir éprouvé des accidens semblables.

---

*S U I T E D E L'ÉPIDÉMIE  
qui a régné à Londres parmi les  
femmes en couche , en 1787 et  
1788 (a).*

De toutes les maladies connues , il n'en est peut-être aucune qui ait des suites plus funestes que celle-ci. D'après mes observations , plus de la moitié des femmes qui en ont été attaquées y ont succombé. Le danger ( toutes choses d'ailleurs égales ) sembloit être d'autant plus grand , que l'invasion étoit plus voisine de l'enfantement. J'ai effectivement remarqué que , lorsque la maladie tardoit à se déclarer , la marche des accidens étoit bien moins vive , et alors les forces se soutenant , il y avoit plus d'espérance de guérison. Je ne me souviens d'aucun cas où le météorisme ayant été considérable , la

---

(a) Voy. le cahier de janvier 1791 , p. 31.

maladie se soit heureusement terminée. On pouvoit prédire la grandeur du péril, par la promptitude et la foiblesse du pouls. Ce symptôme a été souvent très-remarquable avant la mort; et vraisemblablement il dépendoit de l'augmentation de l'enflure du bas-ventre (a).

---

(a) On entend par météorisme le gonflement flatueux des hypocondres, des intestins, et de toute la région du bas-ventre qui s'établit pendant le cours des maladies aiguës, et à la suite de certaines affections convulsives. Ce gonflement, presque toujours exempt de douleur, est accompagné d'un sentiment de pesanteur du côté des lombes, et la plupart du temps les urines se suppriment lors de son apparition.

Le célèbre *Sarcone* a distingué quatre espèces principales de météorisme dans l'épidémie de Naples; il en a donné une histoire, que *M. Fouquet* appelle, avec justice, un chef-d'œuvre en médecine-pratique.

1°. Il a reconnu celui qui naissoit de la dépravation putride, établie dans les humeurs, et dont les progrès suivoient d'un pas égal ceux de la maladie principale.

2°. Celui qui étoit causé par des levains putrides, contenus dans les entrailles.

3°. Celui qui s'établissoit pendant le cours, ou à la fin des évacuations doulou-

Il est bon d'observer, que les femmes le plus dangereusement affectées, étoient celles qui, durant le cours de la maladie, se plaignoient le moins, quoiqu'elles eussent cependant le pouls très-prompt, et le bas-ventre excessivement tuméfié. Falloit-il attribuer cette diminution de la sensibilité à un certain degré du trouble de l'entendement, ou bien, étoit-il occasioné par l'excès de tension de l'abdomen, qui, dans d'au-

---

reuses par les selles, ou qui succédoit à l'abus des purgatifs.

4°. Celui qui dépendoit de l'atonie, dans laquelle les parties tomboient, soit au commencement de la maladie, par l'effet de la cause morbifique, soit à la fin, lorsque tout étoit plongé dans le plus extrême désordre.

Dans tous les cas, *M. Sarconé* regarde ce symptôme comme l'indice le moins équivoqué de la putréfaction, et comme devant être d'un pronostic très-fâcheux; il examine aussi avec l'attention la plus scrupuleuse, les différentes sortes de météorisme, et les moyens d'en arrêter les progrès. L'observation vient toujours à l'appui de la théorie, ou plutôt la théorie est par-tout le résultat de l'observation. *Voyez son ouvrage, troisième partie, depuis le §. 710, jusqu'au §. 738. Je compte en publier incessamment une traduction. Note du Traduct.*

tres cas, étoit très-douloureux au commencement de cette fièvre? C'est ce que je ne puis décider. Je serois porté néanmoins à adopter le dernier sentiment, parce que j'ai vu beaucoup de ces malades répondre très-sensément à toutes les questions qu'on leur faisoit (a).

La rapidité extrême avec laquelle cette maladie parcouroit ses périodes, étoit réellement effrayante. J'ai vu quelques malades périr absolument épuisées, au bout de trente-six heures; plusieurs moururent le troisième jour, et un grand nombre, après avoir été pendant huit jours et plus, dans un anéantissement stupide, finissoient par succomber. La mort de ces malades n'a cependant jamais été accom-

---

(a) J'ai vu périr, au moment où je m'y attendois le moins, plusieurs malades du régiment de Salm-Salm, dans les premiers jours de la maladie. (*Voyez la Nosol. 1.*) Le poulx et la langue étoient à-peu-près dans leur état naturel; il n'y avoit encore ni météorisme, ni dysenterie; mais on apercevoit quelques mouvemens spasmodiques, qui bientôt dégénéroient en convulsion, et se terminoient par un assoupissement léthargique, précurseur immédiat d'une mort assurée. *Note du Traducteur.*

pagnée de convulsions, de douleurs, ou d'autres symptômes violens, hors le cas où l'énormité du météorisme rendoit la respiration extrêmement pénible. Avant l'instant fatal, les pieds et les mains se refroidissoient; le pouls devenoit foible et irrégulier; tout le corps se couvroit d'une humidité visqueuse; et alors les malades indifférentes à tout, mouroient sans pousser un seul sanglot.

On a demandé si cette maladie avoit été réellement contagieuse, et on a penché pour l'affirmative, à cause du grand nombre de personnes qu'elle attaquait dans les hôpitaux; j'ai cherché quelles pouvoient en être les raisons. Il est difficile de prouver qu'elle n'étoit pas contagieuse : cependant on l'a vu naître sporadiquement hors des hôpitaux, et sans qu'il y eût eu nulle communication avec les personnes qui en étoient infectées. Je ne sache pas d'ailleurs qu'aucune infirmière en ait été attaquée. J'avoue néanmoins que mon expérience n'est pas, à beaucoup près, suffisante, pour pouvoir prononcer décidément sur ce point (a).

---

(a) Il n'est pas aussi aisé de prononcer

La rapidité avec laquelle les malades étoient précipitées au tombeau, m'engagea à faire soigneusement l'ouverture de plusieurs cadavres , pour acquérir, par l'inspection anatomique, de nouvelles lumières sur le cours de cette maladie, par conséquent sur la méthode curative qui y convenoit.

Je ne négligai aucune occasion d'examiner l'état des viscères ; et pour mieux m'en assurer , j'ai fait ouvrir plusieurs de ces femmes, mortes à des époques différentes de la maladie ; voici ce que j'y ai découvert :

On trouvoit presque toujours dans le bas-ventre un certain degré d'inflammation, laquelle ne portoit pas constamment sur la même partie ; quelquefois elle attaquoit les intestins, d'autres fois l'estomac, souvent le foie ; et

---

sur les causes de la contagion d'une épidémie, que le pense le vulgaire. Dans celle qui infecta l'hôpital de Thionville , deux cavaliers du régiment de Cravate , attaqués de fièvres intermittentes , furent saisis de la maladie dominante ; mais aucuns de ceux qui étoient dans les casernes , ne l'éprouvèrent. *Note du Traducteur.*

dans quelques cas, les tégumens de l'abdomen. Je n'ai cependant jamais vu que l'inflammation fut considérable, ou très-étendue, et j'ai remarqué au contraire, plusieurs fois, que l'état inflammatoire étoit à peine perceptible. La matrice et les ovaires ont aussi, dans quelques circonstances, été attaqués de l'inflammation; mais ce n'a été ni plus fréquemment, ni à un plus haut degré que l'avoient été les autres viscères. La face interne de la matrice, ainsi que celle des intestins, ne m'a jamais paru enflammée; j'ai seulement trouvé deux fois, dans les vaisseaux sanguins de la matrice, une humeur semblable à du pus. Comme il avoit paru que dans plusieurs cas, le cerveau avoit été affecté après l'invasion de la maladie; j'eus toujours la précaution de faire ouvrir le crâne, mais j'ai constamment trouvé le cerveau dans un état sain et naturel.

J'ai aussi dirigé souvent mon attention vers la poitrine; et elle ne m'a rien offert d'extraordinaire, qu'une seule fois que je découvris, dans la partie droite de cette cavité, une sorte de peau inflammatoire, qui en couvroit toute la face interne, et qui s'étendoit



aussi sur la plèvre et sur les poumons (a).

---

(a) Dans les ouvertures de cadavres que je fis faire à l'hôpital militaire de Thionville, nous trouvâmes les intestins gangrenés en plusieurs endroits, et fort distendus; mais ils n'étoient pas véritablement enflammés: quelquefois un gluten tenace les avoit collés les uns aux autres dans différens points de leur surface extérieure. La vessie étoit par fois affectée d'une sorte d'inflammation gangreneuse; mais le plus souvent, elle étoit dans son état naturel, même chez ceux qui avoient éprouvé des suppressions d'urine. Le foie étoit constamment engorgé et très-volumineux; la surface en étoit livide, sur-tout à la partie concave, qui se trouvoit en contact avec les intestins: la plupart du temps, ce viscère avoit contracté dans sa partie convexe des adhérences avec le diaphragme; la vesicule du fiel étoit remplie d'une bile sanieuse et sanguinolente. J'ai rencontré dans un cadavre sept calculs biliaires d'un volume considérable; les intestins étoient enduits à leur surface interne, et presque dans toute leur longueur, d'une mucosité sanguinolente, et ils contenoient à peine quelque autre matière excrémentitielle; la rate, et même les reins, participoient à la corruption générale. Les poumons étoient livides et engorgés; ils adhéroient presque toujours à la plèvre, sur-tout par leur surface supérieure et postérieure. Le péricarde étoit quelque-

Quoique l'inflammation du bas-ventre ne fût ni très-étendue, ni fort remarquable, il se formoit, le plus souvent dans cette cavité, des épanchemens si considérables, que j'en retirois, au moyen d'une éponge, plusieurs pintes d'un fluide de couleur jaunâtre, ressemblant à une matière puriforme, mêlée de sérosité, et dans lequel nageoient de petits flocons d'une substance solide, semblables à de la lymphe coagulée. Lorsque l'épanchement étoit fort considérable, on trouvoit la surface extérieure des entrailles enduite d'une peau glutineuse; mais les parties que couvroit cette peau n'étoient point enflammées. On trouvoit aussi que les espaces qu'il y a entre les différens viscères du bas-ventre étoient remplis, par de grandes masses, d'un

---

fois rempli d'eau. Quant au cerveau, je n'y ai jamais remarqué ni suppuration, ni épanchement de matières sanguinolentes, et la quantité de fluide séreux qu'on trouvoit dans ses ventricules, n'avoit rien d'extraordinaire : quoique les vaisseaux de la dure-mère fussent presque toujours pleins de sang, ceux du plexus choroïde n'étoient pas pour cela plus apparens qu'ils ne le sont dans l'état naturel. *Note du Traducteur.*

gluten analogue à cette peau, lequel s'étoit modelé sur les organes adjacents. La quantité du fluide épanché, et celle de cette substance plus compacte, ne paroissoit être en nulle proportion avec le degré d'inflammation; car souvent la rougeur des parties étoit très-peu remarquable, ou même imperceptible; tandis que la sérosité épanchée, et les flocons qui nageoient dans son sein, se trouvoient en très-grande quantité.

Seroit-il possible dans cette maladie, que l'inflammation légère de quelques parties les disposât à exhaler à leur surface une matière telle, qu'après avoir eu d'abord une forme fluide, elle put prendre ensuite une consistance solide, qui adhéreroit à la superficie des organes? Peut-on aussi attribuer les douleurs, qui se sont fait sentir dans le cours de la maladie, plutôt à la distention du bas-ventre, qu'à son état inflammatoire? Cette dernière conjecture acquiert beaucoup de vraisemblance, si l'on considère que dans les cadavres ouverts immédiatement après la mort, on a trouvé les intestins très-gonflés de vents.

Jusqu'ici je me suis attaché à donner

une description exacte de cette maladie. Je n'ose me flatter de pouvoir dire quelque chose de tout-à-fait satisfaisant sur sa méthode curative. L'invasion du mal étoit toujours si subite, souvent si peu apparente, et sa terminaison malheureuse, presque toujours si prompte, que l'instant de l'application des remèdes utiles étoit la plupart du temps déjà évanoui, lorsque l'on commençoit à s'apercevoir de l'existence de la maladie. Si l'on peut jamais faire quelques tentatives avec espoir de succès, ce doit être au moment du début; plus tard, le désordre seroit déjà trop grand, pour qu'on pût se promettre de retirer quelque avantage d'aucun secours; surtout lorsque le bas-ventre est considérablement météorisé.

Il me paroît d'autant moins nécessaire de faire l'énumération des divers remèdes que j'ai vu mettre en usage pour la cure de cette maladie, que leur succès m'a constamment paru douteux et incertain. Il suffira donc d'observer que chaque traitement a été varié suivant la constitution individuelle des malades; et quoique d'après ces traitemens divers quelques-unes aient été guéries, le nombre n'en a

pas été assez considérable pour que l'on puisse en déduire une méthode de traitement, invariable et constante.

On a communément prescrit un émétique au moment de l'invasion , et on l'a fait suivre d'un laxatif, dans la vue de nettoyer le canal intestinal.

Presque toujours on a essayé la saignée , dans l'intention générale de dégorgé le système vasculaire ; mais elle a été constamment contraire , lors même que les malades étoient fortes et pléthoriques : l'effet ordinaire de ce moyen étoit d'affoiblir, et d'accélérer la mort de quelques heures. Les évacuations tentées par l'application des sangsues aux tégumens de l'abdomen , n'étoient pas d'une plus grande efficacité , quoiqu'elles n'occasionassent pas un affoiblissement aussi marqué que les saignées. Il est vrai que ce moyen a quelquefois calmé momentanément les douleurs du bas-ventre , mais jamais d'une manière durable , quoique l'on ait varié l'application des sangsues.

On a aussi fait très-souvent usage des vésicatoires placés sur le bas-ventre : ils n'ont pas eu plus de succès ; car s'ils ont allégé assez promptement les douleurs ,

ils n'ont jamais opéré un mieux-être réel.

J'ai vu, dans un cas particulier, réitérer, sur différentes parties, l'application des vésicatoires, et la malade se rétablir; mais dans d'autres circonstances, l'espoir que l'on avoit conçu de leur efficacité a été complètement vain (a).

L'usage répété des émétiques, d'après la méthode de M. *Doulcet*, étoit accompagné d'inconvéniens manifestes. On conçoit en effet que les secousses répétées qu'occasionne le vomissement, ne peuvent qu'augmenter les douleurs du bas-ventre, puisque la compression, qui se fait alors sur tous les viscères abdominaux, devient plus considérable,

---

(a) Dans l'épidémie qui régna à Naples, on se trouva bien de l'usage des embrocations pratiquées sur le bas-ventre, avec le baume de Salzar. Cette préparation est fort louée en Espagne; et M. *Sarcone* lui-même en vante les bons effets. Ce baume n'est autre chose qu'une teinture spiritueuse d'aloès : je l'ai employée à l'hôpital de Thionville; mais je ne puis rien dire de certain sur son efficacité, parce que les succès que j'ai obtenus pendant que je l'employois, peuvent être considérés comme l'effet des remèdes que, dans le même temps, j'administrais intérieurement. *Note du Traducteur.*

et que les efforts multipliés ne peuvent qu'affoiblir de plus en plus la force vitale (a).

Au commencement de la maladie, lorsque les forces apparentes des malades sembloient en favoriser l'administration, on a employé quelquefois les sédatifs ; tels que la poudre de *James*, et d'autres remèdes antimonialx : on les donnoit seuls, ou bien on les associoit à des cordiaux ou à l'opium ; mais on n'en obtenoit pas non plus le succès désiré. Ils produisoient quelquefois le vomissement ou la diarrhée ; et dans ces cas, il étoit très-difficile et très-rare de pouvoir apporter remède à ces accidens.

J'ai vu employer dans cette maladie l'opium à très-forte dose. On ne peut douter qu'il n'ait éminemment les vertus sédatives, et l'on peut s'en servir utilement pour remplir les indications de ce genre (b).

(a) Ce reproche ne paroît pas fondé, quand on donne l'émétique en très-grand lavage : à un grain, par exemple, sur une pinte de la boisson ordinaire. *Note du Traducteur.*

(b) Dans des circonstances analogues à

La plupart des remèdes dont on fit usage pour prévenir l'inflammation ne réussirent pas, et comme l'extrême foiblesse étoit, dès les premiers instans, le symptôme le plus urgent, on employa aussi le quinquina, le vin, le camphre, et les autres cordiaux (a).

---

celles dont parle le docteur *Clarke*, j'ai fait usage à Thionville de l'opium, associé au kermès minéral, et quelquefois aussi au musc. Je crois que ces remèdes ont souvent contribué utilement à la guérison des malades. Les symptômes étoient cependant si compliqués et si variés, qu'il est difficile de déterminer ailleurs, qu'au lit même des malades, les circonstances dans lesquelles les sédatifs étoient convenables. On trouvera sur cet objet des vues pratiques très-essentiellés dans la troisième partie de l'excellent ouvrage de *Sarcone*; on y verra aussi des observations intéressantes sur le temps auquel il convient d'administrer le quinquina dans les fièvres épidémiques d'une nature putride, ou rhumatismale. *Note du Traducteur.*

(a) Le quinquina convient, non-seulement comme anti-septique, mais encore comme tonique; il remplit, sans en avoir les inconvéniens, les mêmes indications que la noix de galle, dont les effets sont dangereux, lorsque dans les dispositions inflammatoires on en use trop libéralement. Je crois devoir au quinquina la plupart des succès que j'ai obtenus à Thionville; j'y traitai

Je



Je desirerois pouvoir dire qu'on l'a fait avec succès. J'avouerais cependant qu'il me semble qu'on a toujours eu trop tard recours à ces moyens; car lorsque la maladie avoit duré quelques jours, il y avoit déjà dans l'économie animale, ou dans quelques organes, une telle altération, qu'il étoit impossible à l'art d'opérer aucun bien, ou même d'arrêter les progrès de la maladie.

Outre le traitement général, il faut s'attacher à celui des symptômes urgens qui paroissent dans le cours de la maladie; de ce nombre sont le vomissement et la diarrhée. La potion saline de Rivière, prise pendant l'effervescence, passe pour un excellent remède contre le vomissement; je doute néanmoins qu'il soit possible de s'en servir ici efficacement. La quantité d'air qui se dégage pendant l'union de

---

en deux mois plus de deux cents soldats affectés de l'épidémie que j'ai décrite, et j'eus le bonheur de n'en perdre que quatorze. La plus part de ceux qui en échappèrent, eurent des éruptions critiques, du quatorzième au dix-huitième jour de leur maladie, et il survint à plusieurs, pendant leur convalescence, des dépôts à la marge de l'anus. *Noté du Traducteur.*

l'acide avec l'alkali, ne peut qu'augmenter le météorisme.

On s'est servi aussi de fomentations, qui, en engourdissant la peau de l'abdomen, ont un peu soulagé les douleurs; mais leur effet n'étoit pas durable, et communément les malades se trouvoient plus foibles et plus accablées, après en avoir fait usage.

Si dans ces maladies il est des moyens dont on puisse espérer quelques succès, c'est dans le temps de l'invasion, et peut-être au moment même où le pouls commence à s'accélérer, qu'il faut les employer. L'indication curative, la mieux prononcée, me paroît être de diminuer l'excessive irritabilité, ce qu'aucun remède ne produit plus certainement que le quinquina; il faut le donner à des doses aussi fortes que l'estomac peut le supporter; mais il est nécessaire, avant tout, de nettoyer les premières voies par le moyen de l'émétique et d'un peu de *rhubarbe*.

On n'a guère que des preuves négatives des avantages du quinquina dans cette maladie; cependant si l'on rencontroit des malades dont le pouls battît très-vîte, et se rallentît ensuite,

on seroit suffisamment fondé à essayer ce remède ; car, lors même qu'il a été employé inutilement, il ne paroît pas qu'il ait jamais eu de suites fâcheuses. Ne suffit-il pas, en effet, que le quinquina ait pu, dans quelques circonstances, arrêter les progrès d'une si funeste maladie, pour justifier l'emploi qu'on en auroit fait dans des cas où peut-être il n'auroit pas été d'une nécessité indispensable.

Ce que je dois dire au lecteur en faveur de ce remède, c'est que dans le petit nombre de cas où j'y ai eu recours, il a fait cesser la vitesse contre-nature du pouls, détruit la foiblesse, calmé les douleurs du bas-ventre ; qu'il s'est opposé au développement de la maladie ; qu'il en a enfin arrêté les suites dangereuses.

Il faut aussi (et c'est une précaution qu'on ne doit jamais négliger de prendre) s'attacher pendant le travail de l'enfantement, avant et après les couches, à inspirer à ces malades du courage et de la confiance, et à éloigner d'elles, autant qu'il sera possible, toute espèce d'inquiétude et de chagrin. Ces affections de l'ame sont, comme je l'ai déjà fait observer, une des causes qui

contribue le plus puissamment au développement de cette maladie.

J'ai décrit aussi exactement, que je l'ai pu, cette dangereuse maladie, et lors même que je n'aurois pas réussi à en tracer assez distinctement le caractère pour la faire connoître au premier coup-d'œil, et pour mettre sur la voie d'une méthode curative plus heureuse que celle que j'ai indiquée, je me flatte que le peu que j'en ai dit, ne sera pas tout-à-fait inutile dans le cas où elle conserveroit sa tendance à l'épidémie.

*C O N S I D É R A T I O N S  
sur la nature et le traitement du  
rachitis; par M. JACQ. DUPAU,  
médecin à Rieux, et pensionné de  
la ville de Dax en Foix.*

Dans le pays que j'habite (les Pyrénées,) le rachitis est assez commun; mais il arrive rarement que le médecin soit appelé dès le commencement de la maladie, instant où les remèdes pourroient véritablement être efficaces: de-là, sans doute, la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de tirer, des effets qu'ils auroient pu produire, les induc-

tions propres à nous éclairer sur les causes et sur la nature de ce mal.

Si on est ailleurs aussi négligent sur ce point qu'on l'est ici, il ne sera pas aisé de résoudre d'une manière satisfaisante la question que la Société royale de médecine a proposée dans les termes suivans :

*Déterminer par des observations et des expériences, quelle est la nature du vice qui attaque et ramollit les os dans le rachitis, ou la noueure, et rechercher, d'après cette connoissance acquise, si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné.*

Quoiqu'il en soit, la Société royale de médecine desire beaucoup que les gens de l'art communiquent les lumières qu'ils auront acquises sur la nature et le traitement du rachitis. J'ai quelques idées sur ce sujet; je crois qu'elles peuvent être utiles, et c'est pour cette raison que je les publie.

Le relâchement et la flaccidité des chairs, le gonflement des extrémités des os, leur ramollissement et leur facilité à se courber, le gonflement de la tête et de l'abdomen, la pâleur du

visage, les aigreurs de l'estomac, &c. sont les signes qui caractérisent le rachitis; ils prouvent en même temps, d'une manière incontestable, le relâchement extrême et la débilité générale des personnes qui en sont atteintes.

De cet état de foiblesse des solides, doit nécessairement résulter la circulation trop lente des fluides : de-là, des stagnations et congestions dans diverses parties; de-là, la dépravation générale des humeurs, de-là, le développement de l'acrimonie acide, dont elles prennent toutes le caractère; de-là enfin, le ramollissement des os et les divers symptômes qui accompagnent, ou suivent le rachitis.

Ces considérations nous mènent à reconnoître, comme cause productrice de cette maladie, la foiblesse générale des solides; soit qu'il faille la regarder comme héréditaire, ou simplement comme accidentelle, puisqu'elle seule donne lieu au développement de l'acrimonie acide, et celle-ci au ramollissement des os.

Les indications essentielles à remplir sont donc, 1°. de remédier aux accidens qu'occasionne la congestion et la dégénération des humeurs, qui sont

la fièvre hectique, la courbure de l'épine, &c. 2°. de prévenir le retour de ces mêmes accidens en fortifiant les solides.

Parmi les moyens propres à combattre la fièvre hectique, la magnésie blanche, la rhubarbe, l'émétique en lavage, le calomelas, &c. méritent un rang distingué.

Quant à la courbure de l'épine, on a proposé deux moyens, et l'un et l'autre mis en usage par deux hommes habiles, M. *Pott* et M. *Pouteau*, ont produit des effets avantageux; je parle des caustiques et de l'application du coton embrasé. Je donne cependant la préférence à la méthode de M. *Pouteau*, sur celle du chirurgien anglois; je l'ai employée avec succès dans plusieurs circonstances.

Les premiers accidens détruits, il faut s'occuper de fortifier la constitution.

Le quinquina et les autres amers, les préparations martiales et celles de cuivre, les bains froids, &c. sont assurément des toniques fort recommandables; mais, à mon avis, ils n'approchent point de l'efficacité de l'air qu'on respire sur les hautes montagnes.

Dans les vallées où l'air stagnant est alternativement froid et chaud, et toujours humide et sans ressort, la cachexie lymphatique forme le caractère dominant de la constitution des hommes qui le respirent, et parmi eux, le rachitis et les écrouelles sur-tout, sont endémiques.

Dans les vastes plaines au contraire, situées sur les hautes montagnes où l'air pur, sec, vif et élastique, est sans cesse renouvelé par les vents qui y soufflent de toutes parts; le plus grand nombre de ceux qui les habitent sont doués d'un tempérament sec et bilieux, et d'une vigueur inconnue par-tout ailleurs; à moins qu'ils n'aient altéré leur constitution par une nourriture malsaine ou insuffisante, et par des travaux excessifs.

Sur ces lieux élevés, tels que le pays de Sault, les plaines du Capsir et de la Cerdagne, le rachitis est une maladie absolument étrangère; là, les malheureux enfans qui en sont affectés, pourront trouver dans les qualités de l'air qu'on y respire, le moyen le plus sûr de fortifier leur foible constitution, et le bienfait d'une guérison prompte et radicale.



Rien n'empêche néanmoins d'associer à cet excellent moyen les autres secours qu'on peut tirer de l'art de guérir, tels que le quinquina, le fer, les bains froids, &c. remèdes dont on use communément dans le rachitis, et sur lesquels nous jugeons convenable de faire ici quelques réflexions.

Les effets toniques du quinquina et des autres amers, sont, sans contredit, bien constatés ; mais il l'est également, que leur usage trop prolongé, finit par en produire qui leur sont directement opposés. On conçoit en effet que les fibres des organes de la digestion, portées par l'action constante des remèdes au dernier degré de ton dont elles sont susceptibles, doivent par cela même avoir une disposition prochaine à la détente et au relâchement ; cette disposition est d'autant plus grande, que l'on l'emploie plus constamment, et pendant un espace de temps plus considérable, les moyens propres à entretenir artificiellement les forces toniques. Or, dans une maladie chronique, telle que le rachitis, qui exige un traitement très-long, on voit qu'il n'est guère possible de fonder quelque espérance sur l'efficacité de ces sortes de

remèdes, et que leur administration inconsiderée peut, de plus, avoir de grands inconvéniens.

Le bain froid, ou plutôt l'immersion momentanée dans l'eau froide, peut être, dans ce cas, un tonique préférable au quinquina et aux amers en général; mais si elle produit des effets très-salutaires, elle peut aussi faire beaucoup de mal.

Les bains froids sont certainement utiles à ceux qui, ayant été évacués convenablement, et n'ayant point de fièvre, ont des organes intérieurs, doués d'une force assez considérable pour résister à l'impression très-vive qu'excite l'application de l'eau froide sur la peau. Dans le cas contraire, c'est-à-dire, lorsqu'il y a congestion d'humeurs viciées, que quelque viscère du bas-ventre ou tout autre est gravement lésé, et que les forces sont épuisées ou insuffisantes pour repousser vers la circonférence, le torrent des humeurs que l'action de l'eau froide fait refluer dans l'intérieur; on doit s'attendre que les bains froids auront des suites fâcheuses.

Les préparations de fer, quoique mises, avec raison, au nombre des

meilleurs toniques, sont encore d'un usage pernicieux dans les cas de congestion d'humeurs viciées, d'éréthisme, de chaleur fébrile, &c. Elles peuvent même être fort contraires lorsque la disposition du malade sembleroit en permettre l'administration, si on n'a pas l'attention de ne les prescrire qu'à des doses fort inférieures à celles qu'on donne communément.

Il ne peut assurément en être de l'air qu'on respire sur les hautes montagnes, comme des toniques dont je viens de parler; il a sur eux des avantages bien reconnus, et on ne trouvera pas qu'il ait aucun des inconvéniens qu'on leur reproche. Au reste, on ne peut employer les médicamens, proprement dits, que pendant un espace de temps fort limité, parce que leur usage trop prolongé peut être suivi des funestes effets dont nous avons parlé, ou parce qu'ils perdent toute leur efficacité par l'habitude que l'on en contracte, lorsqu'on les prend journellement.

L'air des hautes montagnes au contraire, exerce dans tous les instans, et sans aucune interruption, son action bienfaisante sur tous les organes; il

embrasse toute la surface du corps , pénétre dans les parties les plus intimes et les plus solides , s'identifie avec le fluide vital , communique par-tout sa force élastique et son action constante ; et loin d'épuiser le ressort des organes comme font les différentes substances médicamenteuses dont nous venons de parler , il ajoute à chaque instant à leur force élastique , à leur contractilité , et à cette force expansive , vrai principe de vie , qui règle et dirige tous les mouvemens de l'économie animale.

Qu'on ne s'en rapporte pas , au surplus , à ce qu'a écrit un physicien très-estimable , *M. de Saussure* , sur la difficulté de respirer qu'on éprouve sur les hautes montagnes ; celle qu'il dit avoir ressentie , sur le sommet des Alpes , et qu'il attribue à la grande raréfaction de l'air , n'étoit , si je ne me trompe , que l'effet de la fatigue ; c'est au moins là l'opinion du célèbre *Haller* , qui éprouva souvent ces mêmes difficultés de respirer dans les fréquens voyages qu'il faisoit sur les montagnes les plus élevées des Alpes , où il alloit herboriser.

*M. de Saussure* veut encore expliquer , par cette grande raréfaction de

L'air, le peu de bruit que fait sur ces lieux élevés l'explosion de la poudre à canon ; mais ne suffit-il pas , pour rendre raison de ce phénomène , de considérer que sur les hautes montagnes , l'air agité parcourt un espace immense , sans rencontrer aucun corps solide qui puisse le réfléchir ?

J'habite depuis quelques années une ville située au milieu des Pyrénées , on y trouveroit à peine deux personnes qui n'aient pas été plusieurs fois sur le sommet des montagnes de la plus grande élévation ; toutes m'ont assuré que jamais elles n'y avoient éprouvé la moindre difficulté de respirer , ni aucun sentiment pénible , et qu'elles s'y étoient trouvées , au contraire , plus agiles , plus gaies , et pressées par le besoin de manger. Elles ajoutent même que si l'on prend sur ces hauteurs la moitié plus d'aliment qu'on n'en pourroit prendre dans le vallon , on les digère encore plus promptement et plus facilement ; elles y supportoient aussi plus aisément le vin ; et celui qui est le plus spiritueux , leur sembloit être de la plus inférieure qualité.

Je suis moi-même monté sur les plus hautes montagnes ; et après un mo-

ment de repos, j'y ai toujours respiré délicieusement, et sans la moindre gêne. Je n'ai jamais éprouvé nulle part le sentiment de bien-être, de force et d'agilité, dont je jouissois sur ces hauteurs, et lorsque j'en descendois, c'étoit toujours avec le regret de ne pouvoir, le reste de ma vie, aller y passer la belle saison de chaque année.

On a dit que l'air des hautes montagnes étoit nuisible à quelques constitutions, et qu'il accéléroit la terminaison funeste de certaines maladies : j'ignore quel peut être le fondement de la première de ces assertions ; mais moi, qui exerce la médecine dans une assez grande étendue de pays de montagnes, je puis certifier que les hommes qui les habitent ne sont guère sujets qu'à la pleurésie, aux rhumatismes, et aux autres maladies qui proviennent de la suppression de la transpiration ; danger auquel ils s'exposent fréquemment, en se reposant sur la terre lorsqu'elle est encore humide, ou en buvant de l'eau très-froide, après s'être beaucoup échauffés et excédés de fatigue par des travaux forcés. Ces maladies sont donc absolument indépendantes de l'air qu'on respire sur les hautes montagnes.

Je ne nierai pas relativement à la seconde assertion, que la terminaison funeste de certaines maladies ne puisse être accélérée, parce qu'on respire sur les lieux élevés un air trop vif : je n'ai rien observé cependant, qui puisse me porter à embrasser cette opinion ; mais sur ce point, je crois pouvoir m'en rapporter au témoignage de M. *de Brioude*, médecin, qui, si je ne me trompe, a long-temps vécu dans les montagnes d'Auvergne. Il dit que, d'après des observations sûres et répétées, la durée de la pulmonie (dans la haute Auvergne) est de dix-huit mois à deux ans ; que certainement c'est le ressort de l'atmosphère qui la rend aussi courte, et que les phthisiques de la montagne vivent moins que ceux des vallées.

Je ne pense pas cependant que ces observations puissent être appliquées à toutes les espèces de pulmonie en général, et à leurs différens périodes ; assurément, lorsque quelque viscère, soit de la poitrine, soit du bas-ventre, est depuis long-temps affecté d'une inflammation chronique. Rien en général n'est plus contraire que tout ce qui peut accélérer le mouvement du sang : aussi

dans le cas où quelqu'un ; d'un tempérament sec et très-irritable , seroit attaqué de la pulmonie , ou y auroit une disposition naturelle , il est plus que probable qu'il ne pourroit s'accommoder de l'air qu'on respire sur les hautes montagnes ; mais il en seroit tout autrement , si la phthisie étoit pituiteuse ou scrophuleuse ; et si dès le début de la maladie , ou peu de temps après ; (c'est à dire avant que l'abondance des matières visqueuses , qui engorgent les poumons , les aient trop considérablement endommagés , et avant que la fièvre hectique ait fait de certains progrès ; ) si , dis-je , on avoit alors recours à ce moyen , il est certain qu'on porroit en retirer les plus grands avantages.

En appliquant ce que nous venons de dire de la pulmonie au rachitis , on sent que si l'on attend que le mal ait jeté de profondes racines , et que la fièvre hectique soit invétérée , alors l'air des hautes montagnes sera sans doute préjudiciable ; mais si , au contraire , on a la précaution de corriger et d'évacuer les humeurs viciées dès le commencement de la maladie , et de prévenir ainsi la fièvre hectique ;



il sera très-avantageux de faire transporter, sur les montagnes, les enfans qui sont attaqués du rachitis, ou qui seulement en sont menacés. J'ose promettre que si on leur y fait passer la belle saison sous la direction d'un médecin éclairé, ils obtiendront en peu d'années une guérison assurée, et que bientôt leur tempérament débile se changera en une constitution forte et vigoureuse.

---

*MOITIÉ D'UNE MACHOIRE INFÉRIEURE, détruite par la carie, régénérée; par M. PERCY, docteur en médecine, chirurgien-major des divisions de Flandres et d'Artois, et du régiment de Berry, cavalerie, associé de l'Académie royale de chirurgie de Paris, membre honoraire du collège royal de chirurgie de Nanci, correspondant de la Société royale de médecine, &c.*

C'est une jouissance bien douce pour un observateur de la nature de la voir occupée à réparer et restituer, s'il est

198 MACHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE,  
permis de s'exprimer ainsi, une partie  
dont elle s'est spontanément dépouil-  
lée, ou qui lui a été enlevée par quel-  
que accident. C'est sans doute là une  
de ses plus belles opérations, comme un  
de ses plus grands bienfaits; mais ce  
pouvoir reproductif, si étendu dans  
quelques espèces d'animaux, se borne  
malheureusement aux solides dans l'es-  
pèce humaine, et l'homme jusqu'à pré-  
sent n'en a obtenu que le remplacement  
plus ou moins exact de quelques os  
frappés d'une mort particulière, ou dé-  
truits par les ravages de la carie.

La régénération des chairs dans la  
cicatrisation des plaies, avec perte de  
substance, étoit une supposition que  
les expériences et les démonstrations  
de deux académiciens célèbres, MM.  
*Louis et Fabre*, ont pour jamais ren-  
versée; celle du gland citée par *Jamieson*, étoit une erreur causée par  
l'apparition inespérée de cette partie,  
auparavant ensevelie et perdue dans  
des fongosités avec lesquelles on croyoit  
l'avoir amputée; celle du scrotum, rap-  
portée par *Fabrice de Hilden, Bartholin*, MM. *Quirot, Le Rault, &c.*  
étoit une illusion produite par le dé-  
ploiement successif des tégumens de

cette poche qu'un gonflement inflammatoire avoit tenus entassés sur les côtés, et auxquels le dégorgement de la suppuration avoit enfin permis de recouvrir les organes qu'ils avoient abandonnés; celle de la matrice, déduite de la fécondité subséquente des femmes, à qui on prétendoit l'avoir extirpée, étoit une méprise grossière digne du siècle de *Gradibus*, de *Meischner*, de *Benivenius*, où l'on savoit encore si peu reconnoître les polypes de ce viscère; celle des doigts, des membres, étoit une pure fiction démentie par les observateurs et les naturalistes les plus éclairés. Mais encore que l'homme mutilé ne recouvre pas comme le cancre, entre les mains des enfans, ou comme le limaçon soumis aux expériences de M. l'abbé *Fontana*, les portions de lui-même qu'on lui a retranchées, il s'en faut bien que la nature le délaisse dans toutes les pertes qu'il peut faire; et la renaissance d'une mâchoire inférieure presque toute entière, est un des exemples les plus curieux des soins de son active surveillance.

L'Académie royale de chirurgie a recueilli sur ce fait singulier, quatre

200 MACHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE,  
observations intéressantes ; dans l'une ,  
fournie par M. *Le Guernery*, toute  
l'étendue de l'os maxillaire , depuis sa  
division en apophyses condyloïde et  
coronoïde , du côté droit , jusque entre  
la première et la seconde des dents mo-  
laires du côté gauche , étoit tombée à  
une femme , à la suite d'une salivation  
des plus considérables. Un vide aussi  
considérable fut rempli au bout de deux  
mois ; et ce qui étonna justement l'ob-  
servateur , c'est qu'aucun des muscles  
qui avoient leur attache à cette éten-  
due de mâchoire , ne perdit ses fonc-  
tions ; ensorte qu'après sa guérison , la  
femme ouvrit aussi-bien la bouche , et  
mangea avec la même facilité qu'au-  
paravant.

Dans une autre , communiquée par  
M. *Belmain* , les deux tiers du même  
os s'étant séparés chez la femme d'un  
cloutier de Nevers , après une affection  
scorbutique aux gencives , il se fit , non  
une reproduction aussi manifeste que  
dans le cas précédent , mais une sorte  
de coalition des parties molles restan-  
tes , avec le suc osseux qui vint s'y mê-  
ler ; ce qui combla la brèche en assez  
peu de temps.

Dans la troisième , il n'étoit resté à

un jeune nègre, de toute la mâchoire inférieure, que l'arc qui forme le menton, et soutient les dents incisives. M. *Walker*, chirurgien en Amérique, en avoit extrait les deux branches montantes avec les apophyses qu'elles supportent; cependant cette énorme déperdition fut bientôt remplacée, et la santé n'en éprouva aucune altération, ni la mastication aucune gêne. Cessé que ces précieux ont été confiés, dans le temps, par M. *Else*, chirurgien-major de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, à M. *Chopart*, toujours empressé à porter un regard curieux et éclairé sur tout ce qui peut servir aux progrès d'un art qu'il cultive avec autant de gloire, que de succès.

La dernière est empruntée de *Raygerus*. Ce médecin avoit eu occasion de la faire en passant par Bourges, pour s'en retourner à Presbourg, sa patrie, après avoir étudié à Paris la chirurgie et l'anatomie. Une femme octogénaire, qui en est le sujet, après une longue fluxion à la mâchoire inférieure, s'étant aperçue un jour que la moitié droite de cet os vacilloit, la retira elle-même, et survécut encore plusieurs années à cet accident. Malgré la pénurie des

202 MACHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE,  
sucs osseux, naturelle à cet âge, on n'en  
remarquait ensuite que difficilement les  
traces.

Ces observations ne sont pas les seules  
qui existent. J'en ai découvert d'autres  
qu'il est bon de faire connoître avant  
d'exposer celle qui m'est particulière.  
De pareils cas sont trop rares, pour ne  
pas chercher à en rassembler le petit  
nombre, qui se trouve épars dans les  
auteurs.

*Oetheus* dit avoir vu une petite fille,  
à peine âgée de douze ans, à qui un  
chirurgien d'*Euschat* avoit extrait  
toute la mâchoire inférieure, affectée  
de pourriture et de carie, et chez  
laquelle cet os avoit été remplacé par  
une substance si dure, qu'elle tenoit  
parfaitement lieu de dents, et n'opé-  
roit pas moins bien la trituration des  
alimens. *Vide Schenckii, obs. lib. I;  
observ. iij, de maxillis.*

On lit dans les Mémoires de l'Aca-  
démie de Suède, ann. 1757, vol. xviii,  
trimestre 1, l'histoire consignée par  
*Charl. Aug. Ekeberg*, d'une mâchoire  
cariée, également emportée toute en-  
tière à un enfant de six ans, qui avoit  
essuyé une petite vérole de l'espèce la  
plus grave, et à la place de laquelle

il en étoit revenu une autre au bout de six semaines, *novum os renatum est.*

*Decker* a fait dessiner la portion de mâchoire qu'avoit perdue, par un ulcère rongé et scorbutique, un enfant de dix ans, dont il avoit lui-même dirigé le traitement. En voyant le dessin qu'on en a fait, on juge qu'il ne dût rester que l'apophyse montante du côté gauche, et néanmoins l'enfant guérit, et n'eut d'autre incommodité que de ne pouvoir ouvrir la bouche, ni articuler aussi aisément qu'il le faisoit avant sa maladie. Voici les principaux détails de cette cure.

*Puer decimum annum agens plurimum lacticiniis usus, scorbutum vulgaribus symptomatibus concomitantibus, contraxit, simulque tandem ulcus oris, nomen dictum, adeo ingens, ut omnes adstantes brevi ipsum morituum putarent, ... quibus diligenter adhibitis, in dies genarum et labiorum durities ac tumor, fœtor, putredo, &c. minuebantur; dentes penè omnes ex maxilla inferiore decidebant aut tollebantur à chirurgo, ... tandem post tertium mensem, ultra dimidiam maxillae*

204 MACHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE ,  
*inferioris partem valde cariosam ,  
nigram, levi cum haemorrhagia, ipse  
chirurgus perterritus omnium sum-  
ma cum admiratione extraxit. Ex  
quo praeter omnium expectationem  
curatus fuit miser hic puer, ... sed  
quod mirandum magis, paucem, car-  
ues et similia denuò comedere po-  
test ; non tamen os aperire , aut  
verba tam articulatum proferre ut  
antea. (Exercitationes pract. p. 582).*

Enfin, *Felix Platerus*, observ. lib. 2,  
pag. 397, et quelques autres observa-  
teurs nous ont transmis des guérisons  
analogues, mais dans lesquelles les frag-  
mens détachés de la mâchoire n'ont  
point été assez considérables pour pou-  
voir y admirer, comme dans celles qui  
viennent d'être mentionnées, les res-  
sources et l'activité que déploie la na-  
ture dans la circonstance qui nous  
occupe. Au reste, et il est, sans doute,  
inutile de le dire, l'os maxillaire n'est  
pas le seul qui soit susceptible de régé-  
nération ; si toutefois on peut appeler  
ainsi la substitution d'un cal inorga-  
nique, que la nature jette, pour ainsi  
dire, en moule dans le vide que laisse  
par sa chute l'os primitif. On connoît  
celle



celle d'une moitié de *tibia*, rapportée par *Ruisch*, celle d'un *cubitus* et de plusieurs *fémurs*, citée par *Job* à Méckrem, celle d'une clavicule, présentée à l'Académie royale de chirurgie par MM. *Dangerville et Moreau, &c.* J'ai moi-même retiré un péroné, dans toute sa longueur, de la jambe d'un jeune mendiant, que M. *de Rieux*, notre ancien colonel, avoit placé à ses frais à l'infirmerie du régiment; et cet os, dont les deux tiers sortirent par un ulcère fistuleux situé au-dessous de la malléole externe, et le reste, par un pareil ulcère placé au milieu de la jambe, fut réparé en assez peu de temps sans difformité, ni claudication. Beaucoup de praticiens auroient de semblables faits à produire. M. *Ferrière*, établi à Mouy en Beauvoisis, chirurgien recommandable sous toutes sortes de rapports, m'a fait voir ces jours passés une longue portion d'*humerus* avec sa tête, et la gouttière bicipitale encore bien distincte, dont il a fait l'extraction à un villageois, qui aujourd'hui est aussi fort et aussi libre de ce bras qu'il l'ait jamais été; mais il est temps d'en venir à l'observation que j'ai promise, et de mettre fin à des préliminaires qu'on

206 MÂCHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE,  
me reprochera peut-être d'avoir pous-  
sés trop loin.

Sur la fin du mois de mars de cette année, le nommé *Louis Justice*, habitant du Plessis-Bryon, village à une lieue et demie de Compiègne, un des quartiers actuels de notre régiment, me fut adressé par M. *Richard*, chirurgien de l'hôtel-dieu de cette ville, et d'un mérite très-distingué : il se trouvoit alors incommodé lui-même, et ne pouvoit, par cette raison, se charger d'aucun malade ; cet homme âgé d'environ trente-six ans, portoit depuis huit mois, et à la suite d'une douleur de dents qu'il avoit cherché à calmer par les remèdes les plus âcres, deux fistules au menton, desquelles découloit une sanie abondante ; il avoit les gencives de la mâchoire inférieure couvertes d'épulies ulcéreuses, lesquelles répandoient une odeur infecte, et n'avoient été pansées, jusqu'à ce moment, que par le maréchal-ferrant du lieu, comme cela ne se pratique malheureusement que trop dans les campagnes. Si l'on enfonçoit un stilet dans les chairs fongueuses qui recouvroient la mâchoire, on en touchoit l'os à nu, et l'on rencontroit en plusieurs endroits

des solutions de continuité, qui permettoient à l'instrument de passer outre. Si on l'introduisoit par des ouvertures fistuleuses, dont chacune correspondoit à un trou mentonnier, il la traversoit obliquement, et venoit sortir à la racine de la dernière molaire du côté opposé. En maniant le menton, on sentoit une crépitation qui ne pouvoit laisser de doute sur l'existence d'une carie profonde, et sur les fragmens nombreux qu'elle avoit déjà séparés. Les dents incisives ne tenoient plus qu'à la gencive, une des canines chanceloit aussi; les trois premières molaires à gauche, obéissoient aux seuls mouvemens de la langue; toutes celles du côté droit remuoient ensemble, avec le morceau de la mâchoire dans lequel elles étoient enchassées. C'étoit une de ces dernières qui avoit tant fait souffrir le malade; mais il la désignoit si obscurément, et la carie étoit tellement cachée, que je ne pus la reconnoître. Je commençai par enlever, tant avec les ciseaux courbes sur leur plat, qu'avec le bistouri, le plus qu'il me fut possible de ces tubercules fongueux, et de ces épulies qui grossissoient la gencive, et remplissoient l'intervalle qui

208 MACHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE,  
devoit la séparer de la lèvre. Le sang,  
qui sort toujours après une telle abs-  
cision, m'empêcha d'aller plus loin ce  
jour là. Le lendemain je retirai sans  
peine avec l'incisive, la canine et la  
première molaire droites, tout le frag-  
ment alvéolaire où ces dents étoient  
implantées. Ce vide m'ayant mis à  
portée de m'assurer de l'étendue et de  
la direction des pièces que j'avois en-  
core à extraire ; je fis d'un trou men-  
tonnier à l'autre, une incision dans la-  
quelle se trouvèrent compris plusieurs  
orifices fistuleux, desquels sourdoit un  
pus carieux d'une puanteur insupporta-  
ble ; je fis sortir par ce moyen, après de  
légers ébranlemens, et après la section  
de plusieurs attaches que je reconnois-  
sois à mesure que l'exérèse avançoit,  
toute l'épaisseur de la portion d'os, sur  
laquelle repose la houppe carrée du  
menton. Le sang ayant jailli avec for-  
ce, je fus obligé d'en demeurer là, et de  
remettre la suite de mon opération à  
un autre jour. Le lendemain, j'amenai,  
en tirant de haut en bas, la pièce qui  
soutenoit les trois autres dents incisives  
et la canine gauche, mais sans que ces  
dents la suivissent ; elles étoient rete-  
nues par un collet de la gencive qui

étoit encore assez fort, et je crus devoir les laisser. J'enlevai ensuite, du même côté, un morceau d'os très-irrégulier et très-long, lequel s'étendoit postérieurement en pointe, presque jusqu'à l'angle de la mâchoire, dont il formoit la base, et montoit antérieurement à la hauteur du trou mentonnier, où il s'arrêtoit, portant en deça, une foible empreinte de l'extrémité de la racine de la première molaire, mais laissant intactes les alvéoles des molaires suivantes: enfin, il partit du côté droit, après quelques débridemens, toute cette portion en losange, comprise entre les lignes obliques qui marquent la naissance de l'apophyse coronôide, et celle que l'on tireroit de la seconde molaire, vers la symphise du menton, excepté la lame osseuse, qui ferme par derrière les alvéoles des deux dernières molaires, lesquels restèrent attachées et suspendus à cette lame, les autres ayant suivi le séquestre. C'étoit par la troisième de ces dents qu'avoit commencé le ravage, quoiqu'elle ne fût que médiocrement cariée, ainsi que je pus facilement m'en assurer après son déplacement; mais elle avoit été irritée par des moyens si violens,

210 MACHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE,  
qu'il en étoit résulté une inflammation générale de la gencive, à laquelle on avoit encore opposé des remèdes aussi dangereux; de sorte que l'engorgement ayant été porté à son comble, il s'étoit formé des foyers gangréneux, qui, à leur tour, avoient été traités avec aussi peu de ménagement. Ces foyers s'étoient multipliés; le pus avoit réagi sur l'os qui n'avoit déjà que trop participé au commun désordre. De-là, une carie aiguë, promptement destructive, qu'il ne faut pas confondre avec la nécrose qui n'est qu'une mort lente, une désorganisation froide, une atrophie tardive de l'os, laquelle est marquée par la sécheresse, la blancheur matte, et le rapetissement des pièces qu'elle a continué d'isoler.

On voit par ces détails, que tout le centre de la mâchoire avoit été emporté, qu'il n'existoit plus de cet os que les apophyses, à l'une desquelles seulement, tenoit encore une portion du *processus* alvéolaire. Les dents qui n'étoient pas tombées avec les débris osseux, flottoient sans appui. Le menton n'étant plus soutenu, formoit une sorte de bourse mobile et pendante, qui donnoit au malade, sur-tout lors-

qu'il essayoit de remuer le reste de sa mâchoire, un aspect tout-à-fait singulier.

Les trous fistuleux dont j'ai parlé précédemment, servirent d'égoût au sang, au pus et à la salive, qui inondoient sans cesse les parties, et dont, sans cette issue, il m'eût été difficile de les délivrer. Quand je voulois les déterger, j'injectois une décoction vulnéraire miellée, qui, revenant aussitôt par ces trous, balayoit et entraînoit tout ce qui se trouvoit d'impur. Je remplissois ensuite les vides, (mais sans exercer de compression) avec des bourdonnets imbibés de la même liqueur. Je plaçois des plumaceaux entre la gencive et la lèvre, et soutenois le menton avec une fronde. Tels ont été, à quelques modifications près, les pansemens que j'ai employés pendant la durée de cette cure.

On sera bien étonné d'apprendre que la plupart des dents restées après le départ des pièces d'os, ont recouvré leur première solidité, quoique dépourvues d'alvéoles et de vaisseaux. J'avois d'abord désespéré d'en conserver aucune, tant il m'étoit difficile de leur donner une certaine assiette à travers

212 MACHOIRE DÉTR. PAR LA CARIE,  
des chairs qui n'en avoient point elles-mêmes. Cependant la première molaire gauche, deux incisives, et les deux dernières molaires droites, se sont à la longue trouvées enchassées dans la gencive épaisse, et au milieu de la *pâte* osseuse qui est venue se confondre avec elle ; de sorte que sans recevoir de nourriture, sans jouir d'aucune vie, elles rendent aujourd'hui les mêmes services qu'elles avoient rendus autrefois. C'est ainsi qu'une dent étrangère, transplantée d'une bouche dans une autre, reprend de la stabilité par le resserrement seul des parties environnantes, et non par une greffe particulière ; c'est-à-dire, par la coadunation de ses vaisseaux déchirés avec les petits tronçons vasculaires qu'a laissés dans l'alvéole la dent naturelle.

Les fistules se sont cicatrisées d'elles-mêmes, au bout d'un mois. C'est alors seulement, que la gencive et la membrane intérieure de la bouche, jusque là affaissées l'une sur l'autre, ont commencé à s'écarter pour faire place au suc osseux qui y affluoit. Il s'est établi de distance en distance des noyaux calleux, qu'ont successivement enveloppés d'autres noyaux, lesquels se



sont propagés peu à peu vers les angles de la mâchoire, et n'ont bientôt plus offert qu'une masse continue, d'abord informe, boursoufflée et mollesse; mais qui ensuite s'est façonnée, endurcie, et réduite à une épaisseur fort peu au-dessus de celle de l'ancien os. Le menton s'est relevé, mais pas complètement; il a perdu la fossette dont il étoit marqué; il s'est arrondi, est resté de près de quatre lignes plus allongé qu'il ne l'étoit avant, et s'est porté tant soit peu de gauche à droite; ce qui ne défigure cependant aucunement le sujet. La peau joue à peine sur cette mâchoire nouvelle, principalement à sa base qui est très-distincte; elle semble faire corps avec elle, ce qui pourtant ne nuit point à la liberté du mouvement des lèvres, ni à l'étendue habituelle de l'ouverture de la bouche; ouverture qui ne pouvant être opérée que par le *peaucier*, le digastrique, le mylo-hyoïdien, le genio-hyoïdien, abaisseurs ordinaires de la mâchoire inférieure, prouve que ces muscles qui avoient leur insertion à l'os primitif, en ont retrouvé une équivalente au nouveau.

Au surplus; notre homme n'a pas

gardé le lit un seul jour. Il est constamment venu se faire panser à Compiègne, et a vécu de soupes, de bouillies et de panades, jusqu'au moment où ses dents ont été assez affermies pour vaquer à la mastication dont elles s'acquittent maintenant on ne peut mieux.

MM. *Bida* et *Haté* médecins, et MM. *Richard* et *Ferrière*, chirurgiens, confrères, de l'estime desquels je m'honore autant que j'ai de plaisir à louer leurs talens, connoissent le malade et la maladie qui ont donné lieu à cette observation.

---

(\*) *PLAIE D'ARME-A-FEU dans la bouche ; observation par M. MANOURY, chirurgien de l'hôtel-dieu de Paris.*

Le 18 décembre 1789, à onze heures

---

(a) Nous tenons notre promesse, en con-  
signant dans le *Journal de médecine, de  
chirurgie et de pharmacie*, les deux observa-  
tions suivantes : elles sont extraites du *Jour-  
nal de chirurgie*, (tom. 1<sup>er</sup>, page 8 et 18.)

et demie du soir, M. *Desault* fut appelé, rue Coquéron, pour un jeune homme qui s'étoit tiré un coup de pistolet dans la bouche. L'aspect de ce blessé avoit quelque chose d'effrayant : couché dans son lit, baigné dans le sang qui couloit des lèvres et des joues déchirées, et qui sortoit en abondance des fosses nasales, il exprimoit, par ses pleurs et ses soupirs, le repentir le plus sincère et le plus attendrissant. Il s'étoit passé à peine une heure depuis cet accident, et il y avoit déjà un gonflement considérable à la face. L'intérieur de la bouche étoit noirci par la fumée et les grains de poudre. La moitié droite de la langue étoit déchirée par lambeaux, et brûlée. Il y avoit une fracture dans le corps de la mâchoire inférieure, entre la dent canine et la première dent molaire du côté droit. Le fragment

---

Nous extraïrons de même, de tous les écrits périodiques relatifs à l'objet de notre Journal, qui paroissent ou qui paroîtront, tous les bons articles que nous y distinguerons; nous nous permettrons quelquefois de les abrégér, mais sans en altérer le sens, ni en retrancher rien qui soit essentiel. Nous y joindrons aussi des notes ou des réflexions, lorsque nous le croirons utile.

droit étoit placé derrière le gauche, et chevauchoit sur celui-ci de plus de six lignes. Toutes les dents d'ailleurs, ainsi que les arcades dentaires et alvéolaires supérieures, étoient dans la plus parfaite intégrité ; mais il y avoit à la voûte du palais, vers la partie postérieure et droite, un trou où l'on auroit pu aisément placer le pouce, avec une déchirure au voile du palais.

Pour s'assurer de l'étendue du mal, M. *Desault* porta une sonde de femme par l'ouverture de la voûte du palais, et l'introduisit le plus avant qu'il lui fut possible, et dans toutes sortes de directions. Cet examen ne lui ayant fait reconnoître aucune communication dans le crâne, lui donne quelque espérance de guérison : cependant, il restoit à découvrir ce qu'étoient devenues les trois balles, dont le malade annonçoit que son pistolet étoit chargé. Elles n'avoient point été senties dans les recherches qu'on venoit de faire ; le malade faisoit entendre, par ses signes, qu'il ne les avoit point avalées. On ne les trouvoit point dans ses vêtemens, ni dans le sang qu'il avoit rendu ; elles pouvoient avoir été arrêtées, et être cachées dans les cellules ethmoïdales,

dans les sinus sphénoïdaux, &c.; mais une circonstance qui pouvoit rassurer un peu sur le sort du blessé, c'est qu'on ne remarquoit d'ailleurs aucune altération dans les fonctions du cerveau.

Il étoit urgent d'arrêter le sang qui couloit en abondance par le nez et par le trou de la voûte du palais. Dans cette vue, on tamponna les fosses nasales avec des bourdonnets de charpie; cela fait, on essaya de ramener au niveau les deux fragmens de la mâchoire inférieure; mais le gonflement rendit cette tentative infructueuse. On se contenta d'appliquer sur les joues, sur le menton et la partie postérieure du cou, des compresses trempées dans l'eau végétominérale: on recommanda de les humecter souvent, et l'on prescrivit pour gargarisme, de l'eau de guimauve. Le gonflement augmenta beaucoup pendant la nuit. Le lendemain, la déglutition étoit douloureuse et très-pénible; et comme le gonflement alloit toujours croissant, elle devint impossible le second jour.

Quelque alarmante que pût paroître cette position, M. *Desault*, rassuré par son expérience, ne perdit pas l'espoir de guérir ce malade. Jugeant inu-

tiles les bourdonnets de charpie dont il avoit rempli les fosses nasales ; il les retira ; il introduisit ensuite par la narine gauche une grosse sonde de gomme élastique garnie de son stylet , courbé comme le sont les algales ordinaires ; il l'enfonça jusque dans la partie moyenne et postérieure du pharynx , puis il retira le stylet d'une main , tandis qu'il soutenoit et fixoit avec l'autre la sonde , qu'il poussa ensuite plus avant , afin de l'engager dans l'œsophage ; mais au lieu de suivre cette voie , la sonde entra dans le larynx ; on en fut averti par une espèce de gargouillement , et par l'agitation de la flamme d'une chandelle présentée à son ouverture (a). On retira la sonde jusqu'à ce qu'elle fût dégagée du larynx ; on l'enfonça de nouveau ; elle pénétra jusque dans la

---

(a) Cette déviation est fréquente ; il est même rare qu'on parvienne la première fois dans l'œsophage. Au reste , l'inconvénient n'est pas grand : il est facile de le reconnoître , non par la vive douleur et la toux convulsive , comme on l'a supposé (car ordinairement ni l'un ni l'autre n'ont lieu , et les malades en paroissent même peu incommodés ) , mais par l'épreuve de la chandelle.

partie inférieure du pharynx et dans l'œsophage ; ce que l'on n'obtient quelquefois qu'après plusieurs tentatives semblables. On s'assura que cette sonde n'étoit plus dans le larynx , par l'immobilité de la flamme de la chandelle. Elle fut fixée à l'extérieur avec un fil qui en embrassoit l'extrémité par plusieurs nœuds circulaires , et dont les deux bouts furent entortillés sur des épingles attachées de chaque côté au bonnet du malade. M. *Desault* y poussa aussitôt , avec une seringue , environ quatre onces de tisane de chiendent édulcorée avec le sirop de limon , et montra à la garde-malade la manière de faire cette injection ; ce qu'elle a toujours exécuté avec facilité. A l'aide de cet instrument , on put donner sans peine , au malade , la quantité de tisane et de bouillon qu'exigeoit son état. Il étoit averti du besoin de les prendre , non par la sensation ordinaire de la faim et de la soif , mais par une foiblesse et des tiraillemens particuliers qu'il éprouvoit dans la région épigastrique , et auxquels succédoit aussitôt une sensation contraire , lorsqu'il avoit satisfait à ce besoin. Les boissons passaient dans l'œsophage et l'estomac ,

sans causer aucune répugnance , ni exciter aucun soulèvement.

Le troisième jour, la fièvre et la chaleur étoient assez fortes ; l'intérieur de la bouche étoit rempli de flocons ou portions d'escarres , qui , continuellement abreuvées par la salive et les gargarismes , s'étoient détachées en partie , et flottoient dans cette cavité.

Le quatrième jour , la suppuration commençant à s'établir , entraîna plusieurs de ces débris ou lambeaux , dont quelques-uns tenoient encore à la langue. On prescrivit pour gargarisme , l'eau d'orge avec le miel rosat. Jusqu'alors le gonflement avoit toujours augmenté , et il étoit tel à cette époque , que l'arrière-bouche paroissoit entièrement fermée , et qu'il auroit été de toute impossibilité d'y faire passer la moindre substance , soit solide , soit liquide ; mais l'on étoit fort tranquille à cet égard , depuis que la sonde servoit de supplément à ce passage , sans que le malade en fût aucunement incommodé.

Le septième , le gonflement parut un peu diminué ; la fièvre étoit moindre , la suppuration de l'intérieur de la bouche abondante , le pus grisâtre et



fétide ; ce qui rendoit nécessaire l'usage fréquent du gargarisme.

Le quinzième , la tuméfaction des joues et de la bouche étoit presque entièrement dissipée. M. *Desault* , qui voyoit avec peine que la fracture de la mâchoire inférieure n'avoit pu encore être réduite , se livra à de nouvelles tentatives pour en faire la conformation ; mais ses efforts furent inutiles. L'état du blessé s'amélioroit d'ailleurs de jour en jour ; la sonde ne le fatiguoit point ; on soutenoit ses forces par de bons consommés.

Du quinze au vingt , il ne se passa rien de remarquable. La bouche , à cette époque , étoit bien détergée , et déjà plusieurs des endroits qui avoient été ulcérés , étoient cicatrisés. Le voile du palais déchiré , s'étoit réuni : il y avoit toujours un trou à la voûte. La sonde ne paroissant plus nécessaire , on la retira , et le malade essaya de prendre un bouillon ; mais la perte de la moitié de la langue , les cicatrices de l'intérieur de la bouche , les brides qu'elles formoient , l'ouverture qui étoit à la voûte du palais et le défaut d'habitude , rendirent la déglutition difficile. Le blessé trouvoit bien plus com-

mode l'usage de la sonde ; il pria de la lui conserver encore quelques jours , et la porta jusqu'au trentième de son accident : il eut même désiré de la garder plus long-temps ; mais l'assurance qu'on lui donna que la gêne qu'il éprouveroit dans les premiers jours , diminueroit bientôt ; les dangers qu'on lui fit entrevoir de garder toujours un régime aussi sévère , la privation qu'il s'imposoit des sensations du goût , et l'espoir d'en jouir encore , le désir de parler ; ce qu'il ne pouvoit faire avec la sonde , le déterminèrent enfin à la laisser retirer.

La déglutition fut difficile pendant plusieurs jours ; elle devint plus aisée par la suite. La prononciation fut aussi d'abord embarrassée et très-pénible ; les sons qu'il rendoit étoient difficilement articulés , confus et nasillards. Quant au déplacement des deux fragmens de la mâchoire inférieure , il étoit beaucoup moindre qu'immédiatement après l'accident ; mais l'un dépassoit encore le niveau de l'autre d'environ deux lignes : les surfaces fracturées n'étant pas dans un contact immédiat , et se trouvant continuellement abreuvées par la salive , n'avoient pu

se souder entre elles. On tenta de nouveau la conformation ; mais ce fut en vain , et cette fracture fut abandonnée aux seules ressources de la nature.

Le malade resta à Paris encore un mois , après qu'on lui eut ôté la sonde , et il retourna ensuite dans sa famille , avec les tristes marques de son désespoir. A cette époque , il avoit sur la joue droite trois cicatrices qui se réunissoient vers la commissure des lèvres ; elles étoient les suites des déchirures qu'avoient produites , dans ces parties , l'explosion de la poudre. La mâchoire inférieure n'étoit pas encore consolidée ; les pièces fracturées conservoient toujours un peu de mobilité , mais leur chevauchement avoit beaucoup diminué ; il n'étoit plus que d'environ une ligne , et les pièces sembloient même n'être retenues , dans leur déplacement , que par la première petite molaire du côté droit qui s'étoit déjetée en dedans. On conseilla au malade de la faire arracher , et on lui fit espérer que cet obstacle levé , la nature rameneroit insensiblement les parties déplacées dans leur vraie situation.

Quant à la voûte du palais , on n'y apercevoit plus qu'une petite fente ,

dont l'obturation paroïsoit prochaine. Le blessé avoit recouvré en partie le sens du goût ; et quoique la mastication se fit encore difficilement, cependant il se nourrissoit d'alimens solides, et il pouvoit mâcher des croûtes de pain ; il avoit beaucoup de peine à parler, et il ne prononçoit distinctement qu'en mettant des lunettes, qui produisoient un resserrement des ailes du nez. Ce jeune homme avoit été d'ailleurs très-exact à suivre, pendant son traitement, le régime qui lui avoit été prescrit.

---

*Cette observation est suivie de réflexions sur les avantages des sondes de gomme élastique dans les cas où la déglutition et la respiration sont difficiles, ou impossibles. Ainsi M. Desault en conseille l'usage dans les blessures du pharynx, dans le tétanos, la rage, l'atonie, et la paralysie des muscles de cette partie et de ceux de la langue, &c. dans les maladies qui affectent les voies de la respiration, toutes les fois que l'obstacle est au-dessus des bronches, comme dans le dépôt de l'intérieur du larynx, avec affection des carti-*

*lages, dans certaines fistules et dans les plaies de ces parties, &c.*

---

*FRACTURE DU CRANE, avec enfoncement, guérie sans l'application du trépan; observation par M. GORRÉ, chirurgien de l'hôtel-dieu de Paris.*

*Jos. Gauthier*, natif de Besançon, âgé de vingt-trois ans, d'une bonne constitution, fut trouvé sans connoissance et baignant dans son sang, le 17 octobre 1790, au bas d'une fenêtre qu'il avoit coutume d'escalader lorsqu'il se retiroit tard, et qu'il trouvoit les portes fermées. Le chirurgien de la Villette où cet accident étoit arrivé, désespérant du malade, se contenta de lui faire une saignée du bras, et d'engager les personnes qui s'intéressoient à son sort, de le faire transporter à l'hôtel-dieu. Ce qu'elles firent aussi-tôt.

A son arrivée, le malade étoit assoupi, sans connoissance; il rendoit du sang par le nez, et principalement par l'oreille gauche. Toute l'habitude du corps étoit froide, le visage pâle, le pouls petit et concentré.

Après avoir rasé la tête, on y aperçut plusieurs contusions, dont une plus considérable que les autres, étoit située vers la partie antérieure et inférieure du pariétal gauche. Elle étoit déprimée dans son milieu, et tuméfiée dans la circonférence. De quelque manière qu'on la comprimât, on ne sentoit ni mobilité, ni crépitation ; ce qui fit suspendre le jugement sur l'état du crâne.

Par l'examen des autres parties du corps, on découvrit à la partie moyenne de la clavicule du côté gauche, une fracture transversale et sans chevauchement.

M. Desault fit couvrir la tête d'un cataplasme émollient, et se contenta de maintenir la fracture de la clavicule, en plaçant entre la poitrine et le bras un coussin disposé en forme de coin, dont la partie la plus épaisse répondoit à l'aisselle, et la plus mince à la partie inférieure de l'humérus. Il rapprocha le bras du tronc, et le maintint dans cette position, au moyen d'un bandage de corps qui embrassoit aussi le coude, et tendoit à relever le bras et le fragment huméral de la clavicule ; tandis qu'il fixa en bas le fragment

sternal au moyen d'une compresse longue, placée obliquement sur la fracture, et attachée, en arrière et en devant, au bandage de corps. Le malade fut mis à la diète; il fut saigné du bras, et on lui donna une tisane de chien-dent avec l'oxymel.

Le lendemain matin, il étoit mieux, le cataplasme sur la tête fut continué: on fit au malade une saignée du pied. Le soir, la connoissance lui étoit un peu revenue.

Le troisième jour, le gonflement qu'avoit produit la contusion étant diminué, on reconnut un enfoncement au crâne, dont le rebord antérieur étoit plus élevé que le postérieur. Cet enfoncement étoit circulaire, et pouvoit avoir deux pouces et demi de diamètre. Il se terminoit, en devant, à la partie inférieure du bord demi-circulaire coronal; en haut, dans la partie inférieure du pariétal, et en bas, dans la portion écailleuse du temporal.

Les suites toujours malheureuses de l'application du trépan dans l'hôtel-dieu, détournèrent M. Desault de pratiquer cette opération, et il n'eut qu'à s'applaudir de ne l'avoir pas faite. Comme le malade étoit foible, on ne jugea

pas à propos de répéter la saignée, on se borna à lui donner un lavement. Dès ce jour, il balbutia quelques mots, et témoigna par ses gestes qu'il entendoit ce qu'on disoit autour de lui.

Les jours suivans, il articula avec plus de facilité ; mais il ne répondoit encore que par monosyllabes à ce qu'on lui demandoit. On ne changea rien au traitement. La fracture de la clavicule étoit bien contenue ; l'empâtement des parties qui recouvroient la fracture du crâne étoit presque dissipé, et les autres accidens diminueoient d'une manière sensible.

Le septième, le malade, qui avoit été tenu à la diète jusqu'à ce moment, prit quelques alimens légers, et les mangea avec beaucoup d'appétit. Le goût, l'odorat et le tact, étoient dans l'état naturel ; mais la vue étoit affoiblie et les pupilles dilatées, sur-tout celle du côté gauche : l'ouïe étoit fort dure, mais beaucoup moins le matin que le soir.

Parmi les facultés intellectuelles, la mémoire étoit la plus lésée : le malade ne pouvoit plus se ressouvenir du nom de son pays : du reste, il n'éprouvoit aucune



aucune douleur, ni de la fracture du crâne, ni de celle de la clavicule. On continua le même traitement. Les lavemens, qui avoient été donnés jusqu'à ce jour, furent supprimés.

Le dixième jour, il se leva, et se promena dans la salle.

Le quatorzième jour, il descendit sur le pont, (qui est la seule promenade qu'aient les malades de l'hôtel-dieu,) ce qu'il fit ensuite tous les jours.

Le vingtième, on ôta l'appareil de la fracture de la clavicule qui étoit parfaitement consolidée, et n'offroit aucune difformité.

La mémoire se rétablissoit de jour en jour, l'ouïe devenoit plus délicate, la vue plus forte; les pupilles étoient encore plus dilatées que dans l'état naturel. Cependant l'enfoncement du crâne étoit toujours le même, et on ne s'apercevoit pas que les pièces de l'os fracturé se fussent relevées.

Ce blessé sortit de l'hôtel-dieu le 27<sup>e</sup> jour après son accident. Il se présenta, avant sa sortie, dans l'amphithéâtre, où fut lue cette observation, en présence des élèves qui suivent les cours de chirurgie-pratique de M. Desault:

ils virent et reconnurent tous, par le tact, l'enfoncement du crâne.

Cet homme est revenu au bout de trois semaines dans le même amphithéâtre. Il jouissoit alors de la meilleure santé; il avoit parfaitement recouvré l'usage de ses sens; sa mémoire étoit aussi bonne qu'avant sa blessure; les pupilles n'étoient guères plus dilatées que dans leur état ordinaire, excepté celle du côté gauche; l'enfoncement étoit aussi considérable que le jour de sa sortie.

---

---

*RECHERCHES ANATOMIQUES  
sur l'action des vaisseaux lym-  
phatiques, conservée long-temps  
après la mort ; par M. LOUIS  
VALENTIN, second chirurgien-  
major, professeur de chirurgie au  
régiment du Roi, infanterie, et  
docteur en médecine (a).*

Nous avons lu dans le Journal de médecine du mois de septembre 1790, pag. 409, le résultat des expériences de M. Des Genettes, docteur en médecine de Montpellier ; elles ont pour objet un point de physiologie si intéressant, et tellement lié à celui que nous nous proposons de traiter ici, qu'en présentant deux observations qui viennent à l'appui de la théorie qu'il a établie, nous pensons rendre hommage à ses talens.

Il est incontestable que le système lymphatique jouit encore de la faculté d'absorber plus ou moins de temps

---

(a) Passé au Cap, île Saint-Domingue, au mois de janvier 1791.

après la mort, et nous avons vu, ainsi que MM. *Mascagni* et *Des Genettes*, que la durée de son action étoit en raison directe de la jeunesse des sujets sur lesquels se faisoient les expériences. Deux cas favorables nous ont cependant convaincu, que même chez les adultes, cette faculté se soutient après l'extinction de la vie, bien plus longtemps qu'on ne se l'étoit d'abord imaginé : on ne peut pas en conclure pour cela que les vaisseaux absorbans soient décidément irritables : ceux qui sont situés dans des cavités, dans des réservoirs, même dans des conduits excréteurs, et qui résorbent, dans l'état naturel, la partie la plus tenue du produit des sécrétions, en sont encore susceptibles après la mort, dans quelques circonstances. Il semble donc que l'*ultimum moriens* ne se trouve pas dans la fibre charnue, proprement dite ; car, qui peut prouver que les tuniques des vaisseaux lymphatiques le soient réellement ? MM. *Haller*, *Fabre*, et beaucoup d'autres physiologistes, n'expliquent cependant les mouvemens du chyle et de la lymphe, que par l'irritabilité.

En 1781, à Caën, un soldat ivre,

étant tombé dans un fossé peu profond derrière l'abbaye des Bénédictins, fut trouvé le lendemain noyé, et gelé roide. On l'apporta à l'école d'anatomie du régiment du Roi, où les élèves s'occupèrent à lui assouplir les membres pour le disséquer. Nous recommandâmes de ne point toucher au bas-ventre, parce que nous en avions besoin, pour quelques leçons de splanchnologie ; mais, quelle fut notre surprise, lors qu'au bout de trois jours, nous aperçûmes, en en faisant l'ouverture, tous les vaisseaux lactés admirablement bien remplis de chyle, et que nous les vîmes ensuite, en moins de vingt minutes, entièrement désemplis, à l'exception de quelques-uns de ceux qui étoient autour du réservoir de Pecquet, qui lui-même, l'instant auparavant, contenoit beaucoup de chyle, et avoit paru piriforme. L'estomac renfermoit encore une grande quantité d'alimens gras-seux, de la viande et du vin, qui exhaloient une odeur aigre très-forte. Les intestins *duodenum* et *jejunum*, contenoient aussi une partie de *chimus*.

Il est certain qu'aussitôt que les intestins et le mésentère eurent été exposés au contact immédiat de l'air exté-

rieur, toute intrusion du chyle dans les veines lactées fut absolument arrêtée : il faut même considérer la pression qu'opéra l'atmosphère, comme cause active de la déplétion de ces vaisseaux, ainsi qu'elle l'est ordinairement dans les expériences qu'on fait sur les animaux pour la démonstration des routes du chyle. Quoique l'irritabilité subsiste quelquefois dans les intestins, et peut-être aussi dans les conduits qui naissent de leurs tuniques assez longtemps après la mort, et lors même que le cœur n'en est plus susceptible ; on ne peut douter ici qu'elle ne fut totalement anéantie ; puisque la section de l'abdomen n'a été faite que trois jours et demi pleins après la mort. On peut croire, au reste, que si l'on eut prévu le phénomène dont nous avons été témoins, et que l'on n'eut ouvert la cavité du bas-ventre que cinq ou six jours après la mort, on auroit encore eu peut-être des preuves de chylification, à moins que la putréfaction n'y eut porté obstacle.

Peu de temps après, et dans le même hiver, nous eûmes encore occasion de faire une observation semblable. Nous avions à examiner le thorax d'un hom-

me mort d'un coup de bayonnette, qu'il avoit reçu dans cette région. Il étoit resté sur la neige au milieu des champs pendant trois heures. Le froid étoit rigoureux. On nous l'apporta le même jour, au soir, dans notre amphithéâtre, et il étoit gelé en partie. Nous procédâmes le surlendemain seulement à l'examen de la blessure : notre intention avoit été de faire, sur ce cadavre, l'essai du procédé qu'on met en usage pour imiter la sécrétion de la bile, et la transudation de la sérosité à la superficie des viscères. Ce procédé consiste, après avoir lié la veine-cave ascendante ou inférieure, l'artère hépatique et le canal cholédoque, à adapter à la veine-porte un tube qu'on dirige vers le foie, en poussant une injection aqueuse colorée, ainsi que nous l'avons exécuté depuis, plusieurs fois; mais l'abdomen étant ouvert, et les veines lactées se trouvant remplies de chyle, nous abandonnâmes ce dessein.

En palpanl l'estomac et les intestins grêles, on y sentoit encore des alimens. Immédiatement avant de s'aller battre, cet homme avoit beaucoup bu, et beaucoup mangé. Je me hâtai d'adapter un syphon à mercure à l'une des veines

lactées, et je n'en eus que le temps ; car à peine l'opération étoit-elle finie , que déjà il n'y avoit plus qu'un quart de ces veines qui fut rempli de liquide blanc. Je n'eus pas aussi plutôt commencé à verser un peu de vif-argent dans le tube, que ces mêmes vaisseaux, à trois ou quatre près, situés vers les piliers du diaphragme, se vidèrent complètement du chyle qu'ils contenoient. Je les injectai, ainsi que le canal thorachique jusqu'à la sous-clavière gauche.

Il résulte de l'ouverture de ces deux cadavres, que plus de trois jours après la mort, les vaisseaux chylières conservent encore la faculté d'absorber ; et peut-être, (si ce n'étoit la putréfaction, et dans les cas toutefois où la mort surviendrait à l'instant même de la chyification,) peut-être, dis-je, verroit-on que cette faculté s'étend bien au-delà du terme qu'on imagine ; c'est aussi avec grande raison que M. *Des Genettes* a dit qu'il étoit impossible de déterminer, avec une précision rigoureuse, la durée de l'absorption. On peut donc conclure de-là que les vaisseaux chylières (dont la structure est la même que celle des veines lymph-



tiques, et qui, comme elles, absorbent la lymphe hors le temps de la digestion,) conservent après la mort la force organique, et les facultés qui leur sont propres; et s'ils se vident avec tant de célérité lorsqu'on ouvre l'abdomen, ce n'est pas, comme l'avoit pensé *Haller*, à l'irritabilité qu'il faut l'attribuer, mais à la pression immédiate qu'exerce alors sur eux l'air extérieur.

On s'accorde assez généralement à penser que les causes qui, dans toutes les parties du corps, font avancer progressivement la lymphe et tous les fluides, des rameaux dans les branches, et de celles-ci dans les troncs, sont, 1°. la force élastique et organique de ces canaux; 2°. leurs valvules singulièrement multipliées, et l'abord du nouveau fluide auquel le tissu cellulaire et la fibre musculaire, impriment, sans contredit, un mouvement dès leur origine; abstraction faite de la succion par homogénéité; 3°. l'action tonique et continue des parties voisines, irritables ou non; 4°. le battement des artères ambiantes; 5°. la pression médiate de l'atmosphère sur nos corps; 6°. enfin tous les mouvemens de la machine, en y comprenant ceux de la respiration, &c.

VARIÉTÉS ANATOMIQUES;  
par le même.*Double veine azigos.*

En 1784, nous disséquions un cœur que nous avions injecté : nous trouvâmes deux azigos ; l'une petite, tiroit son origine , comme à l'ordinaire , de la veine-cave supérieure , et suivoit la direction connue ; l'autre plus grosse , prenoit naissance à la veine sousclavière gauche , au dessous , et vis-à-vis de l'origine de l'artère carotide gauche , vers la convexité de l'aorte ; elle se portoit un peu transversalement à gauche , passoit au devant de la racine de l'artère sousclavière gauche , et se contournoit à sa partie latérale du même côté , sur la crosse de l'aorte , représentant assez bien une S ; elle descendoit derrière la partie droite de l'aorte thorachique , près de l'œsophage , dont elle n'étoit séparée que par les deux premières artères sous-costales droites , fournies par l'aorte. Quatre travers de doigts au dessous , elle se repertoit à la gauche de l'aorte qu'elle accompagnoit , après s'être anastomosée avec la petite

azigos; l'un et l'autre se divisoient et fournissoient les sous-costales.

Nous ignorons s'il a jamais été fait mention d'un pareil jeu de la nature. Nous avons conservé jusqu'à présent cette pièce dans notre cabinet d'anatomie. Nous venons de la donner, en quittant Nanci (décembre 1790,) à M. Jadelot, qui la garde dans celui de la Faculté de médecine à l'université de la même ville.

*Origine bizarre de l'artère sous-clavière droite.*

Au mois de février 1790, nous trouvâmes à l'ouverture du cadavre du nommé Burnot, canonier du régiment de Toul, artillerie, une disposition particulière des artères carotides et sous-clavières. Les carotides naissoient directement de la courbure de l'aorte, laquelle fournissoit à gauche la sous-clavière de ce même côté. A trois lignes de celle-ci, nous vîmes s'élever de l'aorte, l'artère sous-clavière opposée; elle se portoit à droite derrière l'œsophage, au-devant de la dernière vertèbre cervicale; elle traversoit ensuite les scalènes, et passoit de-là au

bras droit. Cette artère plus grosse, à son origine, que la gauche, fournissoit des branches derrière l'œsophage, et ne paroissoit pas plus considérable que l'autre après avoir traversé les scalènes.

Nous conservons cette pièce en totalité. On ne s'est jamais aperçu que ce sujet ait été gêné dans la déglutition, comme celui dont parle M. *Nathaniel Hulme*, (*Mém. de la Société médicale de Londres*, 2<sup>e</sup>. vol. in-8<sup>o</sup>, art. 24 : « A l'ouverture du cadavre, dit-il, on a trouvé que l'artère sous-clavière droite partoît de la partie postérieure de l'aorte derrière et à gauche de l'artère sous-clavière gauche; dans sa direction vers le côté droit, elle passoit entre la trachée-artère et l'œsophage. Les suites de cette position vicieuse étoient que la déglutition fut constamment accompagnée d'angoisses extrêmes, de palpitations, d'étranglement, et presque de suffocation. Les solides, qui glissoient promptement, ne causoient pas tant d'embarras que les liquides, dont la compression étoit soutenue ». L'auteur appelle cette maladie *dysphagia lusoria*, pour la distinguer des autres difficultés d'avaler; et il

pense que cet écart de la nature n'est pas unique.

Nous avons trouvé dans le cerveau et dans le cervelet du même sujet, six tumeurs dures : quelques-unes avoient une consistance cartilagineuse, et les autres renfermoient une matière stéatomateuse. Les plus considérables de ces concrétions étoient du volume d'une grosse châtaigne. Cet homme étoit presque imbécille un mois avant sa mort, arrivée à Nanci, à l'hôpital de notre régiment.

---

(Nota. Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de zéro).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES  
D'É C E M B R E 1790.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pouc. lig.	pouc. lig.	pouc. lig.
1	-4, 0	0, 6	6, 0	27 10, 5	27 9, 6	27 6, 6
2	4, 4	8, 1	4, 9	27 9, 3	27 10, 5	28 1, 4
3	3, 4	5, 8	10, 3	28 2, 1	28 0, 9	27 11, 5
4	9, 5	8, 3	6, 0	28 1, 0	28 1, 4	28 1, 5
5	4, 8	5, 3	4, 2	27 11, 5	27 11, 5	28 1, 2
6	0, 5	5, 2	1, 0	28 3, 3	28 4, 0	28 5, 0
7	0, 8	4, 9	4, 0	28 5, 8	28 5, 7	28 6, 2
8	4, 3	6, 8	5, 0	28 1, 7	28 2, 0	28 2, 5
9	4, 5	5, 7	5, 2	28 2, 7	28 3, 0	28 3, 3
10	5, 3	7, 3	6, 5	28 3, 8	28 3, 7	28 4, 0
11	5, 7	6, 4	6, 7	28 2, 8	28 1, 9	28 1, 6
12	3, 5	7, 0	3, 3	28 7, 6	28 3, 5	28 4, 0
13	4, 3	5, 8	6, 8	28 3, 0	28 2, 1	27 10, 3
14	5, 4	6, 1	3, 4	27 11, 0	28 2, 2	28 3, 1
15	4, 8	7, 2	4, 6	27 10, 8	27 9, 0	27 11, 3
16	4, 2	5, 1	8, 5	28 2, 3	27 10, 6	27 6, 0
17	8, 2	10, 6	10, 2	27 6, 7	27 5, 8	27 3, 4
18	4, 1	5, 0	3, 2	27 3, 4	27 3, 8	27 7, 9
19	-0, 1	1, 7	0, 8	27 10, 4	27 9, 0	27 2, 0
20	-0, 3	0, 7	-2, 1	27 7, 4	28 0, 6	28 3, 9
21	-2, 8	2, 1	1, 7	28 3, 0	28 2, 8	28 2, 2
22	3, 6	6, 8	2, 0	28 3, 0	28 4, 0	28 5, 3
23	4, 6	5, 7	2, 7	28 2, 2	28 1, 0	28 2, 4
24	13, 3	4, 1	2, 5	28 3, 7	28 4, 5	28 4, 1
25	3, 6	4, 5	4, 2	28 2, 0	28 1, 3	28 1, 6
26	4, 2	4, 3	3, 9	28 2, 1	28 2, 2	28 2, 2
27	2, 6	3, 8	2, 5	28 1, 5	28 1, 0	28 0, 2
28	1, 8	3, 8	2, 5	28 0, 2	28 0, 4	28 0, 7
29	1, 9	2, 6	-1, 7	28 2, 6	28 3, 5	28 4, 0
30	-1, 4	2, 2	-0, 7	28 3, 0	28 2, 1	28 1, 5
31	-0, 9	1, 4	0, 7	28 2, 0	28 2, 2	28 2, 9

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après- midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents do- minans dans la journée.</i>
1	Pluie, gra- vent.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-E. f.
2	Ciel assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O. fort.
3	Tous pluv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S. fort.
4	Pluie.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S.
5	Petite pluie.	Ciel cou.	<i>De même.</i>	Calme.
6	Co. en par- tie.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N.
7	Soleil par interv.	<i>De même.</i>	Pluie.	Calme.
8	Ciel couv.	Pet. pluie.	Ciel couvert.	Calme.
9	Ciel couv.	<i>De même.</i>	Petite pluie.	Calme.
10	Temps pl.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
11	Ciel couv.	<i>De même.</i>	Petite pluie, vent.	S-O.
12	Ciel couv.	S'éclairc.	Beau temps.	O.
13	Ve. la nuit, ciel couv.	Ciel couv.	<i>De même.</i>	S. très- fort.
14	Beau. de n.	Ciel pur.	<i>De même.</i>	O N O.
15	Plu. par in- terval.	<i>De même.</i>	Ciel pur.	S-S-O. f.
16	Temps pl.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O.
17	Tous pluv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O. fort.
18	Plu. par in.	<i>De même.</i>	Ciel s'éclairci.	O-S-O. f.
19	Ciel se co. à 10 heur.	Neig. jus- qu'à 8 h.	<i>De même.</i>	E. fort.
20	Ciel assez beau.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N N O.
21	Ciel couv.	pet. pluie.	Ciel couvert.	S.
22	Ciel couv.	Beau temps.	<i>De même.</i>	S.
23	Temps plu- vieux.	Temps plu. grêle.	Beau temps.	S-S-O. f.
24	Ciel pur.	<i>De même.</i>	Ciel couvert.	O-N-O f.
25	Temps pluv.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
26	Pet. pluie.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	N. foible.
27	Brum. cou.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
28	Pluie.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	O.
29	Ciel couv.	<i>De même.</i>	Ciel pur.	Calme.
30	Beau temps.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-E.
31	Ciel couv.	<i>De même.</i> brouillar.	Beau temps.	Calme.

# RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 10, 6, le 17  
 Degré de froid ..... 4, 0 le 1

*pouc. lign.*

Plus gr. élév. de Mercure.... 28, 6, 2, le 7  
 Moindre élév. de Mercure.... 27, 2, 0, le 19

Nombre de jours de Beau... 5  
 de Couvert... 12  
 de Nuageux... 2  
 de Vent.... 2  
 de Brouillard... 1  
 de Pluie.... 15  
 de Neige... 1  
 de Grêle.... 1

Le vent a soufflé du N..... 2 fois,

N-N-O... 1

E..... 1

S..... 4

S-S-E... 2

S-O..... 4

S-S-O... 2

O..... 2

O-N-O... 2

O-S-O... 1

Calme.... 8

Quantité de pluie, 1 pouce 11 lignes  $\frac{7}{10}$ .

TEMPÉRATURE du mois, froide et humide.



---

*OBSERVATIONS météorologiques  
faites à Lille, au mois de décembre  
1790, par M. BOUCHER, méd.*

Nous n'avons pas essuyé de froid rigoureux dans le cours de ce mois, la liqueur du thermomètre, du 1 au 19, ne s'est approchée que trois à quatre fois du terme de la congélation. Dans les jours suivans, elle n'a été observée que trois fois au-dessous de ce terme, et ce n'a été que de 1 degré.

Le temps a été tout le mois couvert, nuageux et pluvieux; il est tombé fort peu de neige; les pluies ont été abondantes. La dernière moitié du mois, il y a eu des variations dans le baromètre, depuis le terme de 27 pouces 5 lignes  $\frac{1}{2}$ , jusqu'à celui de 28 pouces 3 lignes. C'est le 22 du mois que le mercure a été observé à ce dernier terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 7 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

246 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes  $\frac{1}{2}$ . La différence entre ces deux termes est de 9 lignes  $\frac{1}{2}$ .

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

12 fois du Sud vers l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couv. ou nuag.

20 jours de pluie.

4 jours de neige.

3 jours de vent forcé.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille dans  
le mois de décembre 1790.*

Nous avons espéré que les premiers froids de l'hiver commençant, auroient ralenti la fougne de la fièvre putride-maligne; à la vérité, le nombre des sujets qui en ont été attaqués dans le cours de ce mois, a été moins considérable en ville, mais elle n'a pas relâché de son intensité, et plusieurs habitans de la campagne en ont été également affligés. Le délire, et l'assoupissement

comateux, étoient toujours les symptômes dominans : nous n'avons néanmoins observé des soubresauts que chez peu de malades , et il ne s'est fait de dépôts gangréneux , dans aucun de ceux que nous avons traités dans nos hôpitaux de charité. Il n'y avoit point de terme fixe pour la terminaison de la maladie : en général, elle n'a guère été jugée avant le vingtième jour. La convalescence étoit longue dans tous, et les sujets restoient long-temps dans un état d'abattement, quoiqu'alimentés avec des analeptiques et des restaurans.

Les fièvres intermittentes n'ont pas été, à beaucoup près, aussi communes qu'elles le sont ordinairement dans cette saison; mais nombre de personnes ont essuyé la fièvre double tierce continue, qui participoit plus ou moins du caractère de la maladie dominante.

Les différentes espèces de rhumes ont été assez communes. Quelques personnes ont essuyé des fluxions de poitrine, et d'autres la vraie péripneumonie. Il y a eu aussi des rhumatismes goutteux.

La petite vérole, qui s'étoit montrée ci-devant dans quelques familles, ne s'est point propagée.

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Philosophical transactions, &c. *Transactions philosophiques*, vol. lxxix, pour l'année 1789. Partie I; in-4°. de 138 p. A Londres, chez Davis, 1789.

I. Nous désignerons les articles qui concernent ce Journal, par les numéros qu'ils portent dans le recueil.

ARTICLE II. *Considérations des objections faites aux expériences et observations relatives au principe de l'acidité, à la composition de l'eau et au phlogistique, avec des expériences et observations ultérieures sur le même sujet; par le révérend JOSEPH PRIESTLEY, docteur en droit, membre de la Société royale.*

Conformément à la doctrine de M. Lavoisier; l'air inflammable et l'air déphlogistiqué étant unis ensemble par la combustion, forment de l'eau pure; et c'est sur ce principe que le nouveau système de chimie est fondé, au moins en grande partie; mais M. Priestley a découvert que lorsqu'on prend les précautions nécessaires pour faire cette déflagration, on ne manque jamais d'obtenir un acide qui s'est formé, ou dégagé en même temps que l'eau.

M. *Priestley* a tiré de ce fait des conséquences que les antiphlogisticiens ont attaquées, en avançant que cet acide pouvoit venir de l'air phlogistique, qu'il n'avoit pu exclure dans son procédé, et que cette supposition est d'autant plus probable, que M. *Cavendish* s'est procuré le même acide (l'acide nitreux), en décomposant de l'air déphlogistique et de l'air phlogistique à l'aide de l'étincelle électrique.

M. *Priestley* répond à cette objection, qu'il y a une grande différence entre la composition lente, au moyen de l'électricité et l'action prompte de la combustion; que dans la première l'air phlogistique peut en effet contribuer plus ou moins à la formation de l'acide en question; mais que dans la seconde, n'étant nullement affecté, il reste après la combustion des deux autres airs, précisément tel qu'il étoit auparavant. De plus, si l'on ajoute aux airs vital et inflammable de l'air phlogistique, l'acide au lieu de devenir plus abondant, se trouve en moindre quantité dans le produit de la combustion; non pas, à la vérité, parce qu'il porte obstacle à la décomposition des autres airs, mais parce qu'il n'est pas altéré par l'inflammation, qu'il retient la vapeur acide, et l'empêche de se condenser.

L'acide, qu'on obtient dans cette opération, paroît extrêmement volatil; et il n'est pas possible de le recueillir entièrement. Quand l'auteur a fait succéder promptement les explosions, et que le vaisseau a été purgé complètement d'air avant de le remplir de nouveau, il ne s'est pas con-

densé de liqueur dutout, et l'acide, aussi bien que l'eau, ont été dissipés, bien que la chaleur n'ait jamais été insupportable à la main. Comme ce degré de chaleur n'est pas suffisant pour tenir la totalité d'une quantité quelconque d'eau en état de vapeur, il s'ensuit de cette expérience, que toute la vapeur qui se manifeste après la combustion, n'est pas exclusivement de l'eau. Et en effet, M. *Priestley* croit qu'il est impossible qu'on examine cette vapeur dans un haut vaisseau de verre, et qu'on observe spécialement comme elle tombe d'une extrémité à l'autre, ainsi que le temps qu'il lui faut pour disparaître totalement, sans se convaincre qu'elle consiste en quelque chose autre que d'eau pure. A ce témoignage, on peut encore joindre celui de l'odorat; car cette vapeur, même dans un vaisseau de verre, a toujours une odeur forte, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'elle est décidément acide.

L'auteur avoit fait une expérience, dans laquelle il avoit donné une exclusion absolue à l'air atmosphérique, et dans laquelle il a fait dégager pendant l'opération même de l'air déphlogistiqué très-pur, du précipité *per se*, en contact avec de l'air inflammable le plus pur; mais le résultat ayant été le même, on a objecté que peut-être le précipité n'étoit pas très-pur, et contenoit quelque chose qui auroit pu fournir de l'air phlogistiqué. Cette objection doit paroître extrêmement frivole, à quiconque se rappelle ce qui a été dit plus haut, concernant l'influence de l'air phlogistiqué, dans ce

procédé ; cependant pour se prêter à toutes les difficultés possibles , M. *Priestley* a consenti à répéter cette expérience avec du précipité *per se* , que M. *Berthollet* lui a fourni , et qu'il lui a garanti être très-pur. L'extrême attention qu'il a apportée à cette expérience l'a rendue encore plus décisive que les précédentes. Jusqu'alors , il n'avoit considéré que l'eau qui restoit , et voyant qu'elle changeoit en rouge la teinture de tournesol , il concluoit qu'elle contenoit de l'acide nitreux ; mais cette fois-ci , il a de plus examiné l'air restant , et il a reconnu qu'une portion très-considérable de ce fluide élastique permanent étoit du gaz crayeux ; en sorte qu'il a été persuadé que l'acide dont l'eau étoit imprégnée , n'étoit rien autre chose que l'acide aérien. Et comme on obtient de cette manière de l'air fixe , du précipité *per se* (que contient la base de l'air déphlogistiqué) , lorsqu'il est chauffé en contact avec de l'air inflammable , et du fer (contenant la base de l'air inflammable) chauffé en contact avec l'air déphlogistiqué ; il s'ensuit que les deux airs unis ensemble produisent toujours un acide , que cet acide est celui du nitre lorsque ces airs ont été parfaitement formés avant leur union , tandis que c'est du gaz crayeux lorsqu'on les unit au moment même qu'on dégage l'un ou l'autre.

On a voulu insinuer que , dans ces expériences , l'air fixe pouvoit venir de la plombarine renfermée dans le fer d'où l'on a dégage l'air inflammable. Mais d'abord , cette objection ne s'accorde pas avec la

doctrine des antiphlogisticiens, qui prétendent que l'air inflammable provient de l'eau décomposée : ensuite, l'auteur a reconnu que le poids de l'air fixe excède de beaucoup celui de la plombagine, qu'on pourroit supposer avoir été dans le fer ; enfin, elle n'explique pas d'où vient l'air fixe, lorsque dans cette expérience on substitue à l'air inflammable dégagé du fer, celui qu'on a obtenu en se servant de l'étain où il n'y a pas de plombagine. *M. Priestley* prouve, de plus, que l'air inflammable du fer ne contient ni air fixe, ni air pur, qui est une de ses parties constitutives, et dont, selon *M. Lavoisier*, cent parties d'air fixe contiennent soixante et douze parties.

Le savant anglois, ayant fait mention de quelques exemples de réduction du précipité rouge dans l'air inflammable sans qu'il se soit formé d'acide aérien, présume à présent qu'il n'avoit pas alors employé autant de précautions qu'il en a pris depuis, et sur-tout qu'il n'a pas considéré l'effet de l'eau admise en trop grande quantité, à une petite portion d'air fixe, qui, dans ce cas, est absorbé incessamment.

Son intention auroit été d'essayer l'air inflammable du soufre, au lieu de celui du fer ou de l'étain, mais il ne lui a pas été possible de s'en procurer une quantité suffisante, attendu que le soufre n'abandonne le phlogistique qu'en proportion de la quantité d'air pur qu'il absorbe pour former de l'acide vitriolique. *M. Priestley* a mêlé du soufre avec du turbith minéral ; afin de lui fournir de l'air pur en plus grande abondance ;



dance ; mais il n'en est provenu que de l'air acide vitriolique , apparemment parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour la formation de l'air inflammable ; car si l'on dissout le fer dans de l'acide vitriolique concentré , on obtient de l'air vitriolique acide ; au lieu qu'en employant de l'acide vitriolique foible , il en résulte de l'air inflammable.

« Toutefois , dit M. *Priestley* , puisque l'air acide vitriolique contient incontestablement le même principe qui donne l'inflammabilité à l'air inflammable , cette expérience prouve que le soufre n'est pas une substance simple , comme les antiphlogisticiens le prétendent , mais qu'il contient du phlogistique. S'il n'étoit rien autre chose qu'une substance qui a une grande affinité avec l'air pur , il se seroit uni avec l'air pur du turbith minéral , et auroit donné de l'acide vitriolique ; mais il ne se seroit pas formé de l'air acide vitriolique. »

Conformément à la doctrine des antiphlogisticiens , le phosphore est une substance simple , laquelle en la soumettant à l'action de la chaleur , absorbe l'air pur , et devient acide phosphorique , sans qu'il s'en dégage autre chose. Mais M. *Priestley* trouve « que quand on le brûle dans l'air déphlogistiqué , le résidu contient une quantité considérable d'air fixe , et cet air fixe ne peut être formé que par l'union de l'air déphlogistiqué du vaisseau , et du phlogistique fourni par le phosphore. M. *Kirwan* a obtenu un résultat semblable du phosphore confiné dans l'air atmosphérique. Or , comme personne ne prétend qu'il y ait de la plombagine dan

le phosphore, il n'est guère possible de faire, à cette expérience la même objection qu'on a faite à celle dans laquelle l'on s'est servi de l'air inflammable tiré du fer.»

Ayant ainsi satisfait aux objections proposées contre ses expériences, en faveur du phlogistique; il considère les réflexions de MM. *Lavoisier*, *Berthollet*, et *Fourcroy*, détaillées dans leur rapport, sur les nouveaux caractères chimiques, joint à la nouvelle nomenclature. Il répète d'abord son aveu, que dans aucun temps il n'a pu retrouver exactement le même poids des airs décomposés, dans l'eau qu'il a obtenue par leur combustion; il ajoute ensuite que probablement, on ne contestera plus que le produit de cette décomposition, au lieu d'être de l'eau toute pure, est un acide. Il a prouvé que la prétendue décomposition de l'eau par le fer n'est qu'une illusion; attendu que le fer en abandonnant son phlogistique, et en se changeant en mâche-fer (*finery under*), n'absorbe que de l'eau. Il a observé dans le dernier volume de ses expériences, « que si l'on réduit ce mâche-fer en fer au moyen de l'air inflammable, il ne s'en dégage rien, et que ce qui reste d'air est purement du gaz inflammable, sans aucun mélange d'air fixe. Il est donc évident, dit-il, que le fer n'a absorbé que de l'eau, et non pas l'air déphlogistiqué fourni par ce liquide; car dans ce cas, on y auroit trouvé de l'air fixe, comme on en trouve dans les procédés exactement semblables, lorsqu'on emploie le *minium* ou le précipité *per se*. On ne peut donc jamais supposer que l'augmen-

tation qu'acquiert le fer et qui va à un tiers de son poids, vienne de l'air contenu dans la vapeur, quand même on pourroit prouver qu'il en contient, attendu que s'il y a une quantité suffisante de fer, la totalité de l'eau sera absorbée; ensorte que dans cette hypothèse, l'eau ne seroit rien autre chose que de l'air déphlogistiqué».

M. *Priestley* convient qu'il est très-difficile d'expliquer pourquoi le fer absorbe d'abord l'eau et abandonne le phlogistique, et qu'ensuite il abandonne l'eau et absorbe le phlogistique; mais comme toute la doctrine des affinités est fondée sur des faits, la difficulté de rendre raison des phénomènes qui se présentent, ne doit servir que d'aiguillon pour s'assurer de la vérité, et pour observer avec plus d'attention toutes les circonstances qui peuvent conduire à l'acquisition des connoissances dont le défaut est la cause des contradictions apparentes qui se rencontrent.

M. *Lavoisier* et ses partisans, observent encore, à l'occasion des expériences de M. *Priestley*, que si l'on réduit une chaux dans l'air inflammable, on trouve dans le vaisseau un plus grand poids d'eau que n'étoit celui de l'air inflammable qui a disparu. Tout concourt à faire croire qu'ils font allusion à l'expérience de la réduction du mâche-fer; et dans cette supposition, M. *Priestley* remarque qu'on n'a jamais prétendu que l'eau trouvée à la fin de cette opération ne fut que la petite quantité que contenoit l'air inflammable; mais qu'au contraire, elle est censée avoir été fournie

par le mâche-fer, où elle se trouve en bien plus grande abondance.

ART. III. *Observations sur la classe des animaux, appelée par LINNÉ amphibies; principalement sur les moyens de distinguer les serpens venimeux d'avec ceux qui ne le sont pas; par EDOUARD-WHITAKER GRAY, docteur en médecine, membre de la Société royale.*

L'auteur présente d'abord quelques remarques sur la classe des amphibies de Linné, et sur-tout sur les caractères des serpens venimeux et de ceux qui ne le sont pas, et cherche ensuite à déterminer ces caractères. Tel est le résumé de ces recherches.

« 1°. Une tête large, couverte de petites écailles, quoiqu'elle ne soit pas, dit-il, un signe certain des serpens venimeux, est, à quelques exceptions près, un caractère général qui leur est propre ».

« 2°. Une queue qui ne fait pas la cinquième partie de la totalité de leur longueur, est encore un caractère général des serpens venimeux; mais puisque plusieurs de ces reptiles, qui ne sont pas venimeux, ont la queue également courte, on ne peut faire que peu de fondement sur cette circonstance particulière. De l'autre côté, une queue au-delà de cette proportion, est une marque assez certaine que l'espèce à laquelle elle est propre n'est pas venimeuse ».

« 3°. Une queue mince et pointue ne doit pas être considérée comme particulière aux serpens venimeux; bien qu'une queue épaisse

et obtuse ne se trouve qu'aux serpens qui ne sont pas venimeux ».

« 4°. Des écailles *carinées* (avec des arêtes vives au milieu), sont en quelque façon caractéristiques aux serpens venimeux, attendu qu'elles leur sont souvent plus communes que les écailles unies, en raison de près de 4 à 1; au lieu que les serpens non-venimeux ont à peu près trois écailles unies pour une à arête ».

Néanmoins, bien que ces caractères externes puissent donner quelque idée sur la propriété des serpens, leur caractère décisif est dans la bouche. C'est aux dents venéneuses qu'on les connoît. L'auteur a consacré la dénomination de *fangs* à ces dents : et voici ce qu'il dit à leur égard.

« Bien que la grosseur des *fangs* varie beaucoup, leur situation, à ce que je crois, est toujours la même; savoir dans la partie antérieure et extérieure de la mâchoire supérieure, et je considère cette situation comme la seule qui soit propre à ces dents. Mais comme dans les serpens qui ne sont pas venimeux on trouve des dents ordinaires dans cette partie de la mâchoire, il est clair que la seule situation ne suffit pas pour les distinguer les unes des autres. Cependant on peut parvenir à s'en assurer avec la plus grande facilité, et je crois avec la plus grande certitude, par l'opération suivante, très-simple. Lorsqu'on s'aperçoit qu'il y a quelque chose de ressemblant à des dents dans la partie indiquée de la mâchoire supérieure, qu'on passe une épingle, en exerçant une légère compression depuis cette partie de la

mâchoire jusqu'à la commissure des lèvres, (pour plus de sûreté, on peut répéter cette épreuve de l'autre côté de la bouche), si l'on ne sent pas d'autres dents; dans cette ligne on peut, je pense, conclure avec certitude que celles qu'on a découvertes d'abord, sont des dents venimeuses que j'ai désignées sous le nom de *fangs*, et par conséquent que le serpent est venimeux (a) : si, au contraire, les dents découvertes d'abord ne se trouvent pas seules; mais font partie d'une rangée entière, on peut conclure que le serpent n'est point venimeux ».

Dans la mâchoire des serpens venimeux, et dans celle des autres, on trouve encore, outre les dents en question, deux rangées; par conséquent la distinction que j'ai cherché à établir, peut être exprimée en d'autres termes, et l'on peut dire que tous les serpens venimeux ont seulement deux rangées de dents à la mâchoire supérieure, tandis que tous les autres en ont quatre (b). J'opine néanmoins qu'il vaut mieux

(a) Si l'on rencontre un individu dans lequel on ne distingueroit au bord de la mâchoire supérieure aucune espèce de dents, on présumeroit que c'est un serpent venimeux qui a perdu ses *fangs*; mais je n'en ai jamais rencontré de pareil, sinon le *coluber cerastes*, mentionné plus haut.

(b) Gronov, de l'inexactitude duquel j'ai déjà donné un exemple, en décrivant le *crotalus durissus*, dans son *museum ichthyologicum*, dit qu'il n'a pas de dents, sinon les *fangs* venimeux; Klein, dans son *tentamen herpetologiæ*, est allé encore plus loin, et a fait un genre exprès des serpens sans dents, qu'il appelle *anodon*. Il ne paroît pas qu'il

laisser de côté les rangées intérieures , attendu que dans plusieurs espèces, les dents qui les composent sont si petites , qu'il est très-difficile de les découvrir. Et en effet , je ne suis pas du tout certain si dans deux espèces d'*anguis* je les ai reconnues ; mais comme je les ai toujours trouvées dans toutes les autres espèces , je pense que je ne cours guère de risques à avancer que tous les serpens quelconques en sont fournis , et que ceux qui ne sont pas venimeux , sont les seuls dépourvus des rangées extérieures ».

ART. IV. *Observations sur la sécheresse de l'année 1788 , dans une lettre du révérend M. B. HUTCHINSON , à sir JOSEPH BANKS , baronet , président de la Société royale de Londres.*

On trouve dans cet article le détail des quantités de pluie tombées à Kimbolton dans les années 1781-88. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que quoiqu'il ne soit tombé en 1788 , qu'à peine la moitié de la quantité de pluie qui fait le terme moyen de chacune des autres sept années , la récolte , dans son ensemble , a été plutôt abondante que défectueuse. M. *Hutchinson* , pour rendre compte de cette particularité , examine mois par mois la quantité d'eau tombée , et fait en même temps attention au degré de chaleur que le thermomètre a indiqué. Il conclut de tout cela , que ce

---

ait examiné la bouche d'une seule espèce ; mais il paroît qu'il s'en est entièrement rapporté aux descriptions de *Seba*.

n'est pas la quantité de pluie , mais le moment où elle tombe , qui la rend plus ou moins fertilisante.

ART. VII. *Description d'un lac , ou plaine dans l'île de la Trinité ; par M. ALEXANDRE ANDERSON , communiquée par sir JOSEPH BANKS , baronet , président de la Société.*

Ce terrain contient une grande abondance d'une substance , que l'auteur croit être le *bitumen asphaltum Linnæi*. Les détails de cette description sont curieux , mais ne sont pas de nature à trouver place dans ce Journal.

ART. VIII. *Description d'un changement particulier dans la structure d'un ovaire humain ; par MATHIEU BAILLIE , docteur en médecine , communiquée à JEAN HUNTER , écuyer , membre de la Société royale.*

Le sujet de cette observation étoit une fille de douze à treize ans. L'observateur a trouvé dans l'ovaire droit de cette jeune personne , un corps de la grosseur d'un œuf de poule , contenant des cheveux et des dents , sans qu'à l'extérieur , les parties de la génération aient fait soupçonner quelque commerce de cette fille avec les hommes. L'auteur conclut de ce phénomène , que les ovaires des femmes sont doués d'une espèce de vertu *formatrice*.

ART. IX. *Description de quelques productions végétales et minérales du Boutan et du Thibet ; par M. ROBERT SAUNDERS ,*



*chirurgien à Boglepoor dans le Bengale, communiquée par sir JOSEPH BANKS.*

On est étonné de voir la grande conformité des productions de la nature, même des maladies dans ces contrées élevées de l'Asie, et de celles qu'on observe dans les pays élevés de l'Europe, tels que la Suisse, &c. Parmi le grand nombre de détails très-intéressans que contient cet article, on distingue ceux qui concernent la gomme lacque, la rhubarbe, les maladies, et l'état de la médecine des habitans de ces contrées. Notre auteur remarque entre autres, au sujet de ces dernières, que les goîtres sont singulièrement communs dans ces cantons. « Ce n'est certainement pas exagérer, dit-il, que d'avancer qu'il n'y a pas six personnes dans le district de Runghore, et dans la contrée de Boutan, dont une au moins ne soit défigurée par une grosse gorge ». Il ne croit pas que cette difformité provienne des eaux de neige, mais il la regarde comme une maladie endémique, tenant à une particularité de l'air du voisinage des montagnes. Le mercure est aussi parmi eux en usage contre la maladie vénérienne, et l'art de tater le pouls est tellement en vogue au Thibet, que les médecins négligent tout autre moyen de s'instruire de la situation de leurs malades, pour s'en tenir exclusivement au pouls. Ils le tatent à peu près comme les médecins de l'Europe, en appliquant au poignet les trois doigts, index, médius et annulaire, et en l'explorant d'abord du côté droit, et ensuite du côté gauche.

ART. X. *Journal météorologique, tenu dans les appartemens de la Société royale de Londres, par ordre de M. le Président, et du conseil. A ce registre est joint une Table qui présente les plus grandes, les plus basses, et les moyennes élévations du thermomètre et du baromètre de chaque mois, ainsi que de la quantité d'eau qui est tombée mois par mois de l'année 1788.*

Fasciculi pathologici, auctore JOAN.

BAPT. MONTEGGIA; in-8°. de

141 pag. A Milan, chez Morelli,

1789.

2. On trouve dans ce recueil, un grand nombre d'observations très-intéressantes, propres à enrichir la pathologie, et à faire naître des réflexions utiles.

Les premières observations ont pour objets ces maladies que M. Monteggia appelle *morbi symmetrici* et *morbi asymmetrici*. A l'occasion des dernières, il présente sur-tout des recherches très-curieuses, sur la différence et naturelle et acquise qu'on observe d'un côté à l'autre du corps humain. Ce n'est peut-être pas exclusivement à l'habitude qu'il faut attribuer la vigueur et la dextérité du bras et de la main droite, sur ceux du côté gauche; du moins les cavaliers soutiennent qu'un cheval qui part du pied gauche le premier, galoppe plus durement que s'il étoit parti du pied droit. L'auteur appuie ses assertions par des considérations ana-

tomiques ; il a observé que les vaisseaux sanguins sont plus amples au bras droit qu'au bras gauche , que les anfractuosités du cerveau diffèrent d'un côté à l'autre , que le *sinus frontal gauche* est souvent plus spacieux que le droit , &c.

Voici encore , sur les maladies *symétriques* , quelques particularités observées par l'auteur. L'épaule droite (dit-il) est fréquemment plus élevée que la gauche , sur-tout chez les femmes ; le rein gauche paroît plus disposé que le droit à engendrer des pierres , les bubonocèles se rencontrent plus souvent du côté droit que du côté opposé. Les observations , faites dans les hôpitaux , prouvent que le plus grand nombre des parotides critiques occupent la joue gauche. L'auteur saisit ces différentes occasions , pour entrer dans des discussions pathologiques qui annoncent une bonne judiciaire , et une lecture très-étendue.

L'article des lésions à la tête , nous a paru bien digne de l'attention des chirurgiens. M. *Monteggia* observe que ces accidens sont souvent suivis de suppuration , dont le foyer est entre le crâne et la dure-mère , ou entre celle-ci et la pie-mère , très-rarement dans la substance du cerveau ; il met en garde contre l'induction qu'on peut tirer du changement de couleur du péricrâne , et observe qu'il n'a lieu que lorsque la dure-mère est détachée du crâne , et que la matière purulente est amassée dans cet endroit. Il rapporte ensuite plusieurs observations très-intéressantes sur les accidens consécutifs des lésions à la tête , qui affectent di-

verses autres parties du corps. Une fois, il a rencontré dans le cadavre d'un sujet mort subitement, à la suite d'un mal de tête peu violent mais soutenu, un grand amas d'eau dans les deux ventricules du cerveau, en même temps que le cervelet étoit presque entièrement réduit en puitte. Un homme à qui on avoit enfoncé dans la bouche un stilet, qui avoit pénétré jusque dans la partie inférieure du cervelet, n'est mort que le onzième jour de la blessure. Il confirme par plusieurs observations, que la cause des hémiplegies a son siège dans l'hémisphère opposé du cerveau au côté affecté. Il a rencontré, dans deux cerveaux, des vomiques; dans un autre, une hydatide de la grosseur d'un œuf de poule; et une autre fois, un kyste renfermant une matière blanche, gypseuse, grenue.

Cet opuscule, dont nous n'avons indiqué qu'un très-petit nombre d'observations, est terminé par la description d'un cadavre, dans lequel tous les viscères de la poitrine et du bas-ventre étoient placés dans un ordre renversé.

*Dissertatio medica de laxa corporis compage morbo nostris hominibus familiari. Par M. JEAN-JACQUES BEYR, suisse, docteur en médecine. A Iena, chez Goepferdtian, 1789; in-8°. de 40 pag.*

3. Cette dissertation est partagée en qua-

tre sections. Dans la première, qui sert de préface, on lit plusieurs passages extraits de l'histoire de la médecine; ouvrage manuscrit du savant M. *Gruner*; la section seconde, est sémiologique; la troisième, aitiologique; et la dernière, offre les causes de ces maladies particulières.

M. *Zimmermann* admiroit un jour l'excellente constitution et les forces de *Frédéric le Grand*, Roi de Prusse. Ce médecin fit à ce sujet un compliment honnête au Monarque; sa Majesté prussienne lui répondit : *C'est que mon père n'a jamais eu la vérole.*

Versuch über das wechselfieber, und seine heilung besonders durch chinarinde, &c. *Essai sur la fièvre intermittente, et sur son traitement, principalement avec le quinquina; par le doct. FRIEDRICH-GULL. von HOVEN*, médecin de la cour du duc de Wurtemberg, physicien de la ville et du bailliage de Ludwigsburg. Première partie; in-8°. de 380 pag. A Winterthur, chez Steiner, 1789.

4. L'auteur présente ici un essai d'une nouvelle théorie des fièvres intermittentes; il suppose avec *Platner*, que tout le corps humain est un organe de goût et de tou-

cher, et que la matière fébrile l'affecte comme une substance nauséabonde agit sur l'estomac. Suivant lui, tout levain fiévreux quelconque n'affecte pas, à la vérité, également tous les organes : l'air des marais ; par exemple, ne répugne qu'aux organes de la digestion, et n'excite que des fièvres périodiques, parce que ces organes n'exercent leur activité que par périodes. Les organes primitivement affectés communiquent, par sympathie, aux autres organes, l'impression fâcheuse, et successivement à l'ame. L'essence de la fièvre consiste donc dans un mouvement expulsif de la nature animale excité par l'ame, ou dans un *risus* animal du genre des intestins, pour débarrasser la nature animale de la matière nauséabonde qui la fatigue. L'ame est donc le terme de l'action des irritations, et le principe des mouvemens d'expulsion de la cause morbifique.

La matière des fièvres intermittentes est l'air des marais introduit dans le corps ; et selon qu'il est plus ou moins abondant, que le système nerveux est plus ou moins facile à ébranler, la fièvre intermittente prend tel ou tel autre type. Nous ne pousserons pas plus loin cet exposé de la théorie de M. von Hoven.

Passons au contenu des trois sections dont cette première partie est composée : on lit dans la première, l'histoire des fièvres intermittentes. L'auteur y présente d'abord la description des paroxysmes ainsi que de l'ap yrexie ; il donne ensuite la classification des fièvres, expose leurs causes occasionnelles

et prédisposantes, examine si elles sont contagieuses, quels sont leurs avant-coureurs; traite de leur durée, des rechutes, et de leurs terminaisons.

Dans la seconde section, l'auteur disserte sur la cause matérielle des fièvres intermittentes, sur sa nature, sur la manière dont elle s'introduit dans le corps, sur sa manière d'agir, &c.

Enfin, dans la troisième section, on lit une discussion sur la manière dont le levain fiévreux produit les fièvres. M. von Hoven, à la suite des considérations générales sur l'essence de la fièvre, traite des causes, de la différence de ces maladies, des précurseurs et des symptômes fébriles, des anomalies, des fièvres intermittentes-malignes, de celles qui sont masquées, des récidives, des suites de ces maladies.

Versuch einer beschreibung der hauptsächlichen in Reval herrschenden krankheiten, &c. *Essai d'une description des principales maladies régnantes à Reval; par HERMANN BLUHM; in-8°. de 160 p. A Marbourg, de l'imprimerie académique; 1790.*

5. A la suite d'une courte topographie de Reval, et du genre de vie de ses habitants, l'auteur traite dans le premier chapitre des fièvres et des maladies aiguës propres à chaque saison. Il compte parmi les

maladies de l'hiver les fièvres hivernales de Sydenham, la pleurésie bâtarde, les fluxions de poitrine bilieuses, les coliques, les apoplexies; toutes maladies qui, selon notre auteur, tirent leur origine d'une bile corrompue, et dont le traitement exige principalement des évacuans par haut et par bas.

Les maladies régnantes du printemps sont les catarrhes, les douleurs articulaires, également dues à la bile; car M. *Bluhm* nous assure que depuis douze ans, malgré sa pratique très-étendue, il n'a pas rencontré une seule fièvre vraiment inflammatoire.

Dans l'été, on voit des fièvres putrides, des fièvres bilieuses, des dyssenteries du même genre; et dans l'automne, régner le *cholera-morbus*, les diarrhées, les douleurs arthritiques avec des fièvres lentes: les uns et les autres produits par une bile corrompue.

Il y a vingt ans que, suivant M. *Bluhm*, les maladies inflammatoires, les fièvres intermittentes et la goutte, étoient très-fréquentes à Reval; tandis qu'à présent on les rencontre très-rarement; il attribue la cause de cette diversité à l'abandon qu'on a fait de l'ancienne cuisine, pour adopter celle des François. Il résulte des ragoûts agaçans qu'elle prépare, que les ressorts de la nature se tendent, et que la force nerveuse est à moitié paralysée; que les maladies prennent un cours déréglé, et qu'il en résulte la nécessité d'administrer le quinquina et d'autres fortifiants, dans tout le temps d'une fièvre un peu sérieuse chez les sujets de tout âge et de tout sexe. La nature est un roseau



vacillant , un édifice qui menaçant ruine , a toujours besoin d'étais qu'*Hippocrate* n'avoit pas besoin de rechercher , ayant à faire à une nature active , et dirigeant toujours bien ses efforts ».

Les sujets du deuxième chapitre sont les fièvres régnantes en tout temps , ainsi que les maladies aiguës , et en particulier , les fièvres éruptives , la miliaire , la variole , la rougeole , la scarlatine , l'urticaire , la coqueluche.

Le troisième chapitre est consacré aux maladies chroniques ; et le quatrième , aux maladies des enfans.

Dissertatio medica de causis arthritidis. *Par M. FRUAUF , de Gotha , doct. en médecine. A Iena , chez Goepferdt , 1790 ; in-4°. de 20 pag.*

6. Cette dissertation est divisée en quatre sections , composées de vingt-cinq paragraphes , dans lesquels *M. Fruauf* donne l'exposition des maladies arthritiques , leurs causes prochaines et procatactiques.

TURNBULL vom ursprung und alter der Lustseuche , &c. *De l'origine de la maladie vénérienne , ainsi que de son introduction et de sa communication dans les îles de la mer du Sud ; avec une courte revue des*

*méthodes curatives anciennes et modernes de cette maladie ; par GUILLAUME TURNBULL , traduit de l'anglois en allemand , par le doct. CHR. FR. MICHAELIS ; grand in-8°. de 110 pag. A Zittau et Leipsick , chez Schoeps , 1789.*

7. Ce sujet a été traité trop souvent pour que nous ayons besoin d'entrer dans le détail de cette production de M. *Turnbull*. Nous nous attacherons donc seulement à indiquer une partie de ce que nous y trouverons de particulier.

L'auteur adopte l'opinion de ceux qui avancent que ce fléau nous est venu de l'Amérique, et qu'il n'a été introduit dans les îles de la mer du sud, que par les Européens.

Il a fait différentes expériences pour éprouver si le virus vérolique avoit prise sur les animaux ; il a cherché à en infecter des chiens, des chats, des lapins ; mais il a constamment observé que ce levain étoit sans effet sur leurs humeurs, soit qu'il le leur ait insinué par les voies de la digestion, soit qu'il l'ait appliqué aux organes de la génération, soit enfin qu'il ait fait des incisions dans différentes parties du corps, pour le faire passer immédiatement dans le sang.

Pour prouver que ce virus ne développe pas son énergie lorsqu'il a passé directement

dans le canal alimentaire, M. *Turnbull* rapporte l'observation suivante : Un matelot voyant un verre de lait, mêlé avec de l'eau et un peu d'eau-de-vie, en fut tenté, et gourmand de son naturel, il succomba facilement à la tentation. Mais ce mélange avoit servi à son capitaine, (attaqué d'une gonorrhée virulente, et portant un ulcère vénérien très-considérable) pour y baigner sa verge; ensorte que cette bavaroise devoit contenir une bonne dose de virus vénérien; cependant cette potion dégoutante n'a eu aucune suite fâcheuse.

Dans un appendice sur l'usage de l'opium, dans les affections siphilitiques, M. *Turnbull* célèbre sur-tout les propriétés du suc de pavot, par lesquelles il garantit le canal intestinal de l'impression trop vive que les sels mercuriels, administrés à l'intérieur, font souvent sur cet organe; il insiste encore sur l'utilité de l'opium employé en topique, soit en poudre, soit en solution aqueuse contre les ulcères opiniâtres, scorbutiques ou vénériens.

Voici un exemple des bons effets qu'il a obtenus de cette manière de l'employer. Un jeune homme, portant depuis quatre à cinq mois au gland un ulcère très-étendu, profond, extrêmement douloureux, et rendant une sanie âcre, avoit fait infructueusement usage du mercure, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On joignit à l'usage des mercuriaux celui du quinquina; on fit laver tous les jours, à reprises répétées, l'ulcère, avec une forte solution aqueuse d'opium, et on donna à l'intérieur l'extrait thébaïque. Au

bout d'un mois de ce traitement, le malade fut parfaitement guéri.

FALCONERS, abhandlung über den einfluss der leidenschaften, &c. *Dissertation sur l'influence et le pouvoir des passions dans les maladies du corps ; trad. de l'anglois de M. GUILLAUME FALCONER, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, par M. MICHAELIS, médecin allemand. A'Leipsick, chez Buschel ; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, 1790 ; in-8°. de 128 p.*

8. On trouve l'annonce de l'original anglois de cet ouvrage dans le Journal de médecine, tom. lxxx, pag. 271. La traduction allemande, qui vient de paroître, est recherchée dans le Nord.

Dissertatio medica de affectuum animi usu medico. *Par M. JEAN CHR. WELTZIEN, docteur en médecine et en chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich, 1789 ; in-4°. de 42 p.*

9. L'auteur passe successivement en revue les diverses passions et affections de

l'ame; il expose leur empire et leur influence sur les maladies de l'espèce humaine. Ces principales affections sont, l'espérance, la joie, l'amour, le desir, la gloire, le ris, la colère, la crainte, la pudeur, la terreur, la tristesse; c'est souvent d'après leur impulsion que naissent la manie, la mélancolie, la catalepsie, l'hypocondriacé, l'hystérite, l'épilepsie, le hocquet spasmodique; les convulsions, la paralysie, les maux de poitrine, le marasme, la nostalgie, les fièvres contagieuses, nerveuses et intermittentes, le délire fébrile, la chlorose et l'asphyxie.

Medicinische und chirurgische bemerkungen, &c. *Observations de médecine et de chirurgie; par MAURICE GERHARD THILÉNUS, docteur en médecine, physicien de la ville et du bailliage de Lauterbach; in-8°. de 476 pages. A Francfort sur le Mein, chez Broenner, 1789.*

10. Quatre sections composent cet important ouvrage.

Dans la PREMIÈRE, on lit des notices topographiques sur le district qui forme la sphère d'activité du physicien de Lauterbach. Ce district renferme cinquante deux villages, et plusieurs métairies. La surface du terrain est inégale, entre-coupée de monticules

peu élevés, de vallons très-étendus, et d'un petit nombre de plaines. Le climat y est froid; mais le séjour y est sain, si ce n'est dans un seul village situé dans un canton marécageux, vexé et maltraité de maladies épidémiques beaucoup plus que les autres endroits. Les vivres y sont abondans; et même dans l'année 1771 à 1772, que la disette se faisoit sentir dans presque toute l'Europe, ce canton a été assez fourni en grains, pour pouvoir aller au secours de ses voisins. Le sol est encore fertile en plantes médicinales; et l'auteur en présente ici le catalogue. La population y est assez forte; cependant l'usage de transmettre à un seul enfant les biens-fonds de la famille, est cause que les pères et les mères évitent les nombreuses postérités. Lorsqu'il ne règne point d'épidémies fâcheuses, le nombre des naissances excède celui des morts. Cet excédent va à 1853, dans la période de 1771 à 1786.

Les principales causes des maladies qu'on rencontre dans le bailliage de Lauterbach, sont le refroidissement subit après avoir essuié de fortes chaleurs, ou s'être considérablement échauffé, l'usage excessif des gâteaux et des pommes de terre; dans un village, l'abus d'habituer même les enfans à l'eau-de-vie; abus qui est cause que la race d'hommes y est moins élancée que dans tous les autres.

On ne connoît dans ce canton aucune maladie endémique; les épidémies mêmes n'y font pas de grands ravages. Depuis seize ans que M. *Thilenius* y remplit les fonctions de physicien, il a observé en

1771-72 une véritable fièvre putride, qui, ayant été apportée de dehors, s'est communiquée dans quelques villages : quatre fois des épidémies de fièvres bilieuses ; deux fois des dyssenteries épidémiques assez fâcheuses ; deux épidémies de variole ; une fièvre scarlatine ; une de rougeole, et quelques épidémies de coqueluche.

Afin de présenter un tableau des maladies qui se rencontrent dans ce bailliage, l'auteur a fait le dépouillement de son journal comprenant six ans, et a classé les maladies par ordre alphabétique. L'année 1783 a été la plus fâcheuse, puisque M. *Thilénus* a été obligé de donner ses soins à 1763 individus. Les affections les plus fréquentes dans ce canton, sont l'anorexie, l'arthritisme, l'atrophie des enfans, les cardialgies, les coliques, la dyssenterie, la fièvre bilieuse, les hémorrhoides, l'hydropisie, les obstructions dans le bas-ventre, les vers.

Nous allons donner un précis de quelques-unes des remarques pratiques que M. *Thilénus* a jointes à ce dénombrement.

*Abortus.* Les femmes, qui ont une fois essuyé une fausse couche, sont sujettes à se blesser également dans les grossesses suivantes. Pour obvier à cet accident, l'auteur administre le quinquina ou d'autres remèdes toniques, ordonne des lavemens toniques froids, fait porter à ces femmes des ceintures placées bien bas, et remplies d'écorce de chêne ou de quinquina, mêlée d'écorce de grenades, qu'on arrose tous les jours avec du vin de Pontac ; ou si le relâchement (car c'est au relâchement qu'il attribue les avor-

remens) est trop considérable, avec une solution d'alun dans le même vin. Il leur défend, en outre, de s'exposer au danger de devenir enceintes avant le terme de six mois; et si après cet intervalle elles conçoivent, et qu'elles soient d'une constitution robuste et pléthorique, il leur fait ouvrir la veine du bras dès la sixième semaine révolue de leur gestation, et répète ces saignées tous les mois, à la quantité de sept à huit onces. Les constitutions foibles ne peuvent point supporter ces évacuations. Quinze jours avant l'époque de l'avortement, ou même plus tôt, il leur prescrit un usage, suivi de l'élixir acide de *Haller*, des lavemens froids, de la décoction de quinquina, du bain froid dans une baignoire peu profonde, et cherche à attirer les humeurs vers les seins, à l'aide des suctions réitérées. S'il survient des spasmes, il unit l'opium à l'élixir de *Haller*; et si le ventre se resserre, il en procure le relâchement au moyen d'un médicament, composé d'une partie de crème de tartre et de trois parties de quinquina (a).

M. *Thilenius* observe qu'il y a des saisons où les apoplexies sont très-communes, et presque épidémiques dans certains cantons; de sorte qu'il seroit porté à croire qu'alors il y a dans l'air un certain vice qui les occa-

---

(a) Avant de se décider en faveur de la thérapie de M. *Thilenius*, il sera à propos de consulter l'ouvrage intitulé : *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*; par M. *Alphonse Leroy*, docteur de la faculté de Paris. A Genève, et se trouve à Paris chez *Leclerc*, *Volant*, *Legras*, 1787.



sione. Si cette maladie provient d'un sang épais, noir, sec, disposé à la stagnation; il ordonne, avec le plus grand succès, trois ou quatre fois par jour, cinquante à soixante gouttes d'eau de laurier-cerise.

Pour calmer les douleurs *arthritiques*, l'auteur fait envelopper les articulations affectées, dans un linge enduit d'un cérat vert, composé de eire, de poix-résine, de térébenthine de Venise, de verd-de-gris, et d'huile de lin; et si les souffrances sont très-vives, il faut ajouter à ce mélange une portion d'emplâtre de jusquiame. Il a vu rarement réussir les vésicatoires, lorsque l'arthritisme étoit une fois déclaré; le moxa faisoit quelquefois merveille, mais ce n'est que dans le cas où la matière s'est fixée récemment, qu'elle est encore assez mobile et délayée pour se dissiper promptement, et que la partie tuméfiée n'est pas enflammée. Parmi les remèdes internes, il donne la préférence au savon antimonial, composé, de *Koempfs*, à l'extrait d'aconit, donné depuis quatre grains, et en augmentant successivement jusqu'à la dose de dix grains, et secondé par une boisson de douce-amère ou de saponaire, de salsepareille ou de bourgeons de pin : pour évacuer, il propose la gomme gaïac avec de la crème de tartre. Si les nodosités résistent long-temps, il les fait frotter avec le liniment de savon, mêlé d'huile animale de *Dippel*, ou de celle de corne de cerf.

Le café de gland, si vanté parmi quelques médecins contre l'*atrophie* des enfans, exige, selon M. *Thilénus*, qu'on ait préalablement

attenué les glaires qui enduisent les parois du canal intestinal ; et obstruent les glandes mésentériques , chassé les vers , &c. En un mot , qu'on ait procuré la diminution du ventre.

*Cancer.* Voici ce que nous lisons de plus intéressant sous ce titre. L'auteur a résout entièrement un squirrhe , au sein gauche , gros comme une noix , et guéri , de la disposition décidée à la mélancolie , une femme , qui depuis sept mois languissoit dans le plus cuisant chagrin , dont le sang étoit très-épais , et aussi noir que de la poix , en lui faisant faire un usage continué de sel végétal , d'extract de dent de lion , d'eau de laurier-cerise et de pissenlit , préparées par la fermentation ; en lui prescrivant en même temps des lavemens viscéraux , avec de l'eau de laurier-cerise , et en lui administrant de temps en temps des vomitifs et des laxatifs.

Une *cardialgie* provenant d'un embarras hémorroïdal , et de l'engorgement des vaisseaux gastriques , n'a cédé qu'à l'application des sang-sues au fondement et à la boisson , ainsi qu'aux fomentations de l'eau à la glace , faite à la région épigastrique , pendant que les sang-sues tiroient le sang au fondement.

Dans la *carie* , l'auteur a administré avec un heureux succès l'*assa-fetida* , qui n'a pas tardé de changer en un pus de bonne consistance , et inodore , la matière purulente sanieuse et fétide des ulcères. Il a vu un *humérus* entièrement détruit par la carie , remplacé par une substance osseuse de nouvelle formation ; mais le mouvement est resté perdu. Une autre fois , un *tibia* s'est

régénéré; mais ce nouvel os a été un peu difforme. M. *Thilénus* confirme encore, par sa propre expérience, l'utilité de la méthode de M. *Pott*, dans la carie des vertèbres, qui cause la paralysie des extrémités inférieures.

Il a vu plusieurs malades atteints de la *danse de Saint-Guy* : chez la plupart, elle étoit causée ou par la saburbe des premières voies, ou par la présence des vers dans le canal intestinal, ou par la répercussion des éruptions cutanées.

Depuis vingt-un ans qu'il exerce la médecine, il n'a rencontré que cinq fois le *flux coeliaque*, et aucun des malades, qui en ont été atteints, n'a été guéri. Un seul d'entre eux a encore vécu environ deux ans.

En parlant des *contusions*, l'auteur assure que l'*arnica* ne lui a jamais manqué. Ou elle résout le sang, en sorte qu'il est absorbé et ramené dans le torrent de la circulation; ou elle le pousse au dehors. M. *Thilénus* reconnoît plus d'efficacité aux feuilles qu'aux fleurs : il en fait bouillir un ou deux gros dans de l'eau ou dans une bière légère, et le malade consommant cette quantité dans le courant de la journée, en continue l'usage jusqu'à ce que la douleur et l'épanchement soient dissipés. Un couvreur, étant tombé d'un toit, rendoit abondamment du sang liquide par le fondement en même temps que son ventre s'enflait considérablement; l'auteur lui a fait boire de la décoction de feuilles d'*arnica*, et appliquer des fomentations de la même décoction sur le bas-ventre. Au moyen de ce traitement, le malade, après

avoir rendu douze livres de sang, a été parfaitement guéri.

Les personnes sujettes aux cardialgies, ou dont l'estomac est trop irritable, ne peuvent point supporter l'arnica, à moins qu'on n'y joigne des opiatiques. L'arnica réussit même dans les anciennes contusions. Par son moyen, M. *Thilénus* a dissipé une douleur à la poitrine, qui étoit une suite d'une chute de cheval.

La *pensée*, dont les succès contre les *achores* ou *croûtes de lait*, se soutiennent, varie dans ses propriétés selon le sol qui la porte. L'auteur a traité entre autres un jeune homme de dix-neuf ans, qui avoit une éruption pustuleuse au visage. Après l'avoir purgé, il lui a fait prendre, trois fois par jour, une poudre, composée de deux scrupules de feuilles de *pensée* pulvérisée, et de deux grains de soufre doré d'antimoine. La guérison a été aussi prompte que parfaite.

La *dysphagie* est, selon M. *Thilénus*, quelquefois spasmodique : il a vu un homme qui avaloit sans difficulté les alimens, tant solides que liquides, lorsqu'ils étoient chauds; et qui aussitôt qu'il essayoit d'avaler quelque chose, seulement au degré de l'atmosphère, sentoit une espèce de raclement dans l'œsophage; l'orifice de l'estomac se resserroit; il lui survenoit un étouffement et un serrement de poitrine; l'aliment restoit dans le passage jusqu'à ce qu'il eût bu quelque chose de chaud : alors, l'orifice se dilatoit, et l'aliment passoit dans l'estomac. De petites doses d'*ipécacuanha*, l'essence de *castoreum*,

le *laudanum*, une abstinence totale de tout aliment froid pendant deux mois, ont délivré le malade de cette affection, plus pénible que dangereuse.

M. *Thilénus* fait encore mention de deux malades atteints de dysphagie, qui n'ont retiré aucune utilité de l'usage des mercuriaux.

En parlant de l'*épilepsie*, l'auteur assure que la racine de valériane sauvage l'emporte sur tous les autres anti-épileptiques; et que le cuivre ammoniacal, sans avoir les mêmes vertus, paroît néanmoins produire quelquefois de bons effets, et peut être donné sans danger jusqu'à un scrupule par dose.

L'auteur ne pense pas que la fièvre, connue sous le nom *fièvre puerpérale*, soit une maladie particulière; cependant il convient qu'il faut lui conserver le nom qu'on lui a donné, à cause des accessoires provenant de la situation particulière de la malade et de la douleur au ventre, qui en est un concomitant inséparable. Il reconnoît qu'il est plus facile et plus avantageux de la prévenir par les évacuans, y compris la saignée selon les circonstances, que de la guérir. Il n'hésite pas, en cas de besoin, de donner un vomitif aux femmes qui ressentent déjà les précurseurs d'un prochain accouchement, et il a vu réussir au mieux cette pratique.

Les *fluxions blanches* reconnoissent pour cause, ou un vice dans les organes de la digestion, et alors il faut recourir aux remèdes internes, ou un relâchement des vaisseaux et des glandes des organes de la gé-

nération ; et dans ce cas , il faut des injections avec la décoction d'écorce de chêne et l'extrait de saturne , ou bien avec une solution de gomme kino dans l'eau de chaux.

M. *Thilénius* combat les *hémorrhagies utérines*, si elles sont modérées, avec de petites doses répétées d'*ipéacuanha*, et leur oppose lorsqu'elles sont abondantes, l'huile de mars, ou le remède d'*Helvetius* ; il introduit enfin dans le vagin une éponge imbibée de vinaigre, ou d'une solution d'alun.

Il remarque au sujet des *hydropisies*, qu'elles ont été particulièrement fréquentes en 1786, et donne pour raison de cette fréquence, l'abus des fruits et des légumes qui n'étoient pas encore parvenus à leur maturité. Il rejette, dans ces maladies, l'emploi des vésicatoires ; et vante l'utilité de la digitale pourprée, à laquelle il attribue la propriété de résoudre les obstructions, et même les squirrhes.

L'eau de laurier-cerise est, selon lui, d'une efficacité aussi spécifique, pour résoudre et atténuer le sang noir, desséché, brûlé des hydropiques, que le quinquina et le mercure, contre la fièvre intermittente et la maladie vénérienne. Dans tous les cas où l'auteur soupçonne cette altération dans le sang, dans les congestions de cette nature au bas-ventre, dans les suppressions du flux hémorrhoidal ou menstruel dues à l'épaississement du sang, dans les obstructions du foie ou de la rate, il prescrit cette eau d'abord à la dose de trente à quarante gouttes par jour, et augmentant ensuite peu à peu la dose, il la porte jusqu'à celle de soixante

à quatrevingt gouttes. Il en ajoute ensuite depuis un gros et demi jusqu'à deux gros aux lavemens viscéraux, ordonnés dans la vue de remédier aux congestions d'un sang atrabilaire dans le bas-ventre.

L'auteur s'est convaincu de l'efficacité de l'onguent de M. *Jasser*, contre la gale, mais comme l'addition de la poudre des baies de laurier a de grands inconvéniens, il a supprimé cet ingrédient de la composition, et se contente d'un mélange de soufre et de vitriol incorporé dans la pommade. Il en fait frotter les mains le soir, et les jarrêts le matin.

Comme on a observé que les *goîtres* et les *tumeurs scrophuleuses* disparaissent quelquefois spontanément, lorsque les malades essuient une fièvre plus ou moins violente, de plus ou moins de durée, M. *Thilénus* conjecture que des mouvemens fiévreux excités artificiellement, pourroient puissamment seconder l'action des remèdes anti-scrophuleux. Cette remarque n'est pas neuve, elle n'est d'ailleurs ici que détachée, pour ainsi dire, et isolée. Elle est développée et exposée sous un très-grand jour, dans la dissertation de feu M. *Borden*, sur les maladies écrouelleuses et sur leur traitement. Cependant cette idée, seulement énoncée ici, a conduit M. *Thilénus* à des résultats avantageux. C'est en conséquence des réflexions qu'elle a fait naître, qu'il a joint l'huile de sassafras aux remèdes anti-scrophuleux, dans l'intention d'exciter des mouvemens fiévreux; et le succès a répondu à son attente. L'auteur vante, sur-tout comme

d'une efficacité remarquable, un mélange composé de savon antimonial, d'*assa fetida*, de mercure doux, d'extrait de ciguë, et d'huile de sassafras (a).

Si le vice scrophuleux se rencontre avec une fibre lâche et foible, le médicament le plus efficace est une poudre composée de quinquina et d'éthiops antimonial. On fortifiera ensuite la constitution, et l'on dissipera les reliquats du vice scrophuleux, en ordonnant l'usage des martiaux et du café de glands.

M. *Thilénius* assure qu'à moins d'avoir rencontré des goîtres trop anciens, l'éponge calcinée n'a jamais manqué son effet; et que dans deux cas, il a employé avec succès un onguent préparé avec le suc exprimé de la digitale pourprée.

Il assure encore avoir reconnu une efficacité pareille, même supérieure, au quinquina, contre la gangrène, à une poudre composée d'écorce de chêne et de sel ammoniac.

La DEUXIEME SECTION de cet ouvrage, intitulée *Bagatelles*, contient des observations très-concises, dont nous allons extraire quelques-unes, M. *Thilénius* a vu une femme qui, ayant mis au monde un enfant peu volumineux, et ressemblant à un fruit venu avant terme, n'a pas eu de lochies; cette femme, treize jours après, ayant donné le

---

(a). C'est contre les engorgemens scrophuleux que nous pensons que l'eau de laurier-cerise devroit être tentée.



jour à un enfant bien conformé et à terme, fut sujette à l'évacuation ordinaire. — Il a vu une autre femme qui, sans avoir jamais été réglée, est néanmoins devenue mère de sept enfans, et chez laquelle les lochies ont coulé à la suite de chaque accouchement. Il rend compte d'une fracture à l'os frontal, longue de trois pouces, qui s'étendoit jusques dans l'orbite, et qui a été guérie sans trépan. — Une fille de dix-sept ans avoit depuis sa plus tendre jeunesse le pied gauche tourné en dedans, au point qu'elle marchoit sur la crête extérieure. Malgré tous les efforts de l'art, ce pied se déjetoit de plus en plus, en même temps que le tendon d'achille se raccourcissoit; de sorte qu'à la fin, cette fille s'appuyoit sur le cou de pied. Dans cet état de chose, on coupa le tendon d'achille en travers, aussitôt cette section faite, la malade mit le pied à plat par terre: on le retint dans cette situation à l'aide des bandages que M. Lorenz, chirurgien, appliqua avec art, et la guérison fut si parfaite, au bout de sept semaines, que cette fille marche à présent comme tout le monde. La plaie s'est remplie, et la flexibilité du pied est parfaite.

La TROISIEME SECTION est consacrée à l'inoculation de la petite vérole. On y lit la relation et les résultats de 107 inoculations. L'auteur ne pense pas que le choix de la matière soit indifférent; mais il assure que la matière variolense, prise d'un sujet inoculé, est aussi efficace que celle qui est prise d'une personne attaquée de la petite vérole

naturelle. Il s'est servi du pus qui avoit été successivement renouvelé dans quatre individus inoculés, et n'a observé aucune différence dans la marche de la maladie, qui est résultée de cette insertion. M. *Thilénius* a fait différentes expériences avec le pus variolique, pour lesquelles nous renvoyons à l'ouvrage même.

La DERNIERE SECTION concerne les eaux d'Ems, le Schlangenbad, et les eaux de Schwalheim. Comme ces sujets n'intéressent pas directement le grand nombre de nos lecteurs, nous ne nous y arrêterons pas.

*Nouveau Mémoire à consulter, sur la maladie de Marie-Anne Semennin, soignée à l'hôpital des bourgeois de Strasbourg, et de présent aux eaux de Baden-Baden; par M. LAURENT, docteur en médecine de la même ville, &c. 1790; in-8°. de 47 pag.*

II. La contestation qu'a fait naître la maladie de *Marie-Anne Semennin* à Strasbourg, a exposé M. *Laurent* à une suite de mauvais procédés, et de sarcasmes indécents vomis par l'envie et par une basse jalousie. Aujourd'hui que le jugement sur cette maladie se trouve parfaitement confirmé; il reclame une réparation complète: pourroit-on la refuser à un honnête médecin, qui ne

s'est pas trompé dans son prononcé, et qui avoit l'assentiment des chirurgiens les plus habiles de Strasbourg.

Medical essays, &c. *Essais de médecine*, 1°. *Essai sur les principes qui doivent diriger le médecin dans l'exercice de sa profession.* 2°. *Recherches concernant le mérite des dissolvans de la pierre, avec des additions* : in-8°. de 91 pages. A Londres, chez Dodsley, 1789.

12. Le premier de ces deux essais est trop foible pour nous y arrêter; mais le second peut être très-utile pour ceux qui ont le malheur d'être attaqués de la pierre, et pour les chirurgiens lithotomistes.

L'anonyme, après s'être étendu sur l'inutilité, disons mieux, sur l'incertitude des lithontriptiques, conseille aux pierrenx de se soumettre promptement à l'opération de la taille. Il leur fait observer que plus ils tardent à prendre ce parti, plus la pierre prend d'accroissement, plus leur constitution s'altère par les souffrances qui sont en pure perte, et plus ils courent de danger lors de l'opération. Afin de les encourager à subir la lithotomie, il leur présente un tableau des succès tiré des registres des hôpitaux de Londres. On ne peut pas se dissimuler que cette liste d'opérations heureuses, auroit été considérablement augmentée, si l'ano-

nyme eût joint à son tableau le relevé des registres des hôpitaux de provinces, et le résultat des tailles faites en ville.

Quant aux conseils qu'il donne aux chirurgiens-lithotomistes, ils nous paroissent très-sages, et mériter la plus sérieuse considération.

---

*Trattato di chirurgia, &c. Traité de chirurgie ; par le docteur physicien MICHEL TARTAGLIA ; in-8°. de 291 p. A Naples, 1789.*

13. L'auteur ne présente ce traité que comme un manuel pour ses préleçons de chirurgie ; il prétend que toutes les maladies chirurgicales consistent en tumeurs, dont les unes doivent leur origine à l'affluence ou à la stagnation des liquides ; tandis que d'autres sont formées par le déplacement des parties solides. C'est d'après ces considérations qu'il divise son ouvrage en deux parties. Dans la première, il est d'abord question des tumeurs inflammatoires, qui sont de trois espèces ; savoir, 1°. celles, qui proviennent de causes internes, et ne sont pas accompagnées de symptômes fébriles ; 2°. celles qui reconnoissant les mêmes causes, ont la fièvre pour compagne ; 3°. celles qu'excite une matière stimulante.

Il s'agit ensuite des tumeurs formées par des humeurs stagnantes. M. Tartaglia y rapporte les apostèmes, les squirrhes, les cancers, la gangrène et le sphacèle, les tumeurs sanguines, comme les suggilations ;

les tumeurs aqueuses; les tumeurs scrophuleuses; les tumeurs enkystées; les tumeurs charnues, aériennes, osseuses.

La seconde partie est consacrée aux fractures, aux descentes, aux anévrismes, varices, luxations, &c.

Nous avons été étonnés de voir cette étrange classification, et cela d'autant plus que, non-seulement l'auteur range d'un côté les maladies éruptives, parmi les maladies chirurgicales; mais que d'un autre côté, il a omis plusieurs affections qui sont véritablement et exclusivement du ressort de la chirurgie; telles que les chutes du fondement, toutes les espèces de déviations de la matrice, &c. On observe, en général, que *M. Tartaglia* n'a pas adopté l'ordre le plus avantageux, et qu'il auroit donné à son ouvrage plus de perfection, si sans se restreindre aux auteurs antérieurs à l'an 1750, il eût consulté ceux qui sont venus depuis cette époque, et qu'il eût mis à profit les lumières qu'il auroit pu y puiser.

*Histoire abrégée de la lithotomie, par M. SAUCEROTTE, maître en chirurgie gradué, chirurgien ordinaire du feu roi de Pologne STANISLAS I, associé de l'Académie royale de chirurgie de Paris, l'un des chirurgiens-majors du corps ci-devant de la Gendarmerie.*

*rie, et actuellement des Carabiniers, &c. lithotomiste pensionné pour la Lorraine et le Barrois. A Nanci, 1790; in-8°. de 46 pag.*

14. Cet écrit est non seulement un abrégé historique de la lithotomie, mais encore un excellent manuel, qui guidera le chirurgien dans la cruelle opération de la taille. Cette opération, dit M. *Saucerotte*, est celle qui a éprouvé le plus de variations. On ignore comment elle se faisoit du temps d'*Hippocrate*, qui avoit juré et fait jurer à ses élèves de ne jamais la pratiquer, par la raison, sans doute, qu'il regardoit les plaies de la vessie comme mortelles. *Ammonius* et *Méges* furent les seuls lithotomistes connus depuis *Hippocrate* jusqu'à *Celse*, qui est le premier duquel nous ayons une description exacte de cette opération, mise en usage depuis par *Paul d'Égine*, *Albucasis*, et plusieurs autres, et tombée ensuite dans la barbarie jusqu'au quatorzième siècle, que *Guy de Chauliac* la tira de l'obscurité, en la publiant telle qu'elle est dans *Celse*. Au quinzième siècle, *Germain Colot* imagina, dit-on, une méthode nouvelle, que l'on croit être celle du grand appareil, et qu'il tenta avec succès sur un calculeux condamné à la mort pour ses crimes, et à qui *Louis XI* n'accorda grace qu'à condition qu'il se feroit tailler. Ce ne fut qu'au seizième siècle que *Jean Des Romain*, lithotomiste italien, rechercha la vraie route que l'on pouvoit ouvrir à la pierre pour tous les

âges, et mérita le nom d'inventeur de la méthode du grand appareil, dont *Marianus Sanctus*, son élève, donna la description; il instruisit *Octavian Deville*, chirurgien romain, qui pratiqua avec succès la taille, en suivant cette méthode; celui-ci se lia d'une amitié étroite avec *Laurent Colot*, qui devint en France le seul opérateur par la méthode du grand appareil. Cette opération resta à peu près héréditaire dans cette famille, jusqu'à *François Colot*, qui nous a laissé un traité de l'opération de la taille. *Philippe Colot* petit fils de *Laurent Colot* ne voulant pas laisser perdre le secret de ses ancêtres, étant d'ailleurs surchargé de sujets à opérer, crut devoir faire des élèves: en conséquence, il instruisit *Restitut Girault* et *Severin Pineau*, tous deux fameux chirurgiens de Paris. La lithotomie, en France, a dû aussi une partie de ses progrès à *Covillard*, à *Thévenin*, et à *Tolet*.

Après ce précis historique, M. *Saucerotte* en offre un autre, qui renferme les différentes méthodes inventées pour tailler; savoir, au petit appareil, ou méthode de *Celse*, au grand appareil, ou méthode de *Marianus*, au haut appareil, ou taille hypogastrique, par *Franco*; la taille au haut appareil du frère *Côme*, le grand appareil latéralisé, et quelquefois prétendu latéralisé: l'appareil latéral; les méthodes de *Foubert*, de *Thomas*, du frère *Jacques*, de *Celse*, de *Raw*, de *Chéselden*, de *Ledran*, de *Lecat*, de *Poubeau*, de frère *Côme*, de *Moreau*, de *Hampkins*, avec les corrections de MM. *Louis* et *Désault*. Cette histoire est terminée par

l'exposition de la lithotomie des femmes, et la manière de tailler en deux temps, suivies de plusieurs observations pratiques, qui appartiennent à M. *Saucerotte*. Nous en expliquerons deux.

1°. « Je taillai en 1783, à l'hôpital de Lunéville, un enfant de cinq ans, auquel je tirai une pierre de la grosseur d'un petit œuf de poule. Je me servis d'un petit gorgéret d'*Hawkins*; l'opération ne fut point laborieuse, et le sujet guérit sans aucune incommodité subséquente. Le volume de ce calcul étoit certainement considérable pour la stature de cet enfant, et pour sortir par la division faite par le plus petit des gorgérets d'*Hawkins*. Je pourrois citer beaucoup d'autres faits confirmatifs, mais je me borne à celui-ci; cependant il y a des cas dans lesquels il est important, pour éviter les divulsions et arrachemens, de prolonger un peu l'incision opérée par le gorgéret; ce qui s'exécute très-bien à l'aide d'un bistouri boutonné, de l'invention de M. *Louis*. Sa lame, longue de trois pouces et demi, large de deux lignes vers le bouton, est légèrement concave sur le tranchant, ce qui facilite la section, en portant l'extrémité boutonnée au-delà de l'obstacle, pour le couper en tirant à soi ».

« 2°. Je taillai en 1786, dit l'observateur, dans notre hôpital, un garçon âgé de 19 ans, qui avoit une pierre très-volumineuse; mais qui heureusement étoit friable. Je tirai, en cinq ou six introductions des tenettes, un volume de fragmens, approchant d'un gros œuf de poule. Comme je sentoie qu'il y en



avoit encore beaucoup dans la vessie, je craignis de le fatiguer et de l'irriter en prolongeant l'opération; en conséquence, je le fis délier et reporter dans son lit. Je le repris au septième jour, et lui fis l'extraction d'une plus grande quantité de fragmens qu'au premier jour, sans beaucoup de peine de son côté ni du mien; et il fut guéri au bout de vingt cinq jours ».

La méthode de tailler de *Hawkins*, avec les corrections de *M. Louis*, est sans contredit la plus simple et la plus facile; elle est prompte, moins douloureuse et plus sûre que les autres; c'est celle que *M. Saucerotte* a adoptée de prédilection, aussi prouve-t-il avantageusement sa supériorité sur les autres.

Abhandlung von der sogenannten umbeugung der gebährmutter , &c.  
*Traité sur la prétendue inclinaison de la matrice ; par JEAN MELITSCH, doct. en médecine, et accoucheur à Prague ; in-8°. de 87 pages. A Prague, de l'imprimerie d'Elsenwager, 1789.*

15. Plusieurs membres de la haute noblesse, très-riche en Bohême, se sont cotisés pour former, à la sollicitation de *M. Melitsch*, un institut-pratique des accouchemens. C'est le précis de ce qui est relatif à cet établissement, que l'auteur a mis à la

tête de cet opuscule , destiné à servir de manuel à ses préleçons. Il débute par les détails d'une observation sur une femme enceinte , dont l'*uterus* étoit descendu dans le diamètre oblique , et a excité des accidens très-dangereux , jusqu'à ce que M. *Melitsch* fut parvenu à remettre ce viscère à sa place. On y lit ensuite l'exposé comparatif de ce déplacement , avec les autres espèces de déviations ; un abrégé de ce que les auteurs ont publié sur cette matière , et les détails du traitement particulier à chaque espèce.

---

Observationes nevrologicæ et anatome comparata, auctore JOH. GODEFR. EBEL, medicinæ doctore. *A Utrecht, et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, 1789; grand in-8°.*

16. M. *Soemering*, célèbre anatomiste de Mayence, a publié des observations sur le même sujet, d'après une foule d'expériences bien faites. M. *Ebel*, à son imitation, a fait à son tour des discussions sur beaucoup d'animaux, pour vérifier les expériences de M. *Soemering* : voilà l'objet et le but des observations de M. *Ebel*. Il a joint des planches qui donnent beaucoup de lumières à ses expériences.

---

Dissertatio medica de noxis ex præmatura pubertate oriundis in physica educatione maximopere attenden-

dis. *Par M. GERARD-GUILL. DE EICKEN*, des montagnes de *Langenberg*, docteur en médecine et en chirurgie. *A Iena, chez Stranckman*, 1789; in-8°. de 24 pag.

17. Le climat, la manière de vivre, l'éducation, tous les exercices, l'équitation, la danse, ont beaucoup d'influence sur le développement de la puberté; cet âge s'annonce communément chez les hommes, depuis l'âge de seize jusqu'à dix-huit ans, alors la voix mue, la barbe et les poils se manifestent: chez les femmes, depuis treize ans jusqu'à seize les règles paroissent, le sein se gonfle, &c.

Vingt paragraphes sont employés à expliquer les choses les plus essentielles et relatives à cet âge. *M. de Eicken* expose les signes avant-coureurs de la puberté, et tout ce qui peut l'accélérer ou lui nuire.

---

*A treatise of the materia medica, &c. Traité de matière médicale; par GUILL. CULLEN*, docteur en médecine, professeur de thérapeutique à l'université d'Edimbourg: deux volumes in-4°. Le premier, de 450 pages; le second, de 610 p. *A Londres, chez Elliot et Compagnie*, 1789.

18. Il existe déjà des leçons de matière

*médicale* du docteur *Cullen*, qui sont même traduites en plusieurs langues; mais elles sont une production subreptice, compilée d'après les préleçons de ce savant professeur, par quelques étudiants. Néanmoins, comme cet ouvrage, tout défectueux qu'il est, a reçu un accueil très-favorable, l'auteur s'est décidé à en rédiger lui-même une copie, et à lui donner un degré de mérite qui pût convenir à son nom, et aux égards dûs au public.

Avant que d'entrer en matière, *M. Cullen* présente une justification de diverses omissions qu'on pourroit lui reprocher; de-là, il passe dans l'introduction à l'histoire de la science qu'il traite, et à un exposé critique des meilleurs auteurs dans ce genre. *M. Cullen* nous y donne enfin un précis de sa théorie médicale, des observations sur l'idiosyncrasie, sur les moyens de connoître les vertus des médicamens, sur le plan d'après lequel il faudroit traiter la matière médicale, et un dictionnaire des termes.

La première partie contient la doctrine des alimens, et la seconde, les médicamens proprement dits. L'auteur se conforme, dans la classification des remèdes, aux méthodes le plus généralement suivies.

*Della radice di calaguala : Mémoire sur la racine de calaguala; par M. DOMIN. LOUIS GELMETTI, docteur en médecine. A Mantoue, chez Braglia, 1788; in-4°. de 24 p.*

19. Les excellens effets qu'a produits la

racine de *calaguala* dans différentes maladies très-graves, ont engagé M. *Gelmetti* à publier ce Mémoire. On y trouve la description de cette racine, et des observations médicales qu'il a eu occasion de faire dans les maladies qu'il a guéries par son usage.

Les nouvelles littéraires d'Italie, d'après lesquelles nous présentons cette notice, ne donnent point le nom de la plante que nos botanistes ne connoissent pas. On lit seulement dans la seconde édition de la pharmacopée de Madrid, et dans le dictionnaire d'histoire naturelle, que le *calaguala* est beaucoup plus usité en Espagne et en Portugal, qu'en France; que la plante croît à Quito et à Popoyan, dans le Pérou. On estime la racine de *calaguala* apéritive, et très-sudorifique : on en fait usage, soit en décoction, soit en poudre, à la dose d'un demi-gros, et quelquefois d'un gros.

De effectibus opii in corpus animale sanum, maxime respectu habito ad ejus analogiam cum vino; commentatio in concertatione civium Academiae Georgiæ Augustæ, 10 junii 1789, proemio à rege magnæ Britanniae Augusto constituto, ab medicorum ordine, auctore G. CHR. SIEBOLD. *A Gottingue, chez Dieterich; et se trouve à Strasbourg,*

*chez Am. Kœnig, libraire, 1790;  
grand in-4°. de 83 pages.*

20. M. *Siebold* a fait avec l'opium une foule d'expériences, tant sur lui-même que sur plusieurs autres personnes, ainsi que sur divers animaux. Il fait observer que les lapins sont moins propres à ces essais que tout autre animal. Il a comparé les résultats de ces expériences avec celles du baron de *Haller* et de M. *Whytt*; cet examen critique jette un grand jour sur cette matière. Il ne paroît pas que l'opium soit absorbé par les vaisseaux lactés, ni qu'il soit versé dans le torrent de la circulation. Le sang n'en est ni atténué, comme le pensoit *Freind*, ni épaissi. Suivant l'opinion d'*Alston*, l'opium manifeste sa principale action sur le *solidum vivum*, c'est-à-dire, en détendant et en affoiblissant les forces vitales.

L'influence de l'opium sur le pouls varie beaucoup selon la quantité qu'on en donne. A petite dose, il augmente le nombre des pulsations; à fortes doses, il les diminue. Un effet, pour ainsi dire, propre à l'opium, est une espèce de salivation qu'il provoque. M. *Siebold* a fait avaler de fortes doses d'opium à plusieurs animaux, ils ont éprouvé un mouvement extrême de tout le système nerveux. Cet effet, essentiellement particulier à l'opium, diffère absolument des effets du vin. Ces animaux étoient excessivement inquiets, la moindre chose les troublait violemment, et les jetoit dans des convulsions. On trouvoit dans ceux qui

en mourroient un épanchement copieux de bile dans les intestins. M. *Siebold* nomme cet état *stadium hyperæstheseos*, et il le compare avec les symptômes de cette phrénésie, si bien décrite par M. *Brendel*.

---

Pharmacopœa castrensis Borussica ,  
congressit JOANN. ANDRÆAS RIEMER,  
M. D. regionum exercituum proto-  
medicus; in-8°. de 63 pag. A Ber-  
lin, chez Meurer, 1790.

21. Quoique d'un petit volume, cette pharmacopée renferme un choix très-bien fait de remèdes, qui sont suffisans pour l'usage ordinaire des armées. Elle est divisée en trois parties. Dans la première, M. *Riemer* donne l'exposé des médicamens simples. Il décrit dans la deuxième, les remèdes composés, et présente dans la troisième, un recueil de recettes. A chaque article, il indique les doses, la plus petite, la moyenne, et la plus haute, auxquelles on peut administrer les différentes substances médicamenteuses dont il parle.

---

Systematisches handbuch der gesamm-  
ten chemie, zum gebrauché seiner  
vorlesungen entworfen von FRIE-  
DRICH-ALBRECHT CARL GREN:  
*Manuel systématique de la chimie  
universelle, à l'usage des préle-  
çons; par FRÉD. ALB. CHARLES*

*GREN, docteur en médecine, et professeur de chimie; seconde partie. A Halle, aux dépens de la maison des orphelins, 1789; in-8°. de 436 pag.*

22. Nous avons annoncé la première partie de cet ouvrage élémentaire dans le Journal de médecine, tom. lxxiv, pag. 370.

Le premier objet qu'on lit dans cette seconde partie, est la manière de distiller à sec, de retirer l'alkali végétal par incinération. Il est question ensuite du charbon animal, de la terre des os, de l'acide phosphorique des os, du tartre et de ses principes constitutifs, de son acide, de l'analyse du sucre, et de son acide, de ceux de citrons et de pommes, des gommés, des résines, de la farine, des huiles grasses, de la cire, du camphre; de l'analyse du principe astringent, des parties animales, comme gelée, graisse, lait, sang, calculs urinaire et biliaire, bile, urine, de l'acide de la fourmi, des diverses fermentations. Il est facile de voir par cette longue énumération, combien ces instituts de chimie doivent être utiles à ceux qui commencent à étudier cette science; chaque article offre les nouvelles découvertes, et présente les principes de la chimie avec clarté et précision.

M. Gren, qui joint les connoissances physiques à la médecine, vient de commencer un Journal de physique, dans lequel  
il



insère les nouvelles inventions, découvertes, expériences, hypothèses, instrumens. Il en a déjà publié plusieurs cahiers, qui forment trois volumes. On y trouve aussi des dissertations de physique; les écrits concernant cette science, que les Académies étrangères et nationales offrent, sont également du ressort du Journal de physique de M. Gren; il ajoute des explications, des remarques et des commentaires. Le prix de cet ouvrage périodique est d'un louis d'or.

---

Über die ausdunstung und ihre Wirkung in der atmosphere, &c. *Sur l'évaporation, et ses effets dans l'atmosphère, &c. par MICHEL HUBE; in-8°. de 440 pages. A Leipsick, chez Gäschen, 1790.*

23. Cet ouvrage est divisé en deux livres. Dans le premier, l'auteur traite de la dissolution, des dissolvans, de la précipitation, de l'évaporation de l'eau, qu'il regarde comme une solution de ce liquide dans l'air, du desséchement, de l'influence de la chaleur sur ces opérations, de l'élasticité de l'air, &c.

Le deuxième livre a pour objet les considérations des effets de l'évaporation dans l'atmosphère: l'auteur y traite de l'électricité, de la chaleur, de la rosée, des brouillards, de la pluie, des températures, des vents, des

affections du baromètre. Cet ouvrage paroît mériter l'attention des physiciens, et leur offre une lecture très-agréable.

A lecture on the atmosphere of London, &c. *Discours sur l'atmosphère de Londres, lu devant une Société publique, le 14 juin 1788 : avec des planches, et une préface. Par BENJAMIN TAYLOR ; in-4°. de 30 p. A Londres, chez Delly, 1789.*

24. Ce discours ne présente rien d'intéressant, ni pour les physiciens, ni pour les médecins, et ne peut qu'induire en erreur les lecteurs qui ne sont pas au fait de ces matières. M. *Taylor* entreprend d'y rendre compte de quelques changemens qui ont lieu dans l'atmosphère ; et pour cet effet, il a recours à l'excellent essai du D. *Hamilton*, sur l'ascension des vapeurs ; mais lorsqu'il veut s'approprier ce que ce savant a dit, ou il le mutile, ou il en fait une application qui prouve qu'il n'entend pas son auteur.

La préface vaut mieux que le discours, encore n'offre-t-elle rien qui soit digne du public. Qu'est-ce qui ne sait point, par exemple, que la propriété et la culture des végétaux sont avantageuses à la santé ; que les bains fréquens, pourvu toutes fois qu'on n'en fasse pas un usage excessif, sont salubres ; qu'il seroit bon de renvoyer hors des villes les tueries et les cimetières, &c. Ainsi sous quelque point de vue que l'on considère

cette production, elle ne sauroit être placée que dans la foule des écrits inutiles.

Nat. Jos. NECKER, &c. Corollarium ad philos. botanicam Linnæi spectans, generis, speciei naturalis, &c. vegetabilium omnium delectorum; fructuum diversorum aliorumque fructificationis partium definitiones expletas, continens; cum tabulis separatis: *Corollaire à la philosophie botanique; &c. A Neuwied sur le Rhin, chez la Société typographique; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1790; grand in-8<sup>o</sup>. de 29 pag.*

25. Cet opuscule est comme un supplément à la *philosophie botanique* de Linné. Il contient les définitions complètes du genre, de l'espèce naturelle, de la race de l'individu neutre, et de la variété des végétaux; de nouvelles définitions des divers fruits que ces êtres fournissent, celles des parties de la fructification, auxquels M. Necker a donné des noms convenables.

Tous ces objets sont disposés dans ce *corollaire* par ordre alphabétique; ils servent à déterminer les véritables caractères des genres et des espèces naturelles, tant simples que composées, de tous les végétaux

qui sont connus et découverts dans les quatre parties du monde.

Voici quelques définitions extraites de cet opusculé :

1°. Anabice, (*Anabix*) est un individu neutre ou absolument destitué des deux organes propres à l'accomplissement de la fécondation. Il se perpétue par des *bésimences*; il se multiplie par des accroissemens en forme de plumules et de gemmes; il renaît encore de ses propres débris.

Anabice est dérivé d'un verbe grec qui signifie *ressusciter*. Cette faculté est commune aux mousses, qui renaissent quelquefois au bout d'un siècle.

2°. Bésimence, (*Bésimen*) est un corps organique qui vit par lui-même, et dont la fécondation devient inutile. Les plantes cryptogames sont dans ce cas.

3°. Élytricule, (*Elytrculus*) est un diminutif du mot *élytron*, *enveloppe*. Ce terme, substitué à *corollule*; désigne par son étymologie, de petites enveloppes propres; les unes sont des tubes fistuleux, découpés à l'extrémité en plusieurs segmens; les autres enveloppes sont seulement fistuleuses par le bas, et applaties en languette, étroite depuis le milieu jusqu'à l'extrémité.

Toutes ces diverses élytricules renferment immédiatement les sexes. Il y a des élytricules stériles ou sans étamines, soutenant des floscules solitaires; ces floscules contiennent dans leur intérieur les organes sexuels.

Ces nouveaux termes sont à examiner.

Nomenclator fungorum, pars I, agarici, accedunt tabulæ vj, æri incisæ et ab auctore delineatæ : *Nomenclature des champignons* ; Partie première, contenant les agarics ; on y a joint six planches en taille-douce, dessinées par l'auteur. A Berlin, chez Pauli, libraire, 1789 ; in-4°. de 256 pag.

26. M. Martini, docteur en médecine, secrétaire perpétuel de l'Académie des scrutateurs de la nature à Berlin, avoit entrepris en 1774, un dictionnaire d'histoire naturelle en allemand ; mais la mort l'ayant enlevé aux sciences, M. Spengler, naturaliste Danois, publia en 1788 le second volume. Aujourd'hui l'imprimeur travaille à en donner la suite. M. Hoffman, docteur en médecine à Erlangen, s'est chargé de la rédaction de plusieurs branches de la botanique ; mais, pour rendre plus généralement utile l'article des champignons, on le présente au public à part.

La première partie offre presque tous les agarics décrits par les meilleurs botanistes ; tels que Scheffer, Bulliard, Batschet Bolton ; l'on en trouve même quelques espèces nouvelles.

Cette réunion offre les caractères spécifiques, l'endroit natal, les propriétés et usages de chaque fungus.

Über die vorthteile die dem staate aus einer schule der gerichtlichen arzneywissenschaft zufließen, &c. *Sur les avantages qu'un Etat retire d'une école de médecine légale ; par F. G. WEZELER, docteur en médecine et en chirurgie, P. P. O. de médecine légale et de l'art des accouchemens à l'université de Bonn ; in-8°. de 39 p. A Bonn, chez Alshoven, 1790.*

27. « Il n'est pas de branche de la science médicinale, dit M. *Wezeler*, qui ait atteint si tard un certain degré de perfection que l'art des accouchemens et la médecine légale. Tandis que dans les autres parties qui se prêtoient un mutuel secours, on acquéroit des connoissances plus exactes, celles-ci restoient languissantes : des préjugés de toute espèce s'opposoient puissamment aux progrès de l'art des accouchemens ; la superstition et une pudeur déplacée, redoubloient les obstacles. Ce n'étoit que lorsque tous les secours paroissoient infructueux, qu'on appeloit les maîtres de l'art, et on attendoit d'eux qu'ils rectifieroient tout ce qui, dès le principe, étoit fautif, ou étoit devenu dangereux par la mal-adresse, par la perte du

temps, ou par toute autre cause. Dans quelques pays, on alloit même plus loin; on défendoit, sous des peines très-rigoureuses, aux hommes de se mêler de cette partie, et en 1522, on condamna à Hambourg, à périr par la main du bourreau, un homme qui avoit eu la témérité de sauver, dès l'entrée dans ce monde, un citoyen à l'État. Si les circonstances furent contraires à l'exercice de l'art des accouchemens, elles étoient encore bien plus fâcheuses pour la médecine légale. Il se passa un temps considérable avant que ces progrès fussent sensibles. L'art des accouchemens avoit déjà fait des progrès remarquables; tandis que la médecine légale, comme branche particulière des sciences intriquées, attiroit à peine sur elle quelque attention. C'est que l'art des accouchemens est nécessaire à l'homme naissant, et que la seconde est à peu près inutile à une Société qui commence à se former : car à cette époque, il n'existoit pas de raison pour cacher la grossesse, on n'avoit pas encore cherché des secrets pour tuer, pour expulser le fruit; la torture n'extorquoit à aucune femme l'aveu d'être possédée du diable, l'art d'empoisonner n'avoit pas encore été porté au point où il est parvenu depuis (a).

L'auteur place la naissance de la médecine

---

(a) Mais les rixes et leurs suites n'auroient-elles pas dû hâter le développement de la médecine légale, la conservation des citoyens étant de la plus grande importance dans tous les gouvernemens.

cine légale à l'année 1532, époque où parut à Ratisbonne, l'ordonnance criminelle de l'empereur *Charles-Quint*. « Ces loix, remarque-t-il, importantes à bien des égards, mettoient les médecins et les juges dans des relations essentielles. Elles décidoient ce qui avoit été agité; savoir, si la déclaration du médecin étoit nécessaire ou non au juge, pour prononcer un arrêt valide. La *carolina* ordonna; et les hommes qui aimoient mieux obéir à des loix approuvées, par la raison, qu'à des loix arbitraires, examinèrent les motifs de ces ordonnances, et reconnurent qu'ils étoient des plus pressans ».

L'auteur expose ensuite une grande partie des avantages que la Société retire de la médecine légale, et établit ses assertions sur le raisonnement et sur des preuves de fait.

---

CAM PLINII secundi naturalis historiæ,  
cum interpretatione et notis integris  
Johannis Harduini, itemque cum  
commentariis et adnotationibus Her-  
molaï Barbari, Pintiani, Rhenani,  
Gelenii, Dalechampii, Scaligeri,  
Salmasii, Is. Vossii, J. F. Gronovii  
et variorum: *Tome IX; édition  
revue par JEAN-GEORGE-FRÉD.  
FRANZIUS. A Leipsick, chez  
Sommer; et se trouve à Strasbourg.*



HISTOIRE LITTÉRAIRE. 309  
*dans la librairie d'Amand Kœnig,*  
1788; *grand in-8°. de 788 pag.*

28. Bien que la mort ait enlevé trop tôt le savant professeur *Franzius*, l'édition de l'histoire naturelle de *Pline*, dont il avoit déjà publié huit volumes, ne restera point imparfaite; le neuvième vient de paroître, et le suivant qui est le dernier est sous presse.

Celui que nous annonçons renferme les livres 33<sup>e</sup>., 34<sup>e</sup>., 35<sup>e</sup>., 36<sup>e</sup>.. Le 37<sup>e</sup>. livre formera, avec des annotations, le dixième et dernier volume. Le 33<sup>e</sup>. livre, du naturaliste romain, est consacré aux minéraux. *Pline* y fait voir combien les hommes de la plus haute antiquité faisoient cas de l'or; il remonte à l'invention des anneaux, des couronnes et des statues d'or; il nous apprend quelles personnes avoient le droit de porter des anneaux d'or, donne des explications sur les trésors des anciens, sur la cavalerie et les troupes romaines, sur les mines d'or, d'argent et de cuivre, et sur la manière de battre monnoie avec ces métaux, et d'en faire de la vaisselle. Il est ensuite question du mercure, de l'antimoine, du borax, du sang-de-dragon, de leurs propriétés dans la médecine et dans les arts.

Le trente-quatrième livre traite des mines de cuivre en particulier, de l'usage de ce métal pour fabriquer les statues, médailles, et toutes sortes d'ustensiles, après quoi il est fait mention de la calamine, du vitriol, d'un collyre antique, du verd de gris, de la tutie, des mines de fer, de

plomb, d'étain, de l'arsenic, et de leurs différens usages.

Le trente-cinquième livre offre, sur la peinture, toutes les particularités concernant l'origine et les progrès de cet art, depuis le commencement du monde jusqu'au temps de *Pline*. Ce livre est terminé par l'art de la poterie, et par des détails sur les terres, les craies, le sable, le soufre et l'alun.

Le trente-sixième, qui termine ce volume, regarde les vertus et propriétés des pierres; puis paroissent des notices sur les premiers sculpteurs et marbriers, sur les superbes monumens de l'antiquité. Il parle des citernes, de la chaux, de l'invention du verre, et des divers effets surprenans du feu. On admire par tout combien *Pline* étoit versé dans la connoissance de l'histoire naturelle et des arts.

*Journal de chirurgie ; par M. DESAULT, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Paris ; tome 1<sup>er</sup>. A Paris. On souscrit à l'hôtel-dieu, ou rue de la Harpe, n<sup>o</sup>. 151.*

29. Ce Journal, dont chaque numéro sera de 32 pages in-8<sup>o</sup>., doit paroître tous les quinze jours. Le prix de la souscription est de 15 liv. par année.

Un commentaire de ce texte, *Occidit qui non servat*, sert d'introduction à ces feuilles. Le style en est un peu négligé; mais,

comme tout le monde sait, *de minimis non curat prætor*. Suivent deux bonnes observations, lesquelles se trouvent insérées dans notre cahier de février, pag. 214 et suiv.

M. Desault nous apprend, dans le dernier article, que son intention est de communiquer au public, par la voie de son Journal, l'analyse de ses leçons de chirurgie pratique; il a commencé par les maladies des voies urinaires. Dès que cette analyse aura reçu son complément, nous en offrirons le résultat à nos lecteurs.

*Instructions populaires concernant les maladies les plus fréquentes des chevaux, des vaches et des moutons; par M. CRACHET, de Nielles-lez-Bléquin, en Artois, associé-correspondant de plusieurs académies: ouvrage composé sur les Mémoires posthumes de son père.*

#### P R O S P E C T U S.

Un traité sur les principales maladies des chevaux, des vaches et des moutons, qui, dégagé de toute forme scientifique, seroit écrit du style le plus simple, et ne contiendrait que des préceptes intelligibles à tout le monde, seroit un présent à faire à l'économie rurale. Il deviendroit pour les artistes, un guide sûr

et facile à suivre dans la carrière qu'ils ont à parcourir. Il seroit en même temps un répertoire où les maréchaux pourroient trouver un modèle de conduite , propre à les rendre capables de suppléer au défaut de ces artistes , dans tant de cantons qui en sont dépourvus. Il serviroit encore aux laboureurs eux-mêmes , qui , avec du bon sens et de la bonne volonté , y apprendroient aisément à connoître les dérangemens qui surviennent à leurs bestiaux ; et l'art de les guérir.

On conçoit qu'un pareil ouvrage tendroit à diminuer sensiblement dans les campagnes, le nombre des pertes qu'y occasionne chaque jour le manque de connoissances utiles. Ne pourroit-on pas même regarder sa publication comme devant être à l'art vétérinaire , ce qu'ont été à la médecine l'*avis au peuple*, de Tissot , et la *médecine domestique* de Buchan ; je veux dire une époque précieuse d'où dateroit le plus grand avantage des cultivateurs , et de-là , l'avancement de l'agriculture , qui en est toujours la suite ?

Pour moi , j'ai osé envisager cette perspective , en rédigeant et mettant en ordre les Mémoires de mon père. Peut-être est-elle trop orgueilleuse , et me fais-je illusion à moi-même ? On se laisse si facilement entraîner par le penchant qui me séduit ! Quand bien même , au reste , cet écrit ne s'étendrait point par de-là le cercle étroit de ma province , il aura été utile à mes compatriotes ; et c'est déjà beaucoup que d'être utile à ceux qui nous entourent. Mais , pourquoi craindrois-je , après tout , de man-

quer mon but? Il intéresse tant d'individus, qu'il faut croire qu'on y fera attention. Si le paysan est par-fois peu soigneux sur ce qu'il lui importe le plus, c'est qu'il n'est pas éclairé. Pourvu qu'on veuille efficacement lui donner des lumières sur son bonheur, il lui est tout aussi naturel qu'à tout autre de le poursuivre. Or, il seroit à désirer que l'ouvrage de mon père parût sous les auspices du Gouvernement, et qu'on en fît répandre des exemplaires dans les villages. Ce seroient des instructions données à des villageois, par un villageois lui-même, lesquelles, par conséquent, se trouvant à leur portée, ne manqueroient pas de produire le bien qu'on se seroit proposé en les distribuant. Au surplus, l'importance des nouveaux résultats qui y sont consignés sur beaucoup d'objets importans; tels que la *morve*, les *épizooties*, &c. est de nature à fixer l'attention de nos sages administrateurs.

Quoi qu'il en soit de ces vœux, nés du seul désir d'une utilité plus générale, mais que, sans protection comme je suis, je ne verrai pas sans doute se réaliser. Le traité que j'annonce verra le jour du moment où j'aurai un nombre suffisant d'exemplaires retenus pour me rembourser des frais d'impression. Comme je ne suis pas riche, je dois prendre cette assurance préliminaire, sans laquelle il faudroit me résoudre à laisser là mon entreprise. J'ambitionne particulièrement l'accueil de cette classe de citoyens instruits, vivans à la campagne, dont la plus douce occupation est d'encourager l'agriculture, et de la faire fleurir chacun

dans leur arrondissement : ils trouveront dans mon livre un moyen nouveau d'exercer leur bienfaisance patriotique , en le faisant circuler parmi les cultivateurs.

Ceux qui voudront souscrire , sont priés de le faire incessamment. On n'enverra que sa soumission , sans aucun argent d'avance , mais avec l'attention indispensable d'affranchir toute lettre d'avis. On s'adresse chez l'Auteur , à Nielles-lez-Bléquin , près Saint-Omer ; chez M. *Huguet* , libraire à Saint-Omer ; et à Paris , chez *Croullebois* , libraire , rue des Mathurins.

NOTA. Ce Prospectus a beaucoup de rapport avec celui que nous avons imprimé dans le cahier de juillet 1790 , pag. 162 , dont le premier volume vient de paroître. La concurrence de pareils ouvrages ne peut qu'être avantageuse au public , et nous en donnerons successivement la notice. M. HUZARD.

---

*PROGRAMME de l'Académie des sciences , belles-lettres et arts de Lyon , 1790.*

DISTRIBUTION DE PRIX.

Le sujet des prix d'histoire naturelle , fondés par M. *P. Adamoli* , avoit pour objet l'examen de la famille des plantes étoilées , *Stellatæ de Ray et de Linné*. L'Académie avoit demandé les notions acquises sur cette famille naturelle ; la détermination précise

*des genres, des espèces et des variétés qui croissent en Europe ; leurs descriptions ; l'indication des meilleurs synonymes et des meilleurs figures gravées, &c. enfin un exemplaire des plantes desséchées, qui auroient donné lieu à quelques observations nouvelles.*

La famille des *étoilées*, quoique peu étendue, présente de vraies difficultés, sur-tout dans la détermination des espèces et des variétés du genre nommé *gallium*, *caille-lait*. Aussi le concours a-t-il été peu nombreux : mais si les Mémoires, qui y ont été admis, laissent encore à désirer sur un sujet très-difficile, l'Académie a vu, avec satisfaction, qu'elle avoit donné lieu au travail de deux savans qui ont concouru, chacun avec un mérite particulier ; l'un et l'autre ont écrit en françois,

Elle a décerné la médaille d'or, ou premier prix, au Mémoire coté n°. 1, ayant pour devise un passage des élémens d'*Œder*, qui commence par ces mots : *Potissimum optabile fuerit ut seposita præjudicata ista opinione, &c.*

L'auteur est M. *Danthoine*, docteur médecin, à Manosque, de l'Académie de Marseille.

Son nom étoit déjà avantageusement connu des botanistes, par les intéressantes espèces de *gallium*, qu'il publia, en 1787, dans le *Journal d'histoire naturelle*, (tom. j, pag. 161, n°. 11). Observateur exact, il soumet les notions acquises à un scrupuleux examen. Il eût été à désirer qu'il fût plus à

portée d'apprécier ainsi toutes les espèces, indiquées comme nouvelles par les modernes ; mais il éclaircit, en plusieurs points, l'histoire naturelle de cette famille, et met sur la voie de la porter encore à plus de perfection. On reconnoît aussi le vrai botaniste, dans le choix éclairé des nombreux échantillons secs qui accompagnent son Mémoire.

Le second prix, ou la médaille d'argent, a été adjugé au Mémoire, n<sup>o</sup>. 2, intitulé, *Monographie, pour servir à l'histoire naturelle de la famille des plantes étoilées*, avec une devise, empruntée de lettres élémentaires de J. J. Rousseau.

*L'étude de la nature émousse le goût des amusemens frivoles, prévient le tumulte des passions, et porte à l'ame une nourriture qui lui profite, en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations.*

Cette monographie, plus complète que la précédente, dans l'énumération des espèces nouvellement indiquées, ne présente pas autant d'observations neuves ; mais se distingue par la méthode, la clarté, les recherches et l'érudition : elle peut devenir très-utile à ceux qui s'adonnent à la botanique.

L'auteur est M. *Willemet*, doyen des apothicaires de Nancy ; professeur de botanique et de chimie ; d'un grand nombre d'Académies. Celle de Lyon s'est félicitée d'avoir été dans le cas d'ajouter une fleur à toutes les couronnes académiques qu'a déjà obtenues son savant associé.



SUJETS PROP. POUR CETTE ANN. 317

*SUJETS proposés pour cette année.*

L'Académie a proposé, pour le prix de physique, la question suivante :

*Quelles sont les causes de l'ascension de la sève dans les arbres au printemps, et celles de son renouvellement dans le mois d'août ou de juillet, suivant le climat ?*

*Nota. Les deux époques indiquées, paroissent effectivement déterminées par la nature, puisque les greffes ne réussissent pas en d'autres temps; quelques exceptions, s'il en est, ne détruisent pas cette loi générale.*

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 liv. Il se distribuera, en 1791, après la fête de S. Louis. Les Mémoires ne seront admis que jusqu'au premier avril de la même année, *terme de rigueur.*

CONDI T I O N S.

Toutes personnes pourront concourir, excepté les académiciens titulaires et les vétérans; les associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, et y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leur nom et le lieu de leur résidence. Les billets des Mémoires couronnés seront ouverts; ceux des *accessit*, seront réservés: tous les autres, brûlés en présence de l'Académie.

Les paquets seront adressés *francs de*

port, à Lyon, à M. Claret-la Tourrette, secrétaire perpétuel, pour la classe des sciences, rue Boissac;

Ou à M. de Bori, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, et bibliothécaire, rue Sainte-Helene.

Ou chez M. Aimé de la Roche, imprimeur-libraire de l'Académie, maison des Halles de la Grenette.

Après avoir renoncé au sujet de prix, sur la manière de fixer les couleurs tirées des lichens, et particulièrement de l'orseille, l'Académie, pour le prix extraordinaire et double, relatif aux arts qu'elle a réservé, a demandé de résoudre les questions ci-après :

1°. Les manufactures de lainage réuniroient-elles, plus qu'aucune autre, les avantages de favoriser l'agriculture, la subsistance des hommes et le commerce?

2°. Réuniroient-elles, plus qu'aucune autre, les avantages de fournir du travail pour tous les âges, tous les sexes, tous les genres de facultés et d'intelligences; et d'être plus indépendantes de toutes les variations qui résultent de diverses circonstances?

3°. Quels seroient les moyens les plus prompts et les plus faciles pour les multiplier en France, en varier les objets, et les perfectionner?

4°. De pareilles manufactures pourroient-elles spécialement occuper, d'une manière utile, les ouvriers en soie de Lyon, dans les temps de cessation de leurs travaux ordinaires; et quels seroient les moyens les

plus simples d'*adapter* à ce nouveau genre de travail, leurs metiers et dépendances ?

Le prix est double, consistant en deux médailles d'or de 300 liv. chacune. Il sera adjugé à la même époque, et sous les mêmes conditions que le précédent.

L'Académie a proposé, pour le sujet du prix dont M. l'abbé *Rainal* a fait les fonds, la question qui suit :

*Quelles vérités et quels sentimens importe-t-il le plus d'inculquer aux hommes, pour leur bonheur ?*

Le prix est de 1200 liv. Il sera adjugé, en 1791, avec les précédens, et aux mêmes conditions. Les Mémoires ne seront reçus au concours, que jusqu'au premier avril de la même année, *ce terme étant de rigueur.*

### *SUJETS proposés pour l'année 1792.*

L'Académie, n'ayant pas eu lieu d'être satisfaite des Mémoires qu'elle avoit reçus sur le sujet concernant *les arts*, pour le prix fondé par M. *Christin*, l'a proposé de nouveau, pour l'année 1792, et dans les mêmes termes.

*Trouver le moyen de rendre le cuir imperméable à l'eau, sans altérer sa force ni sa souplesse, et sans en augmenter sensiblement le prix.*

Elle avoit demandé aux auteurs, et demande encore, d'indiquer, d'une manière générale, les différentes préparations des peaux et des cuirs, pour établir les effets qui en résultent, et le mérite de ces mé-

thodes; de décrire ensuite le procédé qui tend à la solution du problème, annonçant qu'une théorie simple et lumineuse paroitroit intéressante, mais qu'elle préfère des expériences bien faites et variées suivant les circonstances, et desire que les Mémoires soient accompagnés de quelques échantillons d'essais, provenant de ces expériences.

L'Académie a cru devoir ajouter encore quelques développemens à ces demandes; 1°. elle insiste sur l'inutilité des détails concernant les opérations des peaux et le tannage des cuirs, à moins qu'on ne propose de nouveaux procédés; 2°. elle entend qu'on ne puisse employer toute huile ou graisse fétides, désagréables au tact et à l'odorat, ou qui affoibliront les cuirs, lors même qu'elles les rendroient imperméables à l'eau; 3°. qu'on évite l'emploi des graisses ou huiles, durcies par la cire ou des chaux métalliques, si elles ne sont à l'épreuve de la chaleur naturelle ou artificielle, à laquelle sont exposés les souliers et les bottes, &c. 4°. qu'on évite aussi toutes dissolutions salines, qui, cristallisées dans les pores du cuir, pourroient s'en séparer par déliquescence, ainsi que les vernis superficiels, sujets à s'écailler; ou à être détruits par l'effet alternatif et combiné du soleil et de la pluie.

Le prix double est de deux médailles d'or de la valeur chacune de 300 liv. Il sera distribué en 1792: les Mémoires seront admis au concours jusqu'au premier avril de la même année seulement, et sous les autres conditions ordinaires.

Pour les prix d'histoire naturelle, fondé par M. Adamoli, l'Académie demande,

*Une description géographique et minéralogique du département du Rhône et Loire, qui puisse servir à la carte minéralogique de ce département; et qui désigne, avec précision, la nature des plaines et des montagnes; en indiquant les sources minérales, les filons, les carrières, et les minéraux ou fossiles, les plus remarquables, qu'elles contiennent.*

Le premier prix consiste en une médaille d'or de 300 liv.; le second, en une médaille d'argent, frappée au même coin. Ils seront distribués en 1792, après la fête de S. Pierre. L'admission des Mémoires, au concours, est fixée au premier avril de la même année; et aux autres conditions ci-dessus énoncées.

---

*PROGRAMME de la Société de philosophie expérimentale de Rotterdam.*

La Société de philosophie expérimentale de Rotterdam a proposé pour cette année-ci les questions suivantes : 1°. *Quels sont les causes et les moyens qui hâtent la putréfaction, la modèrent ou l'arrêtent, soit dans le corps, soit dehors ? Quels avantages peuvent résulter de ces connoissances pour les diverses sciences, principalement pour l'art de guérir ?* 2°. *Quelles sont les meilleurs machines pour venir au secours des sourds ou de ceux qui ont l'oreille dure ? Y a-t-il des règles déterminées qu'il faut*

*suivre pour la construction et l'usage de ces machines ? 3°. L'endurcissement des glandes , le cancer et les fièvres intermittentes sont-ils propres à l'homme ? et si cela est , quelles sont les causes de cette particularité , quels sont les caractères par lesquels les deux premières maladies se distinguent des autres de même espèce ? est on fondé de croire qu'on peut les prévenir et guérir aussi heureusement que les fièvres intermittentes ? 4°. Quel est le véritable usage qu'on peut faire des observations météorologiques ? De quelle utilité sont-elles , en particulier pour la médecine , ainsi que pour la Société civile en général ? Quelle est la meilleure méthode d'en faire l'application ? Les Mémoires , écrits en hollandois , en françois ou en latin , seront envoyés avant le premier mai.*

Voici celle dont la solution est renvoyée jusqu'au premier mars 1792. 1°. *Quelles sont les parties constitutives naturelles de l'urine d'un homme sain ? 2°. Quelles sont les maladies auxquels les Européens de retour des Indes orientales sont sujets ? Quelles en sont les causes ? Quels sont les meilleurs moyens de les prévenir ?* Le prix proposé est de 30 ducats : il faut adresser les Mémoires , *francs de port* , à M. le docteur Gerard-Gisbert ten Harst , directeur et premier secrétaire de la Société.

---

N<sup>os</sup>. 1, 2, 4, 5, 7, 10, 12, 13, 15, 18,  
21, 23, 24, 26, M. GRUNWALD.  
3, 6, 8, 9, 11, 14, 16, 17, 19, 20,  
22, 25, 26, 27, M. WILLEMET.

*Fautes à corriger dans le cahier de mai 1790.*

Page 272, ligne 5 et 6, prix proposé; par M. lisez prix proposé par M.

Page 276, ligne 17, Doulliot, lisez Doulliol.

Page 280, 5<sup>e</sup>. alinea, 4<sup>o</sup>. lisez 14<sup>o</sup>.

*Cahier de novembre 1790.*

Page 289, ligne 4 de la notice, n<sup>o</sup>. 5; lisez ainsi qu'il suit. dans celle que nous annonçons aujourd'hui, on a supprimé l'arrêt du conseil du Roi du 16 juillet 1784, qui occupoit dix pages à la fin de la première, et qui est relatif à cette maladie; on y trouvera des additions dans les symptômes, &c.

N. B. Dans un avis inséré dans le cahier du mois de septembre 1790, à la fin il est dit, en parlant du gorgeret d'*Awkins*; a démontré aux élèves cette année, lisez cette même année 1785.

## T A B L E.

<i>SQUIRRES à l'estomac, au mésentère &amp; au foie;</i>	
Par M. Jémois,	page 157
<i>Suite de l'épidémie qui a régné à Londres parmi les femmes en couche en 1787 &amp; 1788.</i>	
Par M. Jean Clarke,	168
<i>Considérations sur la nature &amp; le traitement du rachitis.</i>	
Par M. Jacq. Dupau,	184
<i>Moitié d'une mâchoire inférieure, détruite par la carie, régénérée.</i>	
Par M. Percy,	197
<i>Plaie d'arme à feu dans la bouche.</i>	
Par M. Manoury,	214
<i>Fracture du crâne, avec enfoncement, &amp;c.</i>	
Par M. Gorré,	225

<i>Recherches anatomiques sur l'action des vaisseaux lymphatiques, &amp;c. Par M. Louis Valentin,</i>	281
<i>Observations météorologiques faites à Paris,</i>	242
<i>Observations météorologiq. faites à Lille,</i>	245
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	246

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	248
<i>Médecine,</i>	262
<i>Chirurgie,</i>	288
<i>Anatomie, -</i>	294
<i>Hygiène,</i>	ibid.
<i>Matière médicale,</i>	295
<i>Pharmacie,</i>	299
<i>Chimie,</i>	ibid.
<i>Physique,</i>	301
<i>Botanique,</i>	303
<i>Jurisprudence médicale,</i>	306
<i>Histoire littéraire,</i>	308
<i>Prospectus,</i>	311
<i>Programme de l'Académie des sciences, belles-lettres &amp; arts de Lyon,</i>	314
<i>Programme de la Société de philosophie de Rotterdam,</i>	321



---

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

MARS 1791.

---

*ÉPIDÉMIE VARIOLIQUE,  
qui régna à Dax en 1783 ; par  
M. GRATELOUP, docteur en mé-  
decine de l'université de Montpel-  
lier, ancien médecin de l'hôpital  
de Dax.*

LA variole, que je vais décrire, fut pré-  
cédée d'un catarrhe épidémique : l'hi-  
ver et le printemps avoient été extrê-  
mement pluvieux ; et pendant ces deux  
saisons, la rivière s'étoit débordée plu-  
sieurs fois ; les vents avoient soufflé ,  
le plus ordinairement, de l'ouest ou du  
sud ; l'atmosphère avoit constamment  
été humide, et il y avoit eu au com-

Tome LXXXVI.

P

mencement de l'été des chaleurs considérables. Au mois de mai, on vit paroître un grand nombre de fièvres rémittentes: elles présentèrent, en général, un caractère putride-inflammatoire, furent très-rebelles à la méthode ordinaire de traitement, et eurent, le plus souvent, une durée de trente jours. Quoique la petite vérole régnât alors, je n'aperçus point qu'aucun des symptômes qui lui sont particuliers, jouât quelque rôle dans ces fièvres, ainsi que l'avoit remarqué *Sydenham* dans des circonstances analogues: *Cæteris*, dit-il, *in ejus ditionem quasi redactis*.

La fièvre, presque toujours inséparable du premier période de la variole, fut souvent très vive, et se soutint même jusqu'au troisième inclusivement; à la vérité, elle diminuoit un peu d'intensité; au second, elle étoit continue et redoubloit dans la nuit. Le plus souvent elle fut accompagnée de délire, mais quelquefois si léger, qu'il n'étoit remarqué que par des observateurs scrupuleux et attentifs. Lorsqu'il fut considérable, j'usai, mais sans le moindre succès, des moyens les plus propres à modérer la violence de la fièvre,

dont le cours ne fut arrêté que par la seule éruption des boutons varioliques. La peau étoit presque toujours brûlante, et le pouls accéléré. Le délire étoit suivi d'une affection soporeuse plus ou moins considérable, qui résistoit par fois à l'application des sangsues aux tempes et derrière les oreilles, et à la saignée du pied, et au renouvellement de l'air, et à la diminution des couvertures, et à l'action de divers topiques révulsifs et dérivatifs.

Presque tous les malades, enfans ou adultes, furent tourmentés de vers, particulièrement dans les premiers périodes; ils en rendoient à cette époque, soit spontanément, soit à l'aide des évacuans qu'on leur faisoit prendre, lorsque ces vers étoient cantonnés dans l'estomac. Le tartre stibié présenteoit un secours aussi prompt qu'efficace, mais s'il arrivoit qu'ils fussent logés dans les intestins, rien ne m'a réussi mieux qu'une combinaison de mercure doux et de diagrède en poudre, que je faisois prendre dans une cuillerée de sirop de fleurs de pêcher. Ce remède n'est aucunement désagréable, et c'est une raison de le préférer, sur-tout pour les enfans. *Nicolas Chesneau*, qui

avoit exercé la médecine dans nos cantons, l'a recommandé expressément.

On concevra aisément que la disposition vermineuse dont nous parlons, jointe au stimulus particulier du levain variolique, forma une complication qui contribua également à interrompre la série des mouvemens de la nature, et à troubler la marche qu'elle affecte ordinairement dans cette maladie ; car comme l'a très-bien remarqué *Hoffmann*, *in exanthematicis febribus, si se vermes immiscent, multum morbi turbatur decursus ; quin in pueris animi deliquia, mors ipsa oriuntur.*

L'expérience m'apprit bientôt combien il étoit avantageux, sur-tout pendant les grandes chaleurs de l'été, d'établir ceux qui étoit attaqués de la variole dans des appartemens vastes et bien aérés : j'eus soin aussi, à leur défaut, de faire placer des enfans malades dans des corridors au rez-de-chaussée, où l'air étoit frais, et circuloit librement.

Le travail de la suppuration fut chez quelques-uns très-pénible ; il fallut recourir souvent au sirop de diacode, qu'on étendoit dans une émulsion faite

avec les quatre semences froides majeures. L'instant le plus favorable de l'administration de ce remède , étoit celui de la fin des redoublemens, qui se trouvoit être fort avant dans la nuit. On prévenoit par ce moyen, pendant la formation du pus, cette tournure fâcheuse, si prompte et si désespérante, que prennent certaines épidémies varioliques.

Je n'observai presque pas de salivation chez les adultes, non plus que de diarrhée chez les enfans, et ce ne fut que parmi le petit nombre, que l'éruption dissipa entièrement la fièvre.

Cette maladie affecta indistinctement les personnes de tout âge ; les adultes y résistèrent mieux que les enfans ; et entre ces derniers, ceux qui avoient atteint l'âge de 8, 9, 10, 12 ans. Une particularité digne de remarque, c'est que cette maladie n'a laissé après elle presque aucune empreinte sur le visage.

Vers son troisième période, quelques enfans furent cruellement tourmentés de douleurs rhumatismales aux extrémités supérieures et inférieures ; ces douleurs étoient, ce semble, indépendantes du gonflement successif

des parties, puisque je les avois observées chez des individus qui n'avoient éprouvé que très-peu de gonflement. L'intensité des douleurs étoit quelquefois si considérable, que les malades ne pouvoient étendre les membres sans en éprouver d'atroces; et ils étoient obligés par cette raison, à se tenir dans un état continuel de flexion. J'ai vu quelquefois au même période, des infiltrations œdémateuses; elles étoient plus marquées aux extrémités inférieures et au tronc : deux de mes petits malades, attaqués de cet œdème, eurent des urines extrêmement rares.

L'hémorrhagie du nez fut constamment salutaire dans les premiers périodes; mais il n'en fut pas ainsi de celle des intestins qui arrivoit à la même époque; quelque modérée qu'elle eût été, il en résultoit toujours de fréquens orages pendant le cours de la variole.

Le pourpre se manifestoit indistinctement sur la face, sur la poitrine, ou sur le ventre, &c. il fut presque toujours funeste, quelque méthode de traitement que l'on employât pour le prévenir, ou pour en arrêter le progrès. Peut-être aussi la difficulté, souvent insurmontable, de faire prendre des remèdes

à ces enfans, contribuoit-elle beaucoup à ce défaut de succès.

Les déjections alvines, de couleur noirâtre, ont paru salutaires; elles ne survinrent que lorsque, parmi les pustules, on en distinguoit de noires. On doit croire que ces évacuations ont été le résultat des efforts heureux de la nature, qui avoit rassemblé dans le canal des intestins, la matière morbifique, pour lui donner une issue plus commode et plus prompte. Ce sera toujours avec le sentiment d'une satisfaction bien douce, que je me rappellerai avoir vu cette espèce de crise s'opérer chez M<sup>lle</sup>. *Séguin*, ma nièce, âgée alors d'environ sept ans. Tous les périodes de sa maladie furent intéressans, et offrirent l'exemple précieux de l'étendue des ressources de la nature.

Ce n'est pas à cette seule crise que la malade chérie, dont je parle, dut son salut; et, sans doute, elle n'auroit point échappé à une mort affreuse, s'il ne se fût fait un transport métastatique, d'une grande partie de la matière morbifique, sur la partie antérieure et moyenne de chaque tibia, où il se forma un dépôt critique, dont M. *Durozier*, lieutenant de M. le pre-

mier chirurgien du Roi, fit l'ouverture et les pansemens les plus méthodiques, avec un zèle et une dextérité bien dignes de ma reconnoissance.

L'extrême maigreur de cette jeune malade, une fièvre lente hectique bien décidée, des indurations considérables aux gras des jambes, et sur la partie supérieure de l'avant-bras droit; le peu de jeu des extrémités inférieures, ou plutôt l'impossibilité de les fléchir pendant quelque temps: tous ces accidens me firent trembler pour ses jours, ou craindre du moins qu'elle ne fût réduite à un état irrémédiable de difformité et d'incommodité; avec le temps, j'eus le bonheur de remédier à tout de la manière la plus complète. L'usage constant du petit lait, tantôt pur, et tantôt altéré avec une infusion de quinquina; des bols fondans et légèrement purgatifs, des demi-bains émolliens et très-onctueux; enfin, le petit suintement à l'une des jambes, où s'étoit formé le dépôt, que j'eus la précaution d'entretenir, furent les moyens curatifs que j'employai.

Cette épidémie offrit beaucoup de variétés; la suppuration fut en général imparfaite et de mauvaise qualité. Les



boutons ne renfermoient souvent qu'une humeur aqueuse et non élaborée : d'autres fois, ils n'en contenoient point du tout, et on les voyoit se flétrir et se dessécher sans avoir pu découvrir la moindre apparence de suppuration. Dans ces circonstances, les urines que rendirent les malades furent troubles, hypostatiques, et déposèrent un sédiment blanchâtre et léger. Je vis quelquefois cette évacuation critique être remplacée par une petite diarrhée ; ce qui me détermina, au défaut de l'un et l'autre de ces flux, qui se supplétoient mutuellement, à recourir dans certains cas à des minoratifs répétés. J'avois pour objet en suivant cette pratique, de déterminer une espèce de diarrhée qui pût remplir le vœu de la nature, et de garantir, par ce moyen, les viscères, ou toute autre partie, d'une délitescence variolique. *Eo enim tendendum est quò natura vergit.*

Je m'attachai de préférence, à exciter cette crise artificielle par le ventre, comme étant une voie plus simple, plus aisée et plus sûre : j'étois d'ailleurs guidé par l'humidité de la langue, et l'état de souplesse du pouls et de l'abdomen.

On observa dans cette constitution, du moins le plus ordinairement, qu'il y avoit un enfoncement dans le milieu de chaque bouton. Ils prirent rarement cette forme arrondie et saillante, avec un cercle rosacé à leur base, qui annonce une épidémie variolique de bonne espèce. *Variolæ fastigiatae, rotundæ, albicantes, molles, disjunctæ, bonæ; depressæ verò foveam in medio habentes, malæ; peiores autem si in fovea aliquid nigri appareat.* Sic Chesneau, prognost. de *variolis*. Cap. V.

Je n'ai pu durant le cours de cette épidémie, qu'en tracer rapidement une esquisse imparfaite; aussi ai-je aujourd'hui le regret de n'en pouvoir donner qu'une description morcelée. Cette petite vérole étoit pour l'ordinaire confluyente. Vers la fin du troisième période, les malades exhaloient une odeur très-fétide, et ceux qui succombèrent, offrirent après leur mort l'aspect le plus hideux.

Le *raptus* des humeurs étoit tellement décidé vers les parties supérieures, qu'il ne paroissoit pas sur les extrémités inférieures, un sixième des boutons qui sortoient. Cette observation im-

portante me déterminna , lorsqu'il y avoit atonie ou foiblesse réelle ; à appliquer les épispastiques aux gras des jambes , ou bien à employer les pédiluves et les demi-bains d'une douce température , dans les cas contraires. Je n'ai pas hésité , dans cette dernière circonstance , à faire saigner du pied , à quel période que ce fût de la maladie. Mon expérience propre , et celle d'*Epiphanius Ferdinandus* (a) , me firent adopter cette pratique.

La première variole, que j'eus à traiter dans le commencement de l'année 1783 , fut mortelle. La gangrène parut sur la mâchoire droite inférieure , et mit bientôt à découvert toutes les dents qui se détachèrent ; il découloit de la bouche une sanie des plus dégoûtantes. Les antiseptiques administrés tant au dedans qu'au dehors , les scarifications pratiquées au moment le plus convenable furent inutiles , rien ne put arracher à la mort cette malheureuse victime : c'étoit une fille de l'âge d'environ sept à huit ans ; elle mourut au troisième période.

---

(a) Voyez *Freind*. histoire 2 de la petite vérole.

Instruit par plusieurs personnes, des grands avantages qu'avoit retirés autrefois feu M. *Galthier*, habile médecin de Bayonne, de l'administration de l'émétique dans la fièvre secondaire de la variole, je voulus en tenter l'usage dans cette épidémie; mais j'en fus malheureusement détourné par la résistance de quelques parens. J'exhorte beaucoup mes confrères à éprouver cette méthode, et à opposer plus de fermeté que je ne le fis, aux obstacles qu'on pourroit leur opposer en pareilles rencontres. Le docteur *Galthier* étoit dirigé dans cette pratique, par la nature putride de la fièvre secondaire. Le célèbre *Stoll* a pensé comme lui sur ce point; *observasse mihi videor*, dit-il, *variolas præ aliis febribus adamare potissimum biliosas, putridas, malignas, quas ve ob earumdem ex abdomine genesim gastricas appellamus*. Le docteur *Cullen*, et autres célèbres médecins, confirment cette opinion.

J'ai eu occasion d'observer une ou deux fois, que la variole étant déjà à un période assez avancé, il survint une nouvelle éruption, et, ce qui est digne de remarque, la maturité des

derniers boutons s'opéra avec tant de promptitude, qu'ils se trouvèrent être en suppuration, presque en même temps que ceux qui avoient paru les premiers.

Dans le courant de septembre de la même année, il se manifesta parmi les adultes, un grand nombre d'affections éruptives légères; elles occasionnèrent des démangeaisons, et ne furent accompagnées d'aucune fièvre; elles parurent sous forme de petits boutons, et n'affectèrent guère que les extrémités supérieures. L'épidémie variolique étoit alors vers sa fin.

Parmi les observations que je fis dans le cours de cette épidémie, je ne saurois omettre celle que nous a fournie M<sup>lle</sup>. *Lagardere*; âgée alors d'environ six ans; elle étoit au quinzième jour d'une petite vérole discrète et bénigne; elle éprouva cependant un léger délire dans le premier période, mais on y remédia promptement, au moyen des pédiluves et de l'application de sinapismes aux plantes des pieds, durant cinq à six heures.

Tout alloit au mieux au gré des parents, et il me paroissoit, à moi-même, que la guérison étoit assurée et très-

prochaine, lorsqu'à la suite d'un orage affreux et subit, l'état de notre malade changea tellement de face, que nous perdîmes tout espoir : il se déclara tout-à-coup (c'étoit le quinzisième jour de la maladie) une hémorrhagie abondante du nez, et le visage se couvrit de taches pourprées, qui s'étendirent rapidement sur les autres parties du corps. Il est à remarquer que malgré tout cela, la malade jouissoit pleinement de sa connoissance. Le concours et la gravité de ces symptômes me fit naturellement concevoir l'idée d'une dissolution du sang ; et j'eus aussitôt recours à une limonade minérale un peu active, et à une teinture aqueuse de quinquina, que je fis prendre alternativement à la malade pour boisson. Ces remèdes n'opérant aucun changement avantageux, et les forces diminuant sensiblement, on appela en consultation tous les médecins de cette ville : ils conseillèrent l'usage répété des demi-lavemens, composés d'une décoction de quinquina et de serpentaire de Virginie, et une mixtion, dans laquelle entroient les sels essentiels de quinquina et d'oseille, et le sirop de limons ; ces moyens, et tous ceux que

nous pûmes employer, furent inutiles : l'hémorrhagie couloit toujours avec force, déjà toute l'habitude du corps étoit couverte de taches noires, extrêmement apparentes sur le bas-ventre ; les urines étoient supprimées, et la malade n'avoit plus de connoissance. On arrêtoit bien pour quelque temps l'hémorrhagie, au moyen de mèches astringentes ; mais bientôt le sang se faisoit passage par les arrières parines, parvenoit dans l'estomac, et en étoit bientôt expulsé, avec des efforts violens, ainsi que les remèdes qu'on avoit une peine infinie à faire prendre.

On observoit de plus, les mouvemens convulsifs des muscles du visage, les yeux demi-fermés dont on n'apercevoit plus que le blanc, un pouls misérable, une respiration froide, le ventre tendu, et il paroïsoit que la malade touchoit à sa dernière heure ; j'en avois moi-même désespéré, avec les autres médecins consultants.

Cependant l'esprit agité de voir la malade réduite à un état aussi extrême, je me décidai, sans perdre de temps, et après de profondes méditations, à suivre le conseil de M. *Colombier*, qui recommande particulièrement les

vésicatoires, dans le cas de petite vérole compliquée d'exanthèmes, du pourpre, &c. (a) et dans la crainte que l'idée qu'on avoit conçue d'une dissolution de sang que sembloit constater l'hémorrhagie abondante du nez, et le pourpre fort étendu, n'empêchât mes confrères d'adopter ce nouveau moyen, je fis appliquer les vésicatoires aux jambes, sans en conférer avec eux; dès qu'ils en furent instruits, ils ne manquèrent pas, en effet, de faire de longs commentaires sur cette méthode, et de la blâmer hautement; cependant à fur et mesure que ce topique agissoit, on voyoit la gravité des symptômes diminuer, et l'espérance et la joie renaître au milieu d'une famille désolée. Les plaies, qu'avoient faites les vésicatoires, suppurèrent abondamment pendant neuf à dix jours; le pus, qui en découloit, fut de très-bonne qualité, excepté dans les premiers jours, mais on y remédia heureusement, en ajoutant un tiers d'onguent de styrax à l'onguent basilicon; bientôt la malade fut hors de danger, l'hémorrhagie s'arrêta, et le pourpre disparut, &c.

---

(a) Voy. Médecine militaire, tom. ij, art. de la petite vérole, pag. 311.



Je conviendrai, avec tous ceux qui ont porté de moi le jugement le plus sévère, que des symptômes aussi effrayans et aussi redoutables, ont bien dû faire craindre la dissolution du sang, et paroître, par conséquent, contre-indiquer l'application des vésicatoires; mais s'ils avoient pris la peine d'examiner la couleur et la consistance du sang qui se coaguloit aussitôt qu'on l'avoit reçu dans les vases, ils auroient senti bientôt, que ces conditions ne pouvoient guère se concilier avec leurs idées de *dissolution du sang* et de *gangrénisme d'humeurs*; mots, dont, soit dit en passant, certains médecins font un étrange abus, et dont ils ne se servent souvent que pour voiler leur ignorance ou des fautes graves. *Sydenham* faisoit aux médecins de son temps les mêmes reproches, relativement au mot de malignité.

Ce n'est pas, au reste, la première fois que j'ai observé des hémorrhagies du nez compliquées de taches livides, absolument semblables à celles du pourpre, sans qu'il y eût pour cela aucun indice de scorbut, ni le moindre signe de dissolution de sang. J'ai vu des personnes dans ce cas, supporter très-bien

la saignée , et guérir assez promptement ; j'en ai vu même d'autres se tirer d'affaire sans autre remède qu'une boisson tempérante. Ce n'étoit pas non plus le scorbut accidentel ou constitutionnel, qui, dans le cas que je rapporte, donna lieu à l'hémorrhagie ; elle étoit indépendante de la dissolution putride des humeurs, et je la considère comme un effort critique du sang, mu sans doute par quelque cause particulière, et de toute autre nature que celles qui donnent lieu aux taches livides et lenticulaires des scorbutiques, &c.

*Bordeu* ne croyoit pas que les hémorrhagies, qui dépendent de la cachexie sanguine, fussent le simple effet de la pléthore, ou de la surabondance d'un sang pur et sain. Il les regardoit comme une sorte d'excrétion qui entraîne, au dehors avec le sang, quelques principes hétérogènes, lesquels déterminent ces hémorrhagies ; et c'étoit sous ce point de vue qu'il considéroit les règles des femmes.

Je ne ferai assurément pas le moindre effort pour déterminer la nature du principe hétérogène, qui donna lieu aux accidens dont je viens de faire une histoire des plus fidelle. Je suis

sur ce point, je l'avoue ingénument, dans une parfaite ignorance. Je me plaindrai seulement, et sans doute j'en ai le droit, des moyens qu'a employés la basse jalousie pour persuader dans les Sociétés que, moi-même, j'avois occasionné ces accidens, en faisant usage d'une pommade répercussive. Cette calomnie n'a pas eu, à la vérité, grand crédit parmi mes concitoyens, et la justice qu'ils m'ont rendue dans cette rencontre, est pour moi un motif de plus, de rendre un compte exact de la conduite que j'ai observée. Ma jeune malade étoit au quatorzième jour de sa petite vérole; j'ouvris, méthodiquement ce même jour, quelques pustules très-mûres du visage, et après en avoir abstergé le pus avec une éponge fine, trempée dans une décoction de guimauve, j'humectai légèrement les boutons ouverts avec de l'huile d'œuf très-fraîche, qu'on avoit d'abord fait dégourdir convenablement au bain-marie. Voilà, dans la pure vérité, quelle fut ma conduite, qu'on la juge? Mais qu'on n'oublie pas qu'alors la variole étoit à son dernier période, et que déjà grand nombre de pustules s'étoient vidées spontanément du pus qu'elles contenoient.

Quant à moi, si l'on me demandoit quel est mon opinion sur la cause d'une révolution de cette espèce, je dirois que je l'attribue à ce que la malade fut exposée le quatorze au soir à un air trop frais, et à ce que, vraisemblablement, on lui avoit laissé contenter son appétit.

Je finirai, au surplus, par dire que, malgré la mauvaise qualité de la variole que je viens de décrire, je n'ai cependant perdu que la dixième partie des malades que j'ai traités; j'en ai tenu registre exact.

*FIEVRES INTERMITTENTES,  
guéries par un émétique donné  
au moment du début de l'accès;  
par M. COURMETTE, médecin à  
Vence, département du Var.*

Sagax medicus & observationum amans, quibus suam & originem, & incrementa omnia genuina medicina debet, probe sciet; nullam observationunculam aut prætervisam aut nullius habitam momenti, ita vanam esse, ut suam symbolam ad ampliandos artis limites non conferat. STOLL, *Rat. medicæ*

J'ai tâché de prouver (a) que la théo-

(a) Voyez ma dissertation, de Sympathiâ

rie pouvoit répandre sur la pratique de l'art de guérir les plus grandes lumières; mais j'ai dit en même temps qu'il n'y en auroit jamais de vraiment utile en médecine que celle-là seule qui dériveroit immédiatement de l'ensemble raisonné d'observations bien faites, liées et rangées suivant l'ordre le plus naturel de leur dépendance mutuelle. A l'aide d'une théorie ainsi conçue, on ne marche point au hasard, les cas particuliers ne se présentent plus à l'esprit d'une manière isolée; on saisit les points d'analogies qui les unissent les uns aux autres, et chaque fait peut aisément se rapporter à des principes généraux, et à des règles communes. Il est donc bien important, pour étendre et perfectionner ces combinaisons systématiques, si utiles dans la pratique, que chaque médecin veuille bien ajou-

---

*quæ ventriculū inter et quasdam corporis partes intercedit.* Il en a été rendu un compte avantageux dans un Journal, qui, par son titre, paroît destiné à l'Europe entière. Voy. aussi le Mémoire que j'ai présenté à la Société royale des sciences de Montpellier. (L'auteur auroit dû nommer ce Journal; et indiquer le lieu où sa dissertation a été imprimée.)

ter aux observations déjà connues, celles qu'il aura faites lui-même ; c'est aussi ce motif qui me détermine à donner de la publicité aux miennes.

*Phil. Merle*, âgé d'environ 30 ans, d'un tempérament bilieux et très-sensible, fut attaqué, le 8 juin, d'une fièvre intermittente, qui prit le type de tierce. Je fus appelé le 12 à dix heures du matin, au moment de l'invasion du troisième accès. Le malade avoit le blanc des yeux jaune, la langue couverte d'un enduit de la même couleur, et se plaignoit d'avoir la bouche amère. Je remarquai que les ailes du nez et le contour extérieur des lèvres, étoient entourés d'un cercle d'une couleur verdâtre, et qu'il y avoit une très-grande disposition au délire : j'appris de plus que dès les premiers accès, le sommeil avoit été troublé par des songes pénibles. Chaque paroxysme avoit paru à dix heures du matin ; il s'étoit annoncé par de très-vives douleurs de tête, et avoit été accompagné de dégoût, de nausées, d'une respiration gênée, et d'une sensation incommode, et même douloureuse dans tout l'épigastre. Au plus léger attouchement, cette sensation s'aggravait et se propageoit intérieurement

jusque vers la région des lombes. Le ventre étoit resserré, les urines fréquentes, peu abondantes, et tellement chargées de dépôt, qu'elles paroissent comme purulentes. Le pouls étoit vif et intermittent, et la peau pénétrée d'une chaleur âcre. Le malade disoit ressentir sur toute la surface du corps une sorte de frisson, qu'il comparoit à celui qu'auroient pu lui faire éprouver de petites pointes qu'on auroit enfoncées dans le tissu de sa peau. Je découvris, après l'avoir questionné, qu'il avoit couché plusieurs nuits de suite dans un lieu humide, et en plein air. On conçoit combien cette circonstance a été favorable au développement de la fièvre.

Nous pensons que c'est ici le cas de prévenir qu'un moyen assez sûr de reconnoître le caractère des fièvres, est de bien faire attention à l'instant de l'invasion de chaque accès (a); ainsi

---

(a) La circonstance du début des fièvres est plus importante que ne le pensent beaucoup de médecins; et on peut reprocher, avec raison, aux modernes de n'y avoir pas fait assez d'attention. Les fièvres inflammatoires non compliquées, débutent de grand matin, depuis deux ou trois heures jusqu'à six ou sept, après minuit. les bilieuses simples

## 348 FIEVRES INTERMITTENTES.

l'on verra que ceux des fièvres intermittentes-bilieuses simples, et le redoublement des rémittentes de même nature, arrivent le matin; mais plus tard que dans les fièvres inflammatoires simples et sans complication.

---

s'annoncent aussi le matin, mais plus tard. Il y a donc une sorte d'analogie entre les fièvres inflammatoires et les fièvres bilieuses. Les fièvres pituiteuses débütent constamment le soir; le moment de leur invasion établit un rapport bien décidé entre les fièvres quârtes et les quotidiennes, dont les paroxismes ne paroissent qu'au soir, à peu près à la même heure, (je ne veux pas dire pour cela que les quotidiennes soient toujours pituiteuses, mais je pense que c'est ce qui arrive le plus ordinairement,) ce rapport est encore prouvé par l'identité du traitement; *Naturam morborum curationes ostendunt. SELLE, pyretol. method. rudimen.* Il l'est encore par l'époque des rechûtes qui, dans ces deux espèces de fièvres, arrivent dans le cours de la troisième semaine, à compter de celle de leur solution. (*Vide, IVERLOF, obs. de febr. præcip. intermitt.*) Les types quotidiens et les quaternaires sont donc du même ordre, et régènt la marche des affections pituiteuses, tandis que le type ternaire règle celle des maladies bilieuses. On pourroit dire aussi avec quelque fondement, qu'il n'y a véritablement que deux types différens dans les fièvres intermittentes.

*Stoll*



*Stoll* attache beaucoup d'importance à la teinte jaune et verdâtre que l'on observe quelquefois sur les ailes du nez et autour de la bouche ; il la regarde même comme un signe caractéristique des maladies bilieuses. Il est aussi important pour les médecins, de se rappeler qu'on peut distinguer les maladies, soit gastriques, soit bilieuses, soit pituitieuses, des affections inflammatoires ou nerveuses par la qualité des urines qui, dans les premières, déposent, dès le commencement, un sédiment qui les fait paroître purulentes. Le pouls intermittent est encore un indice particulier des maladies gastriques. Cette intermittence dépend quelquefois de causes très-légères ; il n'est donc pas vrai qu'elle soit d'un présage aussi funeste que l'ont prétendu quelques médecins.

Je reviens au malade qui fait le sujet de cette observation ; la fièvre dont il étoit atteint, offroit d'une manière tranchante tous les caractères d'une maladie bilieuse. L'émétique étoit donc bien évidemment indiqué ; aussi le préférerais-je aux purgatifs : ce seroit effectivement une grande erreur de croire que ceux-ci puissent suppléer les émé-

tiques dès le principe de la maladie ; l'amas des mauvais sucs étant encore dans l'estomac. *Stoll* convient que dans ce cas les purgatifs sont pernicieux ; et que , loin de diminuer la gravité des symptômes , ils semblent au contraire l'augmenter (a).

La raison qu'on peut donner des effets contraires qu'ils opèrent dans le premier période de la maladie , c'est qu'ils intervertissent l'ordre des mouvemens de la nature , dont tous les efforts (et il est bien essentiel de le reconnoître) se portent alors vers les parties supérieures , tandis qu'ils se dirigent à la fin vers les parties inférieures. Cette différence de direction des efforts de la nature , est sur-tout remarquable dans

---

(a) *Hippocrate* recommançoit aussi l'émétique lorsque la bouche étoit affectée , et qu'il y avoit des signes d'orgasme dans l'estomac ; il prescrivoit au contraire les purgatifs , lorsque la bouche n'étoit pas affectée , et qu'il y avoit des signes d'orgasme dans les intestins : *quæ ducere oportet* (dit-il) *quo maxime vergant ; eo ducenda , per loca convenientia* , et ailleurs ; *si autem turgat (mæries) mox expellenda est in quovis sit febris statu , et quidem vomitorio si suprâ , purgante autem si infrâ turgescat.*

les cas où il n'y a lésion d'aucun organe particulier.

On peut d'ailleurs donner l'émétique dans tous les temps de la maladie : *In quovis sit febris statu* ; avantage bien réel qu'a ce remède sur les purgatifs, qu'on ne peut employer, de l'aveu des vrais praticiens, que pendant l'apyrexie dans les fièvres intermittentes, et au moment de la remission dans les fièvres rémittentes.

Je laissai mon malade tranquille pendant le troisième accès ; je lui fis seulement donner une tisane d'orge, à laquelle j'avois fait ajouter un peu d'oxymel simple. Au moment de l'invasion du quatrième accès, et pendant le frisson, je lui administraï le tartre émétique. Je choisis cet instant comme celui où les signes d'orgasme dans l'estomac se présentent le plus souvent (a). Ce remède produisit bientôt son effet, et le malade rendit par le vomissement une quantité considérable

---

(a) Voyez ce que dit *Selle* à ce sujet dans sa pyrétologie méthodique, pag. 344 ; édit. de Berlin. C'est-là un de ces ouvrages précieux que les médecins ne sauroient trop consulter.

de bile. Il n'éprouva plus dès-lors l'espèce particulière de frisson qu'il avoit ressenti dans les accès précédens, et ne se plaignit plus de la chaleur âcre qu'il avoit eue à la peau. Vers la fin de l'action de l'émétique, les sueurs furent très-abondantes. Comme le malade étoit d'un tempérament très-sensible, je lui fis prendre, (les sueurs étant presque dissipées,) une once de sirop de pavots blancs pour lui procurer un doux sommeil, et prévenir l'irritation qu'auroit pu occasionner l'émétique (a). A compter de ce moment, la fièvre ne reparut plus.

Nous ferons ici l'observation, que la plupart des épidémies qui règnent après des temps humides sont gastriques, ainsi que l'ont remarqué quelques auteurs modernes. L'humidité produit un relâchement général dans le tissu

---

(a) C'est en général une excellente pratique, que de faire prendre l'opium aux personnes irritables après l'effet de l'émétique, et si plusieurs médecins n'ont pas retiré des vomitifs tous les avantages qu'ils en attendoient, c'est pour avoir négligé d'user de cette précaution. Cette méthode est un moyen sûr de prévenir l'irritation que pourroit causer l'émétique.

de la peau ; et cet effet se reproduit sympathiquement dans le système gastrique. Cette observation est sans doute très-intéressante pour le médecin ; j'ai eu occasion de la vérifier cette année. Du 10 au 15 juin, les pluies avoient été presque continuelles à Vence et dans les villages voisins, et le vent avoit soufflé du *sud-est* : à la suite de ce temps humide, les fièvres intermittentes ont été les maladies dominantes.

*Joseph Caire*, âgé de 27 ans, et d'un tempérament bilieux, fut attaqué d'une fièvre tierce. On m'appela au moment de l'invasion du second accès : il avoit le visage rouge, les yeux saillans et larmoyans, les ailes du nez et le contour de la bouche verdâtres, la langue fort chargée, le pouls très-irrégulier et intermittent ; ses urines étoient troubles et peu abondantes ; il avoit eu au premier accès de très-vives douleurs de tête, qui s'étoient presque totalement dissipées pendant l'apyrexie ; mais au commencement du second accès, les mêmes douleurs se renouvelèrent, et avec une telle intensité, que le malade demandoit instamment qu'on lui serrât la tête avec une

serviette. Il la comprimoit lui-même très-fortement avec les mains. Au commencement, du premier et du second accès, il avoit ressenti la même espèce de frisson qu'avoit éprouvé *Philippe Merle*, mais non pas d'une manière aussi marquée ; peut-être parce que les douleurs de tête étoient ce qui l'avoit le plus fortement occupé.

Pendant le second accès, je demeurai simple spectateur des mouvemens de la nature ; j'attendis l'apyrexie, pour donner les digestifs propres à disposer les sucs bilieux à être évacués par le vomissement, et à mettre l'estomac en état d'obéir à l'action de l'émétique (a). Les décoctions d'orge, l'oxy-

---

(a) Cette préparation est sans doute nécessaire dans le traitement méthodique des fièvres gastriques, qui régnent particulièrement en automne : mais on pourroit s'en passer pour les fièvres de printemps et d'été. Dans l'automne, les matières sont visqueuses, tenaces, et fortement attachées aux parois intérieures de l'estomac : dans le printemps au contraire, l'orgasme, qui, relativement aux premières voies, n'est proprement que ce qu'on appelle *cœction*, existe de lui-même dans l'estomac. Il sera néanmoins toujours fort avantageux de donner des digestifs avant d'en venir à l'usage des émétiques.

mel simple, les sels neutres, et surtout le tartre émétique à très-petite dose, *fractissimâ dosi*, remplissent on ne peut mieux ces indications. Je donnai la préférence au dernier de ces moyens, et je prescrivis un quart de grain de ce sel de trois en trois heures. Je retournai voir le malade au moment de l'invasion de la fièvre; ce troisième accès avoit débuté comme les précédens à onze heures du matin, il présenta la même série de symptômes qu'on avoit observée dans le second, et il s'y étoit joint des nausées assez fréquentes. Je pris deux grains de tartre émétique, préparé avec le verre d'antimoine; je les étendis dans suffisante quantité d'eau, et les divisai en quatre doses. Ce remède fit rendre, par le vomissement, une grande quantité de bile. Je prescrivis le soir un lavement, et une tisanne faite avec la pulpe de tamarins, pour tenir le ventre libre. On continua le lendemain l'usage des lavemens et de la même tisanne, aiguisée avec la crème de tartre; la fièvre n'a plus reparu depuis.

*Claude Giraudi*, citoyen de Bouyon, village situé à quatre lieues de Vence, me fit appeler vers la fin du mois de

juin. Lorsque j'arrivai auprès de lui, il étoit au moment de l'apyrexie, et j'appris par les réponses qu'il fit à mes questions, qu'il ne se nourrissoit depuis un certain temps, que d'alimens de mauvaise qualité. Il avoit le blanc des yeux jaune, les ailes du nez et le contour de la bouche tachés de la même couleur; la langue étoit peu chargée, le pouls étoit intermittent, et les urines troubles. Je prescrivis le tartre émétique en lavage et à très-petite dose. J'attendis le retour de l'accès, qui arriva à une heure après midi, ainsi que ceux qui l'avoient précédé. Le malade se plaignit alors d'un mal de tête très-vif, fut tourmenté de nausées, eut une respiration fort gênée, et j'aperçus qu'il éprouvoit un tremblement involontaire de la langue et de la lèvre inférieure. Il est bien singulier (et je ne puis m'empêcher d'en faire la remarque,) que dans les fièvres bilieuses gastriques, dont le siège est évidemment dans le bas-ventre, ce soit toujours aux parties supérieures, et particulièrement vers la tête, que se manifestent tous les symptômes (a).

---

(a) Ce phénomène est sans doute l'effet



J'eus encore recours au tartre émétique, que je prescrivis à petites doses, comme aux deux malades dont je viens de parler, et j'en obtins le même succès. Le lendemain, je fis prendre la tisane de tamarins, avec la crème de tartre; la fièvre ne reparut que neuf jours après ce traitement, et sans doute parce que le malade avoit eu l'imprudence de s'exposer en chemise à l'humidité pendant une nuit. Je lui conseillai, pour le guérir de cette rechute, de commencer par prendre l'émétique en lavage, et de passer ensuite à l'usage

---

de la sympathie qui existe entre le système gastrique et entre toutes les parties du corps, et très-spécialement la peau, la tête et la poitrine. Les anciens, et sur-tout *Hippocrate*, reconnoissoient si bien cette relation intime de la tête avec l'épigastre, qu'ils attribuoient beaucoup d'apoplexies à la bile contenue dans l'estomac. L'auteur d'une gazette allemande prétend que toutes les maladies de la tête sont dépendantes de l'affection de l'estomac. Les causes générales des maladies des très-jeunes enfans sont dans la tête; cependant à raison de la grande sympathie qu'il y a entre la tête et l'épigastre, ces mêmes maladies affectent bientôt l'estomac et les intestins. Voy. ma dissertation déjà citée, cap. 2.

du quinquina. Je n'ai pas eu depuis de ses nouvelles.

Je pourrois encore rapporter quelques observations qui confirmeroiént la grande efficacité de l'émétique, donné au moment du début des accès, dans les fièvres intermittentes, dont la cause est l'altération, et la surabondance de la bile accumulée dans le système gastrique. Mais comme elles n'offriroient rien de particulier, et que je pense d'ailleurs avoir suffisamment prouvé l'utilité de cette pratique par les trois observations précédentes, je me dispenserai de rien ajouter sur ce sujet. Je me bornerai seulement à rapporter ici un fait qui tend à constater, que les purgatifs ne peuvent suppléer les émétiques, ce que j'ai avancé plus haut comme un point de doctrine (a).

N... B.\*\*\* jeune homme de dix-huit à vingt ans, alloit tous les jours se baigner, et souvent immédiatement après le repas, dans une rivière située à une demi-lieue de Vence. On sait que dans le premier instant de la digestion, il s'opère, vers le système gastrique, une concentration puissante

---

(a) STOLL, l'*Hippocrate* de nos jours, à

des forces toniques (a), et que cette concentration se soutient pendant tout le temps nécessaire à la digestion. On conçoit donc dès lors, que tout ce qui peut, dans ce cas, intervertir, contrarier ou troubler l'ordre des mouvemens spontanés de la nature, est une cause très-propre à favoriser le développement des fièvres intermittentes. Or, l'effet constant et général du bain froid étant de solliciter et d'appeler les forces toniques du centre vers la circonférence, il suit que dans le cas dont je parle, les digestions dûrent nécessairement être troublées, et qu'il dut se former un amas de mauvais sucs dans le système gastrique. Aussi N... B.\*\*\* ne tarda-t-il pas à être attaqué d'une fièvre double-tierce : cette fièvre offrit les mêmes symptômes qu'avoit présentés celle des malades dont j'ai parlé jusqu'ici. L'émétique étoit donc bien indiqué ; mais le chirurgien qui fut appelé pour traiter le malade, administra les

---

dit avec raison : *purgans rixes, emetici rarissimè subit. Vid. rat. medend. pag. 127, édit. Paris.*

(a) Voy. les Mém. de M. Grimaud, sur la nutrition.

purgatifs, pensant, sans doute, ou que ce moyen pouvoit suppléer les émétiques, ou qu'il devoit même leur être préféré (a). Cette méthode n'eut aucun succès; et la fièvre ne faisant que s'accroître au lieu de diminuer, le malade, fatigué des remèdes, renvoya le chirurgien, et me fit appeler. Je jugeai sur son état, et d'après ses réponses qu'on n'avoit pas assez évacué; je prescrivis, en conséquence, un purgatif; il procura des selles abondantes de matières

---

(a) *Dolenda populi sors est, qui ut primum morbo corripitur, plerumque à medicastis, cum pecuniarum et ipsius nonnunquam carissimæ vitæ dispendio opem petit. Nescio an morbi ipsi qui in populum sæviunt, an vero ii, qui artem quam non addidicere, illotis manibus tractant, numerosiores strages edant. Emesim cum émolumento in ejus modi febribus (bilieuses gastriques) moveri per innumeras observationes constat. Id auxilii medicastri raro negligunt, at nullo sano consilio, nullis observationibus ducti. Quadratis rotunda miscent, ac purgationes, emeses, venæ sectiones, intra quæ ipsorum tota scientia consistit, nullâ habitâ temporis, sexûs, morbi ratione instituunt, repetunt, quemadmodum cæco impetui, et vanæ ipsorum empiriæ libuerit, arceantur à sacris Æsculapii profani. Rat. méd. pag. 126 edit. Paris.*

bilieuses. L'accès reparut comme à l'ordinaire à deux heures après midi, et avec la même intensité. Je fis prendre le lendemain deux lavemens, et la tisane de tamarins, aiguisée avec le sel végétal. Le sur-lendemain je purgeai encore; mais comme je m'étois aperçu d'une grande irritation dans les premières voies, je fis prendre l'opium après l'effet du purgatif. C'est, en général, une pratique excellente, dans les cas de maladies compliquées d'irritation, que d'unir l'opium aux autres remèdes.

Le malade ayant été suffisamment évacué, et cependant la fièvre reparoissant toujours avec la même force, je fis prendre, après l'accès, le quinquina à la dose de deux gros; quatre heures après, je répétai la même dose, l'accès n'en revint pas moins le même soir vers les six heures, mais il fut moins violent que ceux qui l'avoient précédé. Immédiatement après qu'il fut dissipé, je donnai encore trois gros de quinquina, et la fièvre ne reparut que dix jours après; je conseillai pour cette rechute de revenir au quinquina, et le malade est depuis long-temps sans fièvre.

Cette observation et celles qui la précèdent, confirment ce qu'a judicieusement remarqué *Werlhof* (a), que les rechutes suivent la marche des accès des différentes espèces de fièvres intermittentes, et qu'elles correspondent à ce qu'il nomme *semaines paroxystiques*. Ainsi lorsqu'une fièvre tierce est arrêtée, on doit s'attendre, si elle a à reparoître, que ce sera depuis le huitième jusqu'au quatorzième jour; c'est-à-dire, pendant le cours de la seconde semaine; c'est aussi dans cette semaine paroxystique qu'il conviendra d'éviter toute erreur de régime, et de placer le quinquina.

---

(a) Voy. *WERLHOF*, de febrib. præcip. intermitt., pag. 161 et suiv. édit. de Venise,

---

*AFFECTION SCROPHULEUSE.*

*Lettre adressée à M. BAUMES, docteur en médecine, membre de plusieurs académies, &c. Par M. TARANGET (a).*

MONSIEUR,

Vous présenter un fait relatif à une affection scrophuleuse, c'est ne rien ajouter, sans doute, aux connoissances que vous avez acquises sur ce genre de maladie; mais invoquer vos lumières sur ce fait, ce seroit peut-être au moins un foible hommage, si ce n'étoit pas une justice rendue à vos talens. Cette première vérité m'annonce qu'en vous exposant les détails de mon observation, je ne dois me permettre aucune réflexion, ni même aucune conjecture, j'attendrai les vôtres avec la plus grande confiance, elles peuvent seules me satisfaire et m'éclairer.

Le sieur *Dub...*, âgé de trente-huit

---

(a) Nous aurions publié plutôt cette lettre, si le manuscrit n'en eût pas été égaré.

ans, portoit ; il y a trois ans , immédiatement au-dessous de la pointe du sternum , une tumeur de la grosseur d'un petit œuf , indolente , fixe , dure , et absolument de la même couleur que le reste de la peau. Long-temps il se contenta d'y appliquer un emplâtre de poix-résine , et l'on se doute bien que ce remède ne produisit aucun changement. Vous remarquerez , monsieur , que cette tumeur malgré son volume et le lieu qu'elle occupoit , ne dérangoit aucune fonction de l'estomac , ni de la poitrine : l'appétit , les digestions , la respiration , le sommeil , les forces , tout se conservoit dans la plus parfaite régularité. Impatient , cependant , de toujours porter sa tumeur , et d'ailleurs craignant qu'elle ne fît des progrès redoutables , il prit conseil , et le médecin consulté lui prescrivit une application de ciguë et de vigo. En moins de quatre semaines , la tumeur disparut , et avec elle disparurent toutes les inquiétudes du malade. Quelques jours après , sa femme ressentit les premiers symptômes d'une nouvelle grossesse. Le mari heureux de sa guérison , la femme heureuse de redevenir mère pour la sixième fois , tous deux m'offroient le tableau



délicieux du bonheur domestique. Mais je ne sais quel pressentiment m'empêchoit de partager ce bonheur si vivement senti par les deux époux. Je me gardai bien cependant d'empoisonner la douceur de leur situation en leur communiquant mes alarmes. Quatre mois s'étoient passés dans la plus grande sécurité, lorsque mon malade éprouva une douleur vive au-dessus de la clavicule droite ; il la regarda comme une douleur de rhumatisme, et en conséquence il la négligea. La douleur se passe, et se trouve remplacée par une tumeur oblongue, du même caractère que la première, mais d'un moindre volume. Il me fait appeler : instruit de l'application faite autrefois à la partie inférieure de la poitrine, je lui conseille de porter cette tumeur, et de ne pas la forcer à de nouveaux déplacemens. J'examine enfin cet homme de très-près. Je l'interroge sur sa manière de vivre, sur ses habitudes, sur sa jeunesse, sur ses parens. Je découvre que son régime est sage, que ses habitudes sont celles d'un honnête homme, mais que sa jeunesse a, par fois, été imprudente ; une gonorrhée l'avoit arrêté au milieu de ses

plaisirs. Mais cette gonorrhée longtemps ouverte, et traitée par une méthode douce, n'a jamais laissé aucune trace. Sa mère étoit parfaitement saine ; mais elle est morte jeune. (J'ignore de quelle maladie.) Son père est mort à soixante-six ans, d'un hoquet qui lui a duré dix-huit mois. La constitution personnelle du malade, est, depuis quelques années seulement, légèrement cachectique. Ses chairs sont pâles et froides, ses yeux sont bleuâtres et sans expression ; d'ailleurs la poitrine est bien conformée, la voix est forte, l'estomac bon, le ventre souple, les urines habituellement crues. Le système glanduleux me paroît très-sain, et n'avoir jamais été malade. En rapprochant tous ces renseignemens, je me sentis comme entraîné à soupçonner un vice scrophuleux. Mais comment et pourquoi ce vice qui semble être l'apanage des enfans, et flétrir, de préférence, les premières années de la vie, s'étoit-il donc développé si tard ? Ensuite, le souvenir de cette gonorrhée venoit de répandre de l'incertitude sur mon diagnostic. Etoit-ce un vice unique qui produisoit cette tumeur ? Ou bien cette tumeur étoit-elle l'effet

de deux virus, le strumeux et le vénérien, combinés, défigurés par le temps? J'avoue que je n'osai porter un jugement décisif; je persistai à conseiller au malade de ne point toucher à sa tumeur. Mon incertitude duroit encore, et augmentoit même de jour en jour, lorsque la nature décida la question. La tumeur disparut presque tout-à-coup, pour reparoître sous une autre forme, à la partie supérieure du *sternum*. Dans ce nouveau siège, elle ressembla, les premiers jours, à une tumeur inflammatoire. Bientôt cet équivoque phlegmon perça, ou plutôt se déchira, pour donner issue à une espèce de suppuration rongeante, qui établit sur le fond de la plaie et sur ses bords, le caractère enfin prononcé d'un ulcère écrouelleux. Je ne parlerai pas des alternatives de dessiccation et d'humidité, de déchirures et de demi-guérisons successives, par lesquelles passoit tour à tour cet ulcère *pravi generis*. Ces phénomènes sont inséparables de la maladie, puisque ce sont eux qui la constituent. Le moment de la couche de la femme étoit arrivé. Elle mit au monde une fille, qui avoit tous les signes d'une santé robuste. Ses membres

étoient pleins et bien développés ; ses chairs vives et belles ; ses os bien d'aplomb , mais à la partie supérieure de l'os sacrum , on découvrit une protubérance , large d'un petit écu , d'un rouge livide à sa circonférence , et recouverte , dans sa totalité , d'un épiderme séparé des muscles subjacens , et présentant vers son milieu , un trou large de cinq à six lignes. Cette protubérance ressembloit à une vessie scorbutique qui se seroit crevée. L'enfant étoit à peine né depuis une heure , que cette vessie se remplit d'un fluide jaunâtre , qui , avec un peu de compression , sortoit par le trou du milieu , et la tumeur s'applatit de nouveau. De deux heures en deux heures , cette poche se gonfloît et se vidoit par suintement , quand elle n'étoit pas comprimée. La singularité du phénomène fit convoquer quelques personnes de l'art , qui prononcèrent un vice de conformation des voies urinaires , ajoutant que si cette enfant continuoît à vivre , elle seroit condamnée à rendre ses urines par la partie inférieure du dos. On voulut avoir mon avis séparément : on me le demanda sans me prévenir de la consultation qu'on avoit eue ; je répondis que

je prenois cette maladie pour un ulcère scrophuleux, qui n'avoit aucune communication avec les voies des urines; que le fluide qui s'en échappoit, n'étoit pas de l'urine; que je soupçonnois la portion du sacrum, placée au dessous, atteinte du même vice, et que cette enfant mourroit, vraisemblablement, dans des mouvemens convulsifs. Elle mourut effectivement le huitième jour, après avoir éprouvé trente-six heures des convulsions épouvantables.

Il ne reste donc plus d'équivoque sur la nature de la maladie du père; et cette première observation me paroît prouver l'hérédité du vice scrophuleux. Mais, comme ce n'est point là le but de mon Mémoire, et que mon intention est de montrer les métastases étonnantes de ce virus, il faut reprendre l'histoire du sieur *D. \*\*\**, où nous l'avons laissée. Pendant plus de six mois, le sieur *D. \*\*\** se porta bien, en apparence, pansant toujours simplement l'ulcère du sternum. Cet ulcère ne paroisoit avoir éprouvé aucune révolution, lorsqu'un soir le malade se sentit assoupi en se mettant à table. Il eut beau lutter contre ce sommeil, il fut obligé d'y céder, ainsi que les jours sui-

vans. Cet assoupissement n'étoit qu'un prélude à des douleurs de tête, qui, après avoir duré quelques jours, revenoient périodiquement, et toujours plus violentes, au point que l'œil du côté gauche devint beaucoup plus saillant. Un vésicatoire fut appliqué à la nuque, et entretenu pendant plus de six semaines, mais absolument sans succès. Les maux de tête continuoient toujours; les premiers symptômes d'une légère imbécillité, sembloient même s'y joindre. On préféra des cautères au bras. Ils fournirent pendant plus de trois mois une suppuration abondante, toujours aussi inutile que celle de la nuque. Un hoquet survint, dont les accès duroient quelquefois douze heures sans interruption. La liqueur d'*Hoffman* le calmoit dans les premiers temps; bientôt après, elle ne produisit plus d'effet, et ne put même prévenir des vomissemens d'une mousse visqueuse et froide. Ce fut à cette époque que le mal de tête devint si violent, qu'il jeta le malade dans une léthargie profonde, dont il ne sortoit que pour marmotter des disparates qui le faisoient rire, quelquefois même aux éclats. L'affection comateuse dura cinq à six semaines, pendant

lesquelles le malade ne prit presque rien. On se décida de bonne heure à appliquer un séton à la nuque. On fit un usage soutenu d'*arnica*, qui parut quelquefois donner la fièvre. Un soir que l'agonie sembloit très-décidée, et que le malade n'entrouvroit plus les paupières que pour laisser voir des yeux fixes, hideusement contournés, et gorgés de sang, le malade toussa, et rendit dans les efforts d'une expectoration gutturale, environ une demi-livre de sang et de pus. Dès ce moment, la nature parut soulever foiblement le fardeau qui l'opprimoit encore. Une foible lueur de connoissance perça le nuage épais dont elle étoit offusquée depuis longtemps. Un mois se passa avant que le mieux-être fut assez prononcé pour laisser quelque espoir. Cependant le malade stupide et silencieux, sembloit n'éprouver aucun besoin. Un peu d'aliment, un peu de boisson lui rendoit la parole; pour lui faire dire qu'il ne vouloit rien; et nous devons avouer qu'il nous paroît étonnant qu'il ne soit pas mort d'inanition. Insensiblement l'appétit se réveilla, et la machine reprit un peu de ressort. On commençoit à entrevoir l'espérance de la guérison,

lorsque tout-à-coup des douleurs se portèrent sur les bras et sur les jambes, et rendirent le malade absolument perclus. Ce dernier accident ne fit qu'ajouter à l'inertie ; et le malade n'existoit plus que dans son lit , affaîssé par une torpeur, qui le faisoit ressembler plutôt à une machine , qu'à un être vivant. Les douleurs n'étoient pas dissipées , que le hoquet reprit , et les vomissemens ensuite ; et aujourd'hui que je m'occupe à retracer les principaux événemens de cette maladie étonnante , mon malade est dans son lit , à demi-idiot , et content ; ne se plaignant de rien , ne desirant rien , mangeant peu , sans jamais le demander , et alternativement tourmenté de hoquets et de vomissemens ; ses idées sont obscures , et rarement justes ; ses réponses tardives , paroissent toujours très-méditées , et souvent elles n'ont pas le sens commun ; sa chaleur , toujours la même , est beaucoup au dessous de la chaleur animale. Son pouls est serré , lent et régulier. Ses yeux ont repris leur direction et leur état ; mais les paupières sont chassieuses , et collées ensemble tous les matins. Ses chairs sont d'un rose tendre ; mais tous ses membres sont perclus. Ses urines,



nes, habituellement crues, sont cependant rares. La peau est plus pâteuse que sèche; souvent même à son réveil, il est inondé d'une sueur qui n'ajoute rien à sa chaleur ordinaire. Le séton fournit toujours beaucoup. L'ancien ulcère du sternum s'est rouvert de lui-même, il y a un mois, et donne une suppuration abondante et bien liée: d'ailleurs les glandes extérieures sont saines et sans aucune trace d'engorgement. Le bas-ventre palpé avec le plus grand soin, n'annonce aucun vice local. Aucune éruption ne s'est jamais manifestée. Quand le malade (ce qui est très-rare) demande à manger, et qu'il mange, on peut prédire le hocquet ou le vomissement, quelle que soit la quantité ou la qualité de sa nourriture. Il a pour la viande un dégoût invincible.

Voilà, Monsieur, le tableau raccourci d'une maladie qui n'étonnera pas un praticien qui s'est occupé, avec tant de succès, de toutes les variétés qui lui appartiennent; c'est à lui que je m'adresse, pour en recevoir des leçons et des moyens curatifs: on conviendra que c'est les chercher à leur source, la plus féconde et la plus pure. Vos talens et vos triomphes, Monsieur, vous ren-

dent tributaire de l'humanité souffrante, et personne ne peut mieux que vous répondre à ses besoins et à ses espérances. Mon malade est un père de famille, nécessaire à cinq enfans encore jeunes; tous mes soins lui ont été inutiles, et j'avoue qu'il m'est impossible d'en ajouter qui soient plus heureux; mais vous, Monsieur, vous verrez sûrement beaucoup au-delà du cercle dans lequel je me trouve circonscrit: vous pouvez facilement me révéler des choses que je ne soupçonne pas, et j'attends de vous cette révélation:

Je suis, &c.

*ILLIAQUE COMPLIQUÉE  
à la suite d'un accouchement des  
plus heureux; observation par le  
docteur GORCY, ancien médecin  
des hôpitaux militaires, et phy-  
sicien de la ville de Neufbrisach.*

Mad. de S. \*\*, douée d'une bonne constitution, avoit été sujette, avant son mariage, à de fréquens accès nerveux. Elle venoit d'accoucher pour la

troisième fois. Le travail de l'enfantement avoit été des plus heureux ; elle avoit donné naissance à un fils très-bien portant , et elle paroissoit elle-même jouir d'une santé aussi parfaite que son enfant.

Dix-sept jours après l'accouchement, *Mad. de S. \*\*\** ressentit par intervalle, dans l'hypochondre gauche, une douleur sourde ; elle ne s'en inquiéta guères, parce que dans ses deux précédentes couches, elle en avoit éprouvé une semblable, qui s'étoit dissipée par l'application de plusieurs serviettes chaudes ; elle fit cependant usage d'une potion huileuse, sur l'avis de sa sage-femme. La nuit fut assez bonne, sans avoir été absolument tranquille. Le lendemain, au moment du dîné, les souffrances se renouvelèrent ; elles devinrent même si vives, que la malade fut obligée de sortir de table, et de s'aller mettre sur sa chaise longue. Vers le soir, le calme se rétablit un peu, et permit d'user de quelques alimens. L'enfant prenoit toujours le sein de sa mère, et paroissoit y trouver une nourriture saine et abondante. Depuis quelques jours, les lochies ne couloient plus qu'en blanc, et exhaloient une

assez mauvaise odeur. La nuit suivante se passa dans l'agitation ; les douleurs furent aiguës , et presque continuelles , et il se déclara une petite diarrhée et un vomissement de matières poracées. On attribua la couleur de ces matières à des épinards que la malade avoit mangés deux ou trois jours auparavant ; aussi , malgré le laps de temps assez considérable , rapporta-t-on tous ces accidens à une indigestion. Le vomissement ayant reparu dans la matinée , on me fit appeler ; je trouvai la malade tourmentée de vents , de rapports aigres et d'envies de vomir ; les selles qu'on avoit sollicitées par des lavemens , étoient liquides , verdâtres , assez fréquentes et peu copieuses ; il y avoit de la moiteur à la peau ; le teint étoit naturel ; le pouls très-nerveux et fébrile ; la langue peu sale , la respiration bonne ; les urines peu abondantes , sans être rares , étoient rouges , et déposaient , après quelques instans de repos , un sédiment farineux d'un blanc sale.

La douleur de l'hypochondre gauche augmenta ; elle s'étendit jusqu'à l'extrémité du pied , et se propagea bientôt dans l'hypochondre opposé. Elle-

revenoit par accès; lorsqu'ils étoient un peu forts, ils annonçoient, pour l'ordinaire, un vomissement de matières semblables à celles dont nous venons de parler. La malade étoit-en outre suffoquée de vents; elle en rendoit bien quelques-uns par le haut, mais elle n'éprouvoit, malgré cela, aucun soulagement.

Je recommandai de pratiquer sur le bas-ventre des fomentations émollientes. Je prescrivis pour boisson alternativement, l'eau de poulet et une infusion antispasmodique : de plus, une potion légèrement incisive et calmante, à prendre par cuillerée, de demi-heure en demi-heure.

Le soir, il n'y avoit nulle diminution dans la gravité des symptômes. La nuit fut laborieuse; de fréquens accès de douleur aux hypochondres, toujours suivis de vomissemens et de beaucoup de vents, avoient sans cesse interrompu le sommeil.

La malade qui nourrissoit son enfant, et s'en étoit toujours fort occupée, ne pensoit plus à lui présenter son sein. Je la trouvai le matin dans la situation où je l'avois laissée. Le sujet de ses plaintes les plus vives, étoient les vents

et les aigreurs ; elle demandoit sans cesse quelque remède qui put la délivrer des tourmens insupportables qu'ils lui causoient. Je lui fis prendre dans de l'eau un gros de magnésie , que les rapports aigres me parurent suffisamment indiquer. La malade , qui crut avoir éprouvé quelque soulagement de cette première dose , en reprit deux autres pareilles dans l'espace de deux heures , que je fus obligé de m'absenter d'elle.

Je trouvai à mon retour que les symptômes avoient pris un caractère plus grave ; les urines et les selles étoient entièrement supprimées ; le pouls étoit devenu plus dur et plus profond ; les vomissemens plus fréquens ; les douleurs continues et plus vives , et le bas-ventre particulièrement vers la région ombilicale , étoit en outre d'une sensibilité extrême , la langue très-aride , et la soif inextinguible. Le concours de tant de symptômes fâcheux , me fit regarder l'inflammation comme inévitable.

On se formeroit difficilement l'idée de l'état d'angoisses auquel madame de S.\*\*\* se trouvoit réduite ; les douleurs qu'elle éprouvoit étoient atroces , et ne lui laissoient plus un seul instant

de répit. Je voulus tenter d'y apporter quelque adoucissement ; et dans ces vues, je prescrivis les boissons relâchantes, les antispasmodiques, les potions anodynes, les lavemens laxatifs et calmans ; tout fut inutile, et le mal sembloit s'accroître. J'administrerai aussi le laudanum, sur la foi de *Sydenham* (a). Je n'en obtins pas plus de succès ; cependant le poulx étoit misérable, la soif ardente, les plaintes et les cris continuels : déjà même les traits du visage s'altéroient ; le teint étoit d'un rouge violet ; toute l'habitude du corps, jusqu'aux cuisses, se couvroit de sueur, et l'on apercevoit dans les muscles et les tendons des mouvemens spasmodi-

---

(a) *Sydenham* dit, à la vérité, que les narcotiques ne sont pas toujours capables d'apaiser les douleurs, lors même qu'on les donne à plusieurs reprises ; et il observe que dans ce cas, on doit attribuer leur inefficacité à la surabondance du sang et des humeurs. Il conseille aussi, par cette raison, de faire précéder d'une saignée et d'évacuations alvines, l'usage des narcotiques. Si j'avois pu saisir un instant de calme, j'en aurois assurément profité pour placer un purgatif. Quant à la saignée, on verra tout à l'heure pourquoi j'ai cru ne devoir pas y recourir.

ques et convulsifs. La suppression des urines et des selles, s'étoit d'ailleurs constamment soutenue, les vomissemens de matières verdâtres se suivoient de plus près, et la malade rendoit par le haut, et avec plus de peine, une grande quantité de vents aigres, lesquels, disoit-elle, se détachotent de son côté gauche.

Je ne pouvois voir, sans en être effrayé, la réunion de tant de symptômes d'un aussi mauvais augure; je méditois, après avoir tenté infructueusement tant de moyens sur ceux qui me restoient encore à employer; je ne trouvois plus que la saignée et les bains, encore me parut-il que je devois rejeter la saignée; parce que la malade étoit nourrice; parce que sa complexion étoit délicate et nerveuse; et parcé que enfin l'écoulement des lochies avoit été chez elle plus abondant qu'il ne doit l'être ordinairement. Les bains, sur lesquels je fondois mes dernières espérances, étoient donc le seul secours que je souhaitois qu'on adoptât. Mais comment faire comprendre à une mère tendre, et qui se faisoit un plaisir de nourrir son enfant, que les bains ne nuisoient point à son lait? Comment aussi vaincre sur ce point les nombreux pré-



jugés de tout ce qui l'environnoit? Les vives inquiétudes des parens m'avoient, il est vrai, fourni l'occasion de dire, dans la matinée, que si les douleurs continuoient d'être toujours aussi vives, il seroit essentiel, entr'autres remèdes, de recourir aux bains. Je saisis ce moment d'agitation et de crainte, pour demander qu'on voulut bien m'associer un autre médecin.

Vers les trois heures après midi, les souffrances et la gravité des symptômes n'ayant éprouvé aucune diminution, je songeois à la manière dont je m'y prendrois pour proposer les bains à la malade, lorsqu'elle même me demanda à être baignée, dans la persuasion, me dit-elle, qu'elle en retireroit un grand soulagement. Je profitai de cette espèce d'inspiration. Je levai promptement tous les obstacles; et dès que le bain fut chaud au degré convenable, j'y fis transporter la malade: on craignoit qu'elle ne put le supporter; mais du moment qu'elle y fut, elle dit qu'elle s'y trouvoit passablement bien. Les douleurs parurent se calmer un peu; le pouls, que je touchai alors, étoit moins mauvais, et sembloit vouloir se développer, et les urines coulèrent dans le

bain ; c'étoit la première fois depuis plus de quinze heures : cependant les rapports étoient si fréquens et si aigres, que tout l'intérieur de la gorge en étoit excorié. La malade resta trois quart-d'heure dans l'eau, et on la reporta dans son lit. Ce second transport la fatigua moins que le premier. Lorsqu'elle fut couchée, elle eut un moment de repos, après lequel je trouvai que le poulx étoit devenu meilleur. Les rapports dont elle se plaignoit, n'avoient plus la même odeur, et elle nous disoit qu'ils étoient les mêmes que ceux qu'on éprouve, après avoir mangé de petites raves. La matière du vomissement, de verte et érugineuse qu'elle avoit toujours été, devint d'un brun jaunâtre ; les selles qui reparurent, et très-fréquemment, avoient la même couleur. Tous ces changemens me semblèrent d'un bon augure, quoique la tension du bas-ventre, la fièvre aiguë et les vomissemens qui persistoient toujours, ne me permissent pas de me rassurer beaucoup. Il se fit aussi alors, par le haut, une éruption considérable de vents, qui sortoient avec une impétuosité inconcevable.

Je fis continuer à mad. de S. \*\*\* les

tisanes tempérantes et émollientes, les fomentations sur l'abdomen, et je prescrivis le petit-lait. Cette boisson, pour laquelle elle n'éprouvoit pas de répugnance, passoit avec facilité. Je me retirai à une heure après minuit. Vers les cinq heures, le vomissement recommença ; les douleurs, quoique moins vives, persistoient toujours. Je revins à sept heures ; et, comme le bain avoit produit un assez bon effet, je n'hésitai pas d'en faire prendre un second, en attendant l'arrivée de M. *Herzog*, mon confrère, qu'on avoit envoyé chercher à quelques lieues de-là. Ce nouveau bain procura encore un peu de mieux, mais pas assez pour me tranquilliser.

Je fis à mon confrère le récit de ce que j'avois observé jusqu'alors ; il examina lui-même la malade, et porta un pronostic très-fâcheux ; il jugeoit l'inflammation très-prochaine, si elle n'étoit déjà formée. Les symptômes qui l'effrayoient le plus, et avec raison, étoient la fréquence des selles, dont les matières sembloient de même nature que celle des vomissemens ; les douleurs fixes à la région ombilicale, le pouls toujours petit et serré, et sur-

tout les yeux entr'ouverts (a) dans les instans de repos. Je ne partageai pas tout-à-fait les craintes de M. *Herzog*, parce qu'ayant toujours suivi la malade, j'avois observé une diminution sensible de la gravité des symptômes, sur-tout depuis le second bain. Nous convinmes de baigner mad. S. \*\*\* deux fois par jour, si elle pouvoit le supporter, de continuer l'usage des boissons adoucissantes, sur-tout du petit-lait, et de nous borner à l'emploi de ces moyens, auxquels nous ajoutâmes seulement un emplâtre anti-hystérique, dont mon confrère avoit conseillé l'application sur le bas-ventre. Cependant la malade rendit encore une prodigieuse quantité de vents; mais les vomissemens diminuèrent; les selles parurent un peu plus liées, plus copieuses

---

(a) En effet, *Hippocrate* dit : *Si quid ex albo non commissis palpebris subappareat, neque id ex alvi profluvio aut medicamenti potione contingat, prævum signum est et lethale admodum.* (Sect VI, Aphor. 52.) Il répète cette sentence dans le premier Livre des pronostics, et ajoute : *Neque ita dormire consueverit æger*; mais, comme notre malade avoit une forte diarrhée, je fus moins alarmé de ce signe.

et moins fréquentes, et les douleurs de l'abdomen se calmèrent. Ce qui alors tourmentoit le plus la malade, étoit l'excoriation du gosier et de l'œsophage, qui, disoit-elle, l'empêcheroit absolument d'avalier, si elle augmentoit. Le poulx se relevoit après chaque bain, et le calme qui succédoit, étoit d'autant plus sensible, que la malade étoit restée plus long-temps dans l'eau. Les matières des selles et des vomissemens prirent une teinte de marc de café; mais, quoique cette couleur soit en général d'un très-mauvais augure, je ne la considérai que comme l'effet d'un travail critique.

Après le septième bain, la malade commença d'avoir des momens assez longs de tranquillité et de sommeil. Les vomissemens ne reparurent plus, et la circonstance que je vais rapporter me persuada que la cause en étoit détruite. *Mad. de S.*\*\*\* s'étant dégoûtée des différentes boissons dont elle faisoit usage, je lui permis une légère infusion d'ortie blanche qu'elle m'avoit demandée. Elle en prit deux ou trois fois, et la vomit bientôt, mais sans la moindre souffrance; et ce qu'elle rendit étoit cette infusion pure et sans aucun

mélange. Nous avons continué les bains pendant deux ou trois jours, et les symptômes sont disparus successivement : ensorte que la malade ne se plaignoit plus que de l'excoriation du gosier, d'une grande sensibilité dans toutes les parties du corps, et d'un reste de douleur dans le côté qui avoit été le siège de la maladie.

Nous jugeâmes convenable d'évacuer, et en même temps de relever le ton des organes des premières voies ; à cet effet, nous fîmes infuser à froid, dans une livre d'eau de Seydschitz, une once de quinquina, dont nous fîmes prendre trois cuillerées à bouche de quatre heures en quatre heures. Bientôt les selles devinrent plus libres et plus liées ; l'estomac reprit un peu de ressort, l'appétit reparut. Nous permîmes quelques cuillerées de crème de riz, et trois ou quatre petits bouillons par jour. On vit la malade se rétablir graduellement. Nous lui fîmes continuer l'infusion de quinquina, dont nous rapprochâmes les doses. Deux ou trois jours après, nous prescrivîmes l'eau de Seydschitz pure, qui produisit une évacuation considérable de matières fétides, qu'on ne pouvoit s'em-

pêcher de reconnoître pour un lait dégénéré. Nous réitérâmes le même purgatif, et il fut suivi d'un égal succès.

La malade alloit de mieux en mieux; le sommeil et l'appétit devenoient meilleurs de jour en jour; la nuit, elle eut plusieurs fois des sueurs visqueuses à la poitrine et aux épaules, et elle rendit long-temps encore des matières laiteuses par les selles.

Mad. *de S.* \*\*\* prit dans sa convalescence une tasse de chocolat, qui lui occasionna de nouvelles tranchées dans l'hypochondre gauche; elle rendit par le haut une grande quantité de vents. Quelques précautions, et un peu de diète, ont calmé ces légers accidens. Nous avons purgé avec l'eau de Seydschitz toutes les fois que cela nous a paru nécessaire; les évacuations que cette eau a produites ont toujours été abondantes, et n'ont donné aucune colique. Depuis ce temps, mad. *de S.* jouit d'une assez bonne santé; elle ressent néanmoins, par intervalle, quelques douleurs au côté.

L'enfant qu'on n'avoit pas voulu confier à une nourrice mercénaire, après avoir éprouvé une diarrhée et des accidens à-peu-près semblables à ceux de

388 EXTRACTION D'UNE PIERRE,  
sa mère, a succombé, et sans doute  
l'altération du lait qu'il prenoit, a beau-  
coup contribué à sa mort.

Pour ne pas m'engager dans des lon-  
gueurs et des redites inutiles, je me  
dispenserai de faire aucunes remarques  
sur cette observation, et laisserai un  
champ libre aux réflexions qu'elle peut  
faire naître.

---

*EXTRACTION D'UNE PIERRE,  
arrêtée à l'insertion de l'uretère  
dans la vessie, faite par M. DE-  
SAULT; observation (\*) rédigée  
par M. MANOURY, chirurgien  
de l'hôtel-dieu de Paris.*

*Marie-Marguerite Remiers*, na-  
tive de Pont-Carrie, en Brie, âgée de  
soixante-deux ans, d'un tempérament  
sanguin, et d'une forte constitution,  
éprouva, il y a environ trois ans, dans  
la région lombaire du côté droit, de  
vives douleurs, qui, après avoir été  
long-temps fixées en cet endroit, se

---

(\*) Extrait du Journal de chirurgie, vol. I,  
pag. 36 & suiv.



firent sentir plus bas dans la suite ; de manière que , selon l'expression de la malade , elles sembloient descendre un peu chaque jour. Ces douleurs cessèrent entièrement pendant un mois , au bout duquel elles reparurent de nouveau ; mais alors elles se bornèrent à la vessie et au méat urinaire. Cette seconde invasion fut accompagnée d'envies fréquentes d'uriner. Les urines , habituellement glaireuses , étoient souvent sanguinolentes ; leur jet s'arrêtoit quelquefois tout-à-coup , et se renouveloit dès que la malade changeoit de situation , ou faisoit quelques pas. Après huit mois , passés dans un état de souffrances presque continuelles , elle eut pendant trois jours consécutifs un pissement de sang abondant , suivi d'une rétention d'urine complète , laquelle dura vingt-quatre heures ; alors les urines recommencèrent à couler goutte à goutte , avec les efforts les plus douloureux. Effrayée par ces accidens , cette femme se décida , après beaucoup de résistance à se faire sonder ; on découvrit , à l'entrée du méat urinaire , une pierre de la grosseur d'une noisette , qui fut sur le champ extraite avec les pinces à pansement.

La malade jouit pendant quelques mois de la plus parfaite santé ; mais bientôt après , de nouvelles douleurs s'étant fait sentir dans la région du rein droit et dans le trajet de l'uretère , elle se détermina à se rendre à l'hôtel-dieu de Paris , où elle fut reçue le premier septembre 1788. A cette époque les douleurs étoient continuëles, et avoient leur siège dans l'intérieur de la vessie ; elles augmentoient un peu lorsque la malade prenoit de l'exercice , et elles produisoient des envies fréquentes d'uriner , mais les urines n'étoient pas sanguinolentes comme autrefois , le jet n'en étoit pas non plus interrompu. Après avoir introduit la sonde dans la vessie, M. *Desault* sentit, vers le bas-fond de ce viscère , une pierre , qu'il jugea petite. Il ne crut pas devoir faire subir des préparations particulières à la malade , qui se portoit bien d'ailleurs ; en conséquence , il lui fit l'opération cinq jours après son entrée à l'hôpital. Cette femme fut placée sur le lit destiné à tailler les hommes , et située de la même manière ; deux aides écartèrent les grandes et les petites lèvres ; ensuite le chirurgien introduisit un cathéter ordinaire

dans la vessie ; s'assura de nouveau de la présence de la pierre ; donna au manche du cathéter une direction perpendiculaire à l'axe du corps ; l'inclina un peu vers l'aîne gauche , appliqua la concavité de cet instrument , sous la symphyse du pubis ; engagea dans la canelure , qui se trouvoit dirigée à droite , le bec d'un gorgeret corrigé d'*Hauckins* , dont le tranchant étoit tourné à gauche et en bas ; et tandis qu'il enfonçoit le gorgeret le long de la canelure du cathéter , il en abaissa un peu le manche , et éloigna , par ce mouvement , le tranchant du gorgeret , du bas fond et du côté gauche de la vessie. Il fit ainsi une incision oblique à la partie postérieure et gauche du canal de l'urètre , et du col de la vessie ; il retira le cathéter , porta sur le gorgeret le doigt indicateur de la main droite ; l'enfonça doucement jusque dans la vessie , introduisit les tenettes ; et en retirant le gorgeret , pour qu'il ne coupât pas les parties sur lesquelles il glissoit en sortant , il lui fit décrire autour des tenettes , un demi-cercle , de gauche à droite. Le chirurgien toucha de nouveau la pierre avec les tenettes , mais il ne put réussir à la

charger. Il sentoit, avec les bords des cuillers, un corps assez gros, dans l'endroit où il avoit reconnu la pierre, sans éprouver le choc d'une pierre touchée à nu. Après quelques tentatives infructueuses, il retira les tenettes, porta une seconde fois le doigt indicateur dans la vessie, et sentit une tumeur que le doigt repoussoit facilement. Il eut un instant des doutes sur la nature de cette tumeur; ce pouvoit être un fungus de la vessie, un dépôt par congestion formé dans l'épaisseur des parois de ce viscère, un corps étranger dans le vagin, &c. Le doigt indicateur de la main gauche, introduit dans ce canal, détruisit en un instant la dernière conjecture. La certitude, où étoit M. *Desault*, d'avoir touché une pierre dans l'endroit même qu'occupoit cette tumeur, et la situation de celle-ci vers la fin de l'urètre, lui firent soupçonner que la pierre étoit encore engagée dans le trajet oblique de ce conduit, et enkystée par les tuniques de la vessie. Il en fut convaincu, lorsque parcourant de nouveau, du bout du doigt, toute la surface de la tumeur, il distingua, à la partie inférieure; un petit corps dur, coëffé d'un repli membraneux. La fa-

cilité et la sûreté avec laquelle M. *Desault* avoit coupé profondément, en diverses circonstances, des brides dans le rectum et dans d'autres cavités, au moyen de l'instrument dont on a placé la figure à la suite de cette observation, lui firent naître l'idée de s'en servir dans celle-ci. Après avoir placé le doigt indicateur et le doigt du milieu de la main droite, dans les anneaux de cet instrument, et le pouce dans l'anneau de la tige, il porta le kiotome fermé, dans la vessie, le long du doigt indicateur de la main gauche, retira assez la lame pour laisser libre l'échancrure de la gaine, appliqua cette échancrure sur la tumeur, à la faveur du même doigt; et en poussant doucement la lame, il coupa, en une seule fois et sans danger, la partie de l'urètre et de la vessie, qui recouvroit et retenoit le calcul. Cela fait, il retira l'instrument, et avec le doigt qui lui avoit servi de conducteur, dégagea la pierre, dont il acheva sans peine l'extraction avec des tenettes ordinaires. Le temps pendant lequel il fallut attendre un instrument, dont on n'avoit pu prévoir l'emploi, alongea un peu cette opération, qui d'ailleurs peu doulou-

reuse, fut soutenue avec courage par la malade. Cette femme fut mise à la diète; on lui donna pour tisane une légère décoction de chiendent et de graine de lin, édulcorée avec le sirop de guimauve. Elle passa tranquillement la journée et la nuit suivante, se plaignant seulement de cuissons causées par le passage des urines, qui s'échappoient involontairement, et goutte à goutte. Le lendemain, il y eut un peu de chaleur à la peau, et de la fréquence dans le pouls; le ventre n'étoit ni tendu ni douloureux. Le troisième jour, la malade qui ne souffroit pas, et qui croyoit n'avoir plus d'accidens à craindre, prit des alimens solides qu'elle s'étoit procurés en cachette. Le quatrième jour, elle alloit mieux, et elle mangea avec moins de réserve encore que la veille. Le cinquième, elle eut de la fièvre; la langue devint rouge et sèche, et le bas-ventre douloureux et tendu. Elle fut saignée du bras, et mise à la diète la plus sévère. On lui donna deux lavemens dans la journée, et on lui fit boire en abondance, et alternativement; de sa première tisane et de l'eau de veau. Le sixième, elle étoit plus calme; la fièvre, la cha-

leur, la sécheresse de la langue, la douleur du ventre, étoient moindres; les urines sortoient toujours involontairement, mais presque sans cuissons. Le huitième jour, il n'y avoit plus de fièvre; le ventre étoit redevenu souple; la malade retint environ un demi-verre d'urines, et le lendemain, le neuvième, plein un verre: on lui permit de prendre un peu de nourriture. Le dixième, elle rendit ses urines à volonté. On augmenta graduellement la quantité de ses alimens. Cette femme est restée dans l'hôpital jusqu'au vingtième jour de son opération, et n'a pas cessé de retenir ses urines et de les rendre à volonté.

---

*Dans les réflexions jointes à cette observation, on expose les inconvéniens de la méthode de tailler les femmes, autrefois exclusivement suivie à l'hôtel-dieu de Paris, laquelle consistoit à dilater le canal de l'urètre et le col de la vessie. Il est aisé de sentir la préférence que mérite le procédé que M. Desault y a substitué, l'incision moins longue et moins douloureuse, prévient les inconti-*

396 EXTRACTION D'UNE PIERRE,  
*nences d'urine, qui avoient si fréquemment lieu après la dilatation.*

*On rapporte ensuite les moyens proposés par François Littre, Ledran et Garangeot, pour extraire les pierres enkystées, et on en démontre l'insuffisance et les dangers, en même temps que l'on met en évidence les avantages et la sûreté du kiotome. M. Desault n'avoit d'abord imaginé cet instrument que pour couper des brides dans l'intestin rectum; mais il s'en est servi depuis avec le plus grand succès pour la rescision des amygdales, pour emporter des fongus ou d'autres excroissances situées dans différentes cavités.*

EXPLICATION DE LA PLANCHE I<sup>re</sup>.

*Fig. I. KIOTOME, Coupe-bride, ou Kystitome à échancrure latérale.*

*AB. Gaine d'argent qui reçoit la lame.*

*VV. Anneaux soudés à la gaine.*

*γ. Portion de la lame qui reste à nu dans l'échancrure *xyz*.*

*AT. Tige d'acier continuée à la lame.*

*C. Anneau*



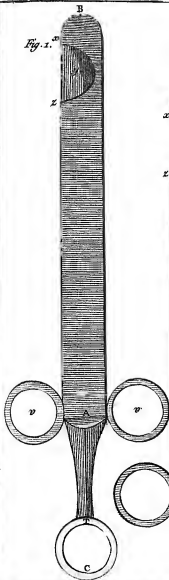
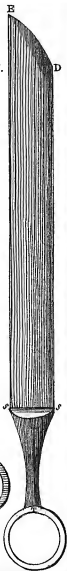
Fig. 1.<sup>re</sup>

Fig. 2.



Fig. 3.



*C.* Anneau qui termine la tige.

Longueur totale *BC*. de l'instrument, 9 pouces.

*Fig. II.* La gaine du Kiotome séparée de la lame.

*xy*. Echancrure demi-circulaire de 9 lignes de diamètre.

Longueur *AB* de la gaine, 6 pouc. 4 lignes.

Largeur près des anneaux, 8 l.; près de l'échancrure, 7 lig.

Distance de l'extrémité *B* au commencement *x* de l'échancrure, 7 lignes.

*Fig. III.* Lame d'acier du Kiotome, hors de sa gaine.

*sE*, *sD*. Côtés mousses de la lame, plus minces que son milieu.

*DE*. Tranchant en biseau, de 10 lign. de long, formant un angle *DEs*, de 35°.

*ss*. Rebord à vive-arrête, pour empêcher la lame d'entrer trop avant dans la gaine.

Longueur *ssT* de la tige, 18 l.

Longueur *ssE* de la lame, 6 p. 1 ligne.

Largeur de la lame près de la tige, 7 lignes et demie ; dans son milieu, 7 lignes ; près du tranchant, 6 lign. et demie.

---

*FRACTURES DE L'OLÉCRANE ;  
observation par M. LA BASTIDE ;  
chirurgien de l'hôtel-dieu.*

*Jean-Baptiste Nicolas*, natif de Paris, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament bilieux et d'une forte constitution, entra à l'hôtel-dieu le 10 novembre 1790.

*M. Desault* s'étant assuré que cet homme avoit une fracture de l'olécrane, le fit conduire dans l'amphithéâtre, où il l'interrogea, et l'examina de nouveau en présence de tous les chirurgiens qui suivent ses leçons, afin de leur fournir un moyen de vérifier par eux-mêmes les signes de ces sortes de fractures. Le malade dit que, six heures auparavant, il étoit tombé sur le coude droit ; qu'il y ressentoit une vive douleur ; que, depuis cet instant, il ne pouvoit étendre l'avant-bras, et que, lorsqu'il faisoit des efforts pour exécuter ce mouvement, il lui sembloit que quelque

chose se détachoit du coude. L'avant-bras étoit dans la demi-flexion ; il y avoit vers l'articulation , un engorgement considérable , et une large échi-mose autour du coude. L'olécrane étoit plus élevé que les condyles de l'humérus ; cependant dans cette position , il auroit dû l'être moins. On fit sentir la justesse de ces remarques , en plaçant l'autre extrémité dans la même situation que celle du côté blessé. Il y avoit entre le cubitus et l'olécrane , un enfoncement dans lequel on portoit aisément le doigt. Cet enfoncement augmentoit quand on rendoit la flexion de l'avant-bras plus grande , ou lorsque le malade faisoit contracter le muscle triceps ; il diminuoit au contraire , et même disparoissoit , lorsqu'en étendant l'avant-bras , le malade mettoit le muscle triceps dans l'inaction ; enfin , lorsqu'on en saisissoit les côtés , on pouvoit faire mouvoir l'olécrâne en diverses directions , sans changer la situation du cubitus.

Il ne pouvoit donc rester aucun doute sur la fracture de l'olécrane ; elle fut réduite et contenue de la manière suivante. Pendant que deux aides tenoient l'avant-bras étendu , on appliqua

sur la partie inférieure le bout d'une bande à un chef, de quatre à cinq aunes de long, et de trois travers de doigts de large, imbibée d'eau végeto-minérale. On fit d'abord un tour circulaire; après quoi, on couvrit de bas en haut l'avant-bras avec des doloires et des renversés, jusqu'à son articulation: on saisit ensuite avec le doigt l'apophyse olécrane; on la rapprocha du cubitus, pendant qu'un aide retiroit en haut la peau du coude, (qui relâchée et ridée dans l'extension de l'avant-bras, s'engage souvent, lorsqu'on a négligé cette précaution entre les fragmens, et nuit plus ou moins à la réunion;) puis on fixa l'olécrane contre le cubitus, avec un jet de bande, qui, de la partie supérieure et antérieure de l'avant bras, passoit au-dessus du coude, descendoit à son côté interne, et revenoit à la partie antérieure de l'avant-bras, en faisant, comme dans la saignée, une espèce de huit de chiffre. On couvrit entièrement le coude par des tours de bande semblables, en les faisant déborder les uns sur les autres. On continua les doloires sur le bras, jusqu'à sa partie supérieure, où la bande fut fixée par un tour circulaire. Cela fait,

on plaça devant le bras et l'avant-bras une forte atelle, un peu recourbée à l'endroit de l'articulation, pour éviter une trop grande extension de l'avant-bras. En effet, si on néglige cette précaution, le bout fracturé du cubitus s'enfonce dans la cavité olécrane, et n'est plus en rapport direct avec l'autre fragment; ce qui empêche que la conformation ne soit parfaite. Cette atelle fut fixée avec la partie de la bande qui restoit à employer, et le membre fut placé sur un coussin, de manière qu'il portoit également par-tout.

Le surlendemain, le gonflement et l'échymose disparurent, et le bandage étant devenu trop lâche, on l'appliqua de nouveau; ce qu'on fut obligé de réitérer plusieurs fois dans le cours du traitement. Le vingt-unième jour de l'accident, quoique la fracture parût consolidée, on laissa encore le membre dans l'extension pendant deux jours, après avoir couvert l'articulation seulement de quelques tours de bande: ensuite on supprima toute espèce de bandage, et on fit faire à l'avant-bras des mouvemens légers de flexion et d'extension, lesquels furent augmentés par degrés jusqu'au trente-cinquième

jour, que le malade fut examiné dans l'amphithéâtre par un grand nombre d'étudiens, qui ne trouvèrent aucune difformité, pas même les traces de la fracture. Le malade exécuta, sous leurs yeux, tous les mouvemens de la main et de l'avant-bras, avec autant de facilité qu'avant sa chute.

---

*M. Desault confirme les avantages<sup>s</sup> de la méthode qu'il a suivie dans le traitement de la fracture de l'olé crâne, par deux autres observations qui offrent le même résultat. La parfaite analogie qu'elles ont avec la première, nous dispense de les rapporter : nous ferons seulement observer que la fracture, qui fait le sujet de la troisième observation, ayant été méconnue par le premier chirurgien qui donna ses soins au malade, ne fut réduite que le huitième jour. Quoique à cette époque, on n'ait pu réussir à mettre les parties en contact immédiat, la consolidation fut parfaite le vingt-huitième, et il ne restoit alors qu'une rainure si légère, qu'à peine la sentoit-on avec le doigt. Le quarante-*

*sixième jour de la réduction, les mouvemens de ces parties étoient aussi libres que dans l'état naturel.*

---

*CONSTITUTION DE L'HIVER ;  
par M. LAVERNE, docteur-  
régent de la Faculté de médecine  
de Paris.*

A un automne chaud et très-sec, a succédé un hiver plus humide que froid.

Les vents du nord et ceux de l'est ne se sont fait sentir que par de courts intervalles, et le plus souvent pendant la nuit. Les travaux publics ou particuliers, n'ont pas été interrompus un instant ; les vents d'ouest et du sud, soit en s'approchant de l'est, soit en s'éloignant du nord, ont laissé l'atmosphère dans une agitation et une mobilité telles, que l'état du ciel n'a pas été le même pendant trente-six heures de suite. Rarement l'automne finit plus



rudement ; rarement le printems commencé moins doucement que la majeure partie de l'hiver ne s'est passée. La température s'est soutenue mixte, et la direction des vents a été rarement franche.

L'ordre, le développement, et la marche des maladies dominantes, ont suivi toutes les nuances de la constitution atmosphérique ; en général, il y a eu plus d'indispositions que de maladies graves. Les hôpitaux ont été beaucoup moins chargés qu'il n'arrive ordinairement.

La diathèse putride a été moins sensible, quoique la saison ait paru propre à la déterminer, et à l'entretenir dans tout le cours de l'hiver ; les courbatures, les coliques, ont été fréquemment observées ; il y a eu aussi quelques dyssenteries.

La goutte s'est tantôt portée sur le bas-ventre, tantôt s'unissant à l'humeur catarrhale constamment entretenue par la suppression, ou le reflux de l'hu-

meur de la transpiration ; elle s'est manifestée vers la poitrine , et a causé de l'enrouement , une toux continue , des péripneumonies et des pleurésies fausses , dont quelques-unes ont dégénéré en affections chroniques.

La rougeole , la petite vérole et la coqueluche , ont , en général , assez facilement cédé aux remèdes ordinaires ; cependant le dépôt critique de la petite vérole s'est souvent fait sur les organes de la vue , et d'une manière fâcheuse. Quantité de personnes du moyen âge , et de divers sexe , ont eu des affections érysipélateuses , la jaunisse , des coliques hépatiques , des fièvres synoques simples , occasionnées par la présence de la saburre dans les premières voies. Grand nombre de vieillards ont été emportés par des attaques d'apoplexie et de paralysie , ou sont morts à la suite de rhumes catarrheux négligés. C'est chez les personnes du sexe que la constitution de l'hiver a causé plus d'accidens particuliers. Les

unes ont éprouvé des maux de gorge, des fluxions au visage, et des accès nerveux plus ou moins vifs ; les autres ont été travaillées de coliques ou de dévoïement, accompagnés de cardialgie et de vomissemens de bile porracée. Presque toutes ont souffert du retard ou de la suppression du flux menstruel.

Des douleurs de tête très-vives, des tintemens d'oreille, un serrement dans la région des tempes, des hémorrhagies du nez, de l'étouffement, le point de côté, des palpitations, des coliques et la dysenterie, sont les divers symptômes qui se sont manifestés à l'époque des règles. Aucun de ces accidens n'a eu de suites fâcheuses, presque tous, même, ont été dissipés assez aisément, par l'usage des remèdes que les différentes indications prescrivent manifestement. Le traitement des suites de couche n'a pas été aussi généralement heureux : quantité de femmes ont eu des pertes assez abondantes, quelques-unes en ont été victimes ;

d'autres, en grand nombre, ont eu des fausses couches, suivies de synoques putrides, ou de fièvres malignes.

Les maladies qu'on a observées dans les mois d'octobre et de novembre, et dont nous n'avons pas rendu compte, ont été les mêmes que celles qui ont dominé en décembre, janvier et février. Seulement les fièvres intermittentes ont été plus communes dans le cours de ces deux mois, et elles ont présenté quelques signes inflammatoires. Nous ferons cependant remarquer que si la saignée a été quelquefois utile, elle n'a été que rarement nécessaire, et qu'elle a été très-souvent nuisible.

---

(Nota. Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de zéro).

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

J A V V I E R 1791.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.	Au matin.	Dans l'après- midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pouc. lig.	pouc. lig.	pouc. lig.
1	0,9	2,3	0,0	28 2,3	28 2,1	28 0,0
2	-0,1	2,3	3,8	27 10,3	27 8,6	27 6,1
3	2,4	3,5	0,7	27 5,7	27 7,1	27 6,9
4	-1,3	1,7	6,6	27 7,0	27 5,6	27 2,7
5	2,2	4,6	3,6	27 7,0	27 8,4	27 8,1
6	2,6	5,9	2,3	27 9,6	27 9,1	27 10,1
7	5,2	10,0	5,4	27 6,6	27 5,6	27 5,1
8	3,2	5,7	3,0	27 7,5	27 8,2	27 8,7
9	5,0	4,0	4,5	27 3,9	27 4,0	27 7,6
10	2,8	4,3	6,6	28 0,0	28 0,5	28 1,0
11	7,7	10,3	8,1	28 0,6	27 11,6	28 1,0
12	2,4	6,9	4,5	28 2,6	28 2,6	27 11,5
13	7,9	8,6	7,5	27 8,2	27 8,9	27 8,8
14	4,6	7,8	8,4	28 0,5	27 11,5	27 11,0
15	4,4	3,2	6,3	28 1,5	28 2,3	28 1,5
16	8,4	10,4	8,2	28 1,2	28 1,5	28 0,5
17	7,5	7,0	4,2	27 9,6	27 8,9	27 10,7
18	2,2	5,2	5,2	27 11,5	27 8,2	27 3,1
19	4,1	6,6	4,1	27 2,4	27 2,5	27 2,2
20	3,2	6,4	3,0	26 8,8	26 9,9	26 11,5
21	3,5	5,8	2,4	27 3,5	27 5,8	27 10,5
22	-0,3	5,4	3,9	28 0,7	28 1,8	28 1,5
23	2,9	6,0	4,7	28 0,3	28 0,5	28 3,5
24	1,2	5,0	0,7	28 6,4	28 7,9	28 7,6
25	-0,4	5,9	3,9	27 6,9	28 5,4	28 4,9
26	2,8	3,7	0,9	28 3,7	28 3,6	28 2,3
27	-0,4	3,6	2,8	27 11,9	27 11,2	27 10,4
28	1,0	9,0	0,7	28 0,0	28 1,2	28 3,2
29	-3,4	3,2	3,1	28 3,2	28 2,8	28 0,5
30	4,0	9,1	5,5	27 11,5	28 0,1	28 1,0
31	6,2	9,6	7,6	28 0,4	28 1,9	28 2,1

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après- midi.</i>	<i>Le soir.</i>	<i>Vents do- minans dans la journée.</i>
1	Brouillard très épais.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
2	Brou. épais.	Pet. pluie.	Couvert	S.
3	Quelq. écla.	Ciel pur.	<i>De même.</i>	Calme.
4	Beau tems.	Pluvieux.	Ciel pur.	S-E. fort.
5	Beau temp.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O. fort.
6	Beau tems.	Pluie fréq.	<i>De même.</i>	S-O. fort.
7	Pluvieux.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O. fort.
8	Beau tems.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-O. vio.
9	Quelques éclaircis.	Pl. par intervalle.	Quelq. éclairc.	S-O. fort.
10	Couvert.	Pluie par intervalle.	<i>De même.</i>	S.
11	Couvert.	Pluvieux.	<i>De même.</i>	S. fort.
12	Cl. ass. be.	Couvert.	<i>De même.</i>	S-O. fort.
13	Pluvieux.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	O. fort.
14	Couvert.	Pluie par intervalle.	<i>De même.</i>	S-O.
15	Ciel presq. sans nua.	<i>De même.</i>	Couvert.	Calme.
16	Couvert.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	O S-O.
17	Pluvieux.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	O.
18	Couvert.	<i>De même.</i>	Pl. par interv.	S. fort.
19	Couvert.	Qu. éclair.	Beau temps.	S. viol.
20	Couvert en gran. part.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S-O. f.
21	Beaucoup de nuag.	<i>De même.</i>	Beau temps.	O. fort.
22	Beau tems.	Couvert.	<i>De même.</i>	Calme.
23	Soleil par interv.	<i>De même.</i>	Pluvieux.	S-S-O. f.
24	Ciel pur.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
25	Couvert.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	S-S O.
26	Pluvieux.	<i>De même.</i>	Ciel pur.	Calme.
27	Pluvieux.	<i>De même.</i>	<i>De même.</i>	Calme.
28	Ciel ass. b.	Couvert.	Beau temps.	O.
29	Couvert.	Pluie par intervalle.	<i>De même.</i>	S-S-O. f.
30	Averse mêlée de grê.	Quelques éclaircis.	<i>De même.</i>	S.
31	Petite pluie.	Couvert.	<i>De même.</i>	O-N-O.

---

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur, 10, 4, le 16  
 Moindre degré de froid :... 5, 9 le 9

---

*pouc. lign.*

Plus gr. élév. de Mercure.... 28, 7, 6, le 24  
 Moindre élév. de Mercure.... 26, 9, 9, le 20

---

Nombre de jours de Beau... ..  
 de Couvert....  
 de Nuageux....  
 de Vent.... 24  
 de Brouillard. . 2  
 de Pluie..... 15

Le vent a soufflé du N-O... 1 fois.

S..... 4

S-E.... 1

S-O..... 7

S-S-O... 4

O..... 4

O-S-O... 1

Quantité de pluie, 2 pouces 5 lignes  $\frac{5}{10}$ .

TEMPÉRATURE du mois, très-chade et  
 humide.

---

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES  
*faites à Lille , au mois de janvier ,*  
 1791 ; *par M. BOUCHER, méd.*

Nous avons observé que dans tout le mois de décembre , il n'y a presque pas eu de gelée ; la liqueur du thermomètre n'étant descendue qu'un seul jour ( le 30 ) à 1 degré au-dessous du terme de la congélation , et ne s'en étant approché que peu de jours ; il n'a guère gelé davantage dans ce mois ; ce n'est que dans les quatre premiers jours , et le 27 , que la liqueur du thermomètre est descendue un peu au-dessous du terme de la congélation. Le 27 , elle a été observé à 1 degré  $\frac{1}{2}$  au-dessous de ce terme.

Il n'est presque point tombé de neige de tout le mois ; mais en revanche , il s'est passé peu de jours sans pluie ; elle a été forte et continue pendant plus de la moitié du mois , souvent accompagnée d'un vent fort , et même de tempête , d'éclairs et de tonnerre , dans les dix premiers jours.

Le vent a presque toujours été *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congélation , et la moindre chaleur a été de 1 degré  $\frac{1}{2}$  au-dessous de ce terme. La différence est de 8 degrés  $\frac{1}{2}$ .

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouc. 3 lignes , et



#### 412 MALADIES RÉGN. A LILLE.

son plus grand abaissement a été de 26 pouces 11 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

2 fois du Sud vers l'Est.

14 fois du Sud.

14 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

2 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu de grandes variations dans le baromètre, cependant le mercure a été le plus souvent observé au-dessous du terme de 28 pouces. Le 20 du mois, il étoit descendu au terme de 26 pouces 11 lignes; et le 25, il étoit monté à celui de 28 pouces 3 lignes.

Il n'y a eu dans tous le cours du mois, que deux jours sereins, le 1<sup>er</sup> et le 2, et quatre à cinq jours sans pluie; trois jours de tonnerre, deux jours d'éclairs, deux jours de grêle, dix à douze jours de vent violent ou tempête.

#### *Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de janvier 1791.*

L'épidémie qui a régné pendant ce mois, a été une fièvre catarrhale, elle affectoit généralement la poitrine, et étoit compliquée assez souvent d'un point de côté pleurétique, et dans un petit nombre de personnes, d'esquinancie. Quoique les symptômes péri-pneumoniques indiquassent généralement la

saignée, elle devoit cependant être ménagée, sur-tout à l'égard de ceux dont le sang tiré des veines n'avoit pas décidément une consistance inflammatoire; ce qui avoit lieu dans le plus grand nombre, lorsque le point de côté ne cédoit point à la saignée, aidée des remèdes appropriés. Les pectoraux diaphorétiques, un vésicatoire appliqué sur la partie affectée l'emportoit assez ordinairement. Des signes de saburre, dans les premières voies, ont souvent indiqué l'emploi d'un émétique, après des saignées suffisantes : ce même remède a été aussi par fois indiqué dans le cours plus ou moins avancé de la maladie; c'est ce qui avoit lieu particulièrement lorsqu'il y avoit complication de fièvre putride. Cette maladie, dans un grand nombre de sujets, parmi le peuple, a dégénéré en pulmonie ou fièvre hectique, par le défaut d'attention au régime, et par la négligence de l'usage des remèdes requis.

La fièvre maligne continuoît à régner avec intensité dans le peuple sur tout; mais peu de ceux qui ont été traités convenablement y ont succombé. Les fièvres intermittentes ont été assez rares; mais elles étoient assez rebelles au traitement.

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Philosophical transactions, &c. *Transactions philosophiques pour l'année 1789*, vol. lxxix, part. II (a); in-4°. de 195 pages, y compris la table, avec trois planches en taille-douce. A Londres, chez Davis, 1789.

1. Nous indiquerons les articles, dont nous allons donner le précis; sous les mêmes numéros qu'ils portent dans le recueil.

ARTICLE XI. *Expériences sur la phlogistication de l'esprit de nitre*; par le révérend JOSEPH PRIESTLEY, docteur en droit.

M. Priestley avoit observé dans ses expériences précédentes, que l'acide nitreux décoloré prend une couleur orangée, et devient fumant, ou comme on dit phlogistiqué, lorsqu'on l'expose à la chaleur dans de longs tubes de verre scellés hermétiquement. Il en avoit conclu que cet effet étoit produit par l'action de la chaleur qui développait le phlogistique contenu dans l'acide; mais ayant trouvé ensuite que cet acide se coloroit également en l'exposant durant plusieurs jours de suite à la seule lumière, dans des

---

(a) La première partie a été annoncée dans le cahier de février, pag. 248.

bouteilles fermées avec des bouchons usés à l'émeril, et que ce changement de couleur commençoit dans les vapeurs, pour se communiquer ensuite au liquide, il a soupçonné que dans les expériences où l'acide nitreux avoit essuyé l'influence de la lumière aussi-bien que de la chaleur, la première avoit contribué, au moins en partie, à opérer les effets indiqués. Pour parvenir à connoître la vérité, il a donc eu recours aux expériences suivantes. Il a versé dans de longs tubes de verre de l'acide nitreux décoloré, et après les avoir scellés hermétiquement, il les a placés dans des canons de fusil fermés à vis; ensorte qu'aucune particule lumineuse n'y pouvoit avoir accès. Il a placé une des extrémités de ces canons, assez près du feu pour que le liquide renfermé dans les tubes fût chauffé jusqu'à bouillir, et il a vu que l'acide a contracté une couleur aussi haute que s'il avoit été exposé à la chaleur, sans être enfermé dans les canons de fusil. D'où il s'en suit que c'est la *chaleur* et non pas la lumière qui produit ce changement dans l'acide.

Afin de décider si cette phlogistication vient de la décomposition de l'air atmosphérique contenu dans les tubes, et de l'absorbtion du phlogistique qu'il renferme; il a fait de nouvelles expériences, en procurant un vide aussi parfait qu'il est possible dans les tubes, soit à l'aide de la pompe pneumatique, soit au moyen de l'ébullition de l'acide et il s'est convaincu par là que l'air atmosphérique contribue réellement au changement de couleur; car la

quantité d'air phlogistique a été constamment diminuée dans les tubes; et lorsqu'il a enfermé avec l'acide, dans des tubes particuliers, de l'air phlogistique ou de l'air inflammable, ces airs ont été en partie absorbés; mais de l'autre côté, l'acide a pris aussi une couleur orangée, lorsqu'il l'avoit enfermé avec de l'air déphlogistique, et même dans le vide, ce qui a laissé subsister la difficulté d'expliquer ce phénomène. M. *Priestley* s'est donc retourné d'un autre côté; il a examiné l'air des tubes dans lesquels l'acide nitreux avoit subi ce changement de couleur; et il a constamment observé que cet acide, en se colorant, donnoit de l'air déphlogistique: et quand il a fait cette expérience dans un tube contenant de l'air atmosphérique, le résultat a été qu'une portion d'air phlogistique a été absorbée, en même temps qu'il s'est dégagé de l'air vital, qui toutefois n'étoit pas bien pur. En répétant ces expériences avec l'air déphlogistique, avec l'air phlogistique et avec l'air inflammable, il a vu que l'acide nitreux en se colorant augmentoit le volume des airs, et donnoit aux deux derniers une qualité supérieure à celui de l'atmosphère; ou pour le dire en d'autres termes, qu'ils sont décomposés et purifiés. M. *Priestley* tire de-là cette conséquence, que l'acide nitreux contient les deux principes; le phlogistique et l'air déphlogistique. Tant que ces deux principes sont en proportion convenables, le phlogistique ne se manifeste pas; mais lorsque l'air déphlogistique est dégagé et expulsé, le phlogistique se montre et

présente les apparences qu'on cherche à expliquer.

A cet article, est joint un *postscriptum* dans lequel l'auteur considère la principale objection avec laquelle on a combattu la théorie de la production de l'acide nitreux lors de la déflagration des airs inflammable et déphlogistiqué. Les adversaires de M. *Priesley* prétendent que cet acide doit son origine à l'union de l'air phlogistiqué avec l'air pur. Mais il insiste sur l'impossibilité que la seule chaleur opère la décomposition de l'air déphlogistiqué; il s'appuie d'un côté sur l'expérience de l'air commun, passé à travers un tube incandescent qui ne fournit point d'acide nitreux; et d'un autre côté, sur la comparaison faite entre la décomposition de l'air déphlogistiqué par l'air nitreux, et par la décomposition qui s'opère au moyen de l'air inflammable.

ART. XIV. *Description d'un monstre de l'espèce humaine, dans deux lettres; l'une du baron REICHEL à sir JOSEPH BANKS, baronet, président de la Société; et l'autre de M. JACQ. ANDERSON, au baron REICHEL; communiquées par sir JOS. BANKS, &c.*

Cet article est accompagné du dessin de ce monstre. *Peruntaloo*, lors de la date de cette description, étoit âgé de treize ans: son individu propre ou particulier étoit bien fait; il avoit quatre pieds six pouces et demi de hauteur, jouissant de toutes les facultés du corps et de l'ame, et donnant même des marques d'un esprit prématuré. Il est né à *Pöpelpahdoo*, à soixante-dix milles ouest de

Masulipatam. Au cartilage ensiforme de ce garçon, est attachée, par la symphyse des os pubis, une moitié inférieure d'un autre enfant. Cette moitié parasite a les cuisses et les jambes froides, l'anus imperforé; mais elle rend l'urine par un acte de la volonté du garçon parfait. On y observe même que le pénis se trouve quelquefois en érection. Vers la partie inférieure de ce demi-corps, sont placées deux vessies que *Peruntaloo* peut enfler à volonté, et l'on voit clairement qu'elles communiquent avec ses poumons. Ces deux sujets ont un estomac commun; mais le canal intestinal ne paroît appartenir qu'à l'individu principal : celui-ci reçoit les sensations excitées dans son appendice, sans toutefois être doué de la faculté de le mettre en mouvement.

ART. XV. *Supplément en forme de lettre sur l'identité d'espèce, du chien, du loup et du jackal; par JEAN HUNTER, membre de la Société royale, adressé à sir JOSEPH BANKS, &c.*

En 1787; M. *Hunter* présenta un Mémoire à la Société royale de Londres, dans lequel il chercha à établir l'identité d'espèce de ces animaux. Dans ce supplément, il annonce que la femelle sortie de l'accouplement du loup et du chien, a produit des petits après avoir été fécondée par un chien. Le terme de la gestation a été le même que celui des lices.

ART. XVI. *Extrait des registres du baromètre, du thermomètre, et de la quantité de pluie tombée à Lyndon en Rutland;*

par THOMAS BARKER, écuyer; comme aussi de la quantité de pluie tombée en Hampshire et Surrey; communiquée par THOMAS WHITE, écuyer, membre de la Société royale.

ART. XIX. Expérience sur la congélation du vif argent en Angleterre; par M. RICHARD WALKER, dans une lettre à HENRY CAVENDISH, écuyer, membre de la Société royale.

De l'acide vitriolique délayé, dont la gravité spécifique étoit 1, 5596 a été mêlé à quantité égale, avec de l'acide nitreux fort fumant. Deux onces et demi de ce mélange ont été refroidies, en les plongeant dans un mélange de neige et d'acide nitreux, à 30; et on y a ajouté peu à peu, en remuant, de la neige refroidie, à 15, jusqu'à ce que le mercure du thermomètre soit descendu à 60, et y soit resté stationnaire. Alors on y a plongé le bulbe d'un hydromètre, d'un pouce et demi de diamètre, rempli au deux tiers de mercure: ce mercure y a acquis, en peu de temps, la consistance d'un amalgame, et après y avoir plongé de nouveau le bulbe, il s'est congelé. Il a fallu ensuite 7 minutes dans une température de 30 degrés, pour lui faire prendre sa forme liquide. Nous ne nous arrêterons pas aux expériences faites avec les différentes pièces de mercure congelé; nous remarquerons seulement que des fragmens de ce mercure, ainsi solidifié, se sont promptement enfoncés dans le vif argent.

Le natrum phosphorique produit un froid



plus considérable que le natrum vitriolique ; mais il perd cette propriété , ainsi que tous les autres sels , si on le dépouille de son eau de crystallisation.

Dans les expériences de M. *Walker* , le degré de froid auquel le mercure s'est congelé , n'a pas été aussi considérable que dans celles faites en Sibérie , ce qui vient probablement de la croûte qui se forme par la prompte application du froid , et qui entoure le mercure.

« D'après des expériences faites avec beaucoup de soin et d'attention , dit M. *Walker* , je trouve qu'un mélange composé d'acide vitriolique délayé et de natrum vitriolique , peut suffire pour tous les objets qu'on se propose d'obtenir par un froid artificiel dans les contrées les plus chaudes ; car en ajoutant onze parties de sel en poudre très-fine à huit parties d'acide vitriolique délayé avec parties égales d'eau , le thermomètre descend de 80 degrés , température moyenne des climats les plus chauds , et auxquels on avoit chauffé exprès ces ingrédients avant de les mêler , à 20 et au-dessous ».

« Le natrum vitriolé , ajouté à l'acide muriatique non délayé , produit , à très-peu de chose près , un degré de froid aussi considérable que celui qui résulte de son mélange avec l'acide nitreux délayé. A une température de 50 degrés , deux parties d'acide exigent trois parties de sel en poudre fine , pour faire descendre le thermomètre à zéro : et si après cela on y ajoute trois parties d'un mélange de parties égales d'*ammonia* muriatique , et de kali nitré en poudre ;

dre, le froid sera augmenté de quelques degrés de plus ».

« Le mélange frigorifique décrit plus haut, composé de natrum phosphorique et d'*ammoniaque* nitrée, dissout dans de l'acide nitreux délayé, étant le plus puissant, sera probablement regardé comme le plus propre à geler le mercure lorsqu'on ne peut pas avoir de la neige; on peut refroidir préalablement ces ingrédiens, dans des mélanges faits avec l'acide marin et du natrum vitriolé d'*ammoniaque* nitrée, et de kali nitré, dans les proportions indiquées. Ce dernier mélange est à beaucoup meilleur marché que ceux qu'on fait avec de l'acide nitreux délayé, et presque aussi puissant ».

M. Walker a trouvé que les proportions les plus efficaces pour faire le mélange de sebammoniac et de nitre cubique, sont de 5 parties du premier sur 8 de l'autre. Cette poudre fait descendre le thermomètre de 50 à 111 degrés.

ART. XXI. *Essai pour expliquer une difficulté dans la théorie de la vision, concernant la différente réfrangibilité de la lumière; par le révérend NÉVIL MASKELYN, docteur en théologie, membre de la Société royale.*

L'auteur, afin de juger si la perfection attribuée par Euler à la conformation de l'œil est fondée, a pris les courbes et les densités réfractives des différentes humeurs de l'œil, telles que de célèbres auteurs les ont indiquées, et a calculé la grandeur du cercle d'aberration sur la retine, à une ou-

verture donnée de la pupille , lorsqu'un pinceau de lumière blanche est admis d'un point donné. Il résulte de ce calcul , que la confusion réelle est de quatorze à quinze fois moindre dans l'œil que dans le télescope réfractant ordinaire , et peut , par conséquent , être regardé comme imperceptible.

ART. XXII. *Expériences et observations sur l'électricité; par M. GUÏL. NICHOLSON, communiquées par sir JOSEPH BANKS, &c.*

Ce Mémoire est divisé en trois sections , savoir , 1°. sur l'excitation de l'électricité ; 2°. sur les apparences lumineuses et l'action des pointes ; 3°. sur l'électricité composée.

Sans suivre l'auteur dans les détails très-intéressans où il est entré à tous ces égards , et qui contiennent un grand nombre de choses neuves ; il suffira d'en citer quelques-unes. M. *Nicholson* nous apprend que la force d'une machine à plateaux , n'est que la moitié de celle d'une machine à cylindres ; que sous certaines conditions , on peut renverser l'ordre de l'électricité positive et négative , en tournant le cylindre dans un sens ou dans l'autre ; qu'en enduisant la surface d'un cylindre d'une substance grasse , au point de la rendre à moitié opaque , on en accroit , d'une manière étonnante , la force électrique ; que les phénomènes visibles de l'électricité sont dus à la surcharge ou sur-saturation de fluide électrique des corps ; que le talc de Russie est d'une utilité extraordinaire pour certaines expériences électriques ; qu'un ponce cube de ce talc contient au moins autant d'électricité qu'il en faut

pour charger un conducteur de 7 pouces de diamètre et de 135 pieds de long, au point de pouvoir en tirer des étincelles de 9 pouc. ; que l'opinion du lord *Stanhope*, concernant les coups de retour, est conforme aux faits, et que le corps de l'homme contient naturellement plus d'électricité qu'une batterie de 15,000 pieds quarrés, &c.

Dans un *postscriptum*, M. *Nicholson* nous apprend que M. *van Marum*, en faisant usage de l'amalgame de *Kienmayer*, pour ses cousins perfectionnés, a considérablement augmenté l'intensité de l'électricité, et à proportion au delà de ce qu'il a pu faire lui-même.

ART. XXIII. *Expériences sur la transmission de la vapeur des acides à travers un tube de terre échauffé, et observations ultérieures relatives au phlogistique; par le révérend JOSEPH PRIESTLEY.*

L'auteur a fait bouillir de l'huile de vitriol dans un tube de verre, presque purgé d'air, et scellé hermétiquement; il a vu une vapeur blanche, dense, agitée d'un mouvement vif au-dessus de l'acide, et cette vapeur disparoissoit lorsque l'huile se refroidissoit. L'acide n'étoit point coloré; en ouvrant le tube, il a trouvé qu'il contenoit de l'air un peu moins bon que celui de l'atmosphère.

Il a fait bouillir de l'acide vitriolique dans une rétorte de verre, et en a conduit la vapeur à travers un tube, vernissé, de terre, incandescent, rempli de pièces d'un tube cassé. La liqueur qui passoit étoit de l'acide vi-

trîolique sulfureux ou volatil, et *M. Priestley* a obtenu une grande quantité d'air déphlogistiqué.

L'acide nitreux a été traité de la même manière, et le résultat a été, à tous égards, le même ; mais la production de l'air déphlogistiqué, et de la vapeur acide phlogistiquée, a été beaucoup plus prompte et plus abondante.

Les acides volatils ou phlogistiqués, dans ces procédés, étant de nouveau soumis à la même opération, n'ont plus donné d'air déphlogistiqué, mais ont passé sans presque aucun changement, sinon que la liqueur nitreuse en a donné, vers la fin, une petite portion ; probablement, en conséquence d'une petite quantité d'acide nitreux qui avoit échappé à l'action du feu, lors de l'opération précédente.

L'acide marin n'a point été changé par ce traitement ; les produits volatils étant de l'acide marin un peu plus foible, et une quantité d'acide marin en forme aérienne, et qui apparemment étoit cause que le reste étoit un acide marin moins concentré. Dans cette opération, l'eau est devenue plus chaude dans le serpentín que dans les opérations faites avec les autres acides ; ce que dit *M. Priestley* peut s'expliquer par la plus grande quantité de matière condensée dans ce cas. Ce physicien a vu une fois sur l'acide marin bouilli dans un tube scellé, une apparence de vapeur blanche dansante ; mais le tube s'est fendu, et depuis, *M. Priestley* n'a plus vu reparôître le même phénomène.

L'acide marin déphlogistiqué, en vapeur,

ayant été dirigé à travers un tube rouge, a donné de l'air déphlogistiqué et de l'air fixe. La liqueur distillée a ressemblé à du fort esprit de sel, dans lequel on a placé du manganèse.

Le vinaigre distillé a donné de l'air, dont les deux tiers étoient de l'air acide, et le reste de l'air inflammable; la liqueur, qui passoit, étoit d'une odeur plus piquante qu'auparavant.

L'air alkalin est devenu inflammable de la même manière que par l'étincelle électrique, quoiqu'à un degré inférieur. La liqueur, dans le récipient, avoit une odeur empyreumatique désagréable, aussi-bien que celle de l'alkali volatil; et elle étoit tout-à-fait opaque, avec une matière noire qui se précipitoit au fond.

Le reste de ce Mémoire concerne, plus particulièrement, la doctrine du phlogistique. Du fer malléable a été fondu par le verre ardent dans de l'air phlogistiqué, dans l'intention de prouver que l'air fixe, obtenu dans cette opération, est en plus grande quantité que ne sauroit fournir la plombagine contenue dans le fer.

Un autre argument avec lequel *M. Priestley* combat la doctrine des antiphlogisticiens, est fondé sur la considération que le bleu de Prusse fournit plus d'air fixe lorsqu'il est chauffé dans de l'air déphlogistiqué, que lorsqu'on le chauffe dans un tube de terre; dans ce dernier cas, il a donné de l'air fixe et de l'air inflammable. Ce qui porte ce savant physicien à conclure que l'air fixe additionnel, obtenu dans cette opération avec

l'air pur, consiste dans cet air combiné avec l'air inflammable.

ART. XXIV. *Sur la production de l'acide nitreux et de l'air nitreux ; par le révérend JEAN MILNER, bachelier en théologie, membre de la Société royale, président du collège de la Reine, à Cambridge.*

M. Milner a fait bouillir, dans une retorte, de l'acide nitreux, et la vapeur a été conduite à travers un canon rouge de fusil ; il en est provenu de l'air nitreux et de l'air phlogistique, dont le dernier étoit beaucoup plus abondant que le premier lorsqu'on procédoit lentement, et que la quantité de la surface métallique incandescente étoit considérable.

L'air nitreux, dégagé durant la solution du cuivre dans l'acide, a été plus facilement décomposé par le canon de fusil, que la vapeur de l'acide bouillant, dans les expériences précédentes. Un tube de verre incandescent n'a pas eu d'effet sur l'air nitreux qui passoit à travers.

L'air nitreux déphlogistique a été encore plus facilement décomposé que l'air nitreux.

Lorsque l'air, qui se dégagoit, étoit parfaitement phlogistique, on a souvent observé qu'il étoit accompagné de fumées blanches d'alkali volatil.

Voici à présent de quelle manière M. Milner explique la décomposition de l'acide nitreux par le fer incandescent. Une particule d'acide, sous forme de vapeur, engendre de l'air nitreux, dont les particules étant appliquées à de nouvelles surfaces de fer,

sont subitement changées en air nitreux déphlogistiqué; lequel est appliqué à d'autres surfaces du tube, ou à des fragmens de fer, et ainsi converti en air phlogistiqué. Ces changemens subits de l'acide nitreux, par l'action du fer, sont semblables à ceux que *M. Priestley* a vu arriver plus lentement, en exposant de l'air nitreux au feu.

La production de l'alkali volatil a conduit *M. Milner* à tenter la décomposition de l'acide nitreux, au moyen de l'alkali volatil. Pour cet effet, il a forcé les fumées d'alkali volatil bouillant, (ou l'air alkalin) de passer à travers un canon de fusil rempli de manganèse concassée et rouge. Il s'est manifesté bientôt des indices de fumées nitreuses et d'air nitreux; et en continuant, l'auteur a obtenu une quantité considérable d'air nitreux. Dans ce procédé, il est nécessaire que tout l'air alkalin soit décomposé, sans cela on obtient du nitre ammoniacal. Ce physicien a fait nombre d'expériences, dont le résultat a été que l'alkali volatil est nécessaire pour former de l'air nitreux.

Les vapeurs de l'esprit de sel passées à travers du manganèse incandescent, donnent de l'air fixe et de l'air inflammable.

Le minium, étant employé à la place du manganèse, n'a pas donné de l'air nitreux, dans les expériences avec l'alkali volatil; mais l'auteur pense qu'il en donneroit si l'on se servoit pour ces essais d'un appareil plus parfait.

Du vitriol vert; calciné à blancheur, et rougi dans un canon de fusil, a donné, après plusieurs essais, un peu d'air nitreux fort,



lorsque les fumées alkales passent à travers.

L'alun calciné, et rougi au point de donner de l'air vital, n'a pourtant pas fourni de l'air nitreux, avec les fumées d'alkali volatil. Le produit, qui en est résulté, a été une quantité étonnante d'air inflammable, mêlé avec l'air hépatique et du soufre en substance. Le résidu de l'alun avoit une forte odeur hépatique, et contenoit des particules de soufre bien conditionné.

La plupart de ces expériences ont été répétées, et avec le même succès, en substituant des tubes de terre aux canons de fusil. Voici comment l'auteur nous rend compte de ces différens faits curieux.

« 1°. L'air nitreux, dit il, et l'air déphlogistique produisent, en les mêlant, de l'acide nitreux, et la seule chaleur change l'acide nitreux en un mélange d'air phlogistique et d'air déphlogistique ».

« 2°. L'air nitreux, par les méthodes rapportées, est changé en air phlogistique, et ces méthodes semblent consister en ce qu'on enlève à l'air nitreux une certaine quantité d'air déphlogistique ».

« 3°. Lorsque par la voie naturelle il se produit de l'acide nitreux et du nitre, on ne connoît pas bien le procédé que suit la nature ; mais on sait que la présence de l'atmosphère est nécessaire ».

« 4°. L'expérience de M. *Cavendish* est décisive sur ce point. L'union des deux airs en question est affectée par le moyen de l'étincelle électrique, et le produit est de l'acide nitreux ».

« Il faut ensuite considérer que l'alkali volatil contient de l'air phlogistique : car ,

« 1°. La seule chaleur ou étincelle électrique change l'alkali volatil en un mélange d'air phlogistique et d'air inflammable ».

« 2°. Le résidu de l'air alkalin volatil devient de l'air phlogistique, après que les chaux de plomb y ont été révivifiées ».

« Par conséquent, lorsque l'alkali volatil est appliqué sous la forme de fumée ou d'air au manganèse, ou au vitriol vert calciné, (substances qui fournissent alors de l'air déphlogistique) dans la vue de constater ces faits, il paroît aisé de concevoir qu'un des ingrédiens de l'alkali, savoir l'air phlogistique, se combine avec l'air déphlogistique, et forme l'acide nitreux ou l'air nitreux. Si c'est de l'acide, il sera sur le champ décomposé à cette chaleur comme on l'a remarqué ; mais si l'effet de cette union est de l'air nitreux, celui-ci soutiendra la chaleur sans se décomposer. Je suis incapable de dire comment il se forme de l'air nitreux plutôt que de l'acide nitreux, ou par quelle raison l'air nitreux soutient une chaleur rouge sans se décomposer, tandis que l'acide nitreux ne la soutient pas ; il vaut mieux avouer ingénuement notre ignorance à cet égard, que d'avancer des conjectures mal fondées. Ce que je crois qu'on peut assurer, c'est que l'air nitreux contient moins d'air déphlogistique que l'acide nitreux, parce qu'il faut en ajouter pour faire de l'acide nitreux ».

« Enfin, si je ne me trompe, l'expérience

avec l'alun calciné, prouve que dans la vue de produire de l'air nitreux, il ne suffit pas d'appliquer de l'air alkalin volatil à une substance qui donne actuellement de l'air déphlogistiqué ».

« Peut-être faut-il la présence d'une autre substance, qui ait une forte attraction pour le phlogistique. Peut-être que dans les expériences avec les chaux de manganèse et de fer, le principe inflammable de l'alkali volatil se combine avec les chaux des métaux, et que l'air phlogistiqué, autre partie constitutive, s'unit à l'air déphlogistiqué : si cela est, il ne paroît pas improbable que, lorsqu'on se sert d'alun, le principe inflammable de l'alkali volatil ayant peu ou point d'attraction pour la terre argileuse, la base de l'alun se combine avec son acide, et forme du soufre. Si ce raisonnement est juste, il s'ensuit que l'acide vitriolique a une plus grande affinité avec le principe inflammable, qu'il n'en a avec l'air phlogistiqué; et le procédé avec le vitriol vert et le manganèse, peut s'expliquer au moyen de la double affinité; le principe inflammable de l'alkali volatil s'unit à la chaux de fer, la base du vitriol, ou avec le manganèse, et l'air phlogistiqué avec l'air déphlogistiqué dégagé par l'acide à la chaleur rouge ».

« Ceux qui aiment mieux rejeter la doctrine du phlogistique, feront les changemens nécessaires dans les expressions; mais les raisonnemens seront toujours à peu près les mêmes ».

Della esperienza nella medicina, &c. *De l'expérience en médecine, par M. GEORGE ZIMMERMANN, archiatre de Sa Majesté Britannique, à Hannovre; traduction de l'allemand; in-8°. Tom. I, de 268 pages, non compris la dédicace et la préface. Tome II, de 301 pag. Tom. III, de 317 pag. A Louvain; et se vend à Vicenza, chez Dominique Bardella, 1788.*

Saggio sopra la solitudine, &c. *Essai sur la solitude; par M. JEAN-GEORGE ZIMMERMANN, médecin de S. M. B. à Hannovre; traduction de l'allemand; in-8°. de 77 p. A Louvain; et se vend à Vincenza, chez Dominique Bardilla, 1788.*

2. Le Traducteur de ces deux productions très-connues est M. *Antoni*, médecin, à Vicenza, qui a dédié la traduction du premier ouvrage à M. *Tissot*, dont il a été le disciple pendant deux ans à Pavie. Il relève, dans la préface, les défauts de la traduction françoise, faite par M. *Le Fèvre de*

*Villebrune*, publiée en trois volumes in-12.

A Paris, chez *Vincent*, 1774.

Cette traduction françoise a été annoncée dans ce Journal, la même année qu'elle parut ; l'analyse de l'ouvrage d'après cette traduction, est de M. *Roux*. Voyez Journal de médecine, tom. xlj, pag. 483.

*Vogels handbuch der practischen arznei wissenschaft : Manuel de médecine-pratique , à l'usage des jeunes médecins , en trois parties ; par M. SAMUEL GUILL. VOGEL, docteur en médecine, médecin de la cour Britannique , médecin provincial et de la garnison de Ratzebourg : seconde édition , corrigée et considérablement augmentée. A Stendal ; et se trouve à Strasbourg , chez Am. Kœnig, libraire , 1785, 1788, in-8°. 3 vol.*

3. La première édition de ce Livre parut en 1781, en un seul tome. La seconde, beaucoup augmentée, s'est distribuée par parties ; les deux premières furent publiées en 1785, et la troisième, en 1788.

Ce manuel offre tout ce qu'il est important au jeune médecin de savoir sur les fièvres intermittentes et putrides, malignes, synoques, bilieuses, nerveuses, laiteuses,

puerpérales et autres, avec leurs traitemens particuliers et analogues. Les préceptes que le docteur *Vogel* enseigne sont lumineux ; peu de traités de pratique sont aussi propres à lever les difficultés que les jeunes médecins peuvent rencontrer dans l'application de leurs connoissances générales, à des cas particuliers. On trouve à la fin du deuxième volume, cinquante-sept formules dont l'auteur a fait mention dans le cours de l'ouvrage. Le troisième volume, est terminé par les diverses observations ou découvertes relatives aux fièvres, qui ont été faites depuis la publication des deux premiers. Cet ouvrage est estimé dans le Nord.

Specimen medicum de peste eique mendendi methodo in ratione et experientia fundata : *Essai de médecine sur la peste, avec une méthode propre à la guérir, fondée sur la raison et l'expérience ; par M. JEAN-MARTIN MINDERER, de Rostock, doct. en médecine. A Iena, chez Goepferdt, 1789 ; in-4°. de 52 pages.*

4. M. *Minderer* assure, dans la dédicace, adressée au collège de médecine et de chirurgie Russe, que son opuscule est le fruit de la plus exacte observation. Il est composé de trente-sept paragraphes, la peste, dit-il, est une espèce de fièvre putride,

maligne , contagieuse , terrible pour le genre humain ; qui se repand tout-à-coup avec fougue dans les contrées qu'elle attaque. Les bubons , charbons ou anthrax , s'offrent avec ses premiers symptômes.

Comme il y a beaucoup de traités faits sur la peste , et que celui de M. *Minderer* n'offre absolument rien de particulier sur cette maladie , nous n'étendrons pas d'avantage cette courte notice.

Dissertatio medica sistens quædam momenta de cortice peruviano ejusque usu in febribus intermittentibus. *Par M. CHR.-ELIE-ALB. NEUNES, docteur en médecine. A Iena, chez Goepferd, 1789 ; in-8°. de 30 pag.*

5. Cette dissertation renferme deux sections divisées en dix-huit paragraphes. La première offre l'histoire naturelle et botanique de l'arbre qui donne le quinquina ; l'énumération des principales écorces qui peuvent remplacer efficacement celle du Pérou , dont le prix est trop haut pour les pauvres ; les propriétés et vertus de cette précieuse écorce. Dans la seconde section , M. *Neunes* traite du temps et de la manière d'administrer le quinquina. Il donne la formule d'une espèce de chocolat , dont la base est l'écorce du Pérou ; il est très-estimé pour les personnes délicates et débiles ; cette composition a la vertu de fortifier et de nourrir , tout à la fois ; elle est

encore pectorale et apéritive. M. Neunes termine sa dissertation en parlant de l'extrait sec essentiel du comte de la Garaye, qui se retire du quinquina ; et des préparations du quinquina.

A compendions treatise on the venereal disease, &c. *Traité abrégé sur la maladie vénérienne, l'écoulement gonorrhôïque opiniâtre, &c. dépouillé des termes techniques, avec la meilleure méthode curative si clairement expliquée, que les malades peuvent se passer de l'assistance du médecin dans le traitement des affections syphillitiques, avec la recette d'une lotion propre à prévenir cette fâcheuse maladie ; par M. DEACON, grand in-8°. de 132 pag. A Londres, chez Walker, 1789.*

6. Les auteurs, qui ont écrit pour enseigner à tout le monde la manière de se traiter eux-mêmes, ou les autres, n'ont pas réussi à faire des médecins ; car les malades ne sont pas moins empressés de demander l'assistance des vrais praticiens. Tout ce qui est résulté de ces ouvrages, dont le titre promet beaucoup, c'est que les méde-



cins sont contrariés, et souvent réduits à l'impossibilité d'être utiles aux malades. L'ouvrage de M. *Deacon* est du même genre, et contribuera encore à faire des demi-savans, des charlatans, et des dupes.

*Dissertatio medica de medicamentorum, et motûs effectibus in therapia syphilidis : Dissertation de médecine, sur les effets des remèdes et du mouvement dans le traitement de la vérole ; par LOUIS-SEBASTIEN SAUCEROTTE, doct. en médecine, maître en chirurgie de la ville de Lunéville, chirurgien-major en second du régiment des Carabiniers de MONSIEUR, frère du Roi. A Strasbourg, chez Dannbach, 1790 in-8°. de 46 pag.*

7. Cet opuscule est composé de quinze paragraphes, partagés en deux sections. Dans la première, M. *Saucerotte*, fils, passe en revue les principaux médicamens que l'on a employés jusqu'à présent pour guérir les maladies vénériennes ; l'autre section traite des moyens qu'offrent le mouvement, l'exercice, la promenade forcée jusqu'à la sueur, pour combattre les mêmes maux.

M. *Saucerotte*, en commençant sa dissertation, observe que le traitement demande à

être modifié selon l'activité du virus syphilitique, et selon ses complications avec des accidens dépendans d'une autre cause. Il passe en revue les différens moyens qu'on a employés contre cette maladie. Les liserons, les tithymales, les plantes corymbifères, âcres, amères, purgatives et diaphorétiques, sont beaucoup en usage dans la nouvelle Espagne. *Hunter* et *Fordyce*, médecins anglois, préconisent la salsepareille; d'autres la tisane des bois sudorifiques, mais c'est sur-tout le mercure, et ses préparations, qui est le véritable spécifique pour guérir la vérole. Le mercure sublimé corrosif à petites doses, suivant la méthode de *Van-Swieten*, a beaucoup de partisans; l'alkali volatil, l'antimoine cru et ses préparations, la lobélie syphilitique, la *bella dona*, le napel, la ciguë, la saponaire, la bardane, le bois de genièvre, l'opium et la fleur de sureau, ont aussi été mis en usage. Après cette énumération, M. *Saicerotte* cite les ouvrages de près de deux cents auteurs qui ont écrit sur les maladies vénériennes; cette bibliographie annonce l'érudition de l'auteur, qui a joint à cet essai plusieurs observations-pratiques.

GREDINGS, &c. Sæmmtliche schriften, &c. *Œuvres médicales de GREDING, licencié en médecine, et médecin de l'hôpital des pauvres à Waldheim; publiées par C. GU. GREDING, docteur en*

*philosop. et en méd. Première partie, in-8°. A. Greiz, 1790.*

8. On lit à la tête de ce recueil une notice biographique de l'auteur. Nous ne nous y arrêterons pas ; nous remarquerons seulement que son neveu , qui a déjà fait imprimer plusieurs morceaux tirés des manuscrits de feu M. *Greding*, se propose de rassembler tout ce qui a été inséré dans les *adversaria medica*, publiés à Leipzig, par les soins du professeur *Ludwig*, ainsi que les morceaux encore manuscrits, et de les mettre au jour en deux volumes, celui que nous annonçons contient :

1°. *Les observations sur les propriétés et l'efficacité de la jusquiame, et*

2°. *du stramonium, contre la mélancolie et l'épilepsie.* L'auteur a fait avec ces végétaux, un grand nombre d'épreuves, qui l'ont conduit à conclure que l'usage interne de la jusquiame n'est pas sans danger, et qu'elle n'est pas, à beaucoup près, aussi efficace contre la mélancolie et contre l'épilepsie que quelques auteurs ont voulu l'insinuer ; que l'extrait du stramonium, donné à petites doses répétées, guérit quelquefois l'épilepsie ; mais qu'il ne produit pas cet effet lorsqu'on l'administre seul, et sans la réunion des remèdes adoucissans, fortifiens, antispasmodiques, peut être nécessaires pour en rendre l'usage sans inconvéniens. Il est ensuite question :

3. *du cuivre soufre, et*

4. *de la bella dona*, comme spécifiques contre l'épilepsie. Suivant Greding, le premier est absolument sans effet contre cette maladie, tandis qu'on peut donner de la seconde à de petites doses, non-seulement sans crainte, mais encore avec espérance de quelque succès.

Dans le cinquième opuscule, l'auteur exhorte les médecins à faire de nouvelles épreuves avec *la bella dona*, dans le traitement de la jaunisse.

Il rend compte dans le sixième, des effets de l'ellébore blanc, employé pour combattre la mélancolie, la manie, l'épilepsie.

*L'aconit* fait le sujet de l'article suivant.

On lit dans le huitième, les expériences que feu M. Greding a faites avec la ciguë, dans les cancers au sein, et

9. Dans les maladies des yeux. Rien, d'après les observations de l'auteur, n'encourage à accorder quelque confiance à ces substances vénéneuses.

Le dixième roule sur l'hydrocèle.

Le onzième, qui termine ce volume, contient des aphorismes sur la mélancolie, et sur quelques autres maladies qui ont du rapport avec elle.

---

Lezioni intorno ai mali della vescica urinaria, &c. *Leçons sur les maladies de la vessie urinaire, et de ses appartenances; par MICHEL TROYA, &c.* Deuxième volume,

partie première, *in-8<sup>o</sup>. de 392 pag., avec 18 planches gravées. A Naples, 1788.*

9. C'est la septième préleçon qui ouvre ce volume, dans lequel l'auteur s'occupe en particulier des maladies de la vessie urinaire et de leur traitement. M. *Troya* y donne une description anatomique très-exacte de ce réservoir, ainsi que des parties qui y appartiennent, et met, à cette occasion, à profit les nouvelles découvertes du docteur *Mascagni*, concernant le système des vaisseaux lymphatiques.

Il est question dans la huitième des plaies et de l'inflammation de la vessie, des effets fâcheux des mouches cantharides sur cette partie, de la gangrène, des amas purulens, des déplacemens, du squirrhe, du fungus, du cancer de ce viscère.

Dans les suivantes, il est traité de la gale et des ulcères, des urines purulentes, laiteuses, filamenteuses, du pissement de sang, des vers dans la vessie et dans l'urethre, du rhumatisme et du catarrhe, des différentes espèces de difficultés et douleurs en urinant, et en particulier, d'une espèce de rétention d'urine qu'il appelle *cachée*, dans laquelle le défaut d'excrétion se réunit à l'évacuation involontaire, et qui se rencontre spécialement chez les personnes qui ont essuyé une attaque d'apoplexie, ou sont affectées de paralysie de la vessie, &c. de l'écoulement des urines par le nombril, des amas d'urine dans le périnée ou dans le scrotum.

La pierre urinaire, le cathéter et la taille, forment les sujets de la douzième préleçon.

Les gravures représentent une machine pour empêcher l'écoulement des urines par le nombril, et les différens instrumens qui regardent la lithotomie.

Beiträge zur erlæuterung der ursachen und der heilart des Gliedschwamms, &c. *Additions aux éclaircissemens sur les causes et le traitement du fungus des articules, avec des observations; par J. C. JÆGER, chirurgien-juré à Francfort, in-8°. de 32 pages. A Francfort sur le Meyn, aux dépens de l'auteur, 1789.*

10. On sait que dans cette maladie rien n'est plus dangereux que d'en faire l'ouverture; et c'est principalement pour détourner les jeunes chirurgiens de cette pratique inconsiderée, que l'auteur a pris la plume. Il s'attache donc d'abord à établir les moyens de distinguer ces tumeurs des autres tuméfactions qui ont plus ou moins de rapport avec elles; telles que les gonflemens arthritiques, les tumeurs enkystées, l'hydarthros, les abcès critiques.

De-là, il passe à l'examen des causes des fungus des articules; elles sont ou internes ou externes, M. Jæger a vu survenir cette

maladie à la suppression des menstrues. Lorsqu'elle doit son origine à des causes externes, il a réussi à la dissiper au moyen des plantes amères, douées de principes odoriférans, cuites dans du vin ou du vinaigre avec de l'eau, auxquels il a ajouté, selon les circonstances, du savon, du sel ammoniac, et de l'assa fétida. Il y joint encore des onctions avec l'huile de tartre fétide, ou d'autres substances analogues, répétées chaque fois qu'on renouvelle le cataplasme. Outre ces remèdes, l'auteur a recours à un bandage approprié, qui, lorsque la tumeur est réduite à peu près à la moitié de son volume, sert à hâter la résolution complète.

Cette brochure mérite d'être consultée par toutes les personnes qui sont dans le cas d'avoir besoin d'éclaircissemens sur la nature, les causes, et le traitement de cette maladie.

**Die beste und scherste methode schusswunden zu heilen, &c. Mémoire contenant la meilleure méthode pour traiter les plaies d'armes à feu ; par M. GUILL. SCHMITT, chirurgien-major des armées impériales, correspondant de l'Académie Josephine de chirurgie. A Vienne ; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, libraire, 1788 ; in-4°. de 169 pag.**

II. Ce Mémoire a remporté le prix proposé par l'Académie impériale de chirurgie

de Vienne, en 1787. M. Schmitt y traite avec précision, tout ce qui concerne les plaies d'armes à feu, depuis le moment de leur existence, jusqu'à leur suite la plus éloignée. Il ne laisse rien ignorer sur les symptômes les plus fâcheux; comme fièvres, convulsions, diarrhées, &c. Il s'efforce de démontrer que les fomentations aromatiques, spiritueuses, astringentes, saturnines, ainsi que les pansemens faits avec la charpie sèche sont nuisibles. Il conseille, au contraire, de dilater les plaies, d'y faire des scarifications, et de les panser avec des digestifs émolliens.

---

Original bemerkungen über die beyden in unsern tagen im schwange gehenden Rindviehsterben, &c. *Observations originales sur les deux espèces d'épizooties parmi les bêtes rouges, qui font ravage de nos jours: avec l'exposé d'une méthode curative très-peu dispendieuse, très-efficace; et dont le succès est constaté par un grand nombre d'expériences, de la maladie appelée la gangrène de la rate; par von KAUSCH, docteur en philosophie et en médecine, physicien du Cercle de Sa. Maj. prussienne; in-8°.*



de 392 pages, non compris la préface. A Göttingue et Leipsick, 1790.

12. Cet ouvrage est dédié au collège supérieur de médecine de Berlin. Dans la préface, l'auteur trace d'abord le tableau des objets multipliés qui concernent le devoir d'un médecin-physicien. Outre l'exercice de la pratique médicale, il est obligé de veiller sur les personnes employées dans l'art des accouchemens, de la chirurgie, de la pharmacie, de la médecine vétérinaire. C'est à lui que sont confiés les soins relatifs à la médecine légale; et s'il veut dignement remplir les obligations de sa place, il doit s'occuper de tout ce qui concerne la santé publique, et qui intéresse la vie des citoyens, même lorsqu'il s'agit de constater les causes qui l'ont fait perdre à un individu, ou qui exposent celle d'un autre à un danger imminent, même à en être privé en exécution des loix. On voit par là combien un médecin-physicien doit être instruit, pénétrant et actif; qu'il est même impossible qu'avec les honoraires assez modiques qui sont assignés à ces places, on puisse s'attendre qu'un médecin fasse son principal objet des soins relatifs à sa qualité d'homme public.

La médecine vétérinaire, faisant la partie la moins importante de ses fonctions, sera sur-tout négligée, et nous doutons même qu'elle soit jamais cultivée avec succès, tant qu'elle ne sera qu'une application monstrueuse de la théorie et de la pratique de médecine,

médecine, à la physiologie et à la thérapie des diverses espèces d'animaux domestiques très-différens de l'homme, et entre eux, par la structure et par l'ensemble du jeu de leurs organes. Ce que M. *von Kausch* dit concernant la collection des faits et des observations, est sans doute très-bien vu, et sert à indiquer la vraie route qu'il faudroit suivre pour créer une médecine des animaux, distincte de celle des hommes.

Mais venons à l'ouvrage même. L'auteur nous apprend, dans la première section, que les morts subites sont tous les jours de plus grands ravages parmi les bêtes à cornes en Silésie. Mais, depuis treize ans qu'il remplit les fonctions de médecin-physicien, il n'a observé dans le cercle de Militschtrachenberg que deux épizooties : elles sont le sujet de cette production ; savoir, *la mort subite*, et une espèce d'*inflammation de poitrine très-disposée à la suppuration*, maladie qui ne devient mortelle qu'au bout de quelques semaines.

Le Cercle de Militschtrachenberg a quatre milles d'Allemagne de large, sur environ neuf de long : il est au midi d'une chaîne de montagnes, situation qui ne paroît pas avoir une grande influence sur l'ensemble. Du côté de la Pologne, il est exposé au vent du Nord, et le sol y est en partie très-fertile et gras, en partie sablonneux. Ce qu'il importe le plus d'observer, ce sont le grand nombre d'étangs qu'on y trouve, et les fréquens débordemens de la Bartsch, lesquels influent très-désavantageusement sur la santé des hommes et des brutes. Les ani-

maux y sont exposés au refroidissement, aux excès dans la nourriture, aux suites d'une boisson mal-saine; et dans les contrées sablonneuses, aux maladies des poumons. Le voisinage de la Pologne, où il meurt tous les ans un si grand nombre de bêtes rouges, ne laisse pas de porter préjudice à ce canton. Cependant l'auteur assure qu'il ne connoît aucun exemple de mortalité, qui soit décidément une suite de la contagion communiquée par les bœufs de la Pologne. Ce qui mérite peut-être une plus sérieuse attention, c'est que les bêtes à cornes n'y sont pas de la meilleure race possible, et que les soins préservatifs y sont ignorés ou négligés.

La description des maladies, qui occupent notre auteur, paroît d'autant plus satisfaisante, qu'elle est le résultat d'observations suivies, et de l'ouverture de plus de cent cadavres faite sous ses yeux.

Dans l'inflammation des poumons, il a toujours trouvé une partie de cet organe en suppuration, d'un jaune clair, grumelée comme du sain-doux, et d'une consistance assez solide. C'est régulièrement à la surface d'un lobe des poumons qu'on rencontre ce changement; alors cette partie adhère au péritoine, renfermant, au milieu de son adhésion, une grande quantité d'eau jaunâtre. En incisant cette partie, la substance graisseuse forme comme des rayons de miel. Une autre partie des poumons est très-enflammée, volumineuse et tellement distendue, qu'elle donne au lobe un volume excessif. Cette partie est compacte, dure,

pesante. L'incision ne présente point de tissu cellulaire : elle ressemble seulement à une table de marbre brut, rouge-foncée, ou brun-noirâtre veiné de blanc. Une troisième partie du lobe affecté, est ou naturelle, ou boursouflée, rougeâtre, sans dureté, mais pleine d'écume. Jamais M. *von Kausch* n'a rencontré du véritable pus.

Dans les maladies des poumons qui entraînent une mort subite, il n'y a point de suppuration, ni aucun vice propre à la péripneumonie ; au contraire, cet organe est flasque, comme fanné, tout au plus chargé d'une rougeur inflammatoire dans une partie, et gorgé ; mais le plus souvent d'une couleur foncée, et d'un rouge noir. L'auteur donne à cette maladie le nom de *gangrène du poulmon*, et conserve à la première la dénomination d'inflammation de poitrine.

On lit dans la deuxième section, l'exposé de douze ouvertures de cadavres, faites en 1788, d'après lesquelles il conste que, dans tous les cas, les poumons étoient affectés plus ou moins de la maladie indiquée. Quant à l'estomac, les intestins et le mésentère, ils étoient quelquefois dans l'état naturel ; d'autres fois, on y remarquoit des points enflammés, et même gangrenés ; la rate étoit généralement dans un état de dissolution ; et les autres viscères, dans la plupart des cadavres, conservoient leur état naturel.

L'auteur rend ensuite compte de la manière dont cette maladie se répand, et de la marche qu'elle suit. Il compare ce que

les auteurs ont dit sur la mort subite des bêtes rouges, avec les observations sur la gangrène des poumons qu'il décrit, et qui est la même maladie que la gangrène de la rate. Elle attaque les animaux les mieux portans en apparence, et aucun signe n'indique leur infection; l'appétit se conserve et va même en augmentant. Il ne paroît pas à *M. von Kausch* qu'elle soit contagieuse; il la classe parmi les maladies malignes de l'été, et il croit ne devoir en attribuer la cause qu'à la grande chaleur, à l'extrême sécheresse, à la poussière, au défaut de bonne eau, et à différentes circonstances locales, capables de produire la dissolution des liquides, et un relâchement ou affaïssement excessif des solides.

On conçoit qu'avec cette marche insidieuse de la maladie, on ne peut guère espérer de la combattre efficacement au moyen des remèdes internes. Toutefois si elle se manifeste avant d'avoir atteint son dernier degré, l'auteur conseille de purger la bête malade, avec une solution de sel de cuisine dans beaucoup d'eau, et d'administrer ensuite l'esprit de vitriol. On fera saigner la bête malade, on la baignera souvent, on lui jettera de l'eau froide sur le dos. Ce dernier moyen est comme le spécifique dont il faut faire un usage répété et soutenu pour opérer la guérison de ce fléau. L'auteur a vu des bêtes attaquées de l'inflammation du poumon, prêtes à être jetées dans la fosse, qui ont été guéries en suivant cette méthode, sans y joindre que peu ou point d'autres secours.

La troisième section contient des éclaircissements ultérieurs sur la gangrène du poumon, et sur d'autres maladies qui lui ressemblent, principalement la gangrène de la rate.

Dans la quatrième, M. von Kausch présente la description de l'inflammation des poumons tendant à la suppuration. Il y expose ses causes, fait voir qu'elle n'est point contagieuse, décrit ses symptômes, et trace le plan curatif approprié. Ce plan consiste dans la saignée, dans l'usage du nitre, dans celui des sétons, &c. Nous devons observer, en finissant cette notice, que M. von Kausch a par-tout consulté les meilleurs auteurs, même les anciens, et que dans cette production il fait preuve d'une solide et profonde érudition.

*Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France, et plan d'association, ayant cette amélioration pour objet : ouvrage approuvé par la Société royale d'agriculture ; par M. FLANDRIN, directeur-adjoint de l'école royale vétérinaire d'Alfort, ci-devant directeur de celle de Lyon. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1790 ; in-8°. de 66 pag.*

*Prospectus d'une association, qui*

*aura pour objet l'amélioration et la multiplication des chevaux en France ; publié avec approbation du Gouvernement. Par le même ; in-8°. de 11 pages, sans date ; mais aussi de l'Imprim. royale , 1790.*

[ Ces deux brochures se trouvent chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32 ; et chez la veuve Vallat-la-Chapelle, libraire, salle Dauphine, n°. 2 ; au Palais. Prix 1 liv. 4 sous.]

13. Le Mémoire est divisé en quatre parties. L'auteur démontre, dans la première, la possibilité de former en France des chevaux aussi beaux et aussi bons que ceux que nos voisins nous fournissent.

La seconde est destinée à développer les moyens à mettre en pratique, pour élever nos chevaux au degré de supériorité où ils parviennent en Angleterre.

La troisième traite des dépenses qu'occasioneroient les établissemens nécessaires pour l'emploi de ces moyens ; et de la manière de pourvoir à ces dépenses.

La quatrième, enfin, est le résumé des avantages généraux et particuliers qui résulteroient de l'exécution des projets proposés pour opérer et perpétuer cette amélioration.

Le plan développé dans ce Mémoire nous paroît autant convenir dans son ensemble

que dans ses parties, au but qui en est l'objet ; rien ne supplée parmi nous aux établissemens qui y sont proposés , et ces établissemens seroient cependant de la plus grande utilité pour l'amélioration des chevaux ; leur formation nous paroît digne de l'association dont l'auteur donne l'exemple , à l'imitation de celles qui existent en Angleterre pour la même fin ; nous pensons même que pour remplir leur destination , il faut que ces établissemens soient l'ouvrage de ces associations , et le résultat de la réunion des intérêts particuliers. Il y a tout lieu de croire que la suppression des haras décrétée par l'Assemblée Nationale , ne pourra qu'accélérer l'exécution du plan proposé par M. *Flandrin*, et qu'il sera une suite des heureux effets de la nouvelle constitution de l'Empire françois.

---

JOH. ADAM KULMUS anatomische tabellen für lehrlinge der anatomie : *Tables anatomiques de JEAN-ADAM KULM, enrichies, renouvelées et mises en 27 planches nouvelles, gravées en taille-douce, à l'usage du théâtre anatomique; par M. CHARLES GOTTLOB KUHN, professeur de médecine et d'anatomie en l'université électo-*



*rale de Leipsick. A Leipsick, 1789;  
grand in-4°. de 180 p. pour le texte.*

14. Ces tables anatomiques parurent en latin, à Amsterdam, en 1744, in-8°. avec figures. M. *Kuhn* vient de les traduire en allemand, et de publier vingt-sept planches nouvelles parfaitement gravées, parmi lesquelles il n'omet aucune des découvertes anatomiques faites depuis la première édition. *Kuhn* a eu soin de conférer ces nouvelles planches avec celles des savans anatomistes de nos jours, et n'a rien épargné pour leur donner la plus grande perfection.

Le texte offre, 1°. un précis sur l'anatomie en général, avec l'histoire abrégée de cette science, d'après le baron de *Haller* et M. *Blumenbach*; 2°. la division extérieure du corps humain; 3°. l'exposition des enveloppes externes du corps humain; 4°. des os en général; 5°. des os en particulier; 6°. des ligamens; 7°. des muscles; 8°. des vaisseaux artériels, veineux et lymphatiques; 9°. des glandes; 10°. du cerveau; 11°. des nerfs; 12°. de la tête; 13°. du cou et de la poitrine; 14°. du bas-ventre; 15°. des parties du fœtus.

---

Dissertatio medica de menstruorum in  
vetustis cessantium causâ probabili.

*Par M. JEAN-ANTOINE TOEL,  
doct. en médecine. A Iena, chez  
Maukian, 1790; in-4°. de 24 pag.*

15. Cette dissertation est composée de

neuf paragraphes ; qui forment deux sections. Dans la première, M. *Toel* expose son opinion sur les causes qui déterminent le flux menstruel ; et dans la seconde, il rend compte des probabilités qui font cesser, à un certain âge, ce flux périodique. Il faut recourir à l'ouvrage même , pour apprécier la théorie de l'auteur.

---

Anleitung zur erhaltung der gesundheit für den Landmann , &c. *Introduction à l'art de conserver la santé , à la portée des gens de la campagne ; par J. GEORGE REYHER , doct. en médecine à Kiel ; grand in-8°. A Schwerin et Wismar , chez Boedmer , 1789.*

16. Cinq chapitres présentent ici , d'une manière claire et intelligible , les préceptes d'hygiène et les conseils les plus faciles , et en même temps les plus utiles pour porter des secours prompts dans certaines maladies pressantes. Nous ne sommes pas dans l'usage de faire l'éloge des ouvrages populaires de médecine ; cependant celui-ci nous paroît mériter une exception. Ce n'est point une thérapie spéciale ; une méthode de se traiter soi-même ; ce sont des préceptes diététiques , des conseils simples et sages qu'on y trouve , une instruction dont l'application est peu difficile , lesquels ne supposent pas

des lumières impossibles à acquérir aux non-médecins ; ce discernement, ce tact délicat que ne possèdent même pas tous les gens de l'art, et sans lesquels on ne peut jamais faire les combinaisons nécessaires, afin de rapporter les préceptes au cas donné. M. *Reyher* ne veut pas faire des médecins de ses lecteurs ; il s'attache seulement à leur tracer la conduite qu'ils doivent tenir pour pouvoir se passer des secours pharmaceutiques. Par conséquent, il auroit agi contre son plan s'il avoit voulu y mêler des discussions nosologiques, pathologiques, thérapeutiques, ou farcir son travail de recettes. On peut dire qu'avec cet ouvrage, il a rendu un service essentiel à l'humanité, comme on peut assurer que les auteurs de médecines populaires lui en ont rendu un très-mauvais. Il conservera des citoyens à l'État ; les autres en font périr par milliers tous les ans.

FERRO, &c. Vom gebräuche des kalten bades, &c. *De l'usage du bain froid ; par le docteur PASCAL-JOSEPH FERRO, conseiller de S. M. I. R. A. premier médecin de la ville et du tribunal de justice de Vienne ; deuxième édition considérablement augmentée ; in-8<sup>o</sup>. de 352 pages, avec quatre planches en taille douce. A Vienne, chez Kurzbeck, 1790.*

17. La première édition de cet ouvrage,

composé alors de 270 pag. seulement, parut en 1781. L'auteur y considère d'abord la manière de vivre, suivie de nos jours, par les individus de tout âge et de tout sexe, et observe que ses effets nécessaires et naturels doivent être l'affoiblissement de la constitution, et une santé chancelante. Persuadé que ce seroit une entreprise insensée que de prétendre à la réforme générale des mœurs, il a conçu qu'il ne restoit de ressource qu'à chercher les moyens de remédier aux mauvaises suites qui en résultent; et selon lui, il n'y en a point de plus efficace que le bain froid. Cette vérité est prouvée par le témoignage des plus célèbres médecins de tous les temps, et par la raison. L'eau froide, dit M. *Ferro*, nettoie et fortifie la peau, rafraîchit et abat la chaleur inflammatoire, condense les solides et les liquides, convient particulièrement dans les affections nerveuses. C'est sous ces différens points de vue, qu'il développe, en trois sections, les bons effets qu'on doit attendre des bains froids; leurs différentes espèces, et la manière d'en faire usage. Il y ajoute enfin une instruction sur la natation.

Les quatre gravures jointes à cet écrit, représentent les bains établis près de Vienne, sur le Danube, dont M. *Ferro* décrit en même temps les dispositions et les avantages. Depuis quelques années il a encore introduit l'usage d'un bain particulier, dans lequel l'eau est élevée et retombe sur le corps nu, à volonté, soit en forme de brouillard, en gouttes très-fines, ou en grosses gouttes.

Vient enfin l'énumération des maladies contre lesquelles le bain froid est d'une grande efficacité; si l'on en fait usage selon les règles de l'art. C'est ici que l'auteur prouve la sagesse de ses conseils; car loin d'avoir pour ces bains une prévention aveugle, il s'attache avec le plus grand soin à exposer les dangers qui peuvent résulter de leur abus, soit qu'on les prenne à contre-temps, soit qu'on y fasse un trop long séjour, soit enfin qu'on néglige les conditions diététiques, et autres qui doivent concourir à leur utilité.

Bemerkungen und untersuchungen über den gebrauch der dampfbæder bey verschiedenen vœlkern ins besondere in rufsland, &c. *Remarques et recherches sur l'usage des bains de vapeurs chez divers peuples, et principalement en Russie, traduites du russe en allemand; petit in-8°. de 160 pag. A Memmingen, chez Seiler, 1789.*

18. En 1780, feu M. Sanchez fit insérer dans le *Journal de Petersbourg*, un extrait très-détaillé d'un traité qu'il avoit composé sur les bains de vapeurs; c'est la traduction allemande de cet extrait qu'on nous présente ici. L'auteur entreprend d'y prouver que les bains de vapeurs tels qu'ils sont en usage en Russie, méritent la préférence

sur ceux des Grecs et des Romains , aussi-bien que sur ceux des Turcs.

Les bains , remarque l'auteur , faisoient un objet principal de la gymnastique chez les Grecs , dont les Romains en ont hérité. l'usage. Ils furent en vogue chez les derniers , jusqu'au temps des empereurs chrétiens ; mais alors l'éducation des enfans ayant été abandonnée aux soins des évêques , toute la gymnastique , et par conséquent , l'usage des bains tombèrent en désuétude. Depuis ce temps , ajoute *Sanchez* , le courage héroïque , l'activité , et les forces corporelles de ce peuple ont disparu.

D'un autre côté , les bains faisant partie du culte extérieur des Arabes , ils s'introduisirent en Espagne , dans les contrées méridionales de la France , et en Italie lors des conquêtes des Maures ; mais leur usage ne s'y conserva que jusqu'à ce que ces ennemis du nom Chrétien fussent expulsés de l'Europe ; et si on ne les néglige pas absolument aujourd'hui , la différence qui se trouve entre ceux de nos jours et ceux des anciens , ne permet presque pas qu'on les confonde ensemble sous le même nom. Sans entrer ici dans le détail de ces différences , arrêtons nous seulement un moment à la remarque de *Sanchez* , relative au désavantage des bains domestiques , tels qu'on les prend actuellement dans une baignoire , et dans une chambre souvent sans feu ; au rez-de-chaussée , fréquemment carrelée , et disposée de manière que l'air y est froid et humide. Notre auteur blâme ce contraste de la chaleur de l'eau qui agit sur toute la surface

du corps, et de la fraîcheur de l'air qui entre dans les poumons; il prétend qu'en conséquence de cette inégalité de température, la circulation du sang est ralentie, la transpiration insensible, interceptée, les humeurs sont épaissies; il en résulte des maux de tête, des refroidissemens, et plusieurs autres accidens de cette nature. Dans le cas même, dit-il, où l'on chauffe les chambres à bain, comme cela se pratique assez communément en Allemagne et en Italie, l'air n'y est pas renouvelé, rafraîchi; il y a plus, on y est dans l'habitude d'appliquer des ventouses scarifiées; ensorte que tout concourt à affoiblir considérablement le corps.

Les bains des Turcs, qui, au fond se rapportent à ceux des anciens, sont composés de quatre à cinq chambres, dont la seconde contient le véritable bain de vapeurs. Cette chambre est pavée ou carrelée; il y a en dessous un poêle et des tuyaux, distribués de manière à chauffer les pierres ou les briques, qui à leur tour communiquent la chaleur, et font élever en vapeur l'eau dont elles sont couvertes à la hauteur de quelques pouces.

Une seule chambre compose les bains des Russes; le poêle placé dans la chambre même, a dans son milieu un trou qu'on remplit de cailloux, sur lesquels, lorsqu'ils sont chauffés, on répand de l'eau froide: à l'instant de cette affusion, cette eau est changée en vapeurs, qui s'élèvent et remplissent toute la chambre. Les personnes, qui se baignent, sont couchées sur des bancs, et, pour ainsi

dire, ensevelies dans ces vapeurs. Bientôt une forte sueur ruisselle de tout leur corps, et lorsque cette évacuation paroît suffisante, elles se lavent avec du savon et des houpes de feuilles de bouleau. Après cela, on répand sur tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, et à diverses reprises, d'abord de l'eau chaude, et ensuite de l'eau froide. Quelques-unes se plongent dans une rivière ou dans un étang à portée, aussitôt après s'être lavées avec l'eau de savon. Ces divers procédés produisent une grande différence d'effet entre les bains russes et les bains à la turque. Comme dans les premiers on verse environ toutes les cinq minutes de la nouvelle eau sur les cailloux échauffés, on peut régler à sa volonté la chaleur à laquelle on veut s'exposer. La vapeur, qui entoure tout le corps nu, et échauffe même l'air que le baignant respire, ouvre les pores, accélère la circulation du sang, facilite la respiration; la sueur perce, on sent dans toutes ses membres un calme délicieux qui conduit peu à peu à un sommeil paisible. Si l'on se sent la tête affectée, ou la respiration gênée, on fait verser de nouveau de l'eau sur les cailloux, et à l'instant, l'atmosphère étant renouvelée, on se sent restauré.

Nous ne dissimulerons pas qu'à notre avis, feu M. Sanchez donne trop d'étendue à l'utilité des bains de vapeurs; il part du principe que toutes les maladies proviennent de la suppression de la transpiration, ou que cette suppression est leur premier symptôme concomitant; et il conclut de-là,



que l'usage des bains de vapeurs peut rendre superflu et inutile au moins un tiers des autres remèdes. Il a consacré quinze sections pour établir ces assertions. Nous avons trouvé, dans ce qu'il dit concernant les femmes en couche, une certaine conformité avec les doctrines que M. *Alphonse Le Roy* a exposées dans son *essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement* (a), et qui méritent la plus grande attention, pour réformer une pratique pernicieuse, trop généralement suivie, et qui est évidemment déduite de la spéculation, plutôt que de l'expérience. Cependant lorsque *Sanchez* avance que dans les villes peuplées, sur dix femmes en couche il en meurt une, que cette grande mortalité provient très-souvent d'un virus vénérien masqué, qu'on ne peut extirper que par les bains; nous croyons qu'il se livre trop à la prévention. Notre auteur suppose même que les bains de vapeurs, dirigés avec prudence, peuvent convenir dans les fièvres aiguës, la petite vérole, la suppression du flux périodique des femmes, le cancer, l'hydrophobie, les affections vermineuses, &c. Il conseille, pour expulser les vers, de faire usage, le soir, d'huile de noix, et le matin, d'une solution de sel commun dans de l'eau.

Comme dans nos contrées il n'existe pas de bains à la russe, et qu'il n'est pas à croire que quelque révolution en médecine puisse les y introduire de sitôt, nous

---

(a) A Genève; et se trouve à Paris chez *Leclerc, Volant, et Legras*, 1787.

ne suivrons pas l'auteur dans le détail des précautions à prendre, et des moyens convenables à employer, pour rendre ces bains aussi utiles et aussi exempts d'inconvéniens qu'ils puissent être.

---

HENNINGS, Beobachtungen über den werth und die wirksamkeit einiger arzneymittel, &c. *Observations sur la valeur et l'efficacité de quelques médicamens ; par le docteur J. G. F. HENNING ; in-8°. de 118 pag. A Sten dal , 1789.*

19. Les titres des différentes sections de cette brochure portent :

1°. *De l'utilité du tartre émétique, en différens cas,*

L'auteur considère cette préparation antimonialle, comme diaphorétique, antispasmodique, et résolutive.

2°. *De l'efficacité de l'ipécacuanha, non pas comme vomitif, mais comme un antispasmodique.*

3°. *Expériences avec le savon antimonial, dans les obstructions des viscères.*

4°. *Expériences faites avec l'écorce de chêne, dans les ulcères aux os, et autres maladies externes.*

5°. *De l'utilité et de l'usage de la décoc-*

*tion de la drèche, dans les maladies éruptives des enfans.*

M. Hëuning emploie cette décoction à l'extérieur et à l'intérieur. Il assure qu'il en a retiré de très-bons effets

6°. *Observations sur quelques crises, et sur l'utilité de l'alkali volatil.*

L'auteur recommande l'alkali volatil dans les flux du ventre, et pour corriger l'acidité du lait.

7°. *Suites funestes d'un prétendu sortilège.*

8°. *Sur la manie de suivre la mode dans l'éducation des enfans.*

9°. *Sur les causes des spasmes, et leurs suites dans les dix premières années de la vie.*

10°. *Convient-il à l'esprit du siècle, au bon sens et à la politique, de souffrir des histrions.*

*Saggio intorno alle acque, &c. Essai sur les eaux minérales de Contursi. A Naples, 1788, in-8°.*

20. Les eaux minérales de Contursi, dont le livre que nous annonçons fait l'analyse, se trouvent dans la province de Seleone, et sont renommées de temps immémorial; il s'y rend chaque année une infinité de malades, qui vont y chercher la guérison de leurs maux. Ces eaux ont leurs sources dans les rives du fleuve Selo (*Silaris*), dont les eaux sont si chargées de matière calcaire, qu'en s'attachant aux bois ou aux plantes

qu'on y jette, ou qui y tombent par hasard, elles les fait paroître comme pétrifiées; ce qui a fait croire à *Strabon*, à *Pline*, à *Silius Italicus*, et à d'autres italiens, écrivains anciens et modernes, qu'elles pétrifioient effectivement ces matieres.

Les eaux de Contursi se divisent en froides et en chaudes; c'est-à-dire, que respectivement elles offrent une température plus froide et plus chaude que celle de l'atmosphère. *M. Macri*, qui a fait l'analyse des unes et des autres sur les lieux mêmes, a trouvé que leur résultat chimique consiste dans l'acide aérien et l'air fétide sulphureux de *Schéele*. (Notice extraite des éphémérides littéraires de Rome).

---

Kleine physicalisch chemische abhandlungen, &c. *Opuscles physico-chimiques*; par *M. JEAN-FRÉDERIC WESTRUMB*, second et troisième volumes. A *Leipsick*; et se trouve à *Strasbourg*, chez *Amand Kœnig*, libraire, 1787, 1788, in-8°.

21. Il est fait mention dans le Journal de médecine, tom. lxi, pag. 360, du premier volume de ce recueil. Le second volume contient, 1°. des additions aux théories du feu, et de la formation de l'air et de l'eau; 2°. des expériences pour savoir si les chaux

métalliques renferment de l'eau ; 3°. des résultats pour déterminer l'existence du fer, dans la plupart des lessives du sang connues ; 4°. la description de la grotte vaporeuse de *Pyrmont* ; 5°. quelques expériences faites avec les acides végétaux ; 6°. l'analyse des eaux minérales de *Verder*. Ce volume est terminé par des observations de chimie, infiniment curieuses et intéressantes.

On trouve dans le troisième volume, plusieurs traités, extraits des journaux de chimie de *Laurent Crell*, auxquels *M. Westrumb* a ajouté des notes. On y lit aussi des notions satisfaisantes sur la dulcification de l'acide marin, par le moyen de la manganèse ; sur l'acide du sucre ; sur celui de l'atmosphère ; sur les parties constitutives du sang ; sur un nouveau sel tiré de l'huile d'olive ; sur l'alkali phlogistique, et la transmutation de l'eau en air.

Analyseos calculorum et humanorum,  
et animalium chemicæ specimen I :

*Analyse chimique des calculs humains, et des animaux ; par M. SALOMON CONST. TITIUS, de Wirtemberg, docteur en médecine et philosophie. A Leipsick, chez Kindel, 1789 ; in-4°. de 48 pag.*

22. *M. Titius*, qui a déjà publié l'analyse chimique des acides végétaux, nous présente le résultat d'un nouveau travail.

Après avoir expliqué la théorie de la formation des calculs urinaires, qui, selon le sentiment des meilleurs chimistes modernes, est attribuée à la sélénite, qu'on soupçonne être contenue dans la plupart des eaux vives, M. *Titius* passe à l'analyse des calculs biliaires. La bile charie quelquefois une si grande quantité de matière terreuse saline, qu'elle donne lieu à des concrétions pierreuses dans le foie, ou dans la vésicule du fiel. Ces calculs offrent par la distillation sèche, de l'huile fétide empyreumatique. L'esprit de vin a peu d'action sur eux. Les suc de rai-fort sauvage, de *cochlearia*, de cresson, et d'autres végétaux, amollissent leur surface extérieure. L'eau de chaux, plusieurs autres liqueurs alkalinés et acides, dissolvent les calculs biliaires; mais leur dissolvant, par excellence, est celui dont nous devons la découverte à M. *Durande*, médecin praticien à Dijon; c'est l'huile volatil de térébenthine, mêlée avec l'éther vitriolique. M. *Titius* indique ce dissolvant, et s'empresse de le faire connoître dans les contrées du Nord.

Il rapporte à la fin de cette analyse, des expériences faites avec des calculs biliaires de chats. Quatorze de ces calculs; trouvés dans la vésicule biliaire d'un chat, soumis à la distillation sèche, ont donné dix grains d'huile très-subtile, quarante-neuf grains d'huile épaisse empyreumatique; dix-sept grains d'une partie volatile, et six grains de résidu gélatineux.

Suit l'analyse des calculs urinaires: l'acide vitriolique concentré dissout ces concrétions, et passe à l'état sulphureux volatil. L'acide

nitreux agit aussi fortement sur les calculs urinaires ; l'acide du sel a peu d'action sur eux , ainsi que le vinaigre concentré , l'acide phosphorique et celui de soufre. L'acide de citron et celui d'oseille , les amollissent , et les atténuent.

Enfin , M. *Titius* rappelle ce que les chimistes anciens et modernes ont publié sur la nature des calculs biliaires et urinaires , et de leurs dissolvans : il termine sa dissertation par une foule d'expériences nouvelles , qu'il a faites avec beaucoup d'art et d'intelligence , sur les calculs de la vessie urinaire.

Nous invitons ce jeune chimiste à continuer ses travaux sur plusieurs autres substances , qui n'ont pas encore été soumises au creuset de l'expérience.

---

Delectus opusculorum ad scientiam naturalem spectantium : *Choix d'opuscules appartenans aux sciences naturelles ; par M. CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC LUDWIG, professeur d'histoire naturelle dans l'Université littéraire de Leipsick. Tome premier. A Leipsick, chez Crusius, 1790. in-8°. de 560 pages , avec sept planches en taille douce.*

23. Les dissertations de ce premier tome sont :

1°. *Suite à la série des corps naturels*; par Charles-Joseph Oehme.

2°. *Denombrement des plantes propres à la culture*; par G. R. Boehmer.

3°. *De l'irritabilité des végétaux*; par François Gmelin.

4°. *Des semences des fougères*; par J. P. Wolff.

5°. *Méthode pour apprendre à connoître les mousses*; par Charles de Linné, fils; elle se trouve aussi dans le dixième volume des *aménités académiques*, nouvelle édition, par M. Schreber.

Cette philosophie botanique sur les mousses, est divisée en huit paragraphes, où il est traité des progrès relatifs à la connoissance des mousses; du sentiment des auteurs sur leur fructification, des découvertes modernes de *Hedwig*, des caractères essentiels et naturels des classes, la division des genres, les caractères génériques et spécifiques. Dans cette méthode claire et facile pour apprendre à bien connoître les mousses, *Linné*, fils, ne craint pas de s'écarter, soit pour la nomenclature, soit pour les descriptions de ce que son illustre père avoit établi.

6°. *Lettre sur la découverte des sexes dans les mousses*; par M. Chrétien-Frédéric Ludwig.

C'est sur-tout M. *Hedwig*, qui nous a appris et démontré que les mousses, ainsi que les autres plantes les plus parfaites,



468 HISTOIRE NATURELLE.

étoient douées de fleurs à pétales, à étamines, à pistils, et des autres parties de la fructification.

7°. *Description de l'arbre de Clusius, qui porte le sang-dragon*; par Berends.

8°. *Dissertation sur les renoncules de la Prusse*; par C. G. Hagen.

Après diverses généralités sur les renoncules, M. Hagen décrit les caractères naturels et essentiels de ce genre de plantes, et indique la place qu'il occupe dans les différentes méthodes de botanique. Il passe ensuite à la description de chaque renoncule indigène à la Prusse, à laquelle il donne son nom, et la phrase spécifique; cite un grand nombre de synonymes, indique le lieu où elle croît, le temps de sa floraison, fait l'énumération de ses propriétés ou de ses vertus médicinales, quand elle en possède, et ajoute de temps à autre des observations.

Ce recueil est curieux et intéressant.

CAROLI A. LANNÉ, &c. *Philosophia botanica adjectis figuris æneis, editio tertia aucta et emendata*, curâ C. L. Willdenow, M. D. &c. *A Berlin, chez Himburg; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1799, grand in-8°, de 364 pag.*

24. Il y a dix ans que Gléditsch donna la seconde édition de la philosophie botanique

nique de *Linneé* : cette seconde-étant épuisée, M. *Willdenow* s'est chargé d'en donner une troisième, de laquelle il a fait disparaître plusieurs erreurs. Il a adopté la terminologie de M. *Gaertner* pour les fruits, et celle M. *Hedwig* pour les mousses. Il y a une planche d'augmentation, qui représente les parties de la fructification des mousses. Cette dernière édition est supérieure aux précédentes.

JOANNIS MILLERI, illustratio systematis sexualis LINNÆANI, quam textu anglico editionis minoris translatam, nunc emendatam additamentis variis propriis præcipuè terminorum botanicorum notioni inservientibus, atque indicibus necessariis locupletatam accuravit, D. FRID. GUIL. WEISS, serenissimi Landgravii Hassiæ Rhinf, Rotenb. à consiliis aulicis et archiater. Vol. I; Francofurti ad Moenum, apud *Varrentrapp* et *Wenner*, 1789; in-8°. et JOANN. MILLERI, tabulæ iconum centum quatuor plantarum ad illustrationem systematis sexualis LINNÆANI, auctoris manum artificiosam summâ industriâ imitando scul-

Tome LXXXVI. X

pturâ expressæ à CAROLO GOEPFERTO SCHLETT, stadiensi revisæ, addendo atque corrigendo passim litteras o ac signa reliqua, ut textui accurate respondeant, atque nomina plantarum in tabulis indicando usui magis accommodatæ, à D. FRID. GUIL. WEISS, &c. Vol. II, &c.

25. Nous avons fait connoître les diverses éditions de ces éclaircissemens sur le système de *Linné* (tom. lxxiv, pag. 372, de ce Journal). L'édition de 1789, en latin, ne le cède en rien aux précédentes; M. *Weiss* n'a rien épargné pour l'enrichir; les estampes soignées par M. *Goepfert de Schelstäd* sont très-correctes, et répondent parfaitement au volume de description et de texte. Nous devons corriger une erreur commise dans notre première notice, nous avons dit que *Jean Miller*, auteur des *éclaircissemens*, étoit fils de *Philippe Miller*, célèbre jardinier-botaniste anglois; nous avons appris depuis le contraire.

CAROLI A LINNÉ, equit. aur. de Stella polari archiatri regii, &c. Amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ, physicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim editæ, nunc collectæ, et auctæ cum tabulis æneis; volumen

septimum (a): editio secunda, durante D. CHRIST. JO. DANIELE SCHREBERO, &c. *Aménités académiques, ou dissertations physiques, médicales et botaniques de CH. LINNÉ, &c.* seconde édition, Tome septième. A Erlangue, chez Palm; et se trouve à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n°. 32; à Strasbourg, chez Am. Kœnig, 1789; in-8°. de 506 pag. Prix 9 liv. broché.

26. Cette édition est la seconde, entreprise par les soins du savant M. Schreber. Il y a vingt ans qu'il publia ce septième volume, contenant vingt-six dissertations que nous allons passer en revue; nous nous servirons des excellentes notions sur les ouvrages du chevalier de Linné; par M. Pulteney.

1°. *Mouvement polychreste.*

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter à prouver les avantages de l'exercice, pour conserver et pour rétablir la santé; ils sont indiqués dans cette dissertation d'une manière

(a) Les deux premiers volumes ont été annoncés dans ce Journal, tom. lxxiv, pag. 521.

Le troisième, tom. lxxv, pag. 359.

Le quatrième, tom. lxxix, pag. 323.

Le cinquième, tom. lxxx, pag. 296.

Le sixième, tom. lxxxii, pag. 155.

curieuse. Après quelques observations physiologiques sur l'effet de l'exercice, l'auteur le considère comme préservatif; il fortifie le corps, excite une chaleur naturelle, facilite la digestion, la respiration, et provoque les sécrétions; il procure un doux sommeil, et détruit l'acidité des premières voies, cette source des maladies. L'exercice peut être regardé comme un remède dans les faiblesses habituelles, le défaut d'appétit, les obstructions, l'asthme, la consommation, &c. *Linné* étoit sujet à des migraines qui lui duroient environ vingt-quatre heures par semaine; il attribue le rétablissement de sa santé à un peu d'exercice qu'il faisoit le matin après avoir bu un verre d'eau pure; un homme qui avoit été tourmenté toute sa vie par les vers ascarides, en fut délivré par un voyage qu'il fit en Laponie.

### 2°. *Jardin culinaire.*

C'est le catalogue de toutes les plantes qu'on pourroit cultiver avec avantage dans les champs et dans les jardins de Suède; *Linné* décrit d'une manière succincte, la méthode de propager chaque espèce, le safran, les arbres fruitiers, ceux d'ornement, le tabac même, &c. et donne les moyens de les garantir contre la rigueur du climat.

### 3°. *Sang-sue médicinale.*

*Linné* décrit dans son système de la nature neuf espèces de sang-sues; voici les caractères spécifiques de celle qu'on emploie en médecine; sang-sue déprimée, noirâtre, ayant en dessus six lignes jaunes, celle du milieu arquée de noir, le dessous cendré

*tachété de noir*. L'auteur fait voir, dans cette thèse, la structure anatomique de ce ver; il discute les opinions des anciens; il indique le temps de se le procurer, et la manière de le conserver; après cela, il traite des maladies dans lesquelles l'usage de tirer du sang, par le moyen des sang-sues, a été préféré à tout autre. Il cite un cas rapporté par *Zacutus*, d'une sang-sue qui avoit pénétrée dans le rectum. Il conseille, dans cet accident, d'injecter sur le champ de l'eau salée, et il pense que ce remède auroit le même effet dans l'estomac d'un animal qui auroit avalé une sang-sue, comme cela est quelquefois arrivé.

#### 4<sup>o</sup>. *Opobalsamum*.

Parmi les articles de la matière médicale, dont les médecins n'ont qu'une connoissance très-imparfaite, aucun n'a plus excité la curiosité que l'*opobalsamum*, qu'on appelle aussi *baume de Gilead* et *baume de la Mécque*, à cause du lieu de son origine. Les vertus de ce baume sont très-célèbres dans l'Orient, depuis les temps les plus reculés; plus de vingt auteurs en ont parlé, mais peu avoient vu l'arbrisseau qui le produit. *Prosper Alpin* dit avoir vu cultiver la plante dans un jardin voisin du Caire; mais il est douteux aujourd'hui si c'étoit la véritable espèce, quoique du même genre. Nous devons l'entière découverte de l'arbrisseau qui le produit au docteur *Forskål*, un de ces infortunés voyageurs qui furent envoyés par *Frédéric V*, roi de Danemarck, dans l'Arabie heureuse, pour

faire les observations dont le professeur *Michaelis* avoit tracé le plan : il le vit en abondance dans cette contrée, et principalement aux environs de Médine; et il en envoya une branche à *Linné* en 1763. On sait à présent que c'est une plante de l'Océanidrie Monogynie, et qu'elle appartient au même genre que la plante qui donne, en Amérique, la gomme élémi; elle est connue dans le système sous ce nom, *amyris gileadensis*.

On trouve dans cette dissertation, l'histoire de l'arbrisseau et des propriétés du baume; nous observerons seulement que les médecins ont trouvé le moyen de lui substituer d'autres baumes naturels, et qu'ils ne font pas un aussi grand cas que les anciens, de ses qualités restaurantes.

Ce traité est terminé par une description de la *Forskalea*.

5°. Régime des âges.

*Linné* expose rapidement les divers changemens qu'éprouve le corps humain, dans les différens âges, depuis la naissance jusqu'à la vieillesse, avec des règles relatives au régime et à la diète; pour conserver la vigueur de la constitution et de la santé; il indique aussi les maux qui accompagnent chaque période, et donne des préceptes pour s'y soustraire.

6°. Maladies des artisans.

Divers métiers exposent ceux qui les exercent à des maladies souvent funestes, mais toujours graves. Les mineurs, les tailleurs de pierres, les peintres, les ouvriers en mé-

taux et beaucoup d'autres, nous en offrent des exemples. L'auteur ajoute qu'une application trop constante à quelque état que ce soit, porte aussi atteinte à la santé. Il déclare s'être beaucoup servi de l'ouvrage de *Ramazzini* sur ce sujet; mais il y a joint beaucoup d'observations, dont plusieurs lui sont propres, et qui rendent ce traité agréable, instructif et intéressant.

7°. *La lèpre.*

Cette maladie a été long-temps endémique en Norwége, et dans différentes parties de la Suède, particulièrement sur le rivage du golphe de Bothnie et de la Finlande, ainsi que dans les îles d'Oelande et de Gothlande. *Linné* définit la lèpre : une maladie qui se manifeste par des pustules qui deviennent une croûte sèche, accompagnée de nœuds, décolorées et changeant de place dans la chair, et par des rhagades ou fissures sèches sur la peau. Relativement à la cure, il parle des bouillons de vipère des anciens; et il observe que la fameuse vipère d'Orient, diffère de la nôtre; il fait voir ensuite l'inefficacité de remèdes mercuriels, comme vermifuges, et cite *M. Scopoli*, qui a observé que personne n'est plus tourmenté des vers, que ceux qui travaillent aux mines de mercure dans la Carniole; enfin, il conseille, avec le docteur *Russel*, de boire de l'eau de mer, et de se faire faire des frictions avec de l'huile chaude, et qui ait de l'âcreté.

8°. *Éléments d'ornithologie.*

Ce traité contient les rudimens de la science, selon la méthode de *Linné*, et une



explication complète des termes qui y sont employés; il est divisé en quatre parties.

Dans la *première*, l'auteur donne une histoire abrégée des ornithologistes. On lit dans la *seconde*, la description de la structure interne et externe des animaux de cet ordre, après avoir exposé leurs formes générales; suit l'explication des termes employés pour peindre les caractères génériques et spécifiques. La *troisième* partie, traite de l'histoire des oiseaux, relativement à leurs habitations, leurs émigrations, leur incubation, et toute leur économie. L'auteur y joint une méthode pour faire de bonnes descriptions, et pour établir les caractères génériques. La *quatrième* partie, indique l'utilité des oiseaux dans l'ordre de la nature.

9°. *Éléments d'entomologie,*

La connoissance des insectes a été la dernière branche de l'histoire naturelle à laquelle on s'est appliqué, et cependant elle a acquis depuis peu un grand degré de perfection; ce qu'il ne faut attribuer qu'à l'excellente méthode de *Linné*. Cette dissertation sera toujours très-utile à ceux qui veulent pénétrer un peu avant dans la science des insectes.

10°. *Éléments d'agrostographie.*

*Linné* a entrepris ce traité, pour l'utilité des Sociétés établies en différens endroits de l'Europe, pour l'avancement de l'agriculture. Dans cette nombreuse classe naturelle des plantes, appelées *graminées*, on comprend les semences céréales. Toutes les

espèces connues montent, dans le système de *Linneé*, à 430 ; d'autres systèmes en offrent une plus grande quantité. Un nombre de plantes si semblables exige des subdivisions et des caractères très-exacts, pour qu'on puisse les reconnoître. C'est le but de ce traité, dans lequel, après quelques observations préliminaires fort curieuses, relatives aux propriétés dont la nature paroît avoir doué certaines espèces ; et au lieu où elle les a fixées, on trouve un catalogue des plus communes, d'après leur lieu natal. *Linneé* donne une histoire abrégée des auteurs qui ont écrit *ex professo* sur cette classe ; elle est suivie de la description des caractères naturels, et du *facies* des plantes de cette même classe, pour donner l'intelligence de tous les termes, avec des renvois à une planche, sur laquelle est gravée une espèce de chaque genre.

11°. *Variété des alimens.*

L'immense variété des comestibles que la coutume, la nécessité et le luxe ont introduits, fait le sujet de cette dissertation ; l'auteur fait voir, d'une manière fort succincte, la simplicité de quelques nations, forcée par la pauvreté de leur climat ; le luxe de quelques autres, et les différens effets de l'art culinaire. Il donne ensuite une division méthodique des alimens, laquelle forme dix classes. Il joint à chaque article des observations sommaires, relatives à l'effet du régime.

12°. *Usage des alimens chauds et froids.*

L'homme est le seul animal qui fasse usage

d'alimens chauds, il est encore le seul dont les dents soient attaquées par la carie; aussi *Linné* condamne-t-il l'usage du thé, du café et du chocolat, ainsi que celui des autres alimens chauds; il indique cependant des maladies où les boissons chaudes sont utiles; telles sont les fièvres, quelques affections spasmodiques, et, en général, celles qui sont causées par la rigidité des fibres.

13°. *Boisson du thé.*

Lorsque ce traité fut publié, il avoit le mérite d'être l'histoire la plus complète de l'arbrisseau à thé. Comme il existe maintenant diverses dissertations sur le thé, nous ne nous arrêterons pas à celle-ci.

14°. *Boisson du chocolat.*

Le chocolat est le produit d'un fruit d'Amérique; l'arbre qui le porte habite entre les tropiques; il fleurit deux fois chaque année, et ce fruit est attaché au tronc et point aux branches. Il appartient à la polyadelphie pentandrie, il est appelé *théobroma cacao*. *Linné* rapporte de la préparation du chocolat, trois méthodes pratiquées par les Indiens et par les Espagnols. Après avoir détaillé l'histoire de la noix cacao, il considère le chocolat sous deux points de vue, comme aliment et comme médicament. Il en recommande l'usage dans les maladies qui maigrissent, et aux hypocondriaques; il cite l'exemple du cardinal de *Richelieu*, qui rétablit sa santé par l'usage du chocolat; il a aussi un effet très-assuré contre les hémorrhoides.

15°. *Espirit de froment.*

Les Arabes ont inventé l'alambic et la distillation des esprits ardents. *Linné* observe, d'après *Raimond Lulle*, que les esprits ardents étoient inconnus en Europe au commencement du quatorzième siècle, on en attribue l'invention à *Arnaud de Villeneuve* en 1315. Peu de temps après, on commença à fabriquer l'eau-de-vie en Sicile, d'abord avec les grappes gâtées, et ce fut pour Venise l'objet d'un commerce considérable.

16°. *Usage de la menthe.*

La menthe est un des végétaux qui ont conservé leur réputation, en médecine, depuis les temps anciens. Les Grecs et les Romains en faisoient un grand usage. L'Angleterre possède beaucoup de plantes de ce genre; on en compte plus de onze espèces. Dans les familles naturelles, on place la menthe parmi les verticillées, dont les propriétés sont ordinairement résolatives et nervines.

17°. *Purgatifs indigènes.*

Après quelques préliminaires, relatifs à l'opinion des sectes empiriques et dogmatiques en médecine, et un éloge de l'établissement des hôpitaux, qui offrent au médecin un vaste champ d'observations et d'expériences, l'auteur nous donne le catalogue de quelques plantes purgatives; il se borne à celles qui sont indigènes ou faciles à cultiver dans les jardins de Suède. En parlant de chaque plante, il indique le lieu de sa naissance, et les maladies auxquelles elle est propre comme purgative.

18°. *Sirène lézarde.*

C'est l'histoire complète de la sirène lézarde de la caroline, animal amphibie bipède, ayant la forme d'une anguille de mer et des poulmons. Cet animal, si singulier par sa structure, a obligé *Linné* de former un nouvel ordre, qu'il placé entre les *Amphibies* et les *nageans*. Il a quelquefois un pied de long. *Ellis* en a donné la description et la figure.

19°. *Métamorphose humaine.*

C'est une dissertation sur les changemens que le système de l'homme éprouve dans les divers états de la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort. *Linné* partage la vie en douze périodes, dans chacune desquelles l'homme est considéré selon les changemens qui doivent se faire, tant dans son physique que dans son moral. Ces détails sont suivis de Tables qui présentent les différens degrés de la force musculaire, des facultés du mouvement, des goûts, des sensations, des passions, de l'exercice des facultés de l'ame, de leur aptitude aux divers ouvrages qui exigent du génie, des connoissances et du jugement.

20°. *Cure générale.*

On trouve dans la première partie de ces dissertations, un court abrégé de la théorie de *Linné* : nous avons déjà observé la distinction qu'il mettoit entre la substance corticale et la substance médullaire; ou en d'autres termes, le système vasculaire, et le système nerveux du corps humain. Cette vingtième dissertation est un commentaire de la

première partie de sa *clef de médecine*, relativement aux maladies du système vasculaire. *Linné* indique les mauvais effets que les solides et les fluides éprouvent du défaut d'air, de mouvement, de nourriture, de repos, de sommeil, de veille, d'excrétions, &c. Comme les passions appartiennent plus immédiatement au système médullaire, elles n'entrent point dans son sujet. Après quelques observations, il examine cet ancien proverbe, que tous les maux se guérissent par les contraires, et il termine par le parallèle de la médecine raisonnée, et de la médecine empirique.

21°. *Usage des mousses.*

Les usages de cette classe de végétaux sont peu connus dans les pays bien cultivés, et dans les climats doux. Ils le sont bien davantage dans les régions du Nord. *Linné*, après avoir indiqué les botanistes qui ont principalement traité de cette classe, et célébré l'ineestimable ouvrage de *Dillen*, fait connoître l'utilité des mousses, dans l'économie générale de la nature. Les lichens, par exemple, forment le premier sol sur les rochers polis; et les sphaignes, dans les lieux palustres. Rien, dans l'économie animale, n'est plus remarquable que l'utilité du lichen des rennes. Plusieurs lichens servent avantageusement dans la teinture; d'autres sont utiles en médecine, tel que le lichen d'Islande, dont le docteur *Scopoli* a vanté les vertus contre la consommation, dans un traité particulier, publié dans sa *seconde année d'histoire naturelle*. Voyez aussi;

quant aux usages et à l'utilité des lichens en médecine et dans les arts, notre *lichénographie*.

22°. *Monde invisible.*

Le sujet de cette dissertation a beaucoup occupé depuis quelques années, les savans qui se livrent aux observations microscopiques. Elle est principalement destinée aux déconvertes du baron de *Munckhausen*, sur la farine de froment ou d'orge, et sur la poussière des lycoperdons, des agarics, et des autres champignons, qu'il assure n'être autre chose que des œufs d'animalcules : de là, il naît une incertitude si l'on doit placer les champignons parmi les animaux ou parmi les végétaux. Il paroît que *Linné* adopta, avec beaucoup de circonspection pourtant, l'opinion du baron de *Munckhausen*. Il pria M. *Ellis* de faire quelques expériences à ce sujet, mais il ne rendit pas son sentiment public. Le résultat des recherches de M. *Ellis* est contraire à cette hypothèse.

23°. *Usage de l'histoire naturelle.*

Ce discours ingénieux est un des plus intéressant de cette collection : il est divisé en deux parties : dans la première, *Linné* fait voir l'utilité de l'histoire naturelle, relativement aux différentes branches de commerce, de jardinage et d'agriculture, sur tout l'avantage de la connoissance de l'histoire naturelle de sa patrie. Cette science enseigne l'amélioration des bois et des haies, le défrichement des terrains incultes, le dessèchement des marais, l'extirpation des plantes nuisibles, et l'art d'entretenir

les prairies. Il cite pour exemple, un fait rapporté dans son voyage en Scanie, un grand nombre de boucs périrent dans une île qui abondoit en *agrostis arundinacea*, plante graminée, que les chevaux mangent avec une grande avidité, et qui se multiplie extrêmement. Les boucs mangent de même la filipendule, à laquelle les chevaux et les bêtes à cornes ne touchent pas, surtout quand ils sont jeunes. La seconde partie est semée d'observations curieuses sur l'économie des animaux domestiques. *Linné* indique les plantes tant nutritives que nuisibles à chaque espèce; il passe ensuite aux animaux domestiques, et enfin aux plus petits animaux utiles dans l'économie rurale.

24°. *Nécessité de l'histoire naturelle de la Russie.*

Cette dissertation a été écrite par un Russe, sous la dictée de *Linné*; son but est d'encourager les Russes à l'étude de l'histoire naturelle, comme étant une science d'une grande utilité pour un peuple naissant. Afin d'exciter leur émulation, il leur montre les progrès de cette science chez les autres nations, et il leur fait voir le vaste champ que l'empire de Russie ouvre à l'observation; il rapporte quelques anecdotes biographiques sur ceux qui se sont occupés de l'histoire naturelle de Russie, sous la protection de leurs souverains, depuis *Pierre I* jusqu'à nos jours. Il donne la description du museum de Pétersbourg, et la liste de plusieurs animaux, qui, bien que communs en Russie et en Sibérie, ne sont pas encore assez connus.



Il tâche de persuader aux Russes de cultiver plusieurs plantes utiles, en leur présentant le catalogue des plantes exotiques qui ont été naturalisées en Finlande.

25°. *Raretés de la Norwége.*

On aperçoit dans cet essai, le talent d'un savant naturaliste. L'auteur remonte à l'origine de l'étude de l'histoire naturelle en Dannemarck, dont les derniers Monarques ont protégé cette science. Après cette introduction littéraire, *Linné* donne une liste des plus rares objets de la nature, principalement du royaume de Suède; une liste des plantes de Norwége, et sur-tout des varecs très-abondans sur les côtes de ce royaume. Il donne aussi l'énumération des fruits d'Amérique, qui sont jetés chaque année sur le rivage de Norwége, et qui ont beaucoup fixé l'attention des observateurs, sur la cause de leur passage dans cette partie de l'Europe. Ces fruits sont quelquefois en très-grande quantité; et doués encore d'une vertu germinative; ce sont la casse, les noix d'acajou, la gourde, des gousses de la sensitive rampante et des fruits de *piscidia*. L'auteur présente ensuite le catalogue des animaux. Le reste de ce traité contient les plantes médicinales et les maladies du pays; un aperçu des productions qui pourroient former des articles de commerce, si l'on en rapportoit en grande quantité, on trouve enfin une liste des remèdes faciles, et de ceux qui sont en usage parmi le peuple.

26°. *Voyage en Chine.*

Ce voyage fut commencé le 2 décembre

1765, et achevé le 24 juillet 1766. Il n'est question ici que d'une énumération d'objets d'histoire naturelle, que le voyageur *Sparmann* a rencontré, tant sur terre que sur mer. Il n'y a donc que le nom trivial sans description, excepté dans des notes, quand l'objet n'est qu'imparfaitement connu.

Ce volume est dédié à M. *Charles-Frédéric Scheffer*, chancelier du roi de Suède.

---

D. GEORGI RUDOLPHI BOEHMERI, universitatis Witteberg. senioris bibliotheca scriptorum historiæ naturalis, œconomix, aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium realis systematica : *Bibliothèque des écrits sur l'histoire naturelle, l'économie, &c. par M. GEORGE-RUDOLPHE BOEHMER, doyen de l'université de Wirtemberg. A Leipsick, chez Junius; se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1789; in-8°. de 740 pages: partie cinquième, contenant l'hydrologie, avec des tables universelles. Prix 8 liv.*

27. Dans l'espace de cinq ans, M. *Boehmer* a rassemblé les titres des écrits composés sur l'histoire naturelle, l'économie et la physique. Ce volume présente, dans dix

sections, les productions littéraires sur ces sciences; les auteurs qui ont traité des eaux en général, des météores aqueux, des fontaines, des sources, des fleuves, des mers, des bains, des eaux médicinales, acides, thermales et factices. Ce travail, tout ingrat qu'il est, facilitera aux savans la connoissance des sources où il faut puiser. Ce volume est terminé par des Tables alphabétiques, qui indiquent les matières contenues dans les cinq volumes de cette bibliothèque.

Anleitung zur kenntniss der besten bucher, &c. *Introduction à la connoissance des meilleurs livres sur la minéralogie et la géographie physique, rédigée par ordre chronologique et géographique; par l'Editeur CHARLES-FRIEDRICH-GUILL. SCHALL; avec une préface par J. C. GUILL. VOIGT: in-8°. de 286 pages. A Weimar, 1789.*

28. Ce n'est que depuis environ un siècle que la minéralogie a été cultivée avec les plus brillans succès, grâce aux lumières que *Wallerius, Baümer, Lehmann, Henckel, &c.* ont répandues sur cette science. C'est encore depuis ce temps, qu'on fait une étude particulière et approfondie de l'économie poli-

tique; que les Académies des mines établies à Schiemnitz et à Freiberg, ont servi d'école et excité l'émulation; que les Souverains ont choisi des hommes instruits dans cette partie, pour parcourir leurs États, et y faire des recherches minéralogiques; enfin, que la chimie est devenue une étude favorite et universelle. On conçoit que les ouvrages s'étant considérablement multipliés, il est difficile de se procurer une connoissance satisfaisante des travaux de nos prédécesseurs. M. *Schall* a donc entrepris une tâche très-utile, en se chargeant de donner un catalogue des livres publiés sur ces matières.

Observations de statu hodierno artis medicæ auctore JOANN. HENRICO LAVATER. *A Gottingue, chez Dietrich; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, libraire, 1789; in-4°. de 22 pages.*

29. M. *Lavater*, docteur en médecine, fils du fameux physionomiste de Zurich, eux Suisse, prétend que le médecin doit se connoître aux physionomies, afin de ne pas errer dans son pronostic.

De laude magnetismi sic dicti animalis ambiguâ. *Par M. JEAN-ANDRÉ MURRAY. A Gottingue, chez Dietrich, 1789; in-4°. de 24 pages.*

30. Ce discours inaugural a été prononcé

lorsque l'auteur a été nommé pour la seconde fois à la dignité de recteur de l'Université de Gottingue.

*Lezioni sopra i doveri e le qualità di un medico , &c. Leçons sur les devoirs et les qualités d'un médecin ; par JEAN GREGORY , médecin du roi de la Grande-Bretagne, membre de la Société royale de Londres , et professeur de médecine dans l'Université d'Edimbourg. A Florence , chez Gaétan Cambiagi , 1789 , in-8°. de 216 pages , sans les prolégomènes.*

31. M. Roussel a donné l'extrait de la traduction françoise, faite par M. Verlac , de cet ouvrage anglois (a). Ce Livre très-connu en Angleterre, en France et en Allemagne , l'étoit fort peu en Italie. M. François Fanzago , docteur en médecine à Padoue , a fait la traduction italienne ; elle est précédée d'une préface, remplie d'érudition, dans laquelle il rend justice au mérite et aux talens de M. Gregory.

D. CHRISTIAN GOTTFRIED GRUNER ,  
sendschreiben an den herrn bergrath

---

(a) Journal de médecine, tom. lxxv, pag. 130.

MULLER, in Berlin : *Lettre de M. CHRET. GODEFROI GRUNER, à M. MULLER, conseiller des mines à Berlin, précédée d'un narré en forme d'acte, pour les lecteurs impartiaux. A Leipsick, chez Muller, 1788 ; petit in-8°. de 104 pages.*

32. On a fait à M. Gruner plusieurs reproches ; par exemple, de se refuser à voir des malades, de vivre retiré, &c. il y répond ici en vrai philosophe ; il réfute ensuite quelques écrits qui ont été publiés contre lui.

---

## A V I S.

*Avertissement concernant des eaux minérales ; par M. HEUSINGER, docteur en médecine, et chirurgien praticien dans le duché de Berg et de Weimar ; in-4°. daté du premier juin 1790*

C'est une annonce pour inviter à prendre des eaux minérales, découvertes en 1737, à Ruhla, à deux lieues d'Eisenach, et à quatre de Gotha ; elles ont été analysées, employées, et approuvées par le

collège de médecine et de santé de Breslau ; elles sont martiales , contiennent un sel moyen , &c. L'on assure qu'elles guérissent les pâles couleurs , les obstructions des viscères , l'engorgement des glandes , la cacochymie , le rachitis , la goutte , l'arthritis.

- 
- N<sup>os</sup>. 1, 2, 6, 8, 9, 10, 12, 16, 17, 18,  
19, 28, M. GRUNWALD.  
3, 4, 5, 7, 11, 14, 15, 20, 21, 22,  
23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31,  
32, M. WILLEMET.  
13, M. HUZARD.
- 

*Fautes à corriger dans le cahier d'octobre  
1790.*

- Page 55, ligne 9, au lieu de de, lisez dès.  
Page 75, ligne 4, c'es, lisez c'est.  
Page 100, ligne 24, la, lisez le.  
Page 112, ligne 10, comparata, lisez comparatæ.  
Page 118, ligne 8, au, lisez aux.  
Page 128, ligne 3, bienfaits, lisez bienfait.  
Page 136, ligne antépénult., incursions, lisez excursions.  
Page 149, ligne 17, cléoptères, lisez coléoptères.  
Page 165, ligne pénult., arzneystissenschaft, lisez arzeywissenschaft.  
Page 167, ligne 24, darhet, lisez damit.  
Page 168; placez entre la ligne 13 & 14, observation sur le souchet des Indes, par M. Rouch. 66.

*Cahier de novembre 1790.*

- Page 231, ligne 23, malo, lisez malæ.  
Page 285, ligne 28, médicament; lisez médicaments.  
Page 286, ligne antépénult., lisez le mélange de quinquina.

- Page 312, ligne 2, lisez *Bemerkungen*, Erster band.  
 Ibid. ligne 3, lisez *mannigfaltigen Umbüllungen*.  
 Page 315, ligne 14, haroques, lisez *baroques*.  
 Page 322, ligne 21, au lieu d'*ichthyologicæ*, lisez *ichthyologiæ*.  
 Page 326, ligne 27, peut, lisez *put*.  
 Page 330, ligne 1, recette, lisez *recettes*.  
 Page 335, les articles indiqués sous les n<sup>os</sup>. 2, 3, 4, 6, 7, 10, 13, 17, attribués à M. *Willemet*, sont de M. *Grunwald*; et ceux qui sont mis sous le nom de M. *Grunwald*, appartiennent à M. *Willemet*.

*Cahier du mois de décembre 1790.*

- Page 382, ligne 16, d'en, lisez *un*.  
 Page 386, ligne 12, rapports, lisez *rapport*.

*Cahier de mars 1791.*

- Page 327, à la fin de la ligne 18, mettez un point, au lieu d'une virgule; et ligne 20, après *estomac*, effacez le point.  
 Page 381, ligne 25 et 26, effacez *métastastique*.  
 Page 355, ligne 15, je pris, lisez *je donnai*.

## T A B L E.

- E*PIDÉMIE variolique, qui régna à Dax en 1783.  
 Par M. Grateloup, page 325  
 Fièvres intermittentes, guéries par un émétique donné  
 au moment du débat de l'accès. Par M. Cour-  
 mette, 344  
 Affection scrophuleuse. Lettre adressée à M. Baumes,  
 par M. Taranget, 368  
 Iliacque compliquée à la suite d'un accouchement des  
 plus heureux. Par M. Gorcy, 374  
 Extraction d'une pierre arrêtée à l'insertion de l'uré-



<i>tère dans la vessie, faite par M. Desault, rédigée par M. Manoury,</i>	388
<i>Fracture de l'oléocrane. Par M. La Bastide,</i>	398
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant l'automne de 1790;</i>	403
<i>Observations météorologiques faites à Paris,</i>	408
<i>Observations météorologiq. faites à Lille,</i>	411
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	412

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	414
<i>Médecine,</i>	431
<i>Chirurgie,</i>	439
<i>Vétérinaire,</i>	443
<i>Anatomie,</i>	451
<i>Physiologie,</i>	452
<i>Hygiène,</i>	453
<i>Matière médicale,</i>	463
<i>Chimie,</i>	463
<i>Histoire naturelle,</i>	466
<i>Botanique,</i>	468
<i>Histoire littéraire,</i>	485
<i>Avis,</i>	489